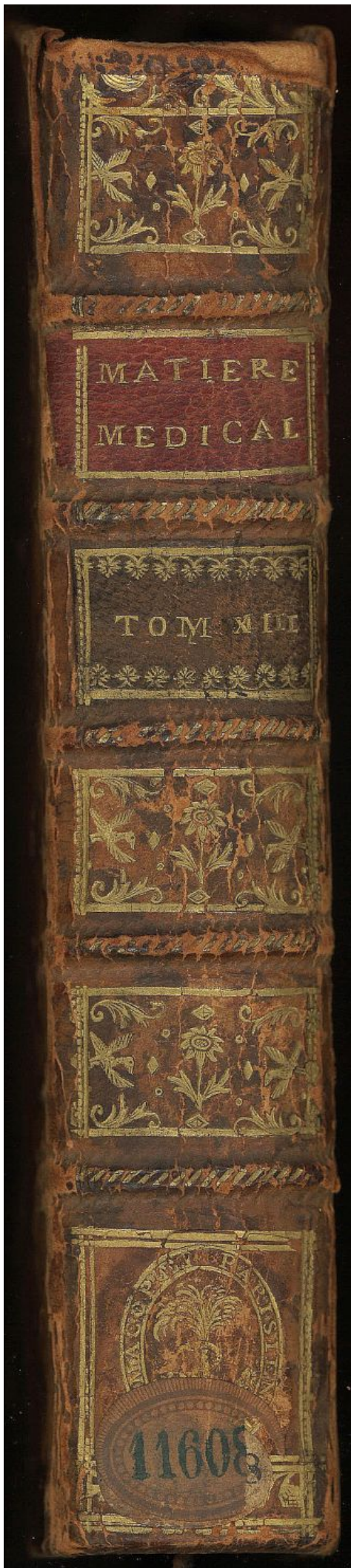


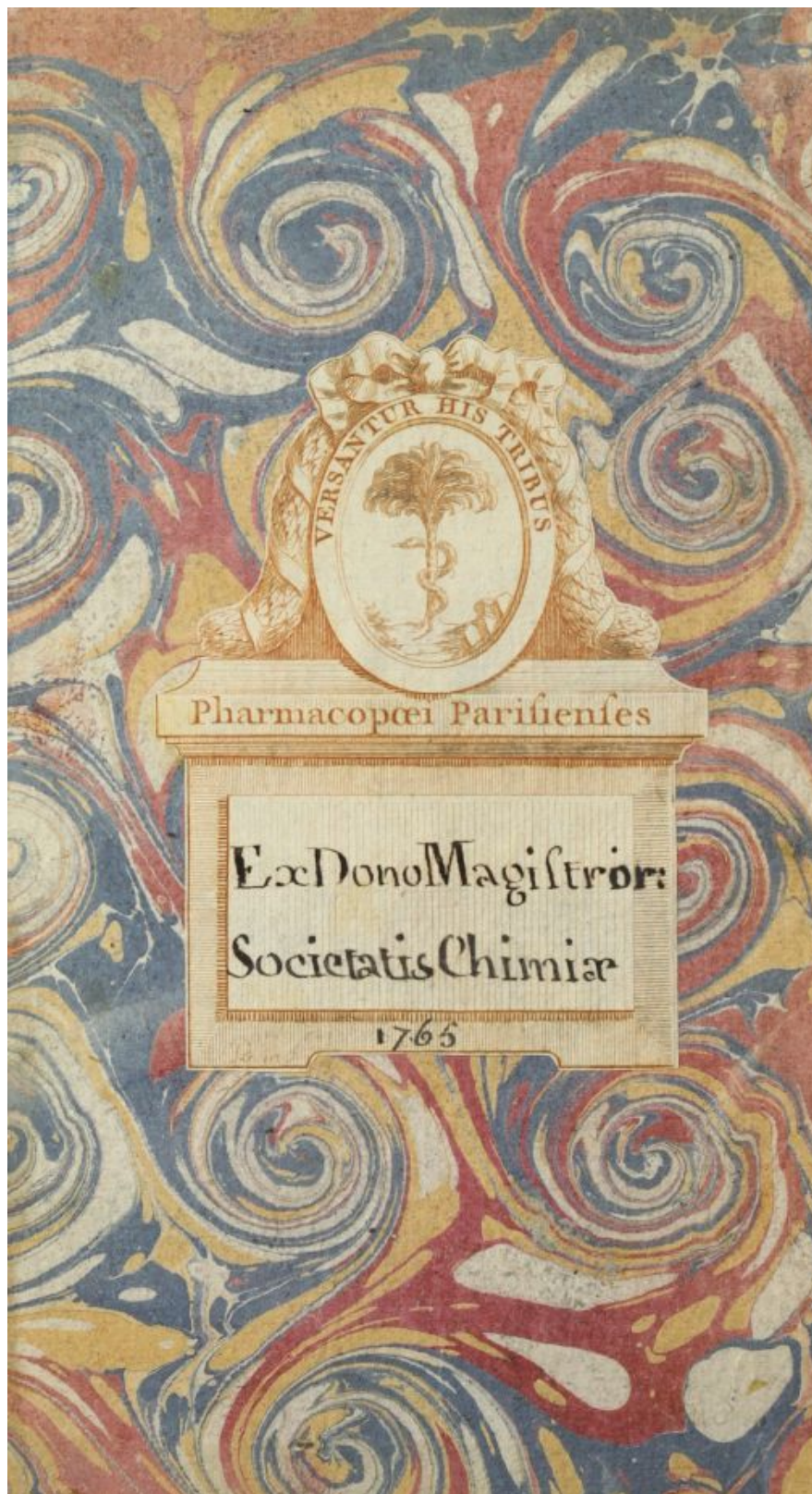
**Arnault de Nobleville, Louis Daniel.
Suite de la Matière médicale de M.
Geoffroy. Par Mrs Arnault de
Nobleville & Salerne, médecins à
Orleans. Regne animal. Tome
troisième**

*A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de
Beauvais. G. Cavelier, Le Prieur, rue S. Jacques. M.
D. CC. LVI. Avec approbation & privilege du Roi.,
1756.*

Cote : BIU Santé Pharmacie 11608-13















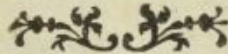
S U I T E
 DE LA
 MATIERE MEDICALE
 DE M. GEOFFROY.

*Par Mrs ARNAULT DE NOBLEVILLE
 & SALERNE, Médecins d'Orleans.*

R E G N E A N I M A L.

TOME TROISIEME.
 QUATRIEME CLASSE.
 DES OISEAUX.

3 liv. 10 s. le Volume relié.

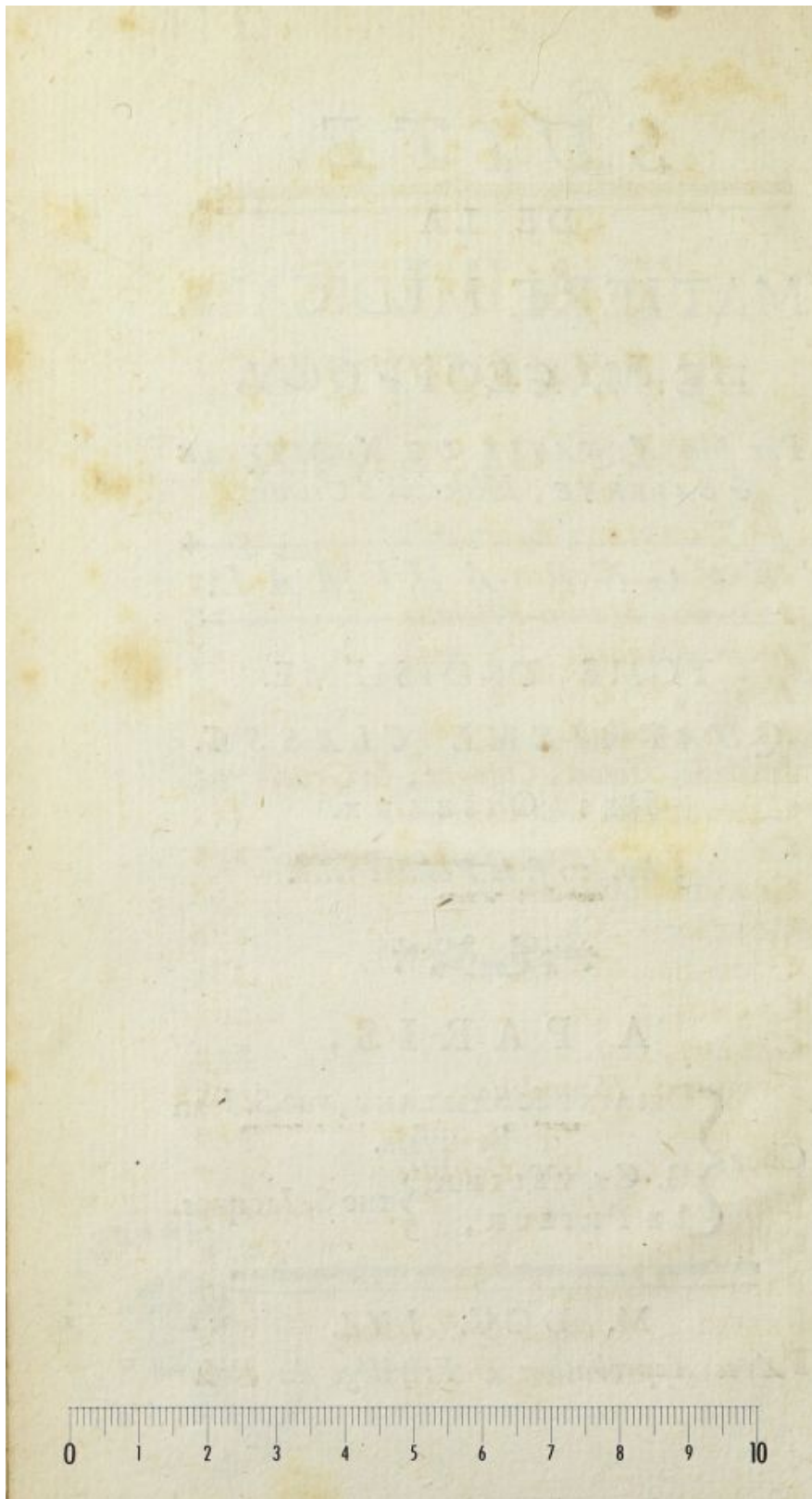


A P A R I S ;

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean
 de Beauvais.
 G. CAVELIER, }
 LE PRIEUR, } rue S. Jacques.

M. DCC. LVI.
Avec Approbation & Privilège





T A B L E
ALPHABETIQUE
DES OISEAUX.

A CCIPITER, <i>Epervier.</i>	pag. 4
ALAUDA, <i>Alouette.</i>	15
ALCEDO, <i>Martin-Pescheur.</i>	24
ANAS, <i>Canard.</i>	36
ANSER, <i>Oye.</i>	49
AQUILA, <i>Aigle.</i>	61
ARDEA, <i>Héron, Cigogne, & Grue.</i>	93
CARDUELIS. <i>Chardonneret.</i>	131
COLUMBA, <i>Pigeon, & Tourterelle.</i>	138
CORVUS, <i>Corbeau.</i>	158
COTURNIX, <i>Caille.</i>	170
CUCULUS, <i>Coucou.</i>	183
CYGNUS, <i>Cygne.</i>	202
GALLUS, <i>Coq.</i>	212
HIRUNDO, <i>Hirondelle.</i>	305
MERULA, <i>Merle.</i>	329
MOTACILLA, <i>Hoche-queue.</i>	337
NOCTUA, <i>Fresaye.</i>	343
OTIS, <i>Outarde.</i>	354
PARUS, <i>Mésange.</i>	379
PASSER, <i>Moineau & Roitelet.</i>	389
PAVA, <i>Paon.</i>	409

PERDIX, <i>Perdrix.</i>	428
PHASIANUS, <i>Faisan.</i>	439
PICA <i>Pie.</i>	454
PICUS, <i>Piverd.</i>	465
STRUTHIO, <i>Autruche.</i>	487
TURDUS, <i>Grive.</i>	569
VANELLUS, <i>Vanneau.</i>	580
UPUPA, <i>Huppe.</i>	590

Fin de la Table des Oiseaux.



S U I T E
D E L A
M A T I E R E M É D I C A L E
D E M . G E O F F R O Y .

R E G N E A N I M A L .

Q U A T R I E M E C L A S S E .

D E S O I S E A U X .

Des Oiseaux en général.



A connoissance des Oiseaux est plus propre à enrichir l'Histoire Naturelle que la matière Médicale. Si les Oiseaux avoient la double propriété de faire les délices de nos tables , & de

Tom. III.

A

2 *QUATRIÈME CLASSE,*

nous fournir beaucoup de remèdes, ce feroit la Classe d'Animaux vivants qui auroit le plus de prérogatives : mais de ce qu'ils nous servent presque tous d'un aliment convenable, il suit que leur usage en Médecine doit-êtré assez borné ; car la maladie étant un état opposé à la santé, demande des choses contraires à celles dont on use lorsqu'on se porte bien. Nous voyons que presque tous les remèdes sont désagréables au goût, tandis que les alimens nous affectent avec plaisir ; c'est que les remèdes & les alimens doivent avoir nécessairement des qualités opposées, puisqu'ils servent dans des états opposés : ainsi soyons contents de ce que les Oiseaux nous font d'un usage délicieux, & laissons aux Minéraux & aux Plantes la propriété de faire le fond de nos médicamens. Cependant, comme les Oiseaux nous font d'un usage familier pour conserver la santé & pour la rétablir, puisque la plûpart entrent dans le régime des convalescens, & que quelques-uns d'entr'eux nous fournissent des remèdes qui ne sont pas à mépriser, la Médecine en tire assez d'avantage pour les faire connoître ; & c'est ce que nous nous proposons d'exécuter dans les arti-

des suivants, après avoir dit quelque chose de leurs généralités.

On divise en général les Oiseaux en terrestres, & en aquatiques, qui se subdivisent encore les uns les autres en sauvages, & en domestiques. Ceux qui se nourrissent de grains, d'herbes, ou de fruits, sont bien plus sains, fournissent un meilleur suc, & se digèrent plus facilement que ceux qui se nourrissent d'insectes, de chair ou de Poisson. L'Analyse nous apprend que la chair des premiers n'est ni trop terrestre ni trop aqueuse, & que les principes qu'elle contient sont si concentrés & mêlés si intimement, qu'elle n'a rien d'âcre ni de piquant, & qu'elle n'excite sur la langue qu'une faveur telle qu'il la faut pour détacher la salive qui doit venir préparer l'aliment dans la bouche, & former une bonne digestion; bien au contraire des Oiseaux aquatiques & de marécages dont la chair est mauvaise & presque toute excrémentitielle; car comme ils se nourrissent de Poisson, qu'ils habitent d'ordinaire dans la fange & la boue, qu'ils font peu d'exercice, & qu'ils amassent plusieurs recemens à cause de la froideur de l'eau qui bouche les pores de la peau; au lieu d'avoir

A ij

4 QUATRIEME CLASSE ;

une chair salubre , ils l'ont mal travaillée & contraire à l'estomac. On doit donc donner la préférence aux premiers , & n'user des autres que très-sobrement. Enfin , on peut ajouter que les principes que donnent les Oiseaux , sont tous relatifs à leur nourriture , au lieu , & au ciel sous lequel ils vivent : ainsi ceux qui cherchent leur vie dans un air libre , sont préférables à ceux qu'on engraisse en cage ; les jeunes valent mieux que les vieux ; les châtrés , que ceux qui n'ont souffert aucun retranchement. Il y a encore plusieurs autres variétés , qui font que les Oiseaux fournissent en certains temps & en certaines saisons une nourriture plus ou moins convenable. Nous allons détailler tout ceci dans les articles suivants.

ACCIPITER.

NOus n'avons point en François de nom propre qui réponde au mot Latin *Accipiter* : c'est un nom générique qui comprend plusieurs sortes d'Oiseaux de proie , comme le Buzard , le Milan , les Faucons , le Lanier , le Hobe-

reau, la Cresserelle, l'Emerillon, l'Auteur, & l'Epervier. Nous ne parlerons ici que du dernier, parcequ'il est de quelque usage en Médecine.

Epervier, ou Eprevier; *Accipiter*, Offic. Schrod. 13. Dal. Pharm. 429. Lemer. 7. *Fringillarius*, Belon des Ois. 123. *Accipiter Fringillarius*, Gesn. de Avib. 51. Schwenckf. Aviar. siles. 189. Jonst. de Avib. 10. Merr. Pin. 170. *Fringillarius Accipiter*, vulgè *Nifus dictus*, Aldrov. Arnith. 1. 344. *Accipiter Fringillarius*, seu *Recentiorum Nifus*, Sparrow-Hawk *Anglicè dictus*, Willughb. Ornith. 51. *Fringillarius Accipiter*, *Recentiorum Nifus & sparverius*, Raij synopf. Method. Av. 18. *Falco cera viridi, pedibus flavis, pectore albo undulis transversis fuscis, cauda fusca fasciis nigricantibus*, Linn. Faun. suec. 68. *Accipiter*, quem vulgè *Nifum*, *sparverium* sive *sperverium* vocant, Nonnull.

Cet Oiseau approche du Pigeon pour la grandeur. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue environ quatorze pouces de longueur, & vingt-six pouces de vol ou d'étendue entre les deux extrémités des aîles déployées; le bec court, crochu, bleuâtre, noir vers la pointe, dont la partie supérieure est

6 QUATRIEME CLASSE ,

couverte à sa base d'une peau ou cire jaune-verte , munie d'une appendice angulaire de chaque côté au-dessous des narines qui sont oblongues ; le palais bleuâtre ; la langue épaisse , aplatie , noirâtre , un peu fendue ; les yeux assez grands , vifs , avec des iris jaunes , cachés sous les sourcils qui sont faillie en dehors comme deux auvens ; le sommet de la tête d'une couleur obscure ou brune , variée toutefois au-dessus des yeux & vers le derrière de la tête de plumes blanches dont le fond est blanc , de même que tout le dessus du corps , le col , les épaules , le dos & les aîles , excepté quelques plumes des aîles proche du dos qui ont des tâches blanches , quoiqu'on ait observé dans un autre Oiseau de même espèce la tête & le dos d'un plumage cendré-obscur ; le dessous du corps , savoir le col , la poitrine , le ventre , les côtés , les revers des aîles , bigarré de blanc & de brun ; car non-seulement toute la poitrine , mais même chaque plume est joliment ornée de lignes blanches & brunes ou d'un roux-noirâtre , alternatives , ondées , pressées , transversales , de façon que les lignes ou rayes blanches sont beaucoup plus larges que les brunes : le

dessous du menton & les côtés de la mâchoire inférieure blancs, sinon que les plumes en sont brunes dans leur milieu, & principalement vers leur sommet; les aîles un peu courtes, vû qu'étant pliées elles atteignent à peine le milieu de la queue; vingt-quatre grandes penes à chaque aîle, marquées aussi par-dessous de lignes brunes-obscurés au côté intérieur du tuyau; la queue longue de près de deux palmes, composée de douze plumes, traversée par cinq ou six rayes noirâtres droites, blanche au bout; les cuisses fortes; les jambes longues, grêles, jaunes, ainsi que les doigts, dont l'extérieur est joint par une membrane à celui du milieu jusqu'à la première articulation comme dans les autres Oiseaux du genre Accipitrin; les serres noires. Il pond cinq œufs à chaque couvée, blancs, pictés vers le bout mouffe de tâches sanguines en manière de couronne. Il vit uniquement d'Oiseaux, à ce qu'assurent les Oiseleurs, & jamais il ne touche aux Scarabées, ni à d'autres Insectes. Il est fort courageux pour sa taille, & utile pour la Fauconnerie. Son attitude la plus ordinaire est de se tenir dressé sur ses jambes d'un air hardi, ayant le dos un peu bossu

8 QUATRIEME CLASSE ,
& le ventre comme suspendu. Il s'appriivoise aisément ; il aime une nourriture délicate. Son vol est rapide ; il fait la chasse aux Perdrix , aux Alouettes , aux Moineaux , & sur-tout aux Pinçons , d'où lui vient son surnom. Quelque part , dit *Belon* , qu'il y ait des Pinçons & que l'Epervier passe , on les entendra crier à haute voix , & se le signifier l'un à l'autre ; car entre les Oisillons les Eperviers aiment à manger les Pinçons : mais aussi les Pinçons descendant l'hyver dans les plaines & volant par grandes troupes se donnent pour pâture aux Eperviers , qui sauf meilleur jugement ne quittent aucunement nos contrées , à ce qu'il nous semble. Les Eperviers ne tiennent pas leurs perches si constamment que le Faucons ; c'est pourquoi on ne les prend pas si souvent aux lacets. On les trouve volontiers perchés en hyver aux bois de haute futaye sur un arbre grêle en un lieu où il y a abri le long de quelque haye plutôt que sur un gros arbre en une haute forest. Cet Oiseau vient à sa perche environ à l'heure du Soleil couchant , volant principalement contre le vent. L'Epervier est de moyenne taille entre les Oiseaux de proye ; mais son

mâle est de moindre stature. Il y a si peu de différence entre l'Epervier & son mâle, qu'on n'y connoît que la grandeur qui les puisse distinguer. Son mâle est appelé en François un *Mouchet*; & comme il n'est pas hardi & de franc courage, on n'a point accoutumé de le nourrir pour s'en servir à la Fauconnerie.

Nous étions, dit toujours le même *Belon* que nous aurons plus d'une fois lieu de citer avec honneur dans cette Histoire des Oiseaux, à la bouche du Pont-Euxin où commence le détroit de la Propontide; & étant montés sur la plus haute montagne, nous y trouvâmes un Oiseleur qui prenoit des Eperviers fort adroitement. Comme c'étoit vers la fin d'Avril que tous les Oiseaux sont occupés à faire leurs nids, il nous sembloit étrange de voir tant de Milans & d'Eperviers venir du côté droit de la Mer majeure. L'Oiseleur les prenoit avec grande industrie, & n'en manquoit pas un. Il en prenoit plus d'une douzaine chaque heure. Il étoit caché derrière un buisson, au devant duquel il avoit fait une aire unie & quarrée qui avoit environ deux pas de diamètre, distante d'environ deux ou trois pas

10 *QUATRIEME CLASSE,*
du buisson. Il y avoit six bâtons fichés
autour de l'aire, qui étoient de la gros-
seur du pouce & de la hauteur d'un
homme, trois de chaque côté, à la
sommité de chacun desquels il y avoit
une coche du côté de la place, tenant
un rets de fil verd fort délié qui étoit
attaché aux coches des bâtons tendus à
la hauteur d'un homme: & au milieu
de la place il y avoit un piquet de la
hauteur d'une coudée, au faite duquel
étoit une cordelette attachée qui ré-
pondoit à l'homme caché derrière le
buisson. Il y avoit aussi plusieurs petits
Oiseaux attachés à la cordelette qui
mangeoient le grain dans l'aire, & que
l'Oiseleur faisoit voler lorsqu'il avoit
apperçu l'Epervier de loin venant du
côté de la Mer. Et l'Epervier ayant si
bonne vue, dès qu'il les voyoit d'une
demi-lieue, prenoit alors son vol à aîles
déployées, & venoit si roidement don-
ner dans le filet, pensant prendre les
petits Oiseaux, qu'il y demouroit en-
seveli. Alors l'Oiseleur le prenoit, &
lui mettoit les aîles jusqu'au pli dans
un linge qui étoit là cousu tout exprès,
duquel il lui lioit le bas des aîles avec
les cuisses & la queue; & laissoit con-
tre terre l'Epervier ainsi lié, qui ne

pouvoit ni se remuer ni se débattre. Nul ne sauroit penser d'où venoient tant d'Eperviers ; car dans l'espace de deux heures il en prit plus de trente , tellement qu'en un jour un homme seul en prenoit bien près d'une centaine.

L'Epervier est toujours affamé ; quelquefois il mange ses propres excréments , comme l'a observé *Aldrovande*. Il n'est pas vrai que le pain fasse mourir l'Epervier ; car le même Auteur dit avoir vu des Oiseaux de proie renfermés dans des cages ou apprivoisés , & même un Aigle , manger avidement du grain & du pain sans aucun inconvenient. Ils n'épargnent pas non plus les cœurs des Oiseaux ; & quoiqu'on assure qu'ils ne boivent jamais , on a vu boire bien des fois une Buse apprivoisée , qui vivoit de chairs de divers Animaux tués , & d'autres alimens secs ou peu succulents qu'on lui jettoit. On a prétendu qu'en hyver l'Epervier tenoit la nuit sous son ventre un Oiseau vivant pour s'échauffer , & que le lendemain matin il le laissoit envoler par reconnoissance : mais comme l'Epervier est d'un tempérament très-chaud , & que son estomac digère tout sans peine , il ne paroît pas avoir besoin d'une chaleur étrangère. Nous

doutons pour le moins de plusieurs autres faits avancés sur le compte de l'Epervier, comme par exemple, que pour instruire des petits à prendre les Oiseaux il leur en apporte de vivants qu'il lâche devant eux pour les exciter à les poursuivre ; qu'en Automne l'Epervier se change en Coucou, & se tient caché durant l'Hyver. L'Epervier se trouve presque par-tout, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suède ; il fait son nid ou aire dans les pays froids en Juillet & Août sur les plus hauts arbres, ordinairement sur des Sapins, quelquefois sur des rochers, ou dans de vieilles Tours. On pourra consulter, si l'on veut, le scavant *Aldrovande* sur la chasse de cet Oiseau, sur la manière de le dresser, & de le traiter des différentes maladies auxquelles il est sujet comme les autres Oiseaux de Fauconnerie.

L'Epervier se nomme en Grec *Spi-zias* ou *Sipzites*, à quoi répond le mot Latin *Fringillarius*, comme qui diroit le *Pinçonner* ; en Italien *Sparvière* ; en Allemand *Sperwer* ; en Anglois *Sparrow-Hawk* ; en Suédois *Sparfhok*. Le mot François *Espervier* ou *Esparvier*, *Epervier* ou *Eprevier* est ancien dans notre langue, & sembleroit avoir don

né naissance au nom Latin moderne *Sparverius* ou *Sperverius*. Selon *Schwenckfeld*, les Latins l'appellent *Nifus*, à raison des efforts qu'il fait pour enlever des Oiseaux qui sont plus grands que lui. Si l'on en doit croire *Aldrovande*, parmi les Oiseaux de proye dits en Latin *Accipitres ab accipiendis Avibus*, le mâle est nommé *Tiercelet*, soit parcequ'il est plus petit d'un tiers que la femelle, soit parceque ces Oiseaux ne pondant que trois œufs, il naît ordinairement deux femelles des deux premiers, & un mâle du troisième. Or le Tiercelet de l'Epervier s'appelle en François *Mouchet*, & par corruption *Emouchet*; en Flamand *Muschet*; en Allemand *Sprintz*, *Sprintzel* ou *Sprintzling*, comme qui diroit *Madré* ou *Moucheté*.

L'Epervier contient beaucoup de sel volatil. Cet Oiseau est assez bon à manger lorsqu'il est encore jeune & tendre; & les Anciens Médecins en recommandent l'usage contre l'Epilepsie; & pour fortifier l'estomac. Il étoit défendu chez les Juifs de manger de l'Epervier comme de tous les autres Oiseaux de proye qui étoient réputés immondes: mais il paroît que l'Es-

14 QUATRIEME CLASSE ,
prit Saint qui dirigeoit le Législateur ;
n'avoit en vûe par cette défense que
de condamner en général la cruauté en
interdisant l'usage des Oiseaux Carnaf-
fiers , dont l'occupation continuelle est
de détruire & de manger ceux de leur
espèce qui sont trop foibles pour résister
à leurs attaques. On se sert des serres
de l'Epervier réduites en poudre à la
dose d'un demi-gros à un gros dans la
dysenterie. On en fait une potion avec
l'eau de Plantain , ou un bol avec le
syrop de grande Consoude , ou de Gui-
mauve. Les excréments de cet Oiseau
donnés dans un verre d'eau d'Armoise
à la dose d'un scrupule facilitent l'ac-
couchement laborieux. Quelques - uns
préfèrent dans le même cas d'en intro-
duire un gros dans le vagin en forme de
Pessaire : mais il faut toujours avoir at-
tention que la difficulté de l'accouche-
ment provienne de la foiblesse & du
relâchement des parties , & non pas
d'érethisme & de menace d'inflamma-
tion ; car dans ce dernier cas ce re-
mède seroit dangereux , étant emmena-
gogue , & attirant une plus grande
quantité de sang vers la Matrice. On
emploie encore ces excréments délayés
avec du miel , dont on fait un Liniment

sur les taves des yeux ; ce qui les dissipe en peu de temps. On attribue à la graisse la même vertu , & de plus celle de remédier aux vices de la peau.

A L A U D A.

NOUS connoissons plusieurs espèces d'Alouette qui sont plus ou moins communes en France ; sçavoir , 1°. l'Alouette ordinaire non huppée ; 2°. l'Alouette huppée ou crêtée , dite Cochevis ; 3°. la Calandre de *Belon* , qui n'est point le Proyer comme *Willughby* le soupçonne. 4°. Le Cugelier , ou Coche-livier ; 5°. l'Alouette de pré , dite Farloufe , ou Falloppe. Mais nous ne prétendons parler ici que de la première.

Alouette ordinaire , ou commune ; *Alauda* , *Offic. Dal. Pharm.* 420. *Lemmer.* 22. *Merr. Pin.* 176. *Alauda non cristata* , *Schrod.* 314. *Belon des Ois.* 269. *Aldrov. Ornith.* 2. 844. *Jonst. de Avib.* 70. *Alauda sine crista* , *Gesn. de Avid.* 78. *Alauda vertice plano* , *Schwenckf. Aviar. Siles.* 191. *Alauda vulgaris* , *Willughb. Ornith.* 149. *Raij synop. Method. Av.* 69. *Albin. Ornith.* 39. *Alauda*

16 QUATRIEME CLASSE,
rectricibus extimis duabus extrorsum longitudinaliter albis, intermediis interiori latere ferrugineis, Linn. Faun. Suec. 1790.
Alauda campestris vulgatiore; *Alauda gregalis*, *canora seu musica*, *cœlipeta*; *Alauda terrena*, Nonnull.

Selon *Willughby* qui de tous les Ornithologues est le plus exact dans ses descriptions, & que pour cette raison nous nous proposons de suivre préféralement à tout autre, l'Alouette commune n'est guères plus grande que le Moineau domestique; mais son corps est plus long. Elle pèse une once & demie, elle a six pouces un quart de longueur depuis le bout du bec jusqu'au bout des ongles, ou de la queue; l'étendue des ailes, de dix pouces un quart; le bec long de trois quarts de pouce depuis sa pointe jusqu'aux angles de la bouche; la mâchoire supérieure noire, quelquefois de couleur de corne, & l'inférieure presque blanchâtre; la langue un peu large, dure, fourchue; les narines rondes; la tête de couleur cendrée tirant sur le roux, dont le milieu des plumes est noir; quelquefois l'Oiseau les redresse presque en manière de crête; le derrière de la tête ceint d'une couronne grisâtre qui va d'un

œil à l'autre , plus sale cependant & moins apparente que dans l'Alouette des bois qui est notre Cugelier & qu'*Olina* appelle *Tottovilla* ; le dos de la même couleur que la tête ; le menton blanchâtre ; la gorge jaunâtre avec des tâches brunes , & les côtés roux-jau-nâtres ; dix-huit grandes plumes à chaque aîle , dont les quatre ou cinq premières sont blanchâtres par les bords , les autres roussâtres , & les plus proches du corps grisâtres ; celles qui sont entre la sixième & la dix-septième ont les pointes mousses , crenelées , blanchâtres ; les bords des petites plumes de l'aîle d'un roux cendré ; la queue longue de trois pouces , composée de douze plumes , dont la dernière de chaque côté est blanche tant dans sa moitié supérieure qu'aux barbes extérieures le long du tuyau ; les plus proches de celle-ci ont seulement le côté extérieur blanc , & l'extérieur noir ; les trois suivantes sont noires ; les deux du milieu ont les pointes aiguës ; celle de dessous est toute grisâtre par le bout , au lieu que celle de dessus est grisâtre vers l'extrémité , & noirâtre vers le fond ; les jambes & les doigts bruns , les ongles noirs , à l'exception de leurs extrémités

13 QUATRIEME CLASSE ,
qui font blanchâtres ; le doigt extérieur
joint par bas à celui du milieu ; le foye
divisé en deux lobes , dont le gauche
est beaucoup plus petit que le droit ,
afin qu'il y ait de la place pour l'esto-
mac qui est charnu & plus grand qu'on
ne se l'imagineroit eu égard à la gros-
seur de l'Oiseau.

On distingue le mâle de la femelle
par son plumage plus brun , & sur-tout
par la longueur de l'éperon ou de l'on-
gle de derrière qui passe le genouil :
cet éperon s'allonge avec l'âge , & *Ges-
ner* dit en avoir vu un qui étoit long
d'environ deux pouces. Suivant *Frisch* ,
les Alouettes ont pour principal carac-
tère distinctif un éperon comme les an-
ciens Cavaliers en avoient à leurs bot-
tes , afin que leurs pieds ayant une base
plus large , puissent mieux courir dans
les terres labourées. La courbure de
l'ongle de derrière ne leur est pas né-
cessaire , parceque la plûpart des Alouet-
tes ne perchent point ; celles qui per-
chent ont l'argot un peu recourbé , ou
bien elles se posent sur de grosses bran-
ches où il n'est pas besoin qu'elles se
cramponnent. Les Alouettes ont une
couleur peu différente l'une de l'autre ,
& moyennant leur couleur testacée elles

ne peuvent pas aisément être apperçues des Oiseaux de proye. Nos Alouettes communes aiment à voler haut quand elles veulent s'accoupler , & qu'elles cherchent une femelle. C'est pour cela qu'en volant elles font toujours un cercle plus ou moins grand selon qu'il y en a peu ou beaucoup de l'espèce dans les environs. Elles chantent non-seulement afin que les femelles les voyent dans ce haut vol , mais encore afin qu'elles les entendent. Notre Alouette des champs est docile , & s'apprivoise facilement. C'est un Oiseau distingué pour la beauté de son chant , & l'un des premiers à annoncer le Printemps. Avant que d'avalier son manger , elle le goûte avec la langue. Si vous lui donnez en cage du chenevi tout pur à manger , elle deviendra bien-tôt toute noire. En Allemagne les Alouettes s'assemblent avant la S. Michel , & s'en vont. Comme elles aiment à vivre ensemble , elles s'entr'appellent incessamment en volant. Au mois d'Avril elles commencent à faire leur nid dans les terres ensencées , & font deux couvées par an : leurs petits sortent de bonne heure hors du nid , & se tiennent fort loin l'un de l'autre , afin qu'ils

ne puissent pas si aisément être pris par les Oiseaux de rapine, ou par d'autres Animaux. La mère voltigeant alors au-dessus des grains entend bien vite les cris qu'ils ne font que rarement.

Tout ce que dit ici Frisch, n'est pas également vrai. On pourroit, par exemple, lui contester cette assertion, que la plûpart des Alouettes ne perchent point; car outre que le Cochevis se pose assez souvent sur un échelas, ou sur une maison, le Cugelier & la Farlouse chantent en se tenant perchés sur le sommet des arbres. En Eté elles vont deux à deux; ce n'est qu'en Automne & en Hyver qu'elles volent par bandes comme font les autres Oiseaux de compagnie. Il n'y a que le mâle qui chante, & c'est une règle générale pour les Oiseaux qui souffre bien peu d'exceptions. Il s'élève presque perpendiculairement en l'air, tournant sur lui-même & toujours chantant, jusques dans les nues à perte de vue; il y reste long-temps; il redescend ensuite peu-à-peu; & quand il approche de la terre, il se précipite comme une pierre. La plûpart des Auteurs avancent que l'Alouette commune fait trois pontes par an, en Mai, en Juillet, & en Août, elle pond à chaque fois

quatre ou cinq œufs grivelés ; son nid est fait de menues racines , d'herbes séchées , & de paille. *Olin* nous apprend qu'elle vit huit à dix ans. C'est une sorte de proverbe qu'elle change de constitution suivant le temps ; qu'elle maigrit par un vent du Midi , & qu'elle s'engraisse en trois jours par un vent du Nord , sur-tout pendant un brouillard épais. Si la température des corps , dit *Belon* , étoit aussi facile à changer que le vulgaire pense , nous rendrions raison de ce qu'on dit des Alouettes ; savoir , qu'il y a un vent qui les rend grasses , & un autre qui les amaigrit : mais cela n'y fait rien. Il est bien vrai que le froid les rend plus grasses & plus tendres , parcequ'il concentre la chaleur au dedans qui n'a pas lieu de s'exhaler ; & nous savons que la chaleur dissipe & fait exhiler leur nourriture , & qu'elle l'empêche de se tourner en graisse.

L'Alouette non huppée est meilleure à manger que le Cochevis. Elle multiplie prodigieusement , & nous ne connoissons point d'Oiseau dont on prenne tous les ans une si grande quantité ; & cela de diverses manières , notamment avec des nappes au miroir pendant le jour , au traîneau pendant la nuit , aux col-

22 QUATRIEME CLASSE,

lets ou lacets , au filet quarré , à la tonnelle murle. Sur dix mille Alouettes communes , on ne prendra pas un seul Cochevis. La raison en est qu'il ne se mêle point avec elles , & qu'il fuit les grands chemins comme fait aussi le Cugelier , du moins en Hyver. Ces Oiseaux se nourrissent de grains , de petites graines , de vermisseaux & d'autres Insectes.

Suivant Dom *Liron* , s'avant Bénédictin , le mot *Alouette* vient du Celtique *Alaud* ou *Alaude* , dont les Latins se font servis en lui donnant la terminaison Latine *Alauda*. Dans la suite ce mot Gaulois s'est un peu altéré ; car on a dit *Aloue* , puis *Alouette* qui en est un diminutif. *Ménage* dans ses *Etymologies Françoises* pense un peu différemment : il dit qu'*Alouette* vient d'*Alaudetta* diminutif d'*Alauda* , d'où nous avons fait *Aloue* qui se trouve dans nos vieux Poëtes François , comme *Villon* & *Alain Chartier*. Quant à notre Alouette des champs ou ordinaire , elle s'appelle en Italien *Lodola non Capelluta* ; en Espagnol *Cuguiada* ; en Allemand *Feldlerche* ; en Anglois *Common Field-Lark* ; en Suédois *Laerka* : en Provençal *Coquillade* ; à Paris *Mauviette*.

L'Alouette contient beaucoup d'huile & de fel volatil. Cet Oiseau est fort délicat ; il a la chair favoureuse , de bon suc , & facile à digérer ; ce qui doit s'entendre de l'Alouette jeune & grasse ; car quand elle est vieille & maigre , elle devient dure , sèche , & de difficile digestion. On la sert sur les meilleures tables , soit rôtie , soit mise en pâte pour former des tourtes ou des pâtés qui sont très-estimés ; elle convient à toute sorte d'âge & de tempérament , principalement en Automne où elle est plus grasse & plus délicate qu'en toute autre saison de l'année. Il arrive quelquefois , & l'on en a plusieurs exemples , que des personnes après avoir mangé des Alouettes se plaignent de coliques d'estomac & d'entrailles , qu'elles attribuent à ces petits Oiseaux qu'elles croient de difficile digestion : mais elles sont dans l'erreur. La chair de l'Alouette , comme nous venons de le dire , est facile à digérer ; & ces coliques ne viennent que des petits os que ces personnes avalent en mangeant les Alouettes avec trop de précipitation : ces petits os qui sont très-fins , picotent & irritent l'estomac & les intestins dans le travail de la digestion ;

24 QUATRIEME CLASSE,
ce qui la rend laborieuse, & cause le
mauvais effet dont ces personnes se plai-
gnent.

Quant à son usage en Médecine, on
estime le sang de l'Alouette propre à
pousser les urines, & à guérir les coli-
ques venteuses & néphrétiques. On en
mêle un gros à un gros & demi dans
un verre de vin chaud qu'on avale le
matin à jeun; ce qui se continue pen-
dant quelque temps. D'autres se con-
tentent pour la colique venteuse de
prendre des bouillons d'Alouettes; ce
qui leur réussit assez bien. *Pline* assure
que pour le même mal on trouve un
souverain remède dans la poudre d'A-
louettes calcinées avec leurs plumes prise
à la dose d'une demi-once dans un
verre d'eau chaude le matin à jeun.

A L C E D O.

NOUS ne connoissons point le fa-
meux Alcyon des Anciens; &
comme les descriptions qu'ils en font
ne sont rien moins qu'uniformes, pas
même vraisemblables, on seroit tenté
de penser que cet Oiseau n'auroit ja-
mais existé que dans leur imagination.
Cependant

Cependant quelques modernes ont fait l'application du nom d'Alcyon à de certains Oiseaux d'un caractère bien différent : c'est ainsi que *Belon* a jugé à propos de le donner à deux espèces d'Oiseaux qu'il a nommés l'un *Alcyon muet* qui est notre Martin-Pescheur, & l'autre *Alcyon chanteur*, *Rousserolle* ou *Resignol de rivière*, très-peu connu en France, qu'on appelle vulgairement en Orléanois *Tire-Arrache* à raison de son chant. Il n'est question ici que du premier.

Martin ou Martin-Pescheur; *Ispida*; *Offic. Dal. Pharm. 420. Gesn. de Avib. 513. Aldrov. Ornith. 3. 518. Jonst. de Avib. 107. Alcedo*, *Schrod. 314. Lemer. 23. Halcedo muta*, *Belon des Oif. 219. Ispida*, *Alcyon fluviatilis*, vulgè *Piscator Regis*, *Charlet. Exer. III. Alcedo fluviatilis*, *Schwenckf. Aviar. Silaf. 193. Ispida*, *an Veterum Alcyon?* *Willughb. Ornith. 101. Raij synop. Method. Av. 48. Halcyon riparia*, *Martinus Piscator*, *Avis Paradisi sive Sanctæ Mariæ, Quorumd.*

Cet Oiseau pèse une once un quart ; il a un peu plus de sept pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue ; les deux extrémités

26 QUATRIEME CLASSE,

des ailes étendues distantes d'onze pouces; le bec long de près de deux pouces, gros, fort, droit, pointu, noir, néanmoins blanchâtre au coin de la bouche; la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure dans la plûpart, & au contraire l'inférieure plus longue que la supérieure dans quelques-uns; la langue courte, large, pointue par le bout, entière; la bouche safranée en-dedans; les narines oblongues; le menton blanc avec quelque mélange de roux; le milieu de la poitrine ou du ventre aussi d'un roux blanchâtre; le bas du ventre au-dessous de la queue d'une couleur rousse foncée, ainsi que les côtés & le dessous des ailes; la poitrine rousse, avec les extrémités des plumes d'un bleu verdâtre sale; une très-belle couleur d'un bleu clair ou tirant sur le blanc continuée depuis le col par le milieu du dos jusqu'à la queue, capable par son éclat d'éblouir les yeux qui resteroient longtemps fixes dessus; des lignes transversales obscures qui paroissent sur le bleu du dos quand on y regarde de près; le sommet de la tête d'un noir verdâtre, avec des taches bleues en travers; une tache rousse entre les narines & les yeux, & une autre au-delà des yeux, à laquelle

succède une tache blanche roussâtre ,
 vingt-trois grandes plumes à chaque
 aîle , dont la troisième est la plus lon-
 gue ; tant les grandes plumes que celles
 qui en sont les plus proches , extérieu-
 rement bleues , intérieurement brunes ;
 les plumes du second ordre bleues par
 le bout , à l'exception des plus petites
 qui sont à la base ou au pli de l'aîle ; les
 longues plumes qui naissent des épaules
 sont couchées sur le dos de chaque côté ,
 d'un bleu verdâtre ; la queue courte ,
 c'est-à-dire , d'un pouce & demi , com-
 posée de douze plumes , d'une couleur
 bleue obscure avec quelque noirceur ;
 les jambes fort courtes & petites , noi-
 râtres par devant , rougeâtres par der-
 rière , de même que la plante des pieds
 & le doigt postérieur. Or dans notre
 Oiseau la structure des pieds est singu-
 lière ; car les trois jointures du doigt
 extérieur tiennent à celui du milieu ,
 tandis que l'intérieur n'y tient que par
 une seule jointure ; ce doigt intérieur est
 le plus petit , & le plus court de moitié
 que celui du milieu ; au contraire l'exté-
 rieur est presque égal à ce dernier , &
 celui de derrière un peu plus grand que
 l'intérieur. Le troisième ou le dernier os
 de la jambe est plus court & plus grand

qu'il n'a coutume d'être dans les autres Oiseaux. Les doigts paroissent comme articulés par plusieurs lignes transversales. Les osselets de la langue sont plus petits & plus courts que dans les autres. L'estomac est grand & lâche comme dans les Oiseaux carnassiers , plein d'arrêtes & d'écaillés de Poissons. Les intestins sont plus menus vers l'anus. *Gesner* assure que la graisse de cet Oiseau est rousse ; ce qui est vrai. Le même Auteur dit qu'il se trouve souvent neuf petits dans un seul nid : pour moi (c'est toujours *Willughby* qui parle) j'en ai observé cinq dans un trou profond d'une demi aulne au bord d'une petite rivière.

Nous n'avons point, dit *Belon* , d'Oiseau de couleur plus exquisite que le Martinet-Pescheur , auquel nous donnons ce surnom de Pescheur à la différence de l'espèce d'Hirondelle qui est pareillement sur-nommée Martinet , & qui fait son nid au bord de l'eau comme le Martinet-Pescheur. Le trouvant en un lieu commode au rivage de quelque rivière , il creuse la terre presque de deux coudées de profondeur avec son bec , ainsi que le *Merops* ou Guêpier. Mais comme il nourrit ses petits d'une grande quantité de Poisson , la nature les a doués de l'avan-

tage que quand ils en ont digéré la chair en leur estomac, les arrêtes demeurent entières & en pelotte, lesquelles ils revomissent en une petite masse ronde, tout comme un Oiseau de proye rend sa curée des os & des plumes de l'Oiseau. Cette masse d'épines & d'écaillés demeure dans le trou avec les excréments de l'Halcyon. Et qui ne sçauroit ce que nous avons écrit desdites arrêtes & écaillés, considérant la structure du nid, diroit proprement que les Martinets-Pêcheurs ont été chercher les épines des Poissons pour les mettre en leurs nids: nous-mêmes au commencement nous trouvions étrange d'y trouver tant d'arrêtes; mais ayant sçu l'artifice de nature qui veut qu'ils revomissent les épines quand la chair est digérée, la chose ne nous a pas été si difficile à croire. Nous mangeons indifféremment toutes les autres espèces d'Oiseaux de Rivières hormis les Halcyons, quoiqu'ils se nourrissent de bon Poisson; car même si les Payfans en dénichent une grande quantité au rivage des Rivières, ils n'en feront d'autre estime que de les donner aux enfans pour s'en jouer, ou bien de les secher pour en garder les corps avec leurs plumes pour leur beauté exquise;

30 QUATRIEME CLASSE,

aussi est-ce l'Oiseau du plus beau plumage que nous connoissions. Il est un peu plus grand qu'un Passereau. Il ne se pose point à terre non plus que le Piverd ; car il a les jambes si courtes , qu'on diroit presque qu'il n'en a point.

Belon est exact dans la plûpart des faits qu'il vient d'avancer : mais nous ne pensons point avec lui que le Martinet-Pescheur creuse lui-même la terre à une telle profondeur pour y faire son nid. La vérité est qu'il s'empare des trous creusés par des Rats d'eau , ou par des racines d'Aulnes , ou par l'eau même , quelquefois dans le roc : à proprement parler , il ne fait point de nid. Quand une fois il a trouvé un trou commode , il ne le quitte point , quand même on lui dénicherait ses petits. La femelle est un peu moins belle & moins grosse que le mâle. On a beaucoup vanté la fidélité de la Tourterelle pour son pair : mais il est douteux qu'elle l'emporte sur celle du Martinet-Pescheur. Il y a quelques années qu'on nous apporta en vie une femelle qui avoit été prise la veille sur ses œufs qu'elle couvoit le long des bords d'un étang distant de trois lieues dans un trou creusé horizontalement & profond de deux pieds & demi : après

l'avoir examinée, nous la laissâmes envoler, & sur le champ elle alla retrouver son mâle; enforte qu'elle recommença une nouvelle ponte qui étoit la troisième de l'année, quoique la saison fût déjà fort avancée; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle pondit sept œufs à chaque couvée. Plus le nid est ancien, plus il contient d'arrêtes & d'écailles de Poisson: mais ces arrêtes & ces écailles s'y trouvent pêle-mêle & sans aucun ordre, comme nous nous en sommes assurés en faisant fouiller la terre jusqu'au fond du trou. Que dirons-nous donc de ce nid d'Alcyon si artistement élaboré qu'un Académicien a représenté dans les *Ephémérides d'Allemagne*? Nous dirons avec l'Italien *se non è vero, è ben trovato*, vu que c'est une pure imagination de sa part. La femelle du Martin-Pêcheur commence à pondre de bonne heure, & souvent ses petits sont éclos dès les premiers jours d'Avril. Le mâle lui porte assiduellement force Poisson pendant qu'elle couve: alors il entre & sort sans crier; ce qu'il ne faisoit pas auparavant. La couvaïson dure environ vingt jours.

Il est à observer que les Martins-Pêcheurs ne sont pas tous également beaux;

31 QUATRIÈME CLASSE,

ni de la même grosseur. Il y en a dont la beauté est ravissante, & qui sont plus gros d'un tiers que les autres. Au reste, cette observation n'est pas particulière au Martinet-Pescheur; elle lui est commune avec la plupart des Oiseaux. Il ne faut pas s'imaginer comme font quelques-uns, que le Martin-Pescheur perde en mourant le principal lustre de ses couleurs: la couleur des plumes ne s'altère point par la mort de l'Oiseau; quand leurs barbes sont développées, le suc nourricier ne s'y porte plus; après avoir été arrachées de l'Oiseau, les plumes ne deviennent pas sensiblement plus sèches qu'elles l'étoient auparavant; le tuyau seul a pour lors quelque chose à perdre: mais ce ne sont pas les couleurs du tuyau qui plaisent à nos yeux. C'est une remarque entre plusieurs autres, que nous tenons de l'illustre M. de Réaumur dont la mémoire ne périra jamais tant que les lettres subsisteront. Eh! plût à Dieu que ce Coryphée des Naturalistes de nos jours pût vivre assez long-temps pour mettre au jour tous les beaux Ouvrages que le Public attend de lui avec impatience, spécialement une Histoire complète des Oiseaux! Nous n'avons jusqu'ici connu personne qui se soit avisé

de nourrir des Martins - Pêcheurs en cage ; nous sçavons seulement qu'on en a conservé un en vie pendant quinze jours dans une étuve , où il ne vivoit que de Mouches. Apparemment que cet Oiseau ne se trouve point en Suède , puisque M. *Linnaeus* n'en fait aucune mention dans sa *Fauna suecica*.

On dit communément que les Oiseaux des Indes excellent pour le plumage , & ceux d'Europe pour le chant : mais il nous semble que pour la beauté même du plumage nous n'avons rien à désirer dans nos Oiseaux Européens ; car sans parler du Paon qui est sans contredit le Phénix des Oiseaux , ni de nos autres Volailles domestiques , n'avons-nous pas le Faisan , la Perdrix rouge , la Sarcelle & diverses autres espèces de Canards ; l'Outarde , la Cane petière de *Belon* , le Francolin , le Geay ordinaire , le Geay de Strasbourg , le Geay de Bohême , la Huppe ou Puput , le Loriot , l'Étourneau , le Pluvier doré , le Vanneau , la Pie , plusieurs sortes de Pics , les Pinçons , le Bouvreuil ou Pivoine , le Chardonneret , & notre Martinet-Pêcheur , qui lui seul en vaut mille ?

C'est une opinion généralement répandue que la chair du Martin-Pêcheur

34 QUATRIEME CLASSE,
est incorruptible, & que cet Oiseau
étant suspendu sec dans un garde-meuble a la propriété de préserver les habits de toutes sortes de vermines. Nous avons éprouvé le contraire; car outre que nous avons trouvé un tas de vers dans le gozier d'un de ces Oiseaux nouvellement tué, nous avons eu un Pigeon-Bizet mangé des teignes malgré le voisinage de deux Martins-Pescheurs suspendus tout auprès. Le vulgaire se persuade encore que si l'on pend cet Oiseau par le bec avec un fil dans un appartement, il tourne toujours sa poitrine du côté du vent. C'est la girouette de nos Mariniers, mais une girouette sur laquelle on ne doit pas compter; une Mézange, un Roitelet, & tout autre Oiseau léger tourne de même au moindre vent. Il est très-faux que le Martinet-Pescheur garantisse une maison de la foudre, des procès & de la disette, & que tout sec qu'il est, il mue tous les ans comme s'il étoit vivant. Nous ne lui avons point trouvé non plus cette agréable odeur de musc que quelques Auteurs lui attribuent; mais plutôt une odeur disgracieuse de Poisson pourri qui dure longtemps, sur-tout quand on le tient enfermé.

Il y a peu d'Oiseaux à qui l'on ait donné autant de noms qu'à celui-ci. On l'a nommé *Alcyon* ou *Halcyon* d'après les Grecs, parcequ'on a prétendu qu'il faisoit son nid sur la mer ; en Italien *Piumbino*, *Uccello di Santa Maria*, *Pescatore del Re*, ou *Vitriolo* ; en Allemand *Eysz-Vogel*, c'est-à-dire, *Oiseau de glace* ; en Anglois *Kingfisher*, ou *Pêcheur du Roi* ; en François *Martin* ou *Martinet-Pescheur* ; autrement *Oiseau de Saint Martin* ; parcequ'on s'est plu à donner des noms de Saints aux Animaux ; *Drapier* ou *Artre*, comme étant propre à éloigner des draps & des pelleteries les teignes & les artilons ; *Tartarin* à raison de son cri ; *Moulinier*, parcequ'il habite proche des Moulins ; *Piverd d'eau*, *Pêche-veron*, *Merlebleu* ou *Merlet-Pescheret* ; *Virevent*, ou *le Puant des Matelots*.

Le Martin - Pescheur contient beaucoup d'huile & de sel volatil. L'usage de cet Oiseau en Médecine est très-borné. On en fait sécher le cœur qu'on enferme dans un sachet, & qu'on pend au col des enfans pour les préserver de l'épilepsie : mais comme le remarque M. *Lemery*, cet effet est peu assuré, & il seroit mieux de pulvériser l'Oiseau après l'avoir desséché, & d'en faire prendre

Bvj

36 QUATRIEME CLASSE,
tous les jours un scrupule dans de l'eau
de Betoine.

A N A S.

LE genre des Canards comprend bien des espèces tant domestiques que sauvages. Entre ces dernières, les unes fréquentent les eaux douces d'Etangs, de Lacs, de Rivières, comme le Canard sauvage ordinaire dont nous traiterons dans cet Article, le Canard à large bec & à ailes bigarrées, le Canard à Mouches, le Canard à queue pointue en fer de pique, la Sarcelle, &c. Les autres se plaisent dans les eaux salées & aux environs de la mer, comme la Tadorne de *Belon*, l'Ederdon ou le Canard à duvet, la Macreuse, le Canard aux yeux d'or, le Canard à bec large & arrondi en forme de bouclier, le Morillon de *Belon*, le Canard crêté, le Canard à queue d'Hirondelle, &c.

Canard sauvage ordinaire ou commun; *Anas sylvestris*, Offic. schrod. 314. *Anas fera torquata minor*, Gesn. de Avib. 99. *Boschas major*, sive *Anas torquata minor*, Aldrov. Ornith. 3. 284.

Anas fera, Charlet. Exer. 104. Merr. Pin. 180. *Anas fera prima seu torquata minor*, Schwenckf. Aviar. filef. 197. *Baschas major*, Jonst. de Avib. 97. Alb. Ornith. 89. Willughb. Ornith. 184. Raij synop. Method. Av. 145. *Anas caudæ reëtricihus intermediis recurvis*, Linn. Faun. succ. 97. *Anas immansueta vulgaris*, *Anas sylvestris vera seu major*, Nonnull.

Cet Oiseau pèse trente-six à quarante onces. Il a environ vingt-trois pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue ; les deux extrémités des aîles déployées distantes de trente-cinq pouces : le bec d'un verd jaunâtre, long de deux pouces & demi, large de près d'un pouce, un peu enfoncé ; une espèce d'appendice ou d'ongle rond à l'extrémité de la machoire supérieure, comme la plûpart des autres Oiseaux de ce genre ; les paupières inférieures blanchâtres ; les pattes saffranées ; les ongles bruns ; l'ongle de derrière presque blanc ; l'ongle intérieur des doigts de devant le plus petit ; les membranes qui lient les doigts ensemble, d'une couleur sale ; un vaisseau, dit Labyrinthe, à la bifurcation de la trachée ; les cuisses revêtues de plumes jusqu'aux genoux,

38 QUATRIÈME CLASSE ,

Dans le mâle la tête & le haut du col sont d'un beau verd , à quoi succède un collier blanc en devant , qui n'acheve pas le cercle entier par-derrière. Depuis le collier jusqu'à la poitrine la gorge est de couleur de châtaigne. La poitrine & le ventre sont d'un blanc-cendré , semés d'une infinité de points obscurs comme des mouchetures. Le dessous de la queue est noir. Il a le dessus du col de couleur cendrée roussâtre mouchetée ; le milieu du dos qui est entre les aîles roux , noirâtre inférieurement , plus foncé au croupion avec un mélange de pourpre éclatant ; les côtés au-dessous des aîles & les plus grandes plumes vers les cuisses , ornés en travers de très-belles lignes brunes , avec du blanc & du bleu entremêlés ; les petites rangées de plumes roussâtres ; les plus longues qui naissent des épaules , argentées , joliment bigarrées de petites lignes brunes transversales ; en tout vingt-quatre plumes à chaque aîle , dont les dix premières sont brunes , les dix suivantes blanches par le bout , puis une plaque à l'extérieur du tuyau d'un pourpre bleu éclatant avec un petit espace noir qui est entre le bleu & le blanc ; le bout de la vingt-unième est blanc , & son bord extérieur d'un

pourpre obscur ; le milieu de la vingt-deuxième un peu argenté ; la vingt-troisième toute argentée , excepté les bords qui sont noirâtres de chaque côté ; la vingt-quatrième pareillement argentée , à la réserve de son bord extérieur qui est noirâtre ; les plumes qui recouvrent les précédentes extérieurement , de la même couleur qu'elles : mais celles qui sont couchées sur les pourprées , ont les bouts noirs , puis une marque blanche , de façon que la tache bleue est terminée par un espace noir d'un côté & blanc de l'autre ; vingt plumes à la queue , qui finissent en pointe , dont les quatre du milieu se réfléchissent circulairement , & sont noirâtres mêlées d'un pourpre luisant , mais les huit suivantes de chaque côté sont blanchâtres , principalement les extérieures aux bords extérieurs ; & plus elles sont voisines des plumes réfléchies , plus il y a de brun mêlé. Les plumes qui recouvrent le dessous de l'aile , & la batarde inférieure , sont blanches. L'hyver ils volent par troupes , au Printemps le mâle & la femelle vont ensemble par paires. Ils font leur nid dans des bruyères & dans des joncs près des eaux , rarement sur des arbres ; ils pondent & couvent à chaque fois douze

40 QUATRIÈME CLASSE ;

à quatorze œufs , & plus. La femelle n'a pas la tête verte , ni de collier au col ; mais l'un & l'autre variés de blanc , de brun & de roux noirâtre. Le milieu des plumes du dos est d'un brun noir , & les bords en font d'un blanc roussâtre.

On prend tous les ans en Angleterre dans les marais de Lincoln , de Norfolk , & ailleurs , une grande quantité de diverses sortes de Canards dans le temps qu'ils muent & qu'ils ne sauroient voler , avec des filets à-peu-près cylindriques semblables à ceux avec lesquels on prend les Perdrix. Il s'y rassemble quelquefois quatre cens barques ou bateaux pour une seule chasse. Nous avons oui dire qu'on avoit pris quatre mille Canards à la fois. Les Canards muent lorsque les Canes commencent à couver. Pour les Canes , elles ne muent que quand leurs petits sont devenus grands & propres pour voler ; c'est-à-dire , que les Canards y viennent pour la mue sur la fin de Mai , & que les Canes n'y viennent point avant la fin de Juin , temps où les Canards peuvent voler de nouveau après avoir recouvert leurs plumes. Les Sarcelles mâles , les Molletons , &c. accompagnent les Canes sauvages , & muent ensemble. Les femelles de ces

Oiseaux se déplument un peu plus tard, de sorte que leur chasse dure depuis la mi-Juin jusqu'à la fin d'Août. Dans l'espace d'une semaine toutes les vieilles plumes tombent : les nouvelles ne se perfectionnent qu'au bout de trois semaines complètes. Or quand leurs plumes commencent à tomber, ils sont tous gras & dodus : mais ils deviennent maigres avant que leurs plumes se renouvellent entièrement.

On pourroit ici demander avec raison pourquoi les Oiseaux muent tous les ans. Nous croyons que la mue dans les Oiseaux provient de la même cause que la chute du poil dans les hommes & dans les autres animaux qui sont convalescents à la suite d'une fièvre ou d'une autre maladie, ou qui se sont refaits d'une longue disette ; car dans les mâles la passion de l'amour est une espèce de fièvre ; & de-là vient qu'au Printemps ils deviennent maigres, parceque leur corps s'est épuisé par le fréquent usage des plaisirs qu'elle procure. Quant aux femelles, le temps de la couaison & de l'éducation de leurs petits équivaut à une maladie ou à une longue diète, attendu que pendant ce temps-là elles se macèrent par la diète & par un travail continu. Lorsque

42 QUATRIEME CLASSE ,

ces temps sont passés , les deux sexes ne songeant plus qu'à se bien soigner , recouvrent en peu de temps leur ancien embonpoint & se reingraissent ; ce qui fait que la peau étant dilatée les pôres s'ouvrent , & les plumes tombent.

Tout ceci est tiré de *Willughby*. Suivant *Belon* , le Canard sauvage retient constamment sa couleur naturelle : mais il arrive souvent que la couleur change dans les Canards privés , qui sont quelquefois mi-partis de blanc , & d'autres fois tout blancs. Cependant ils conservent assez souvent toutes les couleurs du Canard sauvage. Les mâles sont toujours plus grands que les femelles. Les Canards & autres Oiseaux de rivière en sortant de l'eau s'élèvent droit en haut pour voler vers le ciel. Les Canes sauvages ont l'industrie de faire quelquefois leur nid dans les arbres , & de transporter en l'eau avec le bec leurs petits éclos. On devrait distinguer les Canards en grands & en petits , & non pas en sauvages & en domestiques , puisque ceux-ci sont venus des œufs de Canes sauvages.

Les Canards ont les jambes courtes , grosses , & dirigées en arrière ; ce qui leur donne de la facilité pour nager , &

de la difficulté pour marcher : aussi marchent-ils lentement & avec peine. Ils sont pésants comme bien d'autres Oiseaux de rivière, & semblent se mouvoir difficilement : c'est pourquoi ils font du bruit avec leurs aîles en volant. *Gesner* observe que les Canards ont la langue munie de petites dents des deux côtés, & les muscles intérieurs plus blancs que les extérieurs : il ajoûte que si ces derniers sont livides, ce qui paroît dépendre de la rigueur du froid, les Paysans en Suisse en conjecturent qu'il s'ensuivra un bel Eté. Les Oiseaux, dit *M. Clayton* dans les *Transactions Philosophiques*, qui ont le bec plat, & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant dans la terre, ont trois paires de nerfs qui s'étendent jusques dans leur bec. C'est par ces nerfs qu'ils distinguent avec tant de sagacité & d'exactitude ce qui est propre à leur servir de nourriture, d'avec ce qu'ils doivent rejeter ; ce qu'ils font uniquement par le goût sans qu'ils voyent les aliments. Ces nerfs paroissent avec le plus d'évidence dans le bec & dans la tête du Canard, qui les a plus gros que l'Oye, ou qu'aucun autre Oiseau que j'aie vu : aussi n'y a-t-il pas d'Oiseau qui fouille

tant que le Canard pour trouver sa nourriture. Jusqu'ici je n'avois rencontré aucun de ces nerfs dans les Oiseaux qui ont le bec rond : mais depuis , faisant plusieurs dissections à la campagne , je vis dans une Corneille deux de ces nerfs qui descendoient entre les deux yeux jusques dans la partie supérieure du bec ; ils étoient pourtant beaucoup plus menus qu'aucune des trois paires de nerfs qui sont dans le bec du Canard , quoiqu'à la vérité plus gros que les nerfs d'aucun autre Oiseau à bec rond.

Le Canard à la voix plus foible & plus rauque ; la Cane l'a plus forte & plus perçante. *Aldrovande* nous a donné l'Anatomie de la trachée-artère de cet Oiseau. Etonné , dit-il , de voir comme le Canard pousse un cri si grand & si aigu , & qu'il tient sa tête si long-temps sous l'eau , je l'ai disséqué pour en chercher la cause , & j'ai trouvé que cela venoit indubitablement de la figure de sa trachée qui est différente de celle des autres Oiseaux ; car à l'endroit où elle se partage en deux branches pour aller aux poumons , elle a une sorte de vessie dure , cartilagineuse , concave , panchée du côté droit où elle paroît plus grande.

Varron & Columelle nous enseignent en détail la manière de construire une habitation propre pour élever des Canards. Suivant les relations des voyageurs, les Chinois sont fort industrieux en ce point, & en élèvent une multitude innombrable sur les Rivières dans des cabanes faites exprès. Ils les laissent courir dans les plantations de Ryz, & l'on est surpris comme ils savent détruire les mauvaises herbes & les insectes nuisibles. Les Canards sont gourmands & infatigables; ils mangent de tout. Les Canes sont comme les Oyes fort sujettes à pondre des œufs monstrueux; ce que quelques Auteurs attribuent à la force de leur imagination. On peut faire couver des œufs de Cane sauvage par une Cane domestique, ou par une Poule, & les Canetons qui en éclosent sont faciles à apprivoiser: mais les Hallebrans ou Canetons sauvages ne s'apprivoisent guères, à moins qu'aussi-tôt qu'ils sont pris on ne leur brûle le bout des ailes qui sont long-temps à venir, & qu'on ne les mette avec nombre de Canetons domestiques & beaucoup de nourriture. On tue force Canards sauvages au fusil dans les canardières ou grandes pièces d'eau où l'on tient des Canards privés

qui appellent les passans. On en prend aussi avec des filets, des nappes, des panneaux; aux collets ou lacets, à l'hameçon, à la glu, avec l'Oiseau de proye, avec des chiens barbets: mais comme ils sont rusés, ils savent éluder les poursuites de leurs ennemis en plongeant entre deux eaux. Quand les Canards crient plus que de coutume, qu'ils battent des ailes, & qu'ils se jouent sur l'eau, c'est signe de pluye; ils aiment l'eau, & ne sauroient s'en passer. *Schwenckfeld* dit qu'en Silésie le Canard sauvage est un Oiseau de passage qui va en Hyver chercher des lieux plus chauds. En France il reste toute l'année.

Le Canard sauvage ordinaire se nomme en Italien *Anitra salvatica*; en Espagnol *Anade silvestris*; en Allemand *Spiegel-Endte*, ou *Mertz-Endte*, c'est-à-dire, *Canard de Mars*, parcequ'il s'accouple dès le mois de Mars; en Flamand *Wilde-Eende*; en Anglois *Common Wild Duck*; en Suédois *Graes-and*, ou *Blaonacke*. Nous appellons proprement en François le mâle *Malard*, & la femelle *Cane*. Or *Belon*, *François Pithou* & *Jules Scaliger* prétendent que les mots de *Canard* & de *Cane* ont été faits par Onomatopée du cri naturel de l'Oiseau. *Malard*,

ſuivant M. *Huet* , ſe dit en Bas-Breton *Maillard* , d'où il paroît que ce nom a été donné au Canard , comme celui de *Margot* à la Pie. Quant au nom Latin *Anas* , il vient du Grec *Néſſa* ou *Nétta* , à *natando* , ſelon *Varron*.

Le Canad fauvage & le Canard domeſtique contiennent beaucoup d'huile , de ſel volatil & de phlegme : cependant le premier fournit plus de ſel volatil & moins de phlegme ; ce qu'on doit attribuer au plus d'exercice qu'il ſe donne , & à la meilleure nourriture dont il uſe. On fait que le Canard domeſtique ſe donne peu de mouvement , qu'il vit dans la fange & l'ordure , & que ſa principale nourriture eſt de boue , de vers , d'Araignées , de Poissons pourris , de Grenouilles & de Crapauds ; enfin de toutes les immondices des Baſſes-Cours ; ce qui rend ſa chair beaucoup moins ſavoreuſe que celle du fauvage , & en même-temps moins ſalutaire ; car il abonde en humeurs lentes , viſqueuſes & groſſières , & de très-difficile digeſtion : auſſi en interdifoſs-nous l'uſage à ceux qui ont l'eſtomac foible & débilité ; & il ne convient qu'aux gens robuſtes , accoutumés à l'exercice , & qui ſont munis d'un bon eſtomac. Quant

au sauvage , en le choisissant jeune , tendre & gras , il n'est point malfaisant ; mais il en faut toujours user modérément. La Cane pond des œufs un peu plus gros que ceux de Poule , dont la coque est plus épaisse , & qui sont aussi bons à manger.

A l'égard des usages du Canard en Médecine , le foye de cet Oiseau passe pour arrêter le flux hépatique : sa graisse est anodyne , émolliente & résolutive ; elle entre dans plusieurs espèces d'onguens propres à résoudre & à calmer les douleurs , si l'on en frotte la partie affectée. On attribue aussi au sang de Canard la vertu de résister au venin de la Vipère & des autres Animaux venimeux. On en fait avaler depuis un gros jusqu'à deux dans un verre de vin chaud ; ce qu'on réitere quelque temps après , suivant le besoin. Quelques Auteurs assurent qu'un Canard plumé vif au bas-ventre & appliqué sur le ventre guérit la colique venteuse : d'autres , comme M. Lemery , veulent qu'on l'ouvre vivant , & qu'on l'applique immédiatement après sur le ventre pour produire cet effet.

La graisse de Canard entre dans l'onguent pectoral & dans l'onguent fortifiant

fiant de la Pharmacopée de *Lemery*.

Prenez du Bol d'Armenie, de la Myrthe & de la Ceruse, de chacun deux gros.

Pulvérisez le tout, & incorporez le avec une suffisante quantité de graisse de Canard; pour un Onguent qui guérit promptement les fissures des lèvres & des mammelles.

ANSER.

Entre les diverses espèces d'Oye, on compte l'Oye domestique, l'Oye sauvage ordinaire, la Bernacle ou Bernache, l'Oye Nonnette ou le Cravant; l'Oye d'Espagne ou de Guinée; l'Oye de Gamba; l'Oye de Canada, que les Canadiens nomment vulgairement, mais improprement, *Outarde*; l'Oye de Spitzberg, & la Cane à Collier de *Belon*, qui doit être mise dans le genre des Oyes, plutôt que dans le genre des Canards. Nous parlerons spécialement de la première, comme étant la plus usitée en Médecine.

Oye domestique ou privée; *Anser*,
 Offic. Dal. Pharm. 419. Lemer. 50.
 Charlet. Exer. 103. Belon des Ois. 157.
Anser domesticus, Schrod. 314. Gesn.
 Tome III. C

50 QUATRIEME CLASSE,
de Avib. 125. *Aldrov. Ornith.* 3. 102.
Schwenckf. Aviar. filif. 209. *Jonst. de*
Avib. 92. *Merr. Pin.* 179. *Willughb.*
Ornith. 273. *Raij Synop. Method. Av.*
136. *Anas rostro semicylindrico, corpore*
suprà cinereo, subtus alcido, rectricibus
marginè albis, *Linn. Faun. suec.* 90.
Anser, cicur vulgaris, *Nonnull.*

Selon *Willughby*, l'Oye privée est plus petite que le Cygne, plus grande que le Canard; elle pèse bien dix livres quand elle est engraislée. Sa longueur depuis le bout du bec jusqu'au bout des pieds, est de trente-sept pouces & demi, & jusqu'au bout de la queue de trente-cinq pouces & demi; la largeur des ailes déployées est de soixante pouces & demi. Elle a le bec depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche long de deux pouces trois quarts, & jusqu'aux yeux de trois pouces & demi; la queue longue de six pouces & demi, composée de dix-huit grandes plumes, dont les extérieures sont les plus courtes, & les autres plus longues insensiblement jusqu'à celles du milieu qui sont les plus longues; vingt-sept grandes plumes à chaque aile. Quant à la couleur du plumage, elle varie dans cet Oiseau comme dans les autres Oiseaux domestiques, étant tantôt brune,

tantôt cendrée, ou blanche, ou bigarrée de brun & de blanc. Le bec & les pieds sont jaunes dans les jeunes Oyes qu'on nomme Oifon, & rouges, pour l'ordinaire, dans les adultes. Lorsque l'Oye se met en colere, elle siffle comme le serpent. Elle vit fort long-temps. Un Ami très-digne de foi, ajoute *Willughby*, nous a raconté que son Pere avoit une Oye âgée de quatre-vingts-ans, qui n'étant aucunement affoiblie par la vieillesse, sembloit pouvoit vivre encore autant, si l'on n'eût pas été contraint de la tuer à cause de sa méchanceté & des mauvais traitemens qu'elle faisoit aux Oifons.

L'Oye domestique est connue de tout le monde. Elle est amphibie comme le Canard, vivant sur la terre & dans l'eau; elle mange de tout; mais elle se nourrit principalement d'herbe & de grains. Elle est pésante; elle s'exerce peu à voler, & ne va pas vite de son pied: néanmoins, on mène quelquefois une troupe d'Oyes à plus de quinze lieues, comme l'on fait des Dindons. Mais quoique ces Oiseaux s'élèvent par-tout, il ne faut pas songer à nourrir des Oyes dans une maison de campagne, si l'on n'est proche d'une rivière, d'un ruisseau, ou d'un étang, à

Ci

52 QUATRIEME CLASSE ,
moins qu'on n'ait chez soi une bonne
mare ou un vivier toujours plein d'eau
pour les faire barbotter. Deux mâles suf-
fisent pour six ou sept femelles ; on esti-
me plus les gris que les blancs. La fé-
melle fait jusqu'à trois pontes pendant
l'année, & dix à douze œufs à chaque
ponte. *Jean Liébault* nous apprend dans
sa *Maison Rustique*, que si l'on ne lève
pas les œufs des Oyes à mesure qu'elles
pondent, elles les couvent dès que leur
ponte est achevée ; mais que quand on
les leur ôte, elles ne cessent point de
pondre, quelquefois jusqu'à deux cens
œufs, & même jusqu'à crever. Leur
ponte commence en Mars, & finit en
Juin : elles couvent trente jours. C'est à
tort qu'on a taxé l'Oye d'être stupide ;
elle est vigilante ; son sommeil est léger ;
elle se reveille au moindre bruit. Quel-
ques-uns ont prétendu qu'elle étoit pour
le moins aussi propre que le Chien à gar-
der la nuit une maison de campagne ,
parce qu'aussi-tôt qu'elle entend quel-
que chose . elle ne cesse de jeter des
cris, par lesquels elle semble appeler à
son secours. On en cite un exemple fa-
meux dans l'Histoire Romaine, par où
l'on voit que les Oyes sauvèrent le Capi-
tole qui alloit être pris par les Gaulois,

les Chiens n'ayant rien entendu. Il est certain, dit M. *Lemery*, que cet Oiseau est disciplinable: j'en ai vu un tourner une roue de cheminée comme un Chien pour faire rôtir de la viande.

On plume les Oyes deux fois l'année, au Printemps & en Automne. Leur fiente gâte les prés & brûle l'herbe. Elles sont capables de faire beaucoup de dégât dans les jardins & dans les bleds, si l'on n'y prend garde. Dans certaines Provinces de France, on en tire un grand profit: aussi y voit-on après la moisson de nombreux troupeaux d'Oyes pâturer dans les champs avec des Dindons. En Automne on les engraisse dans l'espace de quinze jours ou trois semaines avec de la pête en leur crevant les yeux. On en fait vers la saint *Martin* un débit considérable.

La Jusquiame & la Ciguë font mourir les Oisons; l'Amande amère est aussi un poison pour eux comme pour les Canards & les autres Oiseaux. Il n'y a point de volaille plus sujette à produire des monstres que l'Oye. Les gens de la campagne connoissent par la grosseur & par la figure des œufs ceux qui doivent en faire naître, & ils les rejettent comme n'étant pas propres pour être couvés.

Aldrovande nous a donné, outre la description Anatomique des parties internes de l'Oye, les figures de plusieurs monstres en ce genres; savoir, 1°. d'un Oison à deux têtes sur un seul col, avec quatre pieds & autant d'ailes; 2°. d'un Oison à deux cols & à deux corps; 3°. d'une Oye à quatre pieds, qu'il assure avoir vûe à Bologne, & qui a vécu quelques années.

L'Oye sauvage ordinaire égale l'Oye domestique pour la grandeur, & lui ressemble beaucoup pour la figure; elle n'en diffère guères non plus pour la couleur. Il est vrai que l'Oye domestique vient originairement de l'Oye sauvage: mais l'opinion de ceux qui pensent que l'Oye sauvage est privée en certains pays, d'où elles partent l'hyver pour nous venir trouver, & s'en retourner au printemps, est facile à refuter; car cet Oiseau est si sauvage, qu'il paroît clairement qu'il n'a jamais été privé. Les Oyes sauvages nous arrivent après les Grues; elles restent chez nous durant l'hyver, au lieu que les Grues vont plus loin chercher les pays chauds. Elles volent par bandes le jour & la nuit avec beaucoup d'ordre en forme de triangle sans base comme font les Grues & les Canards sauvages; leur

cri se fait entendre de fort loin : aussi remarque-t-on que dans l'Oye sauvage la Trachée-Artère est réfléchie comme dans la Grue, en façon de trompe.

L'Oye s'appelle en Grec *Kén* ; en Italien *Oca* ; en Espagnol *Ganço* ; en Allemand *Gansz* ; en Anglois *Goose* ; en Suédois *Goas*. Suivant *Ménage*, *Oye* vient d'*Oge* qui se trouve dans nos vieux Auteurs, formé d'*Aucha*, *Auca*, *Ocha* ou *Oga*. On disoit autrefois *Oue* pour *Oye* : delà à Paris *la Rue aux Oues*, dite par corruption, *la Rue aux Ours*, à cause du grand nombre d'Oyes que nourrissoient les Rôtisseurs ou *Oyers*, qui de tout temps ont habité particulièrement cette Rue. Le petit de l'Oye se nommoit d'abord *Oyon*, puis *Oyson* ou *Oison*. M. le *Duchat* nous apprend qu'en plusieurs endroits de la France on appelle un Oison *Sibilot*, à *Sibilando*, comme qui diroit *Siffleur*. On a nommé le mâle *Oyard*, *Jard*, *Jar*, ou *Jars*.

L'Oye domestique & l'Oye sauvage, contiennent beaucoup d'huile & de sel volatil ; la dernière sur-tout fournit ces principes avec abondance. Cet Oiseau est un assez bon manger. On donne avec raison la préférence au sauvage, dont le goût est bien plus savoureux, parce que

se donnant plus de mouvement, sa chair est moins chargée de fucs visqueux & grossiers, & que les principes de ses liqueurs sont plus exaltés. On peut cependant dire en général que la chair d'Oye est plus agréable au goût que salubre : En effet, elle abonde toujours en fucs lents & grossiers qui la rendent de difficile digestion. C'est pourquoi l'on en doit user modérément, & elle ne convient qu'aux personnes robustes qui ont un bon estomac, & qui font de l'exercice, parce qu'elle nourrit beaucoup, & qu'elle produit un aliment solide & durable. Mais ceux qui ont l'estomac foible, qui sont sédentaires & gens de Cabinet, doivent absolument s'en passer. On doit choisir cet Oiseau tendre, ni trop jeune ni trop vieux, bien nourri & qui ait été élevé dans un air pur & serain : Nous disons que cet Oiseau ne doit être ni trop jeune ni trop vieux, parce que quand il est trop jeune, la chair est visqueuse & propre à produire des humeurs grossières & excrémentielles. Quand, au contraire, il est trop vieux, sa chair est sèche, dure, d'un mauvais suc, & elle cause des indigestions & des fièvres. L'Oye se mange ordinairement rôtie ou en ragoût, & l'on

fait des pâtés de cuisses d'Oyes, qui sont fort estimés. Les œufs d'Oye se mangent chez le petit peuple ; mais ils ne sont pas à beaucoup près si agréables ni si vantés que ceux de Poule.

Quant à ses usages en Médecine, on employe le sang, la graisse, les excréments & la première peau des pattes d'Oye. Le sang est alexipharmaque, c'est-à-dire, propre à résister au venin : On s'en sert dans les maladies mélancoliques où l'atrabile domine, & dans le cancer ; il corrige la malignité & l'humeur. La dose en est d'un à deux gros dans un véhicule convenable, ou incorporé avec quelque syrop après l'avoir desséché & réduit en poudre. On prétend qu'appliqué extérieurement, il guérit les démangeaisons ; la graisse est emolliente, incisive & résolutive ; elle lâche le ventre, étant prise intérieurement. On en mêle de la grosseur d'une noix dans une pomme cuite que l'on mange ; ce qui remédie très-bien à la constipation. On se contente, pour les enfans, de leur faire une onction sur le ventre avec cette graisse ; ce qui suffit pour les relâcher. Cette graisse, par sa grande pénétration & par sa subtilité, est d'un merveilleux secours dans la pa-

C

58 QUATRIÈME CLASSE,
ralysie des nerfs, les convulsions & les
contractions des membres; on en fait
un liniment sur les parties affligées. Dans
la paralysie scorbutique, on la fait cuire
dans de l'eau, & l'on expose ensuite à
sa vapeur le membre paralytique, ou
bien on le bassine avec cette décoction.
Bartolet dans son *Encyclopédie*, vante
beaucoup contre la paralysie & les rhu-
matismes provenans de cause froide,
l'onguent préparé de la façon suivante:
On prend une Oye bien grasse qu'on
évantré & qu'on farcit d'herbes aroma-
tiques & nervines hachées bien menu;
on rôtit ensuite cette Oye à la broche,
en l'arrofant d'eau-de-vie. La graisse qui
en distille est excellente dans les mala-
dies que nous venons de citer. Enfin elle
remédie au bourdonnement d'oreilles,
étant mise dedans; elle adoucit les hé-
morrhoides; elle humecte la peau, &
empêche les grains de la petite vérole
de creuser profondément. La fiente de
l'Oye contient abondamment un sel am-
monical; ce qui la rend incisive, péné-
trante, & propre à atténuer les humeurs,
à exciter les urines & les mois aux fem-
mes, & sur tout à guérir la jaunisse. La
dose en est d'un gros en poudre dont on
fait un bol avec quelque syrop appro-

prié : On la donne aussi avec succès dans le scorbut & dans l'hydropisie.

Le Docteur *Grugerus* rapporte dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Dé:urie 2*, *Année VI*, page 102, une Observation qui prouve que la fiente d'Oye mêlée avec le suc de Chardon-bénit, & distillée ensuite, est un très-bon remède contre la fièvre quarte : On en donne deux ou trois onces deux heures avant la paroxysme ; ce qui procure une sueur abondante ; & cette potion se répète une ou deux fois, s'il en est besoin. On distille encore la fiente fraîche des jeunes Oyes au mois d'Avril & de Mai, pour avoir l'Eau Ophthalmique de l'Empereur *Maximilien*, si recommandée pour éclaircir la vûe, pour dissiper les suffusions & les taches du globe de l'œil, & pour guérir les Lippitudes & les Ophthalmies ; on en fait tomber dans les yeux quelques gouttes deux ou trois fois le jour.

La première peau des pieds de l'Oye est astringente & propre pour arrêter les hémorrhagies & le flux menstruel trop abondant. La dose en est d'un demi-gros après l'avoir desséchée & réduite en poudre. On l'applique encore avec succès contre les engêlures.

Personne n'ignore pour combien cet

60 QUATRIEME CLASSE,

Oiseau entre dans nos usages domestiques. Ses petites plumes servent à faire des lits qui nous facilitent un sommeil agréable, & les grandes plumes de ses ailes nous fournissent des plumes à écrire dont l'usage est pour tout le monde d'une commodité infinie.

La graisse d'Oye entre dans l'onguent pectoral & dans l'onguent fortifiant de la Pharmacopée de *Lemery*.

Prenez du miel rosat, quatre onces ; de la poudre de fiente d'Oye, deux onces ; de la pulpe de Cassé, une once.

Faites du tout un cataplasme pour appliquer chaudement sur la gorge dans l'esquinancie.

Prenez de la poudre de fiente d'Oye, une once ; du saffran, un demi-gros ; du sang-dragon, un gros & demi ; du miel rosat, deux onces. Mêlez le tout pour un cataplasme propre à résoudre les Parotides.

Prenez de la poudre de fiente d'Oye desséchée au soleil, deux onces ; du saffran oriental, un gros ; du sucre candi, deux onces.

Mêlez le tout pour une poudre contre la jaunisse à prendre à la dose de deux gros le matin à jeun dans un verre de vin blanc.

Prenez des fleurs de souphre, une once; de la fiente d'Oye desséchée, trois onces; du sang Dragon, deux gros; de l'huile d'Anis, six gouttes; du sucre blanc, huit onces.

Faites du tout, suivant l'Art, des tablettes avec le mucilage de Gomme-Adragant qui conviennent dans les Aphthes & les ulcères de la bouche.

A Q U I L A.

PArmi les Oiseaux de proyetant diurnes que nocturnes connus en Europe, il n'y en a point de plus grand ni de plus noble que l'Aigle Royal de *Belon*: aussi est-ce sa grandeur & sa noblesse supérieures qui lui ont mérité le nom de *Roi des Oiseaux*. Pour mieux faire connoître cet Oiseau, nous en donnerons deux descriptions; la première d'après *Willughby*, & la seconde d'après les

62 QUATRIEME CLASSE,
Mémoires de l'Académie Royale des
Science de Paris.

Aigle Royale; *Aquila*, Offic. Dal.
Pharm. 428. Lemer. 60. Merr. Pin. 170.
Aquila Germana, Gefn. de Avib. 149.
Aquila regalis, Schwenckf. Aviar. Siles-
214. *Aquila Gefneri*, sive *Chrysaëtos*
Aquila, Jonst. de Avib. 2. *Aquila stel-*
laris, *Chrysaëtos*, Belon des Oif. 89.
Chrysaëtos, Aldrov. Ornith. 1. 110.
Charlet Exer. 70. *Aquila fulva seu aurea*,
Willughb. Ornith. 27. Raij. synop. Meth.
Ad. 6. *Falco Ceratura*, *pedibus lanatis*,
corpore rufo, Linn. Faun. Suec. 56.
Aquila Jovis, *maxima*, *vera seu genuina*,
generosissima, *nobilis*, Quorumd.

Cet Oiseau pèse douze livres; il a de-
puis le bout du bec jusqu'au bout de la
queue trois pieds neuf pouces de lon-
gueur, & jusqu'au bout des serres quatre
empans & demi; huit empans de lar-
geur, les aîles étendues; le bec long
d'un palme un pouce, la seule courbure
qui est à l'extrémité & qui déborde au-
delà de la mâchoire inférieure ayant un
pouce de long; le milieu du bec large
de plus de deux pouces; la courbure de
l'extrémité du bec noir, & le reste d'une
couleur de corne tirant sur le bleu clair,
tacheté de brun; la bouche ouverte tant

qu'elle peut s'ouvrir, d'un palme un pouce; la langue semblable à celle de l'homme, large, ronde par le bout, munie vers la racine de deux appendices cornées & un peu crochues de chaque côté, attachée dans son milieu à la mâchoire inférieure par une membrane déliée; le palais percé au milieu; la partie inférieure du bec creusée en canal, & reçue dans la supérieure par ses bords faillans des deux côtés; la membrane qui s'étend depuis le front jusqu'au delà des narines, & les coins de la bouche, jaunes, les plumes du col roides, tannées; l'œil couvert en clignant d'une membrane épaisse qui s'étend de bas en haut, & en outre de deux paupières tant dessus que dessous, quoique l'inférieure suffise seule pour couvrir tout l'œil; les sourcils fort faillans en façon d'auvent, sous lesquels les yeux sont cachés & enfoncés comme dans une profonde cavité; les yeux d'un verd-clair entremêlé de feu; la prunelle d'un noir foncé; les ailes & la queue de couleur brune, & cela d'autant plus que les plumes sont plus grandes; tout le reste du plumage, d'un brun-tanné ou châtain avec des taches blanches semées çà & là, de sorte qu'il y en a peu au dos, & beau-

64 QUATRIÈME CLASSE,

coup au ventre, les racines des plumes étant blanches par-tout; les six grandes plumes de chaque aîle longues de dix-huit pouces un palme, fort propres pour écrire, dont les tuyaux sont très-fermes & durs, plus courts néanmoins que ceux des plumes d'Oye, les jambes revêtues de plumes jusqu'aux pieds, d'une couleur tannée; d'où il est aisé de voir dans quelle méprise est tombé *Belon* en disant que la seule marque caractéristique qui distingue les Aigles des Vautours, c'est qu'ils n'ont point les jambes couvertes de plumes comme les Vautours; les pieds jaunâtres; l'ongle postérieur du pied gauche long de six pouces, tandis que celui du pied droit s'est trouvé n'avoir que quatre pouces de longueur dans l'Aigle que nous avons eu occasion d'examiner: différence remarquable entre les deux que nous ne croyons point naturelle, mais accidentelle; car celui-ci paroïssoit mutilé; le premier ongle antérieur du pied gauche étoit long de cinq doigts ou pouces, celui du milieu de trois & demi, & le plus petit de deux pouces. Les ongles du pied droit étoient à proportion de l'éperon ou de l'ongle postérieur un peu plus grands que ceux du pied gauche; & tous les doigts cou-

verts de quatre tablettes semicirculaires près de l'extrémité des ongles, à l'exception du plus grand doigt antérieur, qui n'étoit revêtu que de trois anneaux. Le reste étoit couvert de petites écailles de la grandeur de grains de Millet, ou un peu moindres. Mais qui pourra s'empêcher d'admirer combien la Nature a été attentive à la conservation des yeux de l'Aigle qui n'a rien de plus précieux que la vue, puisqu'au lieu d'une paupière qu'elle s'est contentée de donner aux autres Animaux, elle en a donné quatre à celui-ci ? Car ce que font les paupières dans l'Homme, la tunique clignotante le fait dans notre Oiseau, auquel elle a encore accordé deux autres paupières dont l'inférieure est si ample, qu'elle suffiroit seule pour lui conserver les yeux.

Quiconque désirera une description anatomique des parties internes de l'Aigle, n'aura qu'à consulter l'Ornithologie d'*Aldrovande*. Il y trouvera les argumens que l'Auteur employe pour prouver que notre Aigle est le *Chrysaëtos* ou l'*Aigle dorée* des Anciens, & les marques qui la caractérisent. C'est de lui qu'on a tiré la description détaillée des parties extérieures de cet Oiseau,

que le même *Aldrovande* dit lui avoir été envoyé vivant de la Ménagerie du Grand Duc de Toscane, *Ferdinand de Medicis*. Il observe que cette Aigle attaquoit avec une extrême férocité, tout ce qui se présenteoit devant elle, comme Chiens, Chats & autres Animaux domestiques, quand ils s'approchoient imprudemment de la cage où elle étoit enfermée ; elle avoit l'audace de s'attaquer aux hommes mêmes, soit à coups de griffes, soit à coups de bec. Quelquefois elle pouffoit des cris lamentables & perçans.

Les Anciens & les Modernes disent sur la nature & les mœurs de l'Aigle bien des choses qui sont en partie fausses ou incertaines, & en partie communes aux autres Oiseaux de rapine. Nous croyons devoir mettre dans le premier genre ce qui suit ; sçavoir, 1^o. que cet Oiseau n'a pas les pieds égaux, mais le droit plus grand que le gauche ; 2^o. que ses plumes étant mêlées avec celles des autres Oiseaux, sur tout des Oyes & des Pigeons, les consomment ; 3^o. qu'ayant la vue extrêmement perçante, c'est delà qu'il tire une preuve infallible dans l'examen de ses petits qu'il expose aux rayons du soleil ; enforte qu'il conserve

comme une race digne de sa noblesse, ceux qu'il voit regarder fixement cet Astre, & qu'il rejette comme bâtards ceux qu'il voit cligner les yeux; 4°. que tant qu'il vit, il ne change point de nid ni de lieu, mais revient tous les ans au même endroit; 5°. qu'il cherche sa vie après midi, & qu'il se tient tranquille le matin jusqu'à ce que les marchés soient remplis d'hommes, & qu'il soit temps de dîner; 6°. qu'il ne touche point aux corps morts; 7°. que faisant éclore ordinairement deux petits, il n'en élève qu'un, & rejette l'autre pour éviter la peine d'en nourrir deux; 8°. qu'il ne pourroit jamais venir à bout de faire éclore des petits, s'il ne portoit dans son nid une pierre d'Aigle, dont la vertu est merveilleuse pour faire sortir le fœtus; 9°. qu'il porte ses Aiglons sur ses aîles, & non pas à ses ferres, comme on l'infère d'un passage de l'écriture-sainte mal-entendu; 10°. que quand les Aiglons sont malades, & qu'ils ne sauroient digérer une nourriture trop solide à cause de la débilité de leur estomac, le père & la mère suçent le sang de la proye pour le leur dégorger dans le bec; 11°. que dans l'extrême vieillesse son bec se recourbe par la sécheresse, & que ne

pouvant plus prendre de nourriture il se substance au moins pendant quelque temps à force de boire; 12°. que le père & la mère portent en l'air leurs petits sitôt qu'ils les voyent en état de voler, & qu'ils les laissent aller afin qu'ils apprennent à se servir de leurs aîles, ayant l'attention de les recevoir sur leur dos si par le hazard ils viennent à se laisser tomber: exercice qu'ils répètent souvent; 13° qu'il prend un très-grand soin de ses serres, & que dans la crainte qu'elles ne s'émoussent ils les retire toujours en dedans, évitant de marcher sur les rochers, à moins qu'il ne mette sous ses pieds les peaux des Animaux qu'il a tués; de-là vient qu'il ne cesse point de contempler ses serres dès qu'il ne regarde ni le soleil ni sa proye, & que si par hazard elles viennent à s'émousser, il les aiguise avec son bec ou sur la pierre; 14° que quand il se sent accablé de vieillesse, il s'envole le plus haut qu'il peut au-dessus des nues, afin que la chaleur du soleil dissipe l'obscurcissement de ses yeux, attendu que dans l'ardeur même de cette chaleur il se plonge rapidement jusqu'à trois fois dans les eaux les plus froides; & qu'au sortir du bain il s'en retourne dans son nid, où étant faisi

d'une espèce de fièvre entre ses petits déjà grands, il se déplume au moyen de la sueur, les Aiglons continuant de l'échauffer & de le nourrir soigneusement jusqu'à ce qu'il se soit remplumé; 15°. qu'au lieu que la plupart des Oiseaux frappés ou par la terreur ou par la nouveauté se jettent sur la Chouette, l'Aigle regardant cette démarche comme messéante à un Oiseau royal, n'est point touchée de son aspect.

Nous mettrons dans le dernier genre plusieurs autres particularités qui conviennent également aux autres Oiseaux de proie, comme de soutenir, 1° que l'Aigle a la vue si perçante, que s'étant élevée en l'air à perte de vue, elle aperçoit un Levreau caché sous un buisson, ou un petit poisson qui nage sous les flots. Nous accorderons volontiers que l'Aigle & les autres Oiseaux de rapine ont bonne vue; mais nous ne la croyons pas perçante jusqu'à ce point-là; 2°. qu'elle est incapable de discipline, & que l'homme ne sauroit dompter sa férocité naturelle. Ceci n'est pas absolument vrai; car nous lisons qu'on a apprivoisé & dressé des Aigles pour la Fauconnerie, quoique la chose soit difficile; 3°. qu'elle a l'haleine très-mau-

vaïse, enforte que son soufflé empesté fait pourrir aisément les corps auxquels il a touché ; 4°. qu'elle est extrêmement gourmande & presque insatiable, de manière qu'ayant souffert la faim pendant long-temps, elle se récompense en prenant beaucoup de nourriture à la fois, & que si après s'être rassasiée il lui reste encore quelque chose d'une chasse abondante, elle le laisse aux autres Oiseaux qui ont accoutumé de la suivre dans cette vue ; 5°. qu'elle vit sans boire comme presque tous les Oiseaux à bec crochu qui ont toujours le ventre libre quoiqu'ils ne boivent point, parce que le sang des Animaux qu'ils tuent leur fournit assez d'humidité pour la digestion ; 6°. qu'elle est fort lascive vu que la femelle cochée vingt fois dans un jour, revient encore pour l'être si le mâle la rappelle. On auroit pourtant raison de s'étonner que l'Aigle fût en même-temps le plus amoureux & le plus vivace des Oiseaux, tandis que tous les Animaux lascifs ont la vie courte ; 7°. que quand ses petits sont devenus un peu grands & assez forts pour chercher leur vie, elle les chasse très-loin du nid jusqu'à ne pas souffrir qu'ils restent dans le même canton ; 8°. que la Nature lui a donné des

os très-gros, très-durs & presque solides, où il y a fort peu de moëlle.

Tout ceci est tiré de *Willughby*. Voyons maintenant la description anatomique de trois Aigles, telle qu'elle se trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux*.

Ces trois Aigles étoient presque semblables en grandeur, en figure & en plumage. Les parties du dedans étoient différentes en quelque chose, principalement parce qu'elles étoient de différent sexe. La plus grande qui étoit une femelle, avoit depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue deux pieds neuf pouces; du bout d'une aîle jusqu'au bout de l'autre quand elles étoient étendues, sept pieds & demi. Le bec avoit deux pouces & demi de long, sans comprendre la courbure qui avoit neuf lignes. Toute la tête, comprenant le bec, avoit quatre pouces & demi; le col cinq pouces & demi; la jambe, compris la cuisse, jusqu'à l'extrémité des ongles, quinze pouces. Elle pésoit dix livres. Tout son plumage étoit d'un châtain presque noir, à la réserve du bas du col en devant & du ventre qui étoit d'un blanc sali par un gris rouffâtre. Les pieds étoient pe-

72 *QUATRIEME CLASSE,*
tits à proportion du corps & d'un gris
bleuâtre. Le bec étoit tout noir.

Les deux autres, dont l'une étoit mâle, & l'autre femelle, & qui étoient un peu plus petites, avoient le bec noir par le bout, jaune vers le commencement, & bleuâtre par le milieu. Les pieds étoient jaunes, couverts d'écaillés de différentes grandeurs, celles du dessus des doigts étant grandes & entable, principalement vers l'extrémité; les autres étant fort petites. Les Ongles étoient noirs, crochus, & fort grands, sur tout celui du doigt de derrière qui étoit presque une fois aussi grand que les autres.

Le plumage étoit de trois couleurs, savoir châtain-brun, roux, & blanc. Le dessus de la tête étoit mêlé de châtain & de roux. La gorge & le ventre étoient mêlés de blanc, de roux, & de châtain: les aîles avoient beaucoup de châtain, peu de roux, & encore moins de blanc. Les tuyaux des grandes plumes de aîles avoient neuf lignes de tour. Les plumes de la queue étoient fort brunes vers l'extrémité, ayant quelque peu de blanc vers leur origine. Les cuisses & les jambes jusqu'au commencement des doigts étoient couvertes de plumes moitié blanches & moitié rousses, chaque plume
étant

étant rousse par le bout, & blanche vers son origine.

Les Naturalistes disent que les Aigles ont ainsi les jambes garnies de plumes, tant pour les munir contre les coups du bec & des ongles des Oiseaux, quand elles les prennent dans leurs serres, que pour les défendre du froid des neiges, auquel elles sont exposées sur le haut des montagnes où elles se tiennent ordinairement. *Belon* qui a décrit plusieurs espèces d'Aigles, les a toutes dépeintes avec les jambes dégarnies de plumes.

Outre les grandes plumes qui couvroient le corps, il y avoit à leur racine un duvet fort blanc & fort fin, de la longueur d'un pouce. Ce duvet est encore pour munir les Aigles contre le froid, auquel elles sont fort sensibles; ce qui fait que les Fauconniers, lorsqu'ils se servent des Aigles pour le haut vol, leur ôtent une partie de ce duvet & des autres plumes qui leur garnissent le ventre, afin qu'elles ne s'élèvent pas trop haut, en étant empêchés par le froid de la moyenne région de l'air. Les autres plumes qui couvroient le dos & le ventre de nos Aigles, avoient quatre à cinq pouces de long. Celles qui couvroient les cuisses en dehors, avoient jusqu'à six

Tome III.

D

74 QUATRIEME CLASSE,
pouces, & elles fortoient de trois pou-
ces au-delà du talon. Celles dont la gorge
& le ventre étoient garnis au mâle,
avoient sept pouces de long, & trois de
large : elles étoient molles, n'ayant des
deux côtés du tuyau qu'un long duvet,
dont les fibres n'étoient point accrochées
ensemble comme elles sont ordinaire-
ment aux plumes fermes qui sont arran-
gées en écaille. Ces plumes étoient dou-
bles, car chaque tuyau, après être sorti
de la peau environ deux lignes & demie,
jettoit deux tiges inégales, l'une étant
une fois plus grande que l'autre. Nous
avons remarqué la même chose aux plu-
mes du col & du ventre d'un Perroquet,
& dans toutes les plumes d'un Cazuel.
Belon dit que l'Oiseau qu'il appelle *Cocq*
de bois, & qu'il croit être le *Tetrix* d'*A-*
ristote, a de ces sortes de plumes, & qu'il
n'a point vû qu'aucun autre Oiseau en
ait.

L'œil qui étoit enfoncé dans l'Orbite,
& couvert par une faillie de l'os du
front qui faisoit comme un sourcil avan-
cé, étoit de couleur isabelle fort vive,
& ayant l'éclat d'une Topase. La Cornée
s'élevoit avec une grande convexité sur
la Sclerotique, qui faisoit un rebord re-
levé autour de la Cornée. Ce rebord étoit

dur & osseux. La conjonctive étoit d'un rouge fort vif. Les paupières étoient grandes, chacune étant capable de couvrir tout l'œil. Outre les paupières supérieures & inférieures, il y en avoit une interne, qui se retiroit dans le grand coin de l'œil, & qui étant étendue vers le petit, couvroit entièrement la Cornée.

Aristote & Pline font six espèces d'Aigle, qui sont *Pygargus*, *Morphnos*, *Percnopteros*, *Melanaëtos*, *Haliaëtos*, & *Chrysaëtos*: mais ils ne conviennent pas tout-à-fait dans la description qu'ils en font, principalement en ce qui regarde la grandeur: dans le reste de la description ils n'ont pas pu être si différents à cause des noms que les Grecs leur ont donnés, par lesquels ces espèces sont désignées, en leur attribuant des marques qui les distinguent. Ces marques nous ont aussi fait trouver l'espèce à laquelle nous croyons que nos Aigles doivent être rapportées, tant à cause des particularités qui les font convenir avec cette espèce, qu'à cause que les particularités des autres espèces leur manquent. Ainsi nous avons jugé que deux de nos Aigles qui étoient les moins grandes, pouvoient être rangées sous la dernière espèce, qui est la véritable Aigle, appel-

D ij

76 QUATRIEME CLASSE,
lée communément *Royale* en François,
Gnesios par *Aristote*, & *Chrysaëtos* &
Asterias par *Elien*, à cause que la cou-
leur rousse & comme dorée de leurs plu-
mes est exprimée par le nom Grec *Chry-*
saëtos, & que les taches qu'elles avoient
sur le ventre & sur les cuisses, représen-
tant les étoiles signifiées par le nom *Aste-*
rias, que tous les Interprètes disent n'a-
voir été donné à cette espèce d'Aigle
qu'à cause de ces taches rouffes. D'ail-
leurs ces Aigles ne peuvent être ni le
Pygargus, c'est-à-dire, Aigle à la queue
blanche; ni le *Morphnos*, c'est-à-dire,
Aigle dont tout le plumage est de cou-
leur obscure; ni le *Melanaëtos*, c'est à-
dire, Aigle toute noire; ni le *Percnopte-*
ros, c'est-à-dire, Aigle dont les ailes sont
tachées de noir; ni le *Haliaëtos*, c'est-à-
dire, Aigle qui demeure proche de la
mer, que l'on dit avoir les pieds bleuâ-
tres: parce que ces deux Aigles, ainsi
qu'il paroît par la description, n'avoient
point la queue blanche, n'avoient point
tout le plumage de couleur obscure, n'é-
toient point toutes noires, n'avoient
point les ailes tachées de noir, & n'a-
voient point les pieds bleuâtres; enforte
que notre grande Aigle qui avoit les
pieds bleuâtres, pourroit être l'Aigle qui

vit proche de la mer appelée *Haliaëtos* par cette raison, outre qu'elle n'avoit point les plumes dorées comme les autres; qu'elle avoit les aïles fort brunes, ainsi qu'*Ovide* la décrit dans la Métamorphose du Roi *Nisus*, qui fut changé en cet Oiseau; qu'elle avoit la gorge & le ventre blanc, suivant la description de l'*Haliaëtos* faite par un Anonyme qu'*Aldrovande* cite; que ses pieds étoient presque tout couverts d'écailles quarrées, y en ayant beaucoup moins en table qu'aux autres Aigles; ce que *Belon* dit être particulier à cette espèce d'Aigle, à laquelle *Aristote* attribue ce que l'on dit de toutes les Aigles, savoir qu'elles rejettent ceux de leurs petits qui ne peuvent regarder fixement le soleil.

On pourroit faire quelque difficulté sur la grandeur qui étoit médiocre dans nos deux Aigles Royales, ne pesant chacune que six livres; au lieu que l'Aigle *Chrysaëtos* qu'*Aldrovande* décrit, en pesoit dix. Mais il faut considérer que nos Aigles étoient jeunes, ainsi qu'il paroïsoit aux plumes blanches qu'elles avoient au col, aux aïles, & à la queue, qui changent de couleur aux Aigles quand elles vieillissent, & deviennent de couleur dorée ou châtain-brun, ainsi que

78 QUATRIEME CLASSE;

Gesner a remarqué; joint qu'ainfi qu'il a été dit, *Aristote* & *Pline* ne font pas d'accord fur la grandeur des Aigles de différente espèce; *Aristote* faifant celle qu'il appelle *Gnefios*, qui est celle qu'*Elien* & *Pline* appellent *Chrysaëtos*, la plus grande de toutes, & *Pline* difant qu'elle n'est que d'une grandeur moyenne, & que celle qui est appelée *Parcnopteros* est la plus grande.

Pline dit que les Oifeaux n'ont point d'Epiploon: néanmoins nos deux Aigles Royales avoient une membrane, qui en forme de fac enfermoit les intestins, le Foye, & le Ventricule, ce que *Cortefius* a auffi remarqué faifant la diffection d'une Aigle: nous avons trouvé un pareil Epiploon dans d'autres Oifeaux. Cette membrane naiffoit de celles qui forment les vessies qui font dans le bas-ventre aux Oifeaux, & qui s'enflent par la refpiration. Elle avoit beaucoup de graiffe, & principalement au droit du ventricule; ce qui pouvoit faire croire que cette graiffe avoit le même ufage dans cet Oifeau que dans les Animaux terrestres, où l'on croit qu'elle fert dans l'Epiploon à fômenter par fa chaleur celle du Ventricule; du moins on remarque que les Animaux qui se nourrissent de chair

ont l'Epiploon garni de beaucoup de graisse.

L'Œsophage qui étoit au côté droit de l'Apres-Artère, s'élargissoit jusqu'à avoir deux pouces & demi de diamètre, & six pouces de long lorsque l'on souffloit dedans. Vers le haut il y avoit un corps glanduleux dur & fermement attaché à la membrane : il étoit de la grosseur d'un Pois ; on ne l'a trouvé que dans l'un des Sujets. Au-dessous de l'endroit où l'Apres-Artère se sépare en deux, l'Œsophage s'étrécissoit & passoit dessous, puis s'élargissoit pour former le Ventricule qui lui étoit semblable en grandeur, en figure, & même en substance ; car l'un & l'autre étoit composé de membranes dures, solides, blanches, & parsemées de plusieurs vaisseaux par le dehors. Le dedans étoit différent ; le bas de l'Œsophage, qui formoit un jabot, étoit composé de petites glandes, qui vers le bas avoient la grosseur d'un grain de navette, & alloient toujours en diminuant, jusqu'à devenir insensiblement imperceptibles. Le Ventricule avoit quelques rides, qui se multipliaient vers le fond, le rendoient plus épais que vers le haut. Ces deux cavités, tant celle du jabot que celle du Ventricule, étoient fort amples, & pro-

portionnées à la voracité de cet Oiseau, que les Naturalistes disent être si extraordinaire, qu'il ravage tous les lieux voisins, qui suffisent à peine à lui fournir la proie qui est nécessaire pour sa nourriture. Aussi remarque-t-on qu'il ne se rencontre point deux Aigles en un même quartier. *Elien* rapporte que les Aigles n'étant pas contentes des grands Oiseaux qu'elles prennent, comme des Grues & des Oyes, elles chassent les Lapins, les Lièvres, & les Chèvres, qu'elles enlèvent & qu'elles emportent; & que même elles ont l'adresse de tuer des Taureaux, en les faisant tomber dans des précipices pour les manger, après qu'ils s'y sont brisés par leur chute.

Les intestins étoient petits, à la manière des Animaux voraces, & qui se nourrissent de chair, au contraire de ceux qui ne vivent que d'herbages, & principalement de ceux qui ruminent, où ils sont ordinairement longs & amples quatre & cinq fois plus qu'aux autres. Dans nos deux Aigles Royales ils étoient menus & courts, & n'avoient point de *Cæcum* dans le mâle. La femelle en avoit deux longs chacun de deux pouces. Dans l'Aigle *Haliaëtus*, au lieu de *Cæcum*, il y avoit deux petites bosses fort peu appa-

rentes en dehors, mais qui ne laissoient pas d'avoir en dedans deux poches formées par des tuniques en manière de Valvules. Le *Rectum* se rétrécissoit tout-à-coup proche de l'Anus, & faisoit ensuite une poche de la grosseur & de la figure d'un œuf, à l'extrémité de laquelle les uretères s'inferoient : On voyoit au-dessous de cette poche la petite bourse de *Fabrice*, dont la figure est dans la Planche de l'Otarde.

La Ratte aux deux Aigles Royales étoit ronde en dehors, plate en dedans & du côté du Ventricule, auquel elle étoit immédiatement adhérente : c'étoit au côté droit qu'elle étoit attachée. Elle avoit huit lignes de diamètre. Sa couleur étoit un rouge beaucoup plus brun que celui du Foye, qui étoit d'un rouge fort vif. Ses vaisseaux qu'elle recevoit de la Porte & de l'Artère Cœliaque étoient gros & variqueux. A l'Aigle *Haliaëtos* elle étoit située sous le Lobe droit du Foye, & attachée au troisième repli de l'intestin par des rameaux de la Veine-Porte & de l'Artère Cœliaque, comme aux deux autres.

A cette même Aigle le Pancreas étoit situé comme à la plûpart des Oiseaux dans le premier repli de l'intestin, mais

§ 2 QUATRIEME CLASSE ;

il avoit une figure tout-à-fait extraordinaire. Il étoit rond par le bout d'en bas , faisant comme une tête ; le reste étoit plus plat & plus menu. Cette tête étoit percée pour donner passage au Canal Hépatique , qui sans avoir aucune communication avec les Canaux Pancréatiques , s'alloit insérer dans l'intestin. Les Canaux Pancréatiques étoient au nombre de trois : il y en avoit deux qui s'inséroient dans l'intestin entre le Canal Cystique & l'Hépatique ; le troisième s'inséroit au-dessus de l'Hépatique. L'insertion de ces Canaux avoit deux choses particulières ; la première étoit que leur insertion se faisoit dans le *Duodenum* , au lieu qu'elle se fait ordinairement aux Oiseaux dans l'extrémité du premier repli des intestins , qui appartient au *Jejunum*. La seconde particularité est que l'embouchure de tous ces Canaux étoit recouverte chacune de son mammelon , au lieu qu'ordinairement il n'y a qu'un mammelon pour tous les Canaux , tant Pancréatiques que Cystiques & qu'Hépatiques. Le Pancreas aux deux Aigles Royales étoit aussi situé fort proche du Pylore , mais il étoit attaché à l'intestin par un Canal si délicat & si court , qu'il étoit difficile à voir : par l'autre bout il

tenoit à la Ratte qui étoit attachée à la partie supérieure, & au côté droit du Ventricule, ainsi qu'il a été dit.

Le Foye étoit beaucoup plus grand à ces deux Aigles qu'à l'autre : aux unes & aux autres le Lobe gauche étoit le plus grand. La Vesicule étoit aussi très-grande à toutes les trois, ayant la grosseur & la figure d'une grosse Châtaigne. Elle étoit jointe au Lobe droit du Foye seulement par son col, qui étoit un conduit gros d'une ligne & demie. Le Canal Cystique sortoit du fond, à l'opposite du col. Ce col étoit joint au Foye en deux différentes manières ; car aux deux Aigles Royales il pendoit au bout du Lobe droit qui étoit le plus court, ainsi qu'il a été dit : cela faisoit que la Vesicule étoit toute hors du Foye. En l'autre Aigle, le col étoit attaché au milieu de la partie cave du Lobe droit à l'ordinaire.

Aux deux Aigles Royales, les reins étoient petits, ayant seulement huit lignes de diamètre : ils étoient ronds & aplatis, de couleur tannée un peu rougeâtre. L'Aigle *Haliaëtos* les avoit à-peu-près comme les autres Oiseaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres Animaux, & d'une figure particulière.

84 *QUATRIEME CLASSE,*

Les Testicules à l'Aigle Royale mâle, étoient deux petits corps glanduleux, enfermés dans des membranes. Ils étoient chacun de la grosseur d'un Pois, un peu aplatis, de couleur de chair, tirant sur le jaune.

Les Femelles avoient l'ovaire & le conduit de l'ovaire à l'ordinaire des Oiseaux, & tel à-peu-près qu'il est dépeint dans la figure de la Demoiselle de Numidie.

La langue étoit cartilagineuse par le bout, & charnue par le milieu, ayant à sa racine deux pointes dures, semblables à celles qui sont au bas du fer d'une flèche. Elle étoit large de cinq lignes, longue d'un pouce & deux tiers, à prendre depuis l'ouverture du Larynx jusqu'au bout, qui n'étoit point en pointe comme à la plûpart des Oiseaux qui ont le bec droit, mais qui étoit quarré comme au Perroquet.

Les petits muscles qui attachent l'Artere, ne prenoient point leur origine de la seconde Clavicule comme à la plûpart des Oiseaux, mais de la partie interne du haut du sternon.

Le globe de l'œil dans la Femelle avoit dans sa plus grande largeur un pouce & demi de diamètre. Celui du Mâle avoit

trois lignes de moins. La Cornée avoit une convexité qui la faisoit élever sur le reste du globe de l'œil qui étoit applati en devant, ainsi qu'il est ordinairement aux Oiseaux & aux Poissons, qui n'ont pas le globe de l'œil si sphérique que les Animaux terrestres. La Cornée dans l'un des yeux du Mâle n'étoit point transparente, mais elle avoit une blancheur opaque. Entre la Cornée & le Chrystallin, on a trouvé dans ce sujet toute l'humeur aqueuse endurcie & comme pétrifiée, de l'épaisseur de deux lignes. Cette Cataracte étoit posée sur l'iris, qui étoit de couleur minime, & qui sembloit en avoir été altérée. Le Crystallin étoit large de quatre lignes & demie, & épais de trois & demie, étant plus convexe en dedans qu'en dehors. Dans la Femelle il y avoit aussi un des yeux gâté, toutes les humeurs & les membranes du dedans étant corrompues, enforte que tout étoit fondu en une eau rousse, sans qu'il y eût apparence ni de Crystallin, ni d'humeur aqueuse, ni d'humeur vitrée. Le trou de l'Uvée étoit fermé par une membrane mince, dure, & transparente. *Cortefius* qui a observé cette membrane dans les yeux d'une Aigle, dit qu'elle ne se trouve que dans l'espèce appelée

86 QUATRIEME CLASSE ;

Ossifrage qu'*Aristote* appelle à cause de cela *Epargemos*, c'est-à-dire, qui a comme un nuage sur les yeux. Notre Aigle étoit néanmoins fort différente de l'*Ossifrage*, qui n'est pas une véritable Aigle, mais une espèce de Vautour, dont le plumage est, selon *Aristote*, d'un gris-blanchâtre; ce qui n'a aucun rapport avec notre Aigle.

Le Nerf Optique étoit extraordinairement mollassé en cet œil. La membrane qui est particulière aux Oiseaux, & qui sort du Nerf Optique, faisant comme une bourse qui va s'attacher par l'autre bout au Ligament Ciliaire, étoit fort noire, & même plus que la Choroïde. Quoique nous l'appellions membrane, parce qu'elle paroïssoit une membrane plissée, ce n'étoit pourtant qu'un amas de grosses fibres noires, qui en avoient quelques-unes de rougeâtres enfermées au milieu, & qui étoient apparemment des vaisseaux. Le Nerf Optique d'où cette membrane sortoit, étoit aplati, faisant comme une fente de la longueur de trois lignes. La base de cette membrane qui étoit de figure triangulaire, avoit la même largeur, & cinq lignes de sa base à sa pointe. La Retine étoit fort épaisse & fort opaque, principalement

dans le fond de l'œil, où elle étoit pliffée & ridée. En cet endroit il n'y avoit point de tapis sur la Choroïde.

On a fait une remarque dans l'un de ces fujets, sur la structure de la Moëlle Epinière, que l'on croyoit d'abord être particulière à ce fujet, mais que l'on a reconnu depuis être commune à d'autres Oiseaux. On a trouvé que vers le milieu du dos la partie extérieure de la moëlle se fend & se sépare en deux, & se rejoint ensuite; la partie intérieure demeurant entière, & étant seulement dilatée; ce qui fait la figure d'une fronde. Cette séparation de la partie extérieure, & cette dilatation de l'intérieure, étoit de la longueur d'un pouce & demi, & de la largeur de huit lignes dans ce fujet, & aux autres Oiseaux à proportion. On a toujours trouvé la cavité que les deux parties écartées laissent au milieu, remplie d'une humeur blanche & gluante, qui paroïssoit être de l'humeur lymphatique épaisie.

Si le principal usage des Ventricules du Cerveau est de recevoir leurs excréments, on peut dire avec quelque probabilité, que cette cavité qui est particulière aux Oiseaux, est comme un Ventricule de la Moëlle Epinière, qui étant

88 QUATRIEME CLASSE,
enfermée dans des os qui n'ont pas un
mouvement libre, tel qu'est celui de
l'épine flexible des autres Animaux, n'a
pas les moyens que cette agitation lui
pourroit donner, de se dégager de ces
excémens, & de les dissiper; enforte
qu'elle a besoin de quelque receptacle
pour les recevoir. Cette pensée nous
donnera lieu de chercher s'il y a quelques
conduits particuliers pour la décharge de
ces superfluités.

Voilà une description anatomique de
l'Aigle puisée dans une si bonne source,
que nous avons cru n'en devoir rien re-
trancher.

Belon nous apprend que l'Aigle Royale
fait communément son nid dans quelque
roche escarpée à la sommité d'une haute
montagne, quelquefois aussi sur les hauts
arbres des Forêts: il ajoute que les Pay-
sans qui savent le nid d'une Aigle, vou-
lant dénicher ses petits, se font bien ar-
mer la tête de peur que l'Aigle ne leur
fasse du mal; & que s'ils lient à quelque
arbre auprès du nid le petit déniché, il
appellera sa mère qui l'ayant retrouvé lui
apportera tant à manger, que celui qui
l'aura attaché trouvera tous les jours assez
de gibier pour lui & pour six autres per-
sonnes; car la mère lui apportera Liè-

vres, Lapins, Oyes, & autres viandes semblables. Selon *M. Pluche*, dans son premier Tome du *Spēctacle de la Nature*, dans le Gevaudan qui est un pays de montagnes qui sont des plus riches du Royaume par leur fertilité, les Aigles ont coutume de faire leur nid dans le creux de quelque roche inaccessible, où l'on peut à peine atteindre à force d'échelles & de grappins. Si-tôt que les Bergers s'en sont apperçus, ils bâtissent au pied de la roche une petite loge où ils se mettent à couvert de la furie de ces dangereux Oiseaux lorsqu'ils apportent la proie à leurs petits. Le mâle les nourrit avec soin pendant trois mois, & la femelle est occupée du même travail tant que l'Aiglon n'a pas la force de sortir de son aire, après quoi ils le chassent, ils lui font prendre l'effor, & le soutiennent de leurs ailes ou de leurs serres lorsqu'il est prêt de tomber. Pendant tout le temps que l'Aiglon demeure dans l'aire, ils vont tous deux à la petite guerre dans les pays d'alentour. Chapons, Poules, Canards, Agneaux, Chevreaux, Cochons de lait, tout les accommode dans les basses-cours; ils enlèvent tout ce qu'ils peuvent, & le portent à leurs petits: mais leur meilleure chasse se fait à

90 QUATRIEME CLASSE ;

la campagne, où ils prennent des Faifans, des Perdrix, des Gelinottes de bois, des Canards sauvages, des Lièvres, & des petits Chevreuils. Dans le moment que les Bergers voyent que le père & la mère font fortis, ils plantent leurs échelles; ils grimpent comme ils peuvent sur la roche, & enlèvent ce que les Aigles ont apporté à leurs petits. Ils laiffent à la place les entrailles de quelques Animaux. Mais comme ils ne le peuvent faire fi promptement, que les Aigles ou l'Aiglon n'en ayent déjà mangé une partie, cela est caufe que tout ce que les Bergers rapportent est mutilé. En recompense il est d'un goût beaucoup au-deffus de ce que l'on vend au marché. Quand l'Aiglon est affez fort pour s'envoler, ce qui n'arrive que tard, parce qu'on l'a privé d'une nourriture excellente pour lui en donner une fort mauvaife, alors les Bergers enchaînent cet Aiglon, afin que le père & la mère continuent à lui apporter de leur chaffe, jufqu'à ce que dégoutés d'un enfant qui les accable fans fin de travail & de foin, le père le premier & la mère enfuite l'abandonnent. Le père va planter le piquet ailleurs. La mère va rechercher fon fidèle ami, & l'amour de leurs nouveaux enfans leur

fait oublier le premier que les Bergers laissent périr dans l'aire, à moins qu'ils ne l'emportent chez eux par pitié.

Albert le Grand avoit déjà dit la même chose. Après avoir observé qu'on trouve rarement plus d'un Aiglon dans le nid de l'Aigle Royale, quoiqu'elle ponde deux œufs, comme il s'en est assuré par sa propre expérience pendant six à huit ans de suite; cet Auteur ajoute qu'il tient d'un homme digne de foi qu'un particulier avoit ramassé dans un seul nid d'Aigle plus de trois cent Canards, plus de cent Oyes; & environ quarante Lièvres, sans compter plusieurs grands Poissons.

L'Aigle Royale, qui mériteroit mieux le nom de Tyran que de Roi des Oiseaux, s'appelle en Italien *Aquila Reale*; en Allemand *Guelden Adler*; en Anglois *Golden Eagle*, c'est-à-dire, *Aigle dorée*; en Suédois *Orn*. Le mot François *Aigle* vient du Latin *Aquila*.

L'Aigle contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Les anciens Médecins attribuoient à l'Aigle beaucoup de vertus, auxquelles les Modernes n'ajoutent pas grande foi: peut-être que la difficulté de vérifier les expériences sur ces Oiseaux qui sont rares, les a fait négliger,

92 QUATRIEME CLASSE,
& tomber dans l'oubli. Quoi qu'il en
soit, nous ne nous arrêterons qu'à celles
qui ne sont pas douteuses, & que des
Auteurs de réputation ont eu occasion
de renouveler dans ces derniers temps.
On trouve dans les *Ephémérides d'Alle-*
magne, Centuries premiere & seconde,
page 437, une Observation du Docteur
Thomafius, qui rapporte qu'ayant em-
ployé du fiel d'Aigle qui est très-amer,
& qui abonde dans un sel lixiviel déter-
sif, pour éclaircir la vûe, & emporter
les taches de la cornée dans un vieillard
octogénaire, ce remède lui avoit très-
bien réussi, & qu'au bout de quelques
jours de son usage le malade avoit eu la
vûe plus ferme & plus claire. La ma-
nière dont il s'en servoit, étoit d'en dé-
layer un peu dans de l'eau d'Euphrase,
& d'en faire couler quelques gouttes
dans les yeux; ce qu'il continua quelque
temps. Comme il ne dit point combien
de fois il répétoit ce remède dans la jour-
née, il y a apparence que c'est suivant
l'usage ordinaire des Collyres, c'est-à-
dire, deux ou trois fois le jour. La
graisse d'Aigle, suivant le même Auteur,
est émolliente & résolutive; elle est pro-
pre en liniment pour les foulures de
nerfs, pour les luxations, & pour adou-

cir les accès de la goutte. Elle calme la douleur, fortifie les nerfs, & dissipe promptement les tumeurs qui accompagnent les luxations. Il l'a encore employée avec le même succès contre les engelures ulcérées : elle en a calmé la démangeaison, & cicatrisé promptement les ulcères. Les excréments de l'Aigle sont incisifs & pénétrants : on les emploie en Cataplasme dans l'Esquinancie, mêlés avec le Miel rosat ; on les mêle encore avec le Miel ordinaire pour s'en servir en liniment contre les taves des yeux. On en fait aussi des suffumigations contre les vapeurs hystériques & la suppression des Règles : mais il faut, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant des propriétés de l'Epervier, que les parties ne soient point échauffées & disposées à l'inflammation, parce que ce remède qui est actif augmenteroit le mal, au lieu de le diminuer.

 A R D E A.

Nous comprendrons sous le même genre le Héron, la Cigogne & la Grue, à l'exemple du savant Naturaliste M. *Linnaeus*, contre la méthode de

94 QUATRIEME CLASSE ;
tous les autres Ornithologues qui l'ont
précédé.

Le Héron gris ou cendré ordinaire ;
Ardea, Offic. Schrod. 315. Lemer. 71.
Dal. Pharm. 416. *Ardea cinerea*, Merr.
Pin. 181. *Pella & Ardea*, Belon des Oif.
190. *Ardea pulla*, Gesn. de Avib. 187.
Ardea subcœrulea, Schwenckf. Aviar.
Siles. 223. *Ardea cinerea major*, Aldrov.
Ornith. 3. 377. Charlet. Exer. 109.
Jonn. de Avib. 103. Marf. Danub. 8.
Willughb. Ornith. 203. Raij Synop. Me-
thod. Av. 98. *Ardea cinerea major sive
pulla*, Alb. Ornith. 64. *Ardea crista de-
pendente*, Linn. Faun. Suec. 133. *Tan-
talus isidoro* ; *Ardea major vulgaris* ,
Quorumd.

Cet Oiseau pèse près de quatre livres.
Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout
des ongles quatre pieds de longueur, &
trois pieds deux pouces & demi jusqu'au
bout de la queue ; le bec grand, fort,
droit, allant en diminuant insensible-
ment de grosseur, & finissant en pointe,
long de cinq pouces & demi depuis la
pointe jusqu'aux coins de la bouche,
d'un verd jaunâtre ; la mâchoire supé-
rieure tant soit peu plus longue que l'in-
férieure, ayant une fossette gravée de-
puis les narines jusqu'à sa pointe, & les

côtés un peu âpres & comme dentelés vers l'extrémité, afin de pouvoir mieux retenir les Poissons glissants, la mâchoire inférieure plus jaunâtre; l'ouverture de la bouche ample; la langue aiguë, longue, & cependant nullement dure; les trous des narines comme de petites fentes oblongues; les paupières & l'espace dénué de plumes entre les yeux & le bec, verdâtres; les plumes antérieures du sommet de la tête blanche, puis une crête noire haute de quatre pouces & demi; le manton blanc; le col blanc-cendré tirant sur le roussâtre; la gorge blanche, très-joliment pictée de taches noires, au bas de laquelle croissent des plumes longues, étroites, pointues, blanches; le dos lanugineux couvert de longues plumes cendrées qui naissent des épaules, bigarrées de petites lignes blanchâtres qui tendent en en-bas; le milieu de la poitrine & le bas du croupion qui est sous la queue, tirant sur le jaune; une grande tache noire au-dessous des épaules, de laquelle part une raye noire qui va jusqu'à l'anus; environ vingt-sept grandes plumes à chaque aîle, dont les dernières sont grisâtres, & toutes les autres noirâtres, excepté les bords extérieurs de l'onzième & de la douzième

96 QUATRIEME CLASSE ;
qui tirent un peu sur le cendré ; la face
inférieure des ailes cendrée ; les plumes
de l'aile bâtarde noirâtres , avec une
grande tache blanche au-dessous ; les ra-
cines de l'aile bâtarde revêtues aussi en-
dessus de plumes blanches , ensuite une
ligne blanche qui se continue par toute
la base de l'aile jusqu'aux épaules ; dix
plumes du second ordre noirâtres , puis
quatre ou cinq blanchâtres aux bords
extérieurs , & toutes les autres cendrées ;
la queue pareillement cendrée , longue
de sept pouces , composée de douze plu-
mes ; les jambes & les pieds verts ; la
partie postérieure des jambes & les plan-
tes des pieds plus vertes ; les doigts fort
longs ; le doigt extérieur joint dans sa
plus basse articulation par une membrane
à celui du milieu ; l'ongle du doigt du
milieu dentelé au côté intérieur , ce qui
est remarquable ; l'estomac lâche & mem-
braneux plutôt que musculéux comme
dans les Animaux carnaciers , où nous
avons trouvé par la dissection de la len-
tille de marais à trois pointes ; les intes-
tins vers l'anús à l'endroit où est le siège
des appendices , plus lâches que dans les
autres Oiseaux : or les appendices cœca-
les ne sont pas ici au nombre de deux
comme dans la plûpart des Oiseaux , mais
il

il n'y en a qu'une comme dans les Quadripèdes, néanmoins plus grande & plus grosse; l'Œsophage fort dilaté sous le menton; un appendice au milieu de la fourchette; la vésicule du fiel longue; dix-huit vertèbres au col, quoique Gesner n'en compte que onze, dont la cinquième a une position contraire à celle des autres, vû qu'elle se réfléchit en haut. Le Héron se nourrit de Poissons, de Grenouilles, &c. souvent même il blesse de grands Poissons sans pouvoir les tirer de l'eau ou les emporter. Ses petits s'engraissent d'intestins de Poissons, de chair, &c. son attitude naturelle est d'avoir la tête ramenée entre les deux épaules, & le col contourné. La Trachée-Artère passe deux fois en droite ligne par les vertèbres du col avant que d'entrer dans la poitrine. Ces Oiseaux font leur nid au sommet des arbres les plus élevés, & leurs nids sont assez souvent plusieurs ensemble peu éloignés l'un de l'autre: mais c'est une question de savoir s'ils ont accoutumé de nicher dans les nids des Corneilles, comme *Aldrovande* le rapporte d'après *Polydore*. Les œufs en sont d'un verd pâle tirant sur le bleuâtre. Il se trouve aussi en Angleterre des Héronnières telles que *Belon*

les décrit pour la France , quoique cet Auteur le nie , & où les Hérons ont si bien appris à faire leurs nids , que les Maîtres tirent tous les ans des petits une grande somme d'argent.

Il est à remarquer que le Héron cendré que nous venons de décrire d'après *Willughby* , étoit une femelle. Selon *Schwenckfeld* , le mâle a au sommet de la tête des plumes bleuâtres longues de près de neuf pouces , trois pour l'ordinaire , rarement davantage , pendantes & cachées en arrière , que l'Oiseau quitte quand il fait des petits , & qui font d'un grand prix. Il ajoute d'après *Albert* , que le mâle s'accouple en tenant ses jambes fléchies sur le dos de la femelle , de façon que ses pieds sont à la tête & ses genoux vers l'anus de la femelle.

On a coutume , dit *Belon* , de faire des petits du Héron un trafic qui monte jusqu'à une grande somme d'argent par an ; car les Modernes ayant inventé la manière de construire certaines loges élevées en l'air le long de quelque ruisseau , seulement couvertes à claire voye , les ont nommées en François *Héronnières* , sur lesquelles les Hérons ont si bien appris à dresser leur aire , que les petits qui sont dénichés là - dessus valent un

grand profit. Il est vraisemblable que c'est une invention des Modernes ; & comme les Anciens n'en ont point eu connoissance , aussi les autres Nations n'en font point d'usage. En certaines contrées , comme en Basse-Bretagne , les Hérons qui y sont fort fréquents , font leurs nids sur les arbres des forêts de haute-futaye ; & parce qu'ils nourrissent leurs petits de Poisson , & qu'en les abéchant il en tombe une grande quantité par terre , plusieurs en ont pris occasion de dire qu'ils avoient été en un pays où les Poissons qui tombent des arbres engraisent les Pourceaux ; ce qui est une chose véritable , & où il n'y a point de difficulté , moyennant qu'on entende la raison pourquoi. On dit communément que le Héron est une viande Royale : aussi la Noblesse Françoisé fait-elle grand cas d'en manger , mais sur-tout des Héronneaux. Cependant les Etrangers ne l'ont pas en si grande recommandation. Ces Oiseaux sont sans comparaison plus délicats que les Grues. *Aristote* a dit que l'Aigle attaque le Héron , & que celui-ci meurt en se défendant. Le Héron se sentant assailli , tâche de gagner le dessus en volant en en-haut , & non en fuyant au loin : alors il met son bec par - dessous

100 QUATRIEME CLASSE,
son aîle, sachant que les Oiseaux de
proye l'assomment de coups ; d'où il
arrive bien souvent qu'il en meurt plu-
sieurs qui se le sont fiché en la poitrine.
Les Hérons sont solitaires, se tenant seuls
tant sur leurs perches qu'en leur pâture ;
& comme ils ont les jambes fort lon-
gues, leur demeure dans le jour est de
se tenir en l'eau : ainsi ils évitent les in-
jures des Oiseaux de proye & des bêtes
à quatre pieds. Il y en a qui ne prennent
point de perche pour dormir ; mais on
en voit plusieurs dormir sur les arbres.
Le Héron est plus petit qu'une Grue &
une Cigogne, ayant les jambes & le bec
longs ; c'est pourquoi il fait une grande
destruction de menu Poisson, car il en
mange quantité : & comme sa queue est
courte, ses jambes & ses pieds paroissent
lorsqu'il vole plus longs que la queue.
On tient que les Corneilles & les Hérons
ont une alliance d'amitié contre les Re-
nards ; il est vraisemblable que les Hé-
rons sont amis des Corneilles, car on les
voit faire leur aire sur un même arbre
l'un auprès de l'autre. Selon *Aristote*,
l'accouplement en est difficile ; le mâle
crie, & il lui sort du sang par les yeux ;
la femelle pond aussi difficilement &
avec grande douleur. Elle est soigneuse

à faire provision de vivres pour manger, prenant dans le jour grande peine à les chercher.

M. *Pluche* dans ses réflexions sur la destination des becs de différens Oiseaux, s'exprime ainsi avec son élégance ordinaire : Tout au contraire du Piverd, le Héron est haut monté. Il a les jambes & les cuisses très-longues, & entièrement dégarnies de plumes, un long cou, un bec démesuré, fort aigu, & dentelé par le bout. Quelles sont les raisons d'une figure en apparence si bizarre ? Le Héron vit des Grenouilles, des Coquillages, & des Poissons qu'il peut trouver dans les marais, ou au bord de la mer & des rivières. Il ne lui falloit point de plumes sur les cuisses pour marcher dans l'eau & dans la fange ; mais des jambes fort hautes lui sont d'une grande commodité pour courir dans l'eau plus ou moins le long des bords où les Poissons ont coutume de venir chercher leur nourriture. Un long cou & un long bec lui servent à pouvoir poursuivre & atteindre sa proie bien avant. La dentelure & les barbes de son bec, qui sont comme des crochets recourbés en arrière, lui servent à retenir le Poisson qui pourroit lui échapper en glissant. Enfin ses grandes ailes

qui paroissent devoir être incommodes à un Animal aussi petit qu'est le Héron par le corps, lui font d'un secours infini pour faire de grands mouvemens dans l'air, & pour pouvoir emporter de lourds fardeaux dans son nid, qui est quelquefois à une & deux lieues de l'endroit où il pêche. Un de mes amis, qui a une Terre du côté d'Abbeville, & dont le bien s'étend le long d'une petite rivière où les Anguilles ne manquent pas, vit un jour un Héron qui en emportoit une des plus grosses dans sa Héronnière, malgré l'obstacle que les frétillemens de l'Anguille devoient apporter à son vol. Ce que nous avons dit du Héron, on peut l'appliquer à plusieurs autres espèces qui lui ressemblent.

Quelques-uns prétendent que les pieds du Héron ont la propriété d'attirer les Poissons comme si c'étoit une nourriture pour eux, en sorte que cet Oiseau n'a qu'à se baisser pour saisir sa proie & l'avaler : aussi les Pêcheurs se servent-ils fréquemment de sa graisse pour amorcer le Poisson. Mais nous avons vu éprouver ce prétendu secret sans succès. Nous lisons dans la *Nouvelle Maison Rustique* du sieur *Liger* que les Hérons souffrent beaucoup, tant mâles que femelles, à faire

leurs petits & pour les mettre au monde. Outre que l'expression est fingulière, c'est une opinion ancienne qui a été refutée par *Jonston*. Nous pouvons cependant dire qu'en supposant avec *Schwenckfeld* que le mâle perdît sa crête tandis que la femelle couve, à raison de la mue comme nous l'avons reconnu dans les Canards, l'idée des Anciens ne seroit pas destituée de fondement. Il n'est pas vrai que notre Héron ne se pose jamais à terre tant qu'il est occupé à élever ses petits, & que quand une fois il les a élevés il ne quitte plus la terre. Il est également faux que cet Oiseau ait sept fiels répandus sur diverses parties de son corps, qu'on soit obligé d'ôter avant que de le faire cuire, & que son Foye ait comme celui du Loup autant de lobes ou de feuillerts que l'Oiseau a d'années.

Le grand Héron gris ou cendré se nomme en Grec *Pellos* ou *Herodios*; en Italien *Airone*; en Allemand *Blawer-Reger*; en Anglois *Common Heron*; en Suédois *Haeger*; en Savoye *Airon* ou *Heyron*; en Orléanois *Aigron*. Or, suivant *Ménage*, le mot François *Héron* vient du Latin *Erodus*, qui est dérivé du Grec. Quant à son nom Latin ordinaire, si l'on en croit le Chevalier Co-

lonne dans son *Histoire Naturelle de l'Univers*, l'Oiseau *Ardée* est ainsi appelé à cause que quand il est attaqué par un Oiseau de proie, non-seulement il se défend avec beaucoup d'ardeur & de vivacité, parce qu'il a beaucoup de courage; mais quand il ne peut plus se défendre, & que les forces lui manquent, alors il présente le derrière à son ennemi, & lance sur lui ses excréments, qui sont très-gluants & si chauds, qu'en peu de temps ils brûlent & consomment les plumes de son adversaire, comme si elles avoient passé par le feu.

Le Héron contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Cet Oiseau est un assez bon manger, sur-tout quand il est jeune, parce qu'alors sa chair est plus tendre & plus délicate: on en fait même des pâtés qui sont estimés, & qui se servent sur les meilleures tables. Quant à ses usages en Médecine, on employe seulement la graisse, qui est émolliente & résolutive: elle appaise les douleurs de la Goute, si on l'applique en liniment. On l'estime aussi comme un bon remède pour éclaircir la vûe, & plusieurs Auteurs assurent qu'elle ôte la surdité, si l'on en introduit dans les oreilles.

La Cigogne blanche, ou commune;

Ciconia, Offic. Schrod. 315. Dal. Pharm. 416. Belon des Oif. 202. Gefn. de Avib. 230. Merr. Pin. 181. Aldrov. Ornith. 3. 291. Jonst. de Avib. 100. Charlet. Exer. 108. Marf. Danub. 26. Schwenckf. Aviar. Siles. 234. *Ciconia alba*, Willughb. Ornith. 210. Raij. Synop. Method. Av. 97. Alb. Ornith. 59. *Ardea alba*, *remigibus nigris*, Linn. Faun. Suec. 136. *Ciconia vulgaris*, Nonnull.

Elle est plus grande que le Héron cendré : elle a le col plus court & plus gros que les Hérons ; la tête , le col , & la partie antérieure blancs ; le croupion & la face externe des ailes noirs ; le ventre blanc ; les grandes plumes des ailes noires ; la queue blanche ; le bec long , rougeâtre , semblable à celui du Héron ; les jambes longues , rougeâtres , nues au dessus des genoux ; les doigts des pieds liés ensemble par une membrane depuis leur naissance jusqu'à la première jointure ; quatorze vertèbres au col ; les ongles larges , semblables à ceux de l'homme , tels qu'en donne Hérodote à l'Ibis blanc d'Egypte : cependant l'ongle du doigt du milieu n'est nullement dentelé. On la voit rarement en Angleterre , & seulement lorsqu'elle y est transportée par le vent ou par quel-

E. v

que autre hazard. C'est, continue *Willugby*, l'illustre *M. Thomas Brown*, également habile dans la matière Médicale & dans toute l'Histoire Naturelle, qui nous a envoyé le portrait peint au naturel d'une Cigogne prise sur la côte maritime de *Norfolck*, avec une courte description de cet Oiseau. Elle étoit haute d'environ une aulne; elle avoit le bec & les jambes de couleur de vermillon; les ongles larges, semblables à des ongles d'homme; les parties inférieures des plumes de chaque aîle noires; ce qui faisoit paroître le bas du dos noir quand les aîles étoient pliées; la queue qui se trouvoit entièrement cachée sous les aîles, étant à peine longue d'un pouce; blanche. Les tuyaux des grandes plumes de l'aîle égaloient même ceux du Cygne. Elle fait craquer son bec en approchant fréquemment les deux mâchoires l'une contre l'autre. Notre Cigogne mangeoit volontiers des Grenouilles & des Limaçons terrestres qu'on lui présentoit; mais elle avoit horreur des Crapauds. Elle se voit rarement sur nos rivages.

La Cigogne blanche, dit *Jean Faber Lyncée* dans ses *Annotations sur Recchi*, est très rare en Italie. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant vingt-huit ans

que j'ai demeuré à Rome je n'y ai aperçu qu'une seule & unique Cigogne blanche sur le faite de la Tour des Comtes, où elle avoit été portée par quelque coup de vent. *Aldrovande* aussi Italien avouoit sur la fin de ses jours qu'il n'avoit point encore vû de Cigogne, parce que le Bolonois n'en nourrit point. Mais comme il est constant que les Cigognes passent avant l'hyver de l'Allemagne dans des lieux plus chauds, & que l'Italie est contiguë à l'Allemagne & plus chaude, il y a lieu de s'étonner qu'elles n'y passent point. Je connois des gens qui ont appris pour l'avoir vu de leurs propres yeux que des Cigognes & des Paons, après que des Serpens qu'ils avoient avalés leur étoient sortis plusieurs fois vivants par l'anus, redressoient le croupion & appliquoient leur anus contre une muraille pour les empêcher de s'échapper de nouveau jusqu'à ce qu'ils eussent senti que le Serpent étoit mort dans leur corps.

Suivant les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, la Cigogne est plus grande que l'Ibis, & l'Ibis a le col & les pieds plus longs à proportion. La Cigogne a quatre pieds depuis l'extrémité des pieds jusqu'au bout du bec; le col fort

E vj

gros par le bas ; les aîles de deux pieds & demi , à prendre du milieu du dos à l'extrémité de l'aîle ; au col le tiers d'enbas garni de plumes longues de six pouces , & larges de dix lignes , allant en pointes , mêlées vers leurs racines avec un duvet d'une blancheur éblouissante ; & dont la structure est fort particulière , car chaque petite plume de ce duvet a un tuyau de la grosseur d'une petite épingle , qui se divise en cinquante ou soixante autres plus petites que des cheveux , & ces petits tuyaux sont encore garnis des deux côtés de petites fibres presque imperceptibles ; le contour des yeux dégarni de plumes , & la peau fort noire en cet endroit ; le bec d'un rouge pâle tirant sur la couleur de chair , tout droit & non courbé , à angle & non rond , pointu & non mouffe comme l'Ibis ; les jambes & les pieds rouges , où il n'y a que les extrémités des doigts qui ayent des écailles en table ; les trois doigts de devant joints ensemble par des peaux courtes & épaisses , seulement en leur commencement ; le quatrième doigt qui est derrière , gros & court ; les ongles blancs , larges & courts , assez semblables à ceux de l'homme ; le gésier comme les Oiseaux qui vivent d'herbes

& de sémences; les glandes de la tunique intérieure de l'Œsophage fort grosses & en grand nombre; le corps glanduleux qui est au-dessus du gésier, garni d'un très-grand nombre de glandes fort grosses, & le gésier couvert de beaucoup de graisse, quatre fois plus charnu qu'à l'Ibis, ses muscles ayant plus d'un pouce d'épaisseur; la tunique calleuse du dedans fort dure, de couleur verte; les intestins longs d'environ cinq pieds; les cœcums longs de six lignes, & larges de deux; le Foye divisé en deux lobes, dont le droit a trois pouces de long, & le gauche seulement deux, d'une substance composée d'un amas de petites glandes hexagones comme dans la gazelle; la vésicule du fiel d'environ dix lignes de long sur trois de large par son milieu, pendante & séparée du Foye, auquel elle est attachée par un ligament & par deux petits canaux qui sont comme ses racines; le Pancréas qui selon la manière ordinaire des Oiseaux est situé dans le premier repli de l'intestin, de trois pouces de long sur quatre lignes de large, & un seul canal pancréatique joint avec l'hépatique; la Ratte fort petite; les reins & les uretères semblables à ceux des autres Oiseaux; les testicules de la

grosseur d'un œuf de Pigeon, placés à la partie supérieure des reins au côté de la grande Artère, & sur chaque testicule un épидidyme qui ne lui est adhérent que par sa partie inférieure; les canaux déférents qui s'insèrent vers l'extrémité du *Rectum*; la verge comme aux Oyes; le cœur médiocre, ayant environ un pouce & demi de long sur cinq lignes de large, presque rond, dont le ventricule gauche a plusieurs colonnes charnues; la langue faite d'un cartilage couvert d'une membrane charnue & fibreuse, longue de dix lignes, & large de huit vers sa base, étroite & allongée vers le bout, quoique *Solin* dise que la Cigogne n'a ni langue, ni voix, & que le bruit qu'elle fait ne vient que de son bec, dont les deux parties se frappent l'une contre l'autre avec beaucoup de force; le globe de l'œil fort gros, ayant deux pouces de diamètre, la cornée fort épaisse, la partie antérieure de la sclérotique dure & cartilagineuse comme dans la plupart des Oiseaux, & le cristallin de quatre à cinq lignes de diamètre.

Le Docteur *Christophle Schelhammer* nous a aussi donné dans les *Ephémérides d'Allemagne*, une description anatomique de la Cigogne, qui s'accorde en bien

des choses avec la précédente. Il finit par observer que les os de cet Oiseau sont composés de lames très-tendres, & tous creux au-dedans, quoique quelques-uns soient plus épais comme à l'épine du dos, & les autres semblables à des rayons de Mouches-à-miel; tous en un mot si bien disposés pour la légèreté, qu'on ne fauroit trop admirer l'industrie de la Nature, d'avoir ajusté avec tant de sagesse pour le vol, des corps si solides & si robustes; car outre qu'ils sont beaucoup plus compactes & plus durs que ceux des Quadrupèdes, ils sont encore transparents comme du verre. Mais il paroît un artifice incomparable à la troisième articulation de l'aîle, où les deux os qui répondent au *Radius* & au *Cubitus*, se joignent avec deux autres pour n'en faire qu'un par le moyen de deux osselets qui ressemblent à l'enclume de l'oreille, le tout tellement revêtu des cartilages, que l'Oiseau étendant l'aîle peut en même-temps l'élever en en-haut, puis la replier, c'est-à-dire, monter en l'air & descendre à son gré: mais il ne nous est pas possible de décrire comme il faut un pareil artifice, & il n'y a que la seule inspection qui soit capable d'en instruire suffisamment.

Le Docteur *Conrad Peyer* a publié dans les mêmes *Ephémérides* une Observation par laquelle il fait voir que l'estomac de la Cigogne a une certaine affinité avec ceux des Animaux ruminants.

Les Cigognes sont du nombre des Oiseaux de passage : mais, selon *Plin*, on ne fait pas encore d'où elles viennent, ni où elles vont ; & néanmoins on ne doit pas douter qu'elles ne viennent de loin, de même que les Grues. Quand elles veulent se retirer, elles s'assemblent toutes en un même lieu à jour nommé, & s'en vont ainsi en troupe sans laisser une seule de leurs compagnes, à moins qu'elle ne fût enfermée ou prisonnière. Comme elles font leur voyage de nuit, elles s'en vont & reviennent sans qu'on les apperçoive. *Belon* assure comme témoin oculaire, que les Cigognes passent l'hyver en Egypte & en Afrique, vû que l'Egypte en nourrit une infinité aux mois de Septembre & d'Octobre. C'est, dit-il, qu'étant là durant & après l'inondation du Nil, elles ne manquent point de nourriture, mais y trouvent l'Été intolérable pour sa violente chaleur, elles viennent en nos régions qui sont alors tempérées ; puis elles s'en retournent en Hyver pour éviter la froidure trop excès-

five ; car étant-là dans un pays où il ne gèle ni ne neige aucunement , elles y font leurs petits pour la seconde fois sans endurer aucun froid. Quand les Cigognes s'en vont , on ne les apperçoit point en troupe , sinon en l'air , comme il nous arriva au mois d'Août , étant alors à Abydus : une grande bande de Cigognes venoient des pays septentrionaux ; & quand elles furent sur le commencement de la mer Méditerranée , elles y firent d'abord plusieurs circuits ; puis se partageant en de moindres compagnies , elles cessèrent d'aller en troupe. Or ce qui fait que nous ne les voyons que quand elles sont venues , c'est qu'on ne les entend point crier comme font les Oyes & les Grues. Le bruit a été de tout temps que les jeunes nourrissent leurs père & mère déjà vieux , leur administrant tout ce qu'il leur faut. De-là est venu le mot Grec *Antipelargia* , qui se dit des gens qui ne sont point ingrats , & qui rendant à leurs parens l'assistance qu'ils leur doivent , font comme fait la Cigogne.

Outre la gratitude & le respect pour la vieillesse , on a vanté dans la Cigogne quelques autres vertus admirables , telles que la chasteté & la fidélité conjugale ,

114 *QUATRIEME CLASSE,*
la justice, la tendresse paternelle, la prévoyance, la reconnoissance envers ses hôtes. On peut bien croire une partie de ce qui a été dit à la louange de la Cigogne : mais il nous semble qu'il en faut beaucoup rabattre. Les Cigognes annoncent le retour du Printemps; elles reviennent ordinairement vers la mi-Mars; elles font leur nid sur le faite des maisons, sur le haut des cheminées, où l'on met des roues exprès, au sommet des arbres les plus élevés; elles retournent volontiers dans leurs anciens nids, ayant soin de les nettoyer & de réparer les défordres qui y sont survenus pendant leur absence; les femelles pondent à chaque couvée deux, trois ou quatre œufs de la couleur & de la grosseur de ceux des Oyes. Le mâle & la femelle couvent alternativement; mais le mâle ne couve qu'autant de tems qu'il en faut à la femelle pour aller chercher sa vie. La couvaïson dure un mois. Quand leurs Cigognaux sont éclos, elles en ont un soin exquis, & ne les quittent presque jamais, si ce n'est pour leur chercher tour-à-tour de quoi vivre; elles se laisseroient plutôt brûler que de les abandonner. S'il survient une tempête, elles les couvrent soigneusement de leurs aïles tant que

l'orage dure. Elles détruisent les Lézards, les Grenouilles, & toutes sortes de Serpens : aussi suivant le témoignage d'Aristote, étoit-il défendu en Theffalie où les Serpens se multiplient prodigieusement, même sous peine de la vie, de faire aucun mal à ces Oiseaux bienfaisants. Encore aujourd'hui en Hollande & dans les Pays-Bas les Cigognes se promènent hardiment par les rues comme si elles savoient qu'il n'est pas permis de leur faire du mal ; on les y regarde avec une certaine vénération comme le bonheur des villes & des familles ; & si par hazard un Etranger s'avisoit d'en tuer quelqu'une, ne sachant point la coutume du pays, il courroit risque d'être lapidé par la populace. Elles ne sont pas faites pour nager : néanmoins elles fréquentent les eaux, les vallons, les prez humides, les marais, les lacs, les Etangs, quelquefois aussi les forêts & les montagnes ; outre les Serpens, elles mangent encore du Poisson, & sur-tout des Anguilles, de petits Oiseaux, de la chair, du pain, &c. Soit qu'elles veillent, soit qu'elles dorment, elles se tiennent souvent sur un pied, la tête entre les deux épaules. Elles s'en vont sur la fin de l'Été vers la mi-Août. Quelques Auteurs ont

dit qu'elles se cachent l'Hyver au fond marais, & qu'un jour on tira d'un Lac près de Metz en Lorraine un pleoton de Cigognes, qui ayant été réchauffés dans une étuve reprirent vie; & *Gaudence Merula* atteste qu'on en a tiré d'autres du Lac de Garde qui avoient le bec fourré dans l'anus les unes des autres réciproquement, & qui furent rappelées à la vie de la même façon. Mais cette idée nous paroît peu probable, pour ne rien dire de plus; & nous aimons beaucoup mieux nous en tenir à l'opinion commune, ou au rapport de *Belon* que nous citons toujours volontiers.

La Cigogne se nomme en Hébreu *Chafida*; en Grec *Pelargos*; en Italien *Cigogna* ou *Cicogna*; en Espagnol *Ciguenna*; en Allemand, en Anglois & en Suédois *Storck*. Quant au mot François *Cigogne* ou *Cicogne*, jadis *Cigongne* ou *Cigoigne*, il vient du Latin *Ciconia*.

La Cigogne contient beaucoup de sel & d'huile. Cet Oiseau étoit d'usage autrefois en aliment, sur-tout les jeunes Cigogneaux qui sont plus tendres & plus faciles à digérer. On croyoit alors que comme la Cigogne se nourrit de Serpens, de Lézards, de Grenouilles, &

d'autres Animaux qui abondent en sel volatil , elle étoit propre à purifier le sang , & à résister au poison : mais les progrès qu'on a faits en Médecine ayant fait connoître des Remèdes plus efficaces que ceux qu'on pouvoit tirer de cet Oiseau , la Cigogne est presque tombée dans l'oubli. On ne la connoît même plus sur les tables où on la servoit anciennement , d'autant plus que sa chair est ordinairement si dure , si coriace & de si difficile digestion , joint à un certain goût désagréable que tous les affaïsonnemens ne peuvent corriger , qu'on l'en a bannie absolument. La Médecine qui ne se pique pas de satisfaire le goût par ses préparations , se l'est réservée , & elle en tire quelques remèdes qui ne sont pas à mépriser.

On employe la Cigogne entière , & en outre le sang , la graisse , le fiel , & les excréments de cet Oiseau. La Cigogne entière déplumée , vidée de ses entrailles , & cuite dans de l'huile d'olive , jusqu'à ce que la chair quitte les os ; ensuite pilée , & recuite dans de nouvelle huile ; puis passée avec une forte expression , fournit une huile excellente pour fortifier les membres paralytiques. On tire aussi par la distillation des jeu-

118 QUATRIEME CLASSE ,
nes Cigogneaux étouffés, & hachés en-
suite en petits morceaux, une eau anti-
épileptique très-estimée. Le Docteur
Grugerus qui en fait l'éloge dans les
*Ephémérides d'Allemagne, Décurie se-
conde, Année IX, page 244*, en donne
ainsi la composition.

Prenez un Cigogneau déplumé &
coupé par morceaux; de la racine
de Pivoine mâle, six onces; autant
de celle de Valériane sauvage; du
Gui de Chêne, cinq onces; de la
Rue, cinq poignées; de la Vervei-
ne, quatre poignées; de la Bétoi-
ne, de l'Hyssope & de la Sauge, de
chacun trois poignées.

Hachez les herbes, & mettez le tout
dans un Alembic, en ajoutant une
suffisante quantité de vin blanc
pour furnager la matière de deux
doigts.

Laissez macérer quelques heures, &
distillez ensuite à moitié.

La dose en est de deux ou trois cuille-
rées deux fois le jour dans la Para-
lysie, la Catalepsie, & les mouve-
mens convulsifs.

Le sang de la Cigogne est alexiphar-
maque, c'est-à-dire, propre contre tou-
tes les maladies où l'on soupçonne de la

malignité. Il fait la base de l'Antidote de sanguine de Paracelse. *Crollius* donne un Electuaire anti-pestilentiel de Cigogne, où il fait entrer la racine d'*Anthora*, la Mumie, le Bezoard, la Thériaque, & autres Cordiaux. La dose en est d'un demi-gros à deux scrupules. *Burgravius* assure qu'on peut préparer avec le sang de Cigogne un remède contre toutes sortes de poisons : mais c'est beaucoup dire ; & quoique nous ne prétendions point mépriser ce remède, nous sommes du sentiment d'*Ettmuler* qui dans ses Commentaires sur *Ludovic* est persuadé que les préparations de la Cigogne sont inférieures à celles de la corne de Cerf. Quoiqu'il en soit, pour avoir le sang de cet Oiseau, il faut le mettre tout récent dans un Alembic : on le distille au Bain-Marie jusqu'à siccité, & on le conserve dans un lieu sec pour l'usage. La dose en est d'un scrupule jusqu'à un gros.

Le fiel de la Cigogne passe pour éclaircir la vûe, & pour dissiper les taches de la Cornée, si l'on s'en sert en Collyre.

Sa fiente, suivant *Ettmuller*, est aussi bonne que celle de Paon contre l'Epilepsie. On la donne en substance, ou en infusion, & on l'ajoute aux lavemens anti-épileptiques pour y servir d'aiguil-

120 QUATRIEME CLASSE,

lon. Quatre onces de cette fiente incorporées avec autant de graisse de Canard, ou de Porc, font un onguent si bon contre la Goute, que quelques-uns en font un secret. On s'en sert aussi intérieurement pour le même mal depuis douze grains jusqu'à un scrupule. Enfin, si l'on casse des œufs de Cigogne dans du vin, & qu'on les y laisse macérer pendant quelques jours, ce mélange teindra les cheveux en noir. Quelques-uns demandent pour préliminaire, qu'on lave d'abord & qu'on pique bien les cheveux; qu'on les frotte ensuite avec de l'huile d'olives, dans laquelle on aura fait fondre de la graisse d'Ours, ou de Sanglier; puis, qu'on les mouille avec le premier mélange.

Prenez de la fiente blanche de Cigogne desséchée, & de la racine de Pivoine mâle, de chacune deux onces; de la racine de Valériane sauvage, une once; des semences de Pivoine écorcées, trois onces; de la semence de Carvi, une demi-once.

Réduisez le tout en poudre, & l'incorporez avec une suffisante quantité de Miel-Anthosaf pour former un Electuaire anti-épileptique, dont
la

dose fera de deux gros deux fois le jour.

La Grue ordinaire ; *Grus*, Offic. Schrod. 319. Dal. Pharm. 416. Lemer. 397. Gefn. de Avib. 424. Belon des Oif. 188. Schwencckf. Aviar. Siles. 284. Merr. Pin. 185. Charlet. Exer. 114. Aldrov. Ornith. 3. 324. Jonst. de Avib. 114. Marf. Danub. 6. Willughb. Ornith. 200. Raij Synop. Method. Av. 95. Alb. Ornith. 60. *Ardea vertice papilloso*, Linn. Faun. Suec. 131. *Avis pia* ; *Avis Palamedis*, seu *Palamedæa*, Nonnull.

Cet Oiseau est de grande taille ; il pèse quelquefois dix livres. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des doigts près de cinq pieds de longueur ; le col très-long, aussi-bien que les jambes ; le bec droit, pointu, d'un noir-verdâtre, long de près de quatre pouces, applati sur les côtés ; la langue large, & dure comme de la corne à son extrémité ; le sommet de la tête noir, revêtu depuis le bec jusqu'au derrière de la tête de foyes noirâtres plutôt que de plumes ; une plaque au derrière de la tête en forme de croissant, nue ou couverte de poils clairsemés, rougeâtre, au-dessous de laquelle une tache triangulaire de plumes cendrées occupe la partie supérieure

du col ; deux rayes blanches , qui commençant chacune aux yeux vont en arrière se réunir à la partie postérieure du col vers le sommet de la tache triangulaire cendrée que nous venons de dire , & se continuant ensuite jusqu'au haut de la poitrine ; la gorge & les côtés du col teints d'une couleur noire ou obscure ; le dos , les épaules , la poitrine , tout le ventre , les cuisses , & les plumes des ailes en recouvrement , excepté celles qui sont à la dernière articulation , entièrement cendrés ; les ailes très-amples , composées chacune de vingt-quatre grandes plumes noires , bien que les moindres soient d'un noir tirant sur le roussâtre , de même que les principales du second ordre qui sont à la dernière articulation ; la queue petite & fort courte , à proportion du volume de l'Oiseau , composée de douze pennes cendrées , noire par le bout , arrondie quand elle se développe ; les jambes noires , nues l'espace d'un palme au-dessus des jointures ; les doigts noirs , très-longs ; le doigt extérieur lié par une membrane épaisse à la dernière articulation de celui du milieu ; la Trachée-Artère d'une conformation rare , singulière , & digne d'admiration ; car étant entrée profondément dans le ster-

non par un trou fait exprès, elle s'y réfléchit quelques tours, puis sort par le même trou pour aller aux poumons; les appendices cœcales longues de cinq pouces; l'estomac musculeux; la chair très-succulente; ce qui prouve que cet Oiseau ne mange point de Poisson, mais uniquement du grain ou de l'herbe. Nous avons vû fréquemment, ajoute *Willughby*, des Grues à Rome qui étoient à vendre au marché. Elles viennent très-souvent chez nous, & en Eté il s'en trouve de grandes troupes dans les marais de Lincolnshire & de Cambridgeshire: mais nous n'avons pû encore nous assurer si elles font leur nid en Angleterre, comme le rapporte *Aldrovande* sur le récit d'un Anglois qui disoit en avoir vû plusieurs fois des petits.

Les Grues sont passagères comme les Cigognes; *Aristote* dit qu'elles commencent à s'en aller au mois de Septembre; ce qui est confirmé par le témoignage de *Gesner*, qui assure les avoir entendu décamper de nuit par un temps chaud une année le 11 de Septembre, & une autre année le 17 d'Octobre. Pour nous, nous en avons vû passer par Orleans en plein jour dans les quinze premiers jours du mois d'Octobre de l'année 1753, des

F ij

124 QUATRIEME CLASSE,
milliers qui voloient du Nord au Midi
par troupes de 50, de 60, de 100, dont
plusieurs s'étant abbattues la nuit dans
des plaines de bled Sarrazin en Sologne,
y firent beaucoup de dégât. Il n'y a, dit
Belon, aucune contrée en pays laboura-
ble déjà semé qui soit exempt de nourrir
les Grues quelque temps de l'année. La
Grue est connue de tout le monde. C'est
un Oiseau passager qui fait un cri qu'on
entend en diverses saisons de l'année
lorsqu'il s'en va & qu'il s'en retourne ;
car ne pouvant trouver de pâture l'hyver
aux régions Septentrionales à cause du
froid intolérable, elle a recours aux con-
trées où les eaux ne sont point glacées
en ce temps-là. Il y a une différence assez
évidente du mâle à la femelle ; car le
mâle a la tête bien rouge, ce que n'a pas
la femelle. Nous ne la voyons qu'en
temps d'hyver, à moins qu'on ne l'eût
apprivoisée de jeunesse. Communément
elle ne fait que deux petits, où il y a
mâle & femelle, & si-tôt qu'elle les a
élevés & qu'ils ont appris à voler, elle
s'en va. Quoique la Grue soit un grand
Oiseau, il y a plusieurs petits Oiseaux
de proye instruits par les Fauconniers,
qui osent se hasarder à la combattre
corps à corps ; mais on a coutume d'en

lâcher plusieurs, afin d'avoir le plaisir de regarder leur combat ; car ce que les Seigneurs en font, ce n'est pas pour y avoir du profit, mais du plaisir. Les Grues vont passer l'été bien loin vers les contrées de la mer Glaciale, ou autres lieux marécageux ; car elles y trouvent en été les eaux à propos pour leur nourriture, lorsque nos marais sont desséchés par la trop grande chaleur. La Grue a une chose en son Anatomie que nous n'avons trouvée en aucun autre Oiseau ; c'est que son sifflet qui se rend aux poumons est d'une autre manière qu'en tous autres ; car il entre de côté & d'autre dedans la chair suivant l'os du coffre de la poitrine : ainsi il n'est pas étonnant si elle a une voix qui s'entend de si loin ; & à la vérité il n'est point d'Oiseau qui ait la voix si haute que la Grue. *Aristote & Pline* ont dit que les Grues combattent contre les Nains ou Pygmées, comme aussi qu'elles ont la prudence de savoir se gouverner en volant, d'entendre & d'obéir à leur conducteur qui les met en ordre de triangle pour passer la mer en venant vers nous, ou pour s'en aller. On raconte que leur conducteur veille tenant une pierre au pied pendant que les autres dorment. La queue des Grues est comme celle des au-

F iij

tres Oiseaux : ainsi les plumes noires qu'on voit sur leur croupion voutées comme celles d'un Cocq, proviennent des ailes, & non de la queue. Les Gruaux sont nommés en Latin *Vipiones*.

Gybert Longolius dit avoir vû une Grue toute blanche. Les Gentils-hommes de Pologne ont coutume de nourrir des Grues, auxquelles ils arrachent les plumes de la queue, & dans les creux d'où elles ont été arrachées, ils versent de l'huile. Il en renaît ensuite des plumes blanches qui sont chez eux de grand prix pour orner leurs bonnets. On dit que la jeune Grue n'ayant pas encore de plumes court néanmoins si vite qu'un homme ne sauroit presque l'atteindre.

Aristote, *Pline* & *Oppien* nous apprennent que les Grues volent haut pour pouvoir appercevoir au loin, & que si elles prévoient une tempête ou un orage au moyen des nuages, elles s'abbattent à terre, & s'y reposent. Selon *Albert le Grand*, la Grue est facile à tromper; car elle se joue & saute à la voix de l'homme qui contrefait son cri. Elle aime la compagnie, & s'apprivoise aisément. Il y a apparence que les Pygmées contre lesquels on a fait battre les Grues, étoient une espèce de Singes. Quelque-

fois elles se battent entr'elles avec tant d'acharnement, qu'elles se laisseroient prendre plutôt que de quitter le combat. Suivant *Aristote*, on connoît les Grues qui vieillissent en ce que dans la vieillesse leur plumage noircit. Elles vivent assez long-temps, vû qu'au rapport d'*Aldrovande Leonicus Tomæus* a nourri chez lui une Grue privée pendant quarante ans. Les Grues sont regardées comme le symbole & le modèle d'un bon Gouvernement Démocratique; elles nous annoncent par leur passage & l'hyver & le printemps. On prétend que si elles passent de bonne heure & par grandes troupes, l'hyver sera hâtif; & qu'au contraire si elles passent tard & par petites troupes de loin à loin, l'hyver sera plus tardif. La Grue est haute comme un homme quand elle lève la tête; posée par terre, elle a assez de peine à s'élever: mais quand une fois les Grues sont à une certaine hauteur, elles volent avec aisance. Elles volent quelquefois à perte de vûe, & alors elles ne paroissent pas plus grosses qu'une Grive. Il est fort difficile d'en approcher & d'en tuer une seule, quoiqu'on les voye en foule par terre; elles sont toujours aux aguets, & s'envolent dès qu'elles apperçoivent le

128 QUATRIEME CLASSE,
Chasseur. Pour les surprendre, sur-tout quand elles sont lasses & que le temps est orageux, il faut monter dans une charrette, ou la suivre en se cachant par derrière; car elles ne se méfient point d'une charrette. *Plin* dit que les Grecs ont soin de nourrir leurs père & mère devenus vieux. C'est ce que remarque aussi *S. Ambroise* dans son *Hexameron* ou *Ouvrage des six jours*, & après lui *Olaus Magnus* dans son *Histoire septentrionale*. Les vieilles Grues, dit ce dernier, étant couchées & ayant perdu leurs plumes par la vieillesse, les jeunes ne manquent pas de se tenir autour d'elles, de les caresser, & de les couvrir de leurs ailes; elles leur apportent de quoi manger, & en même temps qu'elles réparent leurs forces perdues, elles les foulèvent avec leurs ailes, & les exercent au vol: & ainsi elles rétablissent leurs membres qui avoient cessé de faire leurs fonctions. C'est par cette raison que la Grue a acquis le surnom de *Pia*. Mais ceci n'est qu'un joli Roman: du moins, pour croire un fait qui feroit tant d'honneur à la Grue, s'il étoit vrai, nous voudrions l'avoir vû, ou ce qui revient au même, en avoir pour témoin quelque Naturaliste du premier ordre. On n'est pas

mieux fondé à dire que les Grues veillent de façon que celles qui font le guet, tandis que les autres dorment se soutiennent sur un pied, tenant chacune une pierre à l'autre pied, afin que si en dormant la pierre vient à tomber, elles se réveillent au bruit de sa chute. C'est pourtant à leur imitation, si l'on en doit croire *Ammien Marcellin*, qu'*Alexandre le Grand* tenoit à la main au-dessus d'un vase d'airain près de son lit lorsqu'il vouloit veiller, une boule d'argent qui venant à tomber quand il étoit accablé de sommeil, le réveilloit par le bruit perçant qu'elle faisoit.

La Grue se nomme en Hébreu *Ajour*; en Grec *Guéranos*; en Italien *Grù* ou *Grùè*; en Espagnol *Grùlla*; en Allemand *Kranich*; en Anglois *Crane*; en Suédois *Trana*; d'où il paroît que les noms Teutoniques viennent du Grec, & les autres du Latin. Or les Grecs & les Latins l'ont nommée de la sorte par onomatopée, c'est-à-dire, à cause de son cri. Les Poëtes l'appellent l'*Oiseau de Palamède*, parce qu'ils ont prétendu que pendant la guerre de Troie *Palamède* avoit appris des Grues quatre lettres grecques, l'ordre de bataille, & le mot du guet.

La Grue contient beaucoup d'huile & de fel volatil. Cet Oiseau étoit autrefois recherché dans les repas, & *Plutarque* nous apprend qu'on le tenoit en fermé dans des volières en lui coufant ou crévant les yeux pour l'engraisser : mais à présent il n'est point estimé. Sa chair est massive, fibreuse, coriace ; elle doit être bien faisandée, & elle a besoin de beaucoup d'assaisonnement pour qu'on puisse en faire usage sans en être incommodé : ainsi elle ne convient qu'aux personnes robustes, & qui ont un bon estomac. Les Gruaux encore tendres & qui ont peu volé, sont à préférer.

Quant aux usages de la Grue en Médecine, on l'estime propre contre la colique venteuse, & pour fortifier le genre nerveux, étant mangée de quelque façon que ce soit. Sa graisse est pénétrante, résolutive, & assez semblable pour les vertus à celle de l'Oye. On s'en sert avec succès dans la Paralyfie, le Rhumatisme ; & elle guérit la surdité, étant introduite dans l'oreille. Le fiel de cet Oiseau est propre pour emporter les taches des yeux. La tête, les yeux & le gésier desséchés & réduits en poudre, servent à saupoudrer les fistules, les cancers, & les ulcères variqueux.

CARDUELIS.

Cardonneret ; *Carduelis* , Offic. Dal. Pharm. 422. Lemer. 191. Gefn. de Avib. 215. Schwenckf. Aviar. Silef. 233. Belon des Oif. 353. Charlet. Exer. 87. Merr. Pin. 175. Aldrov. Ornith. 2. 798. Jonst. de Avib. 68. Alb. Ornith. 61. Willughb. Ornith. 189. Raij Synop. Method. Av. 89. *Fringilla remigibus antrorsum luteis , extima immaculata , reëtricibus duabus extimis toto reliquisque apice albis* , Linn. Faun. Suec. 195. *Carduelus* , *Carduellus* , seu *Cardella* ; *Chryfomitres* , *Aurivittis* , *Zena* five *Avis Jovis* , Quorund.

Cet Oiseau est plus petit que le Moineau domestique ; il pèse une once & demie. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue cinq pouces & demi de long , & neuf pouces un quart de large entre les deux extrémités des ailes étendues ; la tête assez grande à proportion du corps ; le col court ; le bec blanchâtre , noirâtre à la pointe dans quelques-uns , court , n'ayant guères plus d'un demi pouce de long , gros près de la tête , finissant en pointe comme un cône ;

F vj

la langue pointue ; l'iris des yeux couleur de noisette ; la base du bec entourée d'un cercle écarlate ; une raye noire de chaque côté qui s'étend depuis les yeux jusqu'au bec ; les mâchoires blanches ; le sommet de la tête noir , avec une large ligne noire qui se prolongeant presque jusqu'au col des deux côtés termine la blancheur ; le derrière de la tête blanchâtre ; le col & la partie antérieure du dos d'un roux-jaune ou cendré ; le croupion , la poitrine & les côtés de la même couleur , mais plus claire ; le ventre blanc ; les aîles & la queue noires , excepté que les bouts des principales plumes en sont blancs , & qu'en outre les aîles sont traversées par une très-belle raye jaune : mais si l'on examine curieusement les grandes pennes des aîles , on trouvera la première toute noirâtre , & toutes les autres blanches par le bout ; de plus , la moitié inférieure du bord extérieur de chaque penne jusqu'à la dixième teinte d'une jolie couleur jaune , à l'exception de la première qui , comme nous avons dit , est toute noirâtre ; la queue longue de deux pouces , composée de douze plumes , dont les deux extérieures ont au bout une grande tache blanche , les secondes une plus

petite, les troisièmes point du tout, les quatrièmes une petite encore, les cinquièmes une plus grande; les jambes courtes; le doigt de derrière fort, muni d'un ongle plus long que tous les autres; la jointure inférieure du doigt extérieur liée à celui du milieu; les appendices cœcales fort courtes & petites comme dans les autres petits Oiseaux; une vésicule du fiel. La femelle a la voix plus grêle, le chant moins long, & les plumes qui couvrent les côtes cendrées ou brunes, au lieu qu'elles sont très-noires aux mâles. Ces marques par lesquelles on peut distinguer les deux sexes, sont constantes & sûres, à ce que dit *Aldrovande*. Le Chardonneret est un oiseau de compagnie qui aime à voler en troupe, & qui est fort estimé par-tout à cause de la beauté de son plumage & de la douceur de son chant. Comme il est d'un caractère doux, il s'apprivoise facilement, buvant & mangeant si-tôt qu'on l'a pris, sans craindre la présence des hommes, ni se débattre dans sa cage comme ont accoutumé de faire la plupart des autres Oiseaux: il souffre patiemment sa captivité; & même quand il a resté quelque temps en cage il ne s'envole point, quoique lâché, suivant l'ob-

servation d'*Aldrovande*. Il se nourrit l'hiver non-seulement de graines de chardons, d'où lui vient son nom; mais encore de celles de chardon à bonnetier, de chanvre, de bardane, de pavot & de rue, suivant le rapport d'*Albert le Grand*. Le Chardonneret a l'industrie de tirer avec le bec de l'eau pour éteindre sa soif au moyen d'un vaisseau suspendu par un fil qu'il met de temps en temps sous le pied jusqu'à ce qu'il soit parvenu jusqu'à lui, ce que font aussi d'autres petits Oiseaux: & en effet selon *Turner*, le Tori de même que le Chardonneret, apprend à tirer deux seaux qui montent & descendent tour-à-tour, prenant dans l'un son manger, & dans l'autre son boire; la Linote en fait autant. Tout ceci est confirmé par une expérience journalière. Le Chardonneret fait son nid dans les épines & sur les arbres. *Gesner* assure que la femelle pond sept œufs à chaque couvée, & *Belon* huit. Cet Oiseau, dit toujours *Willughby*, varie quelquefois en couleur suivant l'âge, le sexe, & autres accidents. *Aldrovande* en représente quatre variétés qu'on peut consulter dans son Ornithologie.

Frisch le nomme *Pinçon de Chardons*.

Selon lui, il chante en cage d'une voix perçante qui le fait distinguer de tous les autres Oiseaux, même en hyver dans une étuve. Le Serin de Canarie s'apparie volontiers avec lui, & ils font des petits ensemble. On peut le nourrir long-temps avec du chenevi : mais quand il a été enfermé pendant quelques années, il est sujet au mal caduc, parce que le chenevi l'engraisse, & excite en lui l'envie de s'accoupler. Le mal caduc lui vient souvent aussi d'un fort petit ver qu'il a dans la cuisse ; ce ver est quelquefois très-long, angulaire, & logé entre la peau & la chair : quelquefois le ver sort dehors de lui-même en faisant une ouverture à la peau ; d'autres fois l'Oiseau l'en tire avec son bec quand il peut le saisir.

Aldrovande ne craint point de donner à notre Chardonneret le premier rang entre les Oiseaux pour la beauté, & le second pour le chant immédiatement après le Rossignol. Il prétend que cet Oiseau seroit plus recherché par-tout s'il étoit moins commun, & qu'il lui arrive comme à la plûpart des autres choses, qui quoique précieuses en elles-mêmes, sont cependant méprisées ou à vil prix par rapport à leur abondance. *Olina* dit que le Chardonneret vit dix à quinze

136 QUATRIEME CLASSE ,
ans , selon la santé qu'il a naturellement ,
& le soin qu'on en prend. Il peut vivre
vingt ans , & même au-delà. J'ai vû à
Mayence étant encore enfant , dit *Justin
Goblerus* dans une lettre écrite à *G. sner* ,
un Chardonneret qui passoit vingt-trois
ans , & à qui l'on rognoit toutes les se-
maines le bec & les ongles pour qu'il
pût boire , manger , & se percher ; quand
on le tiroit de sa cage , il restoit immo-
bile où on le mettoit , soit sur le ventre ,
soit sur le dos , ne pouvant plus voler ,
ni même se soutenir sur ses pieds à cause
de son grand âge : aussi étoit-il devenu
tout gris de vieillesse. Cet Oiseau chante
en tout temps , mais sur-tout lorsqu'il
sent approcher d'autres Chardonnerets :
c'est alors qu'il s'égosille comme s'il leur
demandoit du secours. Il y a tel appel-
lant qui en fait prendre mille autres.
Nous n'avons pas trouvé qu'il fût aussi
fécond que le veut *Belon*. Il ne pond
ordinairement que cinq œufs joliment
pictés dans un nid fait de laine dans la
derniere perfection. Si l'on prend au
trebuchet le père & la mère pour les
mettre en cage avec leurs petits , ils de-
viendront en moins de rien si familiers ;
qu'ils ne songeront qu'à les élever com-
me à la campagne. Il n'y a personne , dit

Aldrovande, qui doute que les mâles valent mieux que les femelles comme dans toutes sortes d'Oiseaux, les mâles étant plus babillards que les femelles, tout au contraire de l'espèce humaine où la femelle excelle pour le babil.

Le Chardonneret s'appelle en Grec *Acanthis*, *Chrysomitres*, ou *Poikilis*; en Italien *Cardello*, *Cardellino*, ou *Carduello*; en Allemand *Stieglitz*, ou *Distel-Finck*; en Anglois *Gold-Finch*; en Suédois *Stiglitza*; en Savoyard *Charderaulat*; en Provençal *Cardaline*; en Gascon *Cardinat*; en Picard *Cadoreau*.

Le Chardonneret contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Ce petit Oiseau est très-bon à manger; il fournit un bon suc, & est de facile digestion: aussi les Auteurs le regardent-ils comme propre à guérir les coliques qui proviennent des mauvaises digestions. De plus, comme il purifie le sang, on s'en sert en aliment contre la galle & les autres maladies de la peau.



C O L U M B A.

ENtre les diverses espèces de Pigeons connues des amateurs en ce genre, qui se font de leur multiplication une affaire sérieuse sans y rien épargner, & qui par la combinaison des mélanges savent en tirer une infinité de variétés toutes plus curieuses les unes que les autres, il y en a deux qui sont principalement usitées en Médecine, & que par cette raison nous allons décrire, toujours d'après *Willughby* dont l'Ornithologie est un chef-d'œuvre; savoir, le Pigeon domestique, & la Tourterelle.

Le Pigeon domestique ordinaire ou commun; *Columba*, Offic. Lemer. 263. *Columba domestica*, Schrod. 316. Dal. Pharm. 426. Belon des Ois. 314. Aldrov. Ornith. 2. 462. Schwenckf. Aviar. Siles. 237. Jonst. de Avib. 62. *Columba*, sive *Columbus*, Ind. Med. 39. *Columba vulgaris*, Gesn. de Avib. 245. Alb. Ornith. 39. *Columba domestica*, Livia, Charlet. Exer. 84. *Columba vulgaris*, Livia, Merr. Pin. 174. *Columba domestica seu vulgaris*, Willughb. Ornith. 131. Raij Synop. Method. Av. 59. *Columba*

cœrulescens, *collo nitido*, *macula duplici alarum nigricante*, Linn. Faun. Suec. 174. *Columba cicur*, seu *Cellaris*, Nonnull.

Cet Oiseau pèse treize onces. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue treize pouces de long, & depuis une extrémité des ailes étendues jusqu'à l'autre extrémité vingt-six pouces de large; le bec grêle, pointu, longuet, semblable à celui du Vanneau ou du Pluvier, mou & comme farineux au-dessus des narines, du reste brun; la langue ni dure; ni fendue en deux, mais aiguë & molle; l'iris des yeux d'un jaune-roux; les jambes en devant revêtues de plumes presque jusqu'aux doigts; les pieds & les doigts rouges; les ongles noirs; la tête d'une couleur cendrée-bleuâtre; le col orné de couleurs variées ou changeantes & éclatantes, selon qu'il est différemment exposé à la lumière; le jabot rouffâtre; le reste de la poitrine & le ventre cendrés; le bas du dos un peu au-dessus du croupion, blanc, cendré près des épaules, du reste noir, mêlé néanmoins de quelques nuances de cendré; vingt-trois grandes pennes à chaque aile, dont les extérieures sont brunes, & les autres noirâtres en ce qui paroît à la

140 QUATRIEME CLASSE,
vûe; ce qui est couvert par les plumes du
second rang, cendré; les plumes qui re-
couvrent les dix premières grandes pen-
nes, obscurément cendrées, les pointes
des autres presque jusqu'au corps & les
barbes intérieures près du tuyau cen-
drées, les extérieures noires; le dessous
des aîles vers les racines des grandes
pennes très-blanc; la queue composée
de douze pennes longues de quatre pou-
ces & demi; cependant celles du milieu
sont tant soit peu plus longues que celles
des bords; les sommités de toutes, noi-
res; les deux extérieures au-dessous du
noir blanches au côté extérieur du tuyau,
du reste toutes cendrées, & d'une cou-
leur plus obscure en dessous; les plumes
couchées immédiatement sur la queue,
cendrées; le jabot grand, qu'on a trouvé
rempli de graine de Gremil; les appen-
dices intestinales très-courtes, vû qu'elles
excèdent à peine un quart de pouce. Le
Pigeon que nous venons de décrire étoit
fémelle. Cette espèce varie fort souvent
en une couleur blanche. Le genre des
Pigeons ne pond que deux œufs à chaque
cuvée. Selon *Aldrovande*, les jeunes
Pigeons ne s'accouplent jamais avec leur
fémelle sans la baiser auparavant: mais
les vieux ne baisent la leur que la pre-

mière fois. Le sexe se connoît très-aisément par la voix, sur-tout dans les Pigeons domestiques; car les femelles ont la voix fort grêle, & les mâles l'ont beaucoup plus grave. *Aristote*, & après lui *Plin* & *Athenée*, disent que le propre des Pigeons est de ne point renverser le col quand ils boivent, mais de boire largement comme font les bêtes de charge. *Albert le Grand* fixe à vingt ans le terme de la vie des Pigeons. Pour ce qui concerne les Pigeons domestiques, un homme digne de foi, dit *Aldrovande*, m'a rapporté avoir ouï dire à son père qui étoit fort curieux en Pigeons & en autres Oiseaux, qu'il avoit gardé vingt-deux ans un Pigeon qui avoit toujours fait des petits, excepté les six derniers mois qu'il avoit choisi la vie célibataire en quittant sa femelle. *Aristote* leur donne quarante ans de vie. Selon *Crescentienfis*, la fiente de Pigeon est très-bonne pour les plantes & pour les semences. On peut la répandre sur la terre toutes les fois qu'on sème quelque grain, conjointement avec la semence, & même après, en toute saison; & chaque hottée de cette fiente équivaut à une charretée de fumier de Mouton. Nos Laboureurs répandent aussi de cette fa-

142 QUATRIEME CLASSE,
çon par les champs du fumier de Pigeon,
soit avec la semence même, soit séparé-
ment.

Il est dit dans l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Tome premier, page 140*, qu'en disséquant deux Pigeons, on remarqua que leur Œsophage est capable d'une dilatation plus grande que celui des autres Oiseaux, & qu'en soufflant dans leur Apre-Artère, on fait enfler leur jabot, sans que l'on sache par quels conduits l'air y peut entrer. L'usage de cette mécanique paroît avoir rapport à la nourriture que les Pigeons avalent pour la porter à leurs petits. Si elle étoit ferrée & comprimée dans leur Œsophage, elle s'y digérerait ou s'y altérerait du moins considérablement, avant qu'ils fussent arrivés à leurs nids; car le mouvement de compression est une des principales causes de la digestion: mais la dilatation de l'Œsophage & l'air dont le jabot s'enfle, mettent en sûreté ce qui y est en réserve.

Les Pigeons, comme il a déjà été observé, ne font pour l'ordinaire que deux œufs tout blancs à chaque ponte, dont l'un produit un mâle & l'autre une femelle; quelquefois aussi il en naît deux mâles, ou deux femelles. Pour pondre

chaque œuf, il faut un nouvel accouplement. La femelle pond le plus souvent l'après-midi. Dès qu'elle a pondu ses deux œufs, elle se met à les couvrir de façon que pendant quinze jours complets, non compris les trois jours employés pour la ponte, elle couve depuis trois ou quatre heures après midi jusqu'au lendemain matin sur les neuf à dix heures que le mâle prend sa place jusqu'à quatre heures du soir, tandis que la femelle va chercher à manger & se reposer : puis elle revient à l'heure dite relever son mâle qui lui cède la place pour jusqu'au lendemain ; & ainsi de suite jusqu'à ce que les petits soient éclos. Si durant la couvaïson la femelle tarde trop à revenir, le mâle va la chercher, & la pousse à son nid. La femelle en fait autant au mâle quand il est paresseux. Les deux Pigeonneaux éclos n'ont pas besoin de rien manger pendant trois ou quatre jours, mais seulement d'être tenus bien chaudement. C'est la femelle qui se charge seule de les couvrir pendant ce temps-là sans sortir du nid, si ce n'est pour quelques momens qu'elle va prendre un peu de nourriture. Après quoi ils les nourrissent durant une huitaine de jours d'alimens à demi digérés comme

144 QUATRIEME CLASSE ,
de la bouillie , qu'ils leur soufflent ou
dégorgent une , deux ou trois fois par
jour , suivant le besoin ; enforte que le
mâle souffle communément la petite fé-
melle , & la femelle le petit mâle : peu
à peu ils leur donnent une nourriture
plus solide à proportion de leurs forces.
Les bons Pigeons de volière font douze
cuvées par an , quelquefois treize. Ils
ont toujours à la fois des œufs & des pe-
tits pour ne point perdre de temps ; &
quand les petits sont en état de voler , le
père les chasse du nid , & les oblige
d'aller chercher eux - mêmes leur vie.
Quand la femelle s'est laissée cocher par
un mâle étranger , le sien se dépîte , &
n'en faisant aucun cas il ne la veut plus
voir ; ou s'il en approche , c'est pour la
châtier. On a vû deux mâles mécontents
respectivement de leur femelle faire en-
tre eux un échange , & vivre ensuite en
bonne intelligence dans leur nouveau
ménage.

Les Pigeons aiment à se baigner , & à
se rouler dans la poussière , pour se déli-
vrer des puces & des poux qui les in-
commodent. Ils se nourrissent de fro-
ment , de farrazin , d'orge , de vesce ,
de pois , de chenevi , de panis , d'yvraie ,
& d'autres grains. Ceux de Colombier
cherchant

cherchant leur vie dans les champs, & le maître ne les nourrit à ses dépens que pendant quelques mois d'hiver, où la terre reste long-temps couverte de neige: aussi sont-ils bien moins féconds que les Pigeons de volière qu'on nourrit abondamment. Ils volent très-rapidement, sur-tout lorsqu'ils se sentent poursuivis par l'Epervier, par le Milan, ou par quelque autre Oiseau de proie. Outre le vol, ils ont la vue & l'ouïe excellentes; ce sont les seules armes que la nature leur a données pour se défendre. Ils sympathisent avec l'homme & avec la volaille, mais non pas avec la Cresserelle; ils tremblent à l'aspect de cet Oiseau de rapine, sachant qu'il ne les épargne pas quand il peut les attraper. C'est un Proverbe que les Pigeons n'ont point de fiel: mais le Proverbe est faux tant moralement que physiquement. Ils sont colères, & se battent souvent jusqu'à la mort; & Galien se mocque avec raison de ceux qui prétendent que ces Oiseaux n'ont point de vésicule du fiel.

Le Pigeon domestique ou privé s'appelle en Grec *Peristera Oikidia*; en Italien *Colombo domestico*; en Allemand *Hausse-Taube*; en Anglois *Common Pigeon* ou *Dove*; en Suédois *Dufwa*. Le

Tome III.

G

146 QUATRIÈME CLASSE,
mot *Pigeon* ou *Pigeonneau* vient du Latin
Pipio, qui signifie la même chose.

Le Pigeon contient beaucoup d'huile & de sel volatil, & médiocrement de parties terrestres. Cet Oiseau est d'un grand usage parmi les alimens, sur-tout quand il est jeune. Sa chair est alors tendre, succulente, facile à digérer, & elle nourrit beaucoup : mais à mesure qu'il avance en âge, elle devient plus sèche, plus massive, & de plus difficile digestion ; elle est même pour lors propre à produire des humeurs grossières & mélancoliques. C'est apparemment pour cela que plusieurs Auteurs ont condamné l'usage du Pigeon, le regardant comme peu salutaire : mais ce blâme est trop général, & l'on ne peut refuser aux Pigeonneaux, sur-tout à ceux de volière, d'être un très-bon manger & qui se digère facilement. Ils conviennent en tout temps, à toute sorte d'âge & de tempérament : cependant, comme leur chair resserre un peu le ventre, les personnes mélancoliques & bilieuses doivent en user plus sobriement que les autres.

Quant aux usages de cet Oiseau en Médecine, on employe non-seulement le Pigeon entier, mais encore son sang & sa fiente. On ouvre par le dos dans

sa longueur un Pigeon vivant , & on l'applique tout chaud sur la tête dans l'Apoplexie , dans la Léthargie , dans la Phrénésie , & dans les fièvres malignes. On l'applique aussi à la plante des pieds quand la fièvre maligne est jointe à la Phrénésie , pour faire une révulsion de l'humeur qui attaque le cerveau. Nous en avons vû de très-bons effets dans ce cas-là , de même que quand il est mis sur le côté douloureux dans la Pleurésie. Il agit dans toutes ces occasions en ouvrant les pores de la peau par ses parties volatiles ; ce qui augmente la transpiration , & donne issue aux humeurs arrêtées dans l'endroit affecté : de plus , en atténuant ces humeurs & en les écartant , il les fait rentrer dans le torrent de la circulation , & par-là dégage la partie embarrassée. Nous ne savons pas pourquoi les Modernes négligent ce remède , qui nous a souvent mieux réussi que d'autres qui étoient plus vantés. Le sang de Pigeon récemment tiré & encore tiède est employé pour adoucir les âcretés des yeux , & pour en guérir les playes nouvellement faites. On préfère celui de Pigeon mâle , qui a été tiré de dessous l'aîle , comme étant le plus spiritueux. Quelques Auteurs recommandent la tu-

148 *QUATRIEME CLASSE,*
nique interne du gésier desséchée & pul-
vérisée contre la dysenterie : mais nous
avons l'Ipecacuanha, remède bien plus
efficace qui nous a fait oublier celui-ci.

La fiente de Pigeon contient beau-
coup de nitre, ou de sel ammoniac; ce
qui la rend chaude, discussive, & réso-
lutive : elle pousse par les urines, &
convient aux hydropiques, & à ceux
qui sont attaqués de la Gravelle. La fa-
çon de s'en servir contre ces maladies
est de la calciner, & d'en faire ensuite
une lessive avec de l'eau simple pour ser-
vir de boisson ordinaire. Quelques-uns
y ajoutent les cendres de Sarmant & de
Genest pour la rendre plus efficace. On
la donne aussi en substance dans les mê-
mes maladies, & la dose en est d'un à
deux scrupules dont on fait un bol avec
quelque syrop; ou bien, on fait infuser
cette poudre pendant la nuit dans un
petit verre de bon vin : on passe le tout
le lendemain par un linge sans expres-
sion, & l'on donne la colature au ma-
lade. Outre ces usages internes, la fiente
de Pigeon en a d'autres à l'extérieur :
comme elle est très-chaude à cause du
sel Ammoniacal nitreux dont elle abon-
de, elle brûle & rougit la peau si on la
laisse dessus un certain temps. On trouve

dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Dé-
curie seconde*, *Année V*, *Appendix*,
page 76, que de la fiente de Pigeon
étant tombée dans les yeux d'un enfant,
il en étoit devenu aveugle, & que le
feu avoit pris de lui-même à un mon-
ceau de fumier de Pigeon échauffé par
les rayons du soleil. Tout cela prouve
l'activité de cette fiente, & c'est pour
cette raison qu'on l'employe dans les
emplâtres & les cataplasmes caustiques
& rubéfiants. On la pile, on la tamise,
& on la mêle ensuite avec la semence de
Cresson, ou de Moutarde, pour appli-
quer dans les maladies Chroniques, tel-
les que la Goutte froide, la Migraine,
le Vertige, & les douleurs habituelles
de côté, du col, des lombes; enfin
dans tous les cas où les vésicatoires con-
viennent, & où l'on veut les adoucir
pour ménager la sensibilité du malade.
Ettmuller assure qu'elle guérit les écrouel-
les étant appliquée dessus avec un mé-
lange de farine, d'orge & de vinaigre;
& que mêlée avec l'huile & le vinaigre,
elle dissipe promptement les tumeurs
séreuses & œdémateuses qui se forment
quelquefois dans les articulations.

Prenez de la fiente de Pigeon calci-

G iij

350 *QUATRIEME CLASSE,*
née, un gros ; du Saffran pulvérisé,
douze grains.

Mêlez le tout avec un peu de Syrop
des cinq racines apéritives pour
former un bol diurétique à prendre
dans du pain à chanter.

Prenez de la fiente de Pigeon, & de
la semence d'Anis, de chacune
quatre onces ; de l'écorce récente
d'Oranges, deux onces.

Versez sur le tout de bon vin de
Bourgogne, quatre livres, & lais-
sez ensuite macérer pendant vingt-
quatre heures ; puis distillez au
Bain-Marie les deux tiers de la li-
queur que vous garderez dans des
bouteilles pour l'usage.

Cette liqueur est très-recommandée
pour pousser les urines, pour net-
toyer les reins des glaires & des
gravieres, & contre la colique.

La dose en est d'une cuillerée à bou-
che qu'on peut couper avec de
l'eau.

Prenez de la fiente de Pigeon pulvéri-
fée, quatre onces ; du Saffran, une
demi-once ; du Mithridate, de la
Thériaque & de la semence de
Moutarde, de chacun une once.

Mêlez le tout, & ajoutez-y une suffisante quantité de Térébenthine, pour faire un Cataplasme anti-pestilentiel, propre à appliquer sur les Bubons, & les amener à maturité.

Prenez de la racine de Raifort sauvage, de l'Ail, des sommités de Rue, & de la fiente de Pigeon, de chacun une once.

Pilez le tout dans un mortier en l'arrosant de vinaigre.

Ajoutez-y sur la fin de bonne Moutarde à manger, trois onces.

Faites du tout un Cataplasme contre la Goutte remontée, qu'on appliquera sous la plante des pieds, & qu'on renouvellera lorsqu'il sera sec.

La Tourterelle; *Turtur*, Offic. Schrod. 324. Dal. Pharm. 427. Lemer. 897. Merr. Pin. 175. Belon des Ois. 310. Gesn. de Avib. 267. Schwenckf. Aviar. Siles. 362. Charlet. Exer. 85. Aldrov. Ornith. 2. 505. Jonst. de Avib. 64. Willughb. Ornith. 134. Raij Synop. Method. Av. 61. Albin. Ornith. 43. *Columba collo utrinque albo, ponè macula fusca*, Linn. Faun. Suec. 175. *Turtur vulgaris*, Quorumd.

Cet Oiseau a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue douze pouces de long, & depuis une extrémité des aîles étendues jusqu'à l'autre vingt & un pouces de large; le bec grêle, long d'environ un pouce depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche, d'un bleu-brun en dehors, rougeâtre en dedans; la langue petite, entière; l'iris des yeux d'un rouge-jaune; l'œil entouré d'un cercle nud rouge comme dans plusieurs Oiseaux de ce genre; les pieds rouges; les ongles noirs; les doigts fendus jusqu'au fond; le côté intérieur de l'ongle du doigt du milieu affilé en pointe; la tête & le milieu du dos bleux ou cendrés, de la couleur du Pigeon ordinaire; l'entre-deux des épaules & le croupion d'un roux sale; la poitrine & le ventre blancs; la gorge teinte d'une belle couleur vineuse; les côtés du col joliment ornés de belles plumes blanches par le bout, du reste noires, qui font une espèce de collier; les grandes pennes extérieures des aîles brunes, les moyennes cendrées, & les intérieures rouffes aux bords; les pennes du second ordre cendrées; celles des moindres rangs noires; la queue composée de douze pennes, dont l'extérieure de part & d'autre a

l'extrémité blanche, ainsi que les barbes extérieures près du tuyau ; car les barbes intérieures sont d'un cendré-noirâtre ; aux suivantes le blanc diminue peu à peu, jusqu'à manquer tout-à-fait aux deux du milieu ; la queue entière longue de quatre pouces trois quarts ; les testicules grands, longs d'un pouce ; les intestins longs de vingt-six pouces ; les appendices cœcales très-courtes ; le jabot grand, où l'on a trouvé du chenevi ; le ventricule musculeux ; l'œsophage dilaté au-dessus du ventricule en un follicule glanduleux.

Nous dirons librement, dit *Belon* ; que comme quelques-unes ont pensé que les Tourterelles se cachent & perdent leurs plumes en hyver, nous les avons vues l'hyver en Egypte lorsqu'elles sont absentes de chez nous. Ainsi, sauf meilleure opinion, elles sont absolument passagères, & nous croyons qu'il n'en reste aucune en France, à moins qu'elle ne soit enfermée dans une volière, ou infirme : & s'il étoit vrai qu'elles se dépouillassent & mangeassent leurs plumes, où se tiendroient-elles en hyver ? Nous devons donc penser qu'elles le feroient aussi bien en cage qu'ailleurs. Il pourroit peut-être arriver que cela se fît en quel-

G v

que contrée de la Grèce, comme au pays d'*Aristote* : mais c'est une chose rare ailleurs ; & quoiqu'on ait dit des Hironnelles, des Milans, des Grues, & de plusieurs autres Oiseaux semblables, qu'ils se tiennent cachés dans quelque saison de l'année en certains endroits de nos contrées, nous serions d'opinion qu'ils sont passagers d'un lieu à l'autre, chose qui nous a paru assez manifeste dans nos voyages. Les corps des Animaux ont besoin de nourriture pour se maintenir ; & ainsi il est difficile qu'ils puissent vivre si long-temps sans manger ; car les bêtes terrestres qui se cachent dans des trous en hyver, font des amas durant l'été pour leur provision d'hyver. Quant aux Serpens, ils sont d'un autre tempérament, qui peut durer plus long-temps sans manger que les Oiseaux. Les Tourterelles ont le renom d'être chastes, & de ne plus chercher compagnie quand l'une des deux est morte. *Aristote* a écrit qu'elles vivent huit ans. La Tourterelle a beaucoup de marques approchantes du naturel des Pigeons, tant pour se nourrir que pour boire. Il est possible qu'elles pondent deux fois l'an, une fois en ce pays-ci, & une autre fois dans les régions chaudes ; car nous les avons en

Europe seulement pendant l'été. Elles font leur nid à la sommité des arbres, & éclosent deux petits. La Tourterelle vole encore plus roide que les Ramiers & les Bizets; elle est de moindre taille, & moins souvent prise par les Oiseaux de proie. Les Tourterelles ont la voix haute; mais elles ne chantent que quand elles sont en amour: celles qu'on nourrit en cage ne suivent point la loi des sauvages; car elles font plusieurs fois des petits par an, & sont de couleur blanche.

La Tourterelle vole en troupe quand elle vient, & quand elle s'en va; elle annonce le printemps par son arrivée; elle aime les lieux champêtres, solitaires, montagneux, sablonneux; elle niche sur les arbres: son nid est plat & fait de bois sec menu, où elle pond deux œufs oblongs tout blancs; elle descend souvent dans les jardins & les vergers pour chercher sa vie, ou de quoi nourrir ses Tourtereaux; elle vit de toutes sortes de grains; elle aime sur-tout le Millet. La Tourterelle gémit comme font les Pigeons; mais son gémissement est plus importun. Sa chasteté a passé en proverbe. On a prétendu que si l'une des deux vient à mourir, l'autre ne convole

point à de secondes nôces ; qu'elle vole seule le reste de ses jours , ne faisant plus que gémir ; qu'elle ne se perche plus sur des branches vertes , & qu'elle ne veut plus boire d'eau claire , de peur d'y voir son image qui lui rappelant le souvenir de sa compagne renouvelleroit sa douleur ; qu'enfin dans tout ce qu'elle fait elle donne des signes qui tendent à exprimer le deuil , la viduité , & la solitude où elle est réduite. Mais tout ceci est beau dans la spéculation , & démenti par l'expérience. Les Tourterelles se prennent de plusieurs façons. *Columelle* , *Varron* & *Pallade* nous enseignent la manière de les engraisser. Selon *Scaliger* , elles s'engraissent si étonnamment , que la graisse les étouffe. *Aristote* dit que le mâle ne peut que difficilement se distinguer de la femelle , si ce n'est par l'inspection des parties intérieures. *Turner* nous apprend que les Tourterelles sont beaucoup plus fréquentes en Allemagne qu'en Angleterre. En Suède elles ne se trouvent point à la campagne. *Pline* appelle les Tourterelles *trimestres* , comme si elles ne demeuroient avec nous que trois mois ; mais il auroit bien pû les appeller *semestres* , attendu qu'elles restent ici six mois de l'année.

La Tourterelle, dite autrement *Tourte*, *Tourtourelle*, *Tortorelle*, *Turturelle* ou *Turtrelle*, se nomme en Grec *Trugôn*; en Italien *Tortola* ou *Tortora*; en Allemand *Turtel-Taube*; en Anglois *Turtle-Dove*. Or tous ces noms, ainsi que le Latin, ont été formés de sa voix.

La Tourterelle contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau est estimé parmi les alimens. Sa chair est tendre; elle fournit un bon suc, & est facile à digérer; ce qui fait qu'elle convient en tout temps & à toute sorte de tempérament, pourvu qu'on n'en use point avec excès. On doit choisir la Tourterelle jeune, tendre, grasse & bien nourrie; car quand elle vieillit, sa chair devient massive & coriace, en sorte qu'elle n'est plus propre qu'à faire du bouillon.

Quant à ses usages en Médecine, ils sont les mêmes que ceux du Pigeon. Elle est recommandée spécifiquement pour arrêter le flux menstruel immodéré, & contre la dysenterie. On en fait un extrait dont la dose est depuis quatre jusqu'à six grains dans ces maladies. D'autres contre la dysenterie, après avoir vuïdé une Tourterelle, enferment dans son ventre deux gros de mastic, &

158 QUATRIEME CLASSE,

la font ainsi rôtir à la broche. Quand l'Oiseau est rôti, on le met dans un pot de terre bien fermé, & on le fait dessécher jusqu'à ce qu'il puisse être réduit en poudre. La prise de cette poudre est d'un demi gros à un gros tous les matins, incorporé avec un peu de conserve ou de syrop de Roses sèches. La graisse qui tombe en rôissant est émolliente & résolutive : on s'en sert en liniment pour fortifier les nerfs, & contre la colique néphrétique, la goutte, & les douleurs de rhumatisme.

C O R V U S.

C Orbeau; *Corvus*, Offic. Schrod. 317. Dal. Pharm. 423. Lemer. 281. Belon des Ois. 230. Gesn. de Avib. 294. Schwenckf. Aviar. Siles. 244. Jonst. de Avib. 23. Charlet. Exer. 75. Merr. Pin. 171. Aldrov. Ornith. 1. 694. Willuglib. Ornith. 82. Raij Synop. Method. Av. 39. Alb. Ornith. 19. *Corvus ater*, dorso *cærulescente*, Linn. Faun. Suec. 69. *Corvus simpliciter*, seu *genuinus*, Nonnull.

Cet Oiseau pèse trente-quatre onces : il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue vingt-cinq pouces de long,

& depuis l'extrémité d'une des ailes jusqu'à l'autre quand elles sont étendues en sens contraire, quatre pieds de large; le bec robuste, gros, pointu, très-noir; la mâchoire supérieure un peu crochue, moins cependant que dans le genre accipitrin; l'inférieure droite; la langue large, fendue en deux, hérissée, noirâtre en dessous; la prunelle entourée comme d'un double cercle, dont l'extérieur est d'un cendré-blanc, & l'intérieur d'un cendré-brun; les narines couvertes de poils un peu roides, fléchis de la tête en en-bas; tout le corps noir, avec une certaine couleur bleue luisante qui se remarque sur-tout à la queue & aux ailes; le ventre d'une couleur plus claire tirant un peu sur le brun; le milieu du dos revêtu seulement de duvet, car les longues plumes des épaules couvrent tout le dos; vingt grandes plumes à chaque aile, dont la première est plus courte que la seconde, la seconde que la troisième, la troisième enfin que la quatrième qui est la plus longue de toutes; les tuyaux de toutes depuis la sixième jusqu'à la dix-huitième étendus au-delà des barbes de chaque plume, & terminés en pointes aiguës; la queue longue de neuf pouces, composée de douze

pennes, dont les extérieures sont insensiblement plus courtes que les intérieures; les ongles crochus, grands, principalement ceux de derrière; le doigt extérieur lié à celui du milieu presque jusqu'à la première articulation; le foye divisé en deux lobes; la vésicule du fiel ample, adhérente aux intestins; les intestins longs de quarante-trois pouces; les appendices cœcales longues d'un pouce; le gosier dilaté au-dessous du bec en une certaine poche, dans laquelle l'Oiseau porte de la nourriture à ses petits; l'estomac ridé en dedans. Il mange de tout; il ne se nourrit pas seulement de grains & d'insectes, mais aussi des charognes de Quadrupèdes, de Poissons, d'Oiseaux; bien plus, il prend des Oiseaux vivants, & les met en pièces à la manière des Oiseaux de proie, Nous en avons vû un ou deux blancs. *Aldrovande* fait mention de Corbeaux de diverses couleurs, & dit qu'il s'en trouve fort souvent en Angleterre: mais il s'est trompé sans doute; car on en observe très-rarement chez nous; & de-là vient qu'on les promène de tous côtés pour les faire voir en spectacle comme des prodiges rares. Pour nous, nous croirions plutôt qu'il s'en trouve de

blancs dans les régions montagneuses ou Septentrionales qui sont couvertes de neige la plus grande partie de l'année ; car les autres Animaux y changent aussi leurs couleurs naturelles en blanc , comme par exemple les Ours , les Renards , les Lièvres , les Perdrix , les Merles , soit que cela se fasse par la force de l'imagination qui contemple perpétuellement la neige , ou par le froid de l'Atmosphère qui altère les couleurs. On prétend que le Corbeau se peut apprivoiser & dresser pour la Fauconnerie. Les Corbeaux abondent non-seulement dans une contrée , mais par tout ; ils supportent facilement tous les changemens d'air ; ils ne craignent ni le froid ni le chaud , mais ils demeurent volontiers par-tout où ils trouvent de la nourriture en abondance ; & bien qu'on les dise amis de la solitude , ils habitent & font leur nid assez souvent au milieu des villes même les plus peuplées , à ce que dit *Aldrovande* , & comme l'expérience le confirme. Or ils font leur nid sur les arbres les plus élevés , ou dans de vieilles Tours , au premier Printemps , c'est-à-dire , au commencement de Mars chez nous en Angleterre , & quelquefois plutôt. Ils font à chaque ponte quatre , cinq , & quelque-

fois même six œufs, qui sont d'un verd pâle tirant sur le bleu parfemés de taches & de rayes noirâtres. Ce qu'on rapporte de la longue vie des Corbeaux d'après *Hesiodé*, est sans doute fabuleux. Mais en général nous avons déjà dit & prouvé par quelques exemples que tous les Oiseaux vivent long-temps ; & nous ne nions pas que dans le genre des Oiseaux les Corbeaux excellent pour la durée.

Le vulgaire s'imagine faussement que la Corneille est la femelle du Corbeau. Dans le genre Corbin, dit *Belon*, le Corbeau est le plus grand, & après lui la Grole ou le Freux ; puis la Corneille noire, dite petit Corbin. Sa principale nourriture est de la charogne : aussi la Nature lui a-t-elle donné un bec gros, pointu, un peu vouté, noir, tranchant par les bords, & barbu à la racine. Son cri est épouventable ; & parce qu'il vit de toute sorte d'ordures, il est le seul entre tous les Oiseaux dont nous ayons coutume de ne point manger la chair : & cependant nous ne nous abstenons pas de manger ses petits. Un Corbeau est à peu-près aussi gros qu'un Aigle, de couleur noire exquise. Les Grecs l'ont nommé *Corax* à cause de son cri. Il prononce fort bien *Colas*, & ap-

prend à parler, d'où vient que le vulgaire le nomme aussi *Colas*. Il est connu d'un chacun. Il est maintenant défendu aux Habitans d'Angleterre sur peine de grosse amende, de faire aucune violence aux Corbeaux, d'autant qu'ils se nourrissent en leur pays de charogne dont ils les délivrent, qui autrement pourroit empuantir l'air, comme aussi des Poissons que la Mer a jettés sur le rivage. Les Corbeaux chassent du nid leurs petits quand ils peuvent voler, & enfin hors du canton; car ils veulent se maintenir en un pays où il y ait suffisante étendue pour leur vivre; & si leurs petits y demeuroient, ils pourroient les affamer. Le Corbeau se bat avec le Milan qui est son ennemi, parce qu'il lui ravit sa viande. *Plin*e fait mention d'un fameux Corbeau à Rome, qui sous *Tibère* fit grand bruit. Le Corbeau a la langue grosse & large par le bout, bien arrondie à la racine: c'est pourquoi il lui est facile de bien prononcer. Ses pennes servent à faire des touches pour frapper les cordes des Epinettes, & aux Artillers pour empenner les traits.

Un ancien Auteur dit qu'entre les Corbeaux la femelle seule couve, & que le mâle lui apporte alors de la nourriture.

On a même remarqué que la femelle est beaucoup plus grasse que le mâle dans le temps de l'incubation ; c'est que le mâle marque un si grand amour conjugal, qu'il se laisse presque mourir de faim pour fournir d'autant plus de nourriture à la femelle. D'autres disent, mais sans fondement, que les petits des Corbeaux nouvellement éclos passent sept jours dans l'abandon & sans aliment jusqu'à ce qu'ils noircissent, & qu'alors les père & mère leur apportent beaucoup de nourriture à proportion du jeûne qu'ils ont souffert. Il n'est pas moins ridicule de dire qu'ils s'accouplent par le bec, de même que l'ibis, la Gelinotte, & le Coq de Bruyère. L'erreur est venue de ce que les Corbeaux se caressent & se baisent mutuellement comme font les Pigeons avant que de s'accoupler.

Le Corbeau est naturellement voleur ; & quand il trouve de la vaisselle d'argent, ou de l'argent monnoyé, il a soin de cacher quelque part ce qu'il a volé. Il est hardi ; il mange les Poulets & les Canetons dans les basses cours. Son vol est pesant ; mais en récompense il a l'odorat très-fin ; il sent les charognes de fort loin ; & s'il est vrai, comme les personnes superstitieuses se l'imaginent, que

cet Oiseau en volant par-dessus les maisons ou en les fréquentant, présage la mort de quelqu'un, ce sera sans doute par une odeur cadavereuse qu'il sent dans l'air à l'aide de son odorat subtil, laquelle s'exhale des corps malades qui ont au dedans d'eux les principes d'une mort prochaine. Son croassement est rude à faire peur. M. *Linnaeus* observe que les Suédois regardent le Corbeau comme sacré, & que personne n'oseroit le tuer. Il ajoûte que dans les Provinces Méridionales de la Suède il vole en hauteur quand le Ciel est serain, & qu'il jette alors un cri singulier qui se fait entendre au loing, c'est-à-dire, *Clong*. Comme il a le gosier très-large, il a aussi la facilité de revomir les os qu'il a avalés. Les Corbeaux vont ordinairement deux à deux, & quand une paire de Corbeaux a pris possession d'un Bois, les Corneilles n'oseroient s'y établir. On a remarqué, dit M. *Anderson*, dans plusieurs petites isles situées aux environs de l'Islande, principalement dans celles qui ne sont pas habitées, que sur chacune il ne se trouve qu'une seule couple de vieux Corbeaux, qui s'étant emparés de tout le district s'y maintiennent de force. Ils attaquent les autres Corbeaux qui veu-

lent s'y établir, & ne les quittent qu'après les avoir chassés de leurs états, comme font les Aigles. *Jonston* dit que les mœurs des Corbeaux sont admirables ; qu'ils vivent ensemble mâle & femelle des trente à quarante ans, gardant fidèlement les loix du mariage, & que l'un des deux étant mort, l'autre demeure veuf le reste de ses jours. Mais cette prétendue fidélité n'est rien moins que vraie.

Les Corbeaux blancs ont toujours passé pour un de ces phénomènes qui sont rares dans la Nature. *M. Klein*, l'un des plus profonds & en même temps des plus sincères Naturalistes de notre siècle, dit dans son *Prodrôme de l'Histoire des Oiseaux*, avoir vû un Corbeau blanc. *Jean Caius* a vû aussi en 1548 dans le Duché de Cumberland, deux Corbeaux blancs qui avoient été pris dans le même nid & dressés à la chasse comme des Eperviers. Le Docteur *Gabriel Clauderus* a donné dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie 2*, *Année V*, page 378, l'observation suivante : un curieux nourrissoit chez lui un jeune Corbeau qui d'abord étoit noir ; mais au retour du printemps il lui croissoit aux aîles trois ou quatre plumes blanches comme neige, qui lui déplaisoient apparemment,

puisqu'il ne cessoit de travailler à les arracher avec le bec; & comme ces plumes étoient profondément enracinées, il ne pouvoit en venir à bout que difficilement & par un effort de trois ou quatre jours, même avec une hémorrhagie considérable, capable d'exciter notre commisération. Au reste le pauvre misérable s'étoit donné une peine inutile; car au printemps suivant de semblables plumes blanches ne manquoient pas de lui revenir de la même façon: nouveau travail par conséquent pour les arracher. Ceci dura l'espace de quelques années, jusqu'à ce qu'une mort violente mît fin à ses peines. On peut consulter ce qui est rapporté dans les *Mémoires de Médecine de Coppenhague* par *Thomas Bartholin* touchant les Corbeaux noirs & blancs des isles de Fero.

Le Docteur *François Paullini* dans les mêmes *Ephémérides*, *Décurie 2*, *Année 6*, *page 68 de l'Appendix*, nous apprend le secret de faire des Corbeaux blancs. Mon père, dit-il, se vante dans ses *Manuscrits* d'avoir appris ce secret d'un Juif qui avoit vendu assez chèrement à la foire de Francfort huit Corbeaux d'un beau blanc, & qui le lui avoit révélé à condition qu'il ne le communiqueroit à

personne. Or mon père marque bien qu'il lui a tenu parole, mais il ne dit point s'il en a fait l'expérience. Quoiqu'il en soit, que le Juif en ait fait accroire ou non, je le transcrirai ici de bonne foi d'après le Porte-feuille de mon père, d'autant plus que je fais que l'illustre M. *Jean-Daniel Horstius* a fait mention du même secret dans une de ses *Dissertations sur Hippocrate*. Prenez des œufs de Corbeau récemment pondus; car les plus frais sont les meilleurs. Frottez-les bien de graisse de chat blanc, comme aussi de la cervelle du même Chat. Mettez-les sous une jeune Poule toute blanche proche d'un Cellier, ou dans un autre bien éloigné du soleil; & couvrez ensuite cet endroit de draps blancs. Pour moi, j'avouerai que je n'en ai point fait l'expérience; la fera qui voudra.

Le Corbeau proprement dit s'appelle en Italien *Corvo*; en Espagnol *Cuervo*; en Allemand *Rabe*; en Flamand *Rave*; en Anglois *Raven*; en Suédois *Korp*. Or le mot François *Corbeau* vient du Latin *Corvus*. On nomme *Corbillarts* ou *Corbillats* les petits du Corbeau, comme l'on nomme *Cornillarts* ou *Cornillats*, *Cornillons* ou *Corneilleaux*, les petits de la Corneille.

Le

Le Corbeau contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau ne se mange pas plus que la Corneille à cause de la mauvaise odeur de sa chair, qui vient de ce qu'il ne se nourrit que de charognes, de Poissons morts, & d'autres immondices. Cependant le peuple & les pauvres pour qui tout est bon, mangent les jeunes Corbeaux lorsqu'ils sont encore tendres; & l'on assure que ces petits & le cerveau des grands sont bons pour l'Epilepsie & pour la Goutte. *Ettmuller* donne pour un spécifique contre le mal caduc la cendre des petits Corbeaux calcinés au sortir du nid. La dose en est d'un gros deux fois le jour dans de l'eau distillée de *Castoreum*. La graisse, le sang & les œufs de cet Oiseau noircissent les cheveux, suivant *Schroder* & *M. Lemery*. Les œufs, selon *Gabelkoverus*, se donnent au nombre d'un ou de deux dans la dysenterie, & la fiente pendue au col dans un petit sachet apaise la toux & la douleur de dents.

Prenez un vieux Corbeau que vous plumerez & vuiderez, en rejetant le bec & les pieds.

Farcissez-lui le ventre du cœur, du foye, des poumons & de la vésicule du fiel que vous en aurez tiré, en

Tome III.

H

170 QUATRIEME CLASSE;

y ajoutant du Galanga & de la sémence d'Anis, de chacun quatre onces.

Mettez-le ensuite dans un vaisseau de terre neuf luté avec de la pâte pour cuire à un four de Boulanger, après que le pain en aura été tiré.

Refaites la même chose jusqu'à trois fois, s'il est nécessaire, ayant attention qu'il se dessèche sans brûler.

Laissez-le ensuite refroidir, & réduisez-le en poudre.

La dose en est d'un gros tous les jours pendant du temps.

On peut l'incorporer avec du syrop de Pivoine pour en faire un bol dans du pain à chanter.

Ce remède est extrêmement recommandé contre l'Epilepsie,

C O T U R N I X.

CAille; *Coturnix*, Offic. Schrod. 317. Dal. Pharm 426. Lemer. 285. Belon des Ois. 264. Gesn. de Avib. 310. Schwenckf. Aviar. Siles. 247. Jonst. de Avib. 47. Charlet. Exer. 184. Merr. Pin. 173. Aldrov. Ornith. 169. Willughb.

Ornith. 121. Raij Synop. Method. Av. 58. Alb. Ornith. 28. *Tetrao pedibus nudis, corpore griseo maculato, linea superciliorum alba*, Linn. Faun. Suec. 173. *Perdrix nana* Theophrasto ; *Quiscula Quisquila, Qualea, Quaquila, seu Currelius*, Quorumd.

La Caille est d'une figure plus large & moins aplatie sur les côtés que le Râle de Genest. Elle a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue sept pouces & demi de longueur, & quatorze de largeur quand elles sont étendues ; le bec depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche long de près d'un pouce, d'une figure plus écrasée & plus platte que dans les autres Oiseaux du même genre ; la mâchoire inférieure noire, & la supérieure de couleur blanchâtre tirant sur le brun, pointue par le bout ; l'iris des yeux couleur de noisette ; une membrane clignotante ; le ventre & la poitrine d'un blanc sale tirant sur le jaune ; un certain mélange de roux à la gorge ; une large & longue raye noirâtre tendante en enbas au-dessous de la mâchoire inférieure ; une ligne blanchâtre au-dessus des yeux & par le milieu de la tête ; la tête noire, de façon néanmoins que les franges des plumes sont rousses ou cendrées, la par-

H ij

tie moyenne du dessous du col & de toutes les plumes qui recouvrent le dos marquée d'une ligne qui est d'un blanc-jaune; le reste de la plume bariolé de noir & de roux-cendré; sous les ailes une raye longue, blanche au milieu, rousse extérieurement de chaque côté avec un mélange de noir; les grandes pennes des ailes brunes, variées de lignes transversales d'un roux clair; les petits rangs de plumes à chaque aile presque d'une seule & même couleur roussâtre; la queue fort courte, longue d'un peu moins de deux pouces, composée de douze pennes, de couleur noirâtre, entrecoupée de lignes transversales d'un roux clair; les pieds pâles, couverts d'une peau divisée en écailles plutôt qu'en anneaux entiers; les plantes des pieds jaunes; les doigts extérieurs liés par une membrane à celui du milieu jusqu'à la première jointure; une vésicule du fiel; des testicules considérablement grands à proportion du corps; l'estomac musculeux, & au-dessus de l'estomac l'œsophage dilaté en manière de jabot, antérieurement glanduleux. Pour prendre les Cailles, on se sert de cette ruse. L'Oiseleur ayant tendu ses filets de grand matin, se cache au-dessous

dans les bleds ; puis il contrefait la voix
 de la Caille avec un Courcaillet. Le
 mâle s'imaginant que c'est la voix de la
 femelle qu'il entend accourt au plus vite ;
 & dès qu'il est entré dans le filet , l'Oise-
 leur se lève & se montre à lui. Ainsi
 l'Oiseau voulant s'envoler , donne dans
 le filet , & se prend. La Caille est un oi-
 seau fort lascif , aussi amoureux que la
 Perdrix , & fameux pour son libertinage
 obscène. Les mâles sont courageux ; ils
 aiment à se battre , & par cette raison il
 y a des gens qui ont coutume de les
 élever & dresser au combat à la manière
 des Coqs : aussi *Elien* observe-t-il qu'au-
 trefois à Athènes on prenoit tant de
 plaisir à voir ces sortes de combats , que
 tout le monde s'assembloit avec le plus
 vif empressement à ce spectacle comme
 à un combat de Gladiateurs ; & encore
 aujourd'hui , au rapport d'*Aldrovande* ,
 on en nourrit pour se battre dans quel-
 ques villes d'Italie , sur-tout à Naples.
 On peut voir dans cet Auteur la manière
 de les animer au combat. Les Cailles
 sont passagères ; & comme elles souffrent
 impatiemment les climats froids , elles
 s'en vont aux approches de l'hyver dans
 des pais plus chauds , en volant même
 au-delà des mers , comme le prouvent

les observations de *Belon*, auxquelles nous renvoyons le Lecteur curieux. Ceci est traduit de *Willughby*, à l'ordinaire.

La Caille, dit *Belon*, est connue d'un chacun. On a des observations infaillibles contre l'opinion du vulgaire, par lesquelles on peut bien prouver que les Cailles sont passagères; car nous nous sommes trouvés sur la mer Méditerranée en deux diverses saisons de l'année, en automne & au printemps, une fois lorsqu'elles s'en alloient, & l'autre fois quand elles s'en revenoient. Lorsque nous fîmes voile de Rhodes vers Alexandrie en Egypte, un grand nombre de Cailles volant du Septentrion au Midi furent prises dans notre Navire. Cela nous donna assurance que les Cailles sont passagères; car déjà auparavant nous en avions observé d'autres au printemps lorsque nous passions de l'isle nommée Zante pour aller à la Morée, autrement dite Négrepont; & là nous vîmes aussi que les Cailles venant du côté du Midi alloient au Septentrion pour y demeurer tout l'été. Alors on en prit un grand nombre avec divers autres Oiseaux passagers qui s'étoient pareillement rendus là dans notre Vaisseau. Nous mangeâmes même quelques-unes de celles que nous

avons prises, & nous trouvâmes dans leurs jabots du froment encore entier; ce qui étoit un signe qu'elles ne font pas long-temps à passer la mer. Nous convenons toutefois que les Cailles ne s'en vont pas toutes, & qu'il en reste quelques-unes, comme l'a dit *Aristote*; mais c'est une chose qui arrive rarement. Plusieurs les trouvant pèsantes, croient qu'elles ne s'en vont point; mais qu'elles se cachent l'hyver, & qu'elles vivent alors de leurs plumes; ce qui est faux. Sachant donc que la Nature leur a octroyé le don de savoir trouver le chemin, elles prennent leur volée plutôt de nuit que de jour, & s'en vont deux à deux s'élevant bien haut en l'air; car ayant pour ennemis plusieurs Oiseaux de proie, elles savent bien s'en garder. Lorsque nos champs sont dénués de chaumes & d'autres herbages qui leur donnent lieu de se cacher, & que les grains commencent à manquer, elles partent d'ici pour aller dans les régions lointaines, où suivant notre opinion les hommes font leurs moissons quand nous avons l'hyver: c'est pourquoi j'accorderai qu'elles passent aux Antipodes. Les Auteurs anciens Grecs & Latins nous font voir qu'elles s'en vont aussi - bien de leurs

H iv.

païs que des nôtres, comme d'Angleterre, d'Ecoffe, d'Irlande, de Hollande, d'Allemagne & d'autres parties Septentrionales, comme auffi de toute l'Asie, & de la Syrie. Nous avons diverses manières de les prendre felon diverses faifons; car à leur nouvel avènement, lorsque le bled est en verdure, & qu'elles s'entrecherchent mâle & femelle, on a moyen de les attirer aux filets. Les hommes ont inventé certains petits instrumens de cuir & d'os, nommés Courcaillets, qui peuvent exprimer la voix de la Caille, laquelle entendant le Courcaillet, pensant que ce soient les femelles & voulant les venir trouver, tombe dans les filets. Mais après l'été lorsqu'elles font hors d'amour, elles ne sonnent plus mot, & se tiennent par les chaumes vivant des grains qui font tombés des épis en fiant le bled. Alors on les prend autrement. On a appris à un chien à les connoître; & dès qu'il a senti la Caille, il s'arrête tout court. Les Chasseurs ont un rets large nommé une Tirasse, qu'ils déploient, allant l'un de-çà & l'autre de-là: ils en couvrent le Chien & la Caille, & par ce moyen elle demeure prise. Les Vivandiers qui gardent les Cailles en cagé, ne leur donnent guères

d'espace ; car si la cage étoit haute , elles ne cesseroient de sauter & de se frapper la tête. C'est pourquoi chaque cage n'est haute que d'une coudée , & en pourra tenir deux ou trois cents ; car elle aura cinq ou six étages qui ne seront pas plus hauts que la Caille , où l'on met à manger & à boire. La Caille fait son nid contre terre ; & comme elle a abondance de nourriture en été , elle est pour lors fort grasse. C'est de-là qu'*Aristote* veut prouver que les Animaux sont plus gras aux lieux froids qu'aux lieux chauds , disant que quand les Cailles arrivent en Grèce au printemps elles sont maigres , mais qu'en partant elles sont plus grasses ; & que cela les rend plus ardentes à s'accoupler , parce qu'elles sont venues de lieux tièdes.

Aristote prétend que les Cailles reviennent au printemps sans guides ; mais que quand elles s'en vont , elles en ont jusqu'à quatre , dont les uns s'ennuyant du chemin s'amusent sur la route , & les autres plus constants vont jusqu'au bout. Mais on ne connoît point ces prétendus guides. Il y en a qui veulent que les Cailles fassent quatre nichées par an ; savoir , deux dans le país qu'elles vont chercher , & deux dans celui où elles reviennent :

H v

ils ajoutent que les jeunes nées dans la première saison pondent dans la même année au mois d'Août. Il ne faut donc pas s'étonner, selon *Jonston*, s'il y a tant de Cailles, & si ceux qui prennent une seule femelle qui couve au mois de Mai détruisent l'espérance de plus d'une centaine. Leur chant est assez connu partout ; elles commencent à chanter dès le commencement du mois d'Avril, observant une certaine mesure ; car elles disent ordinairement trois fois *Carcaillot* à chaque reprise. La Caille étant pesante vole bas, & tient ses pieds pendants comme un Oiseau de rivière. *Aldrovande* dit qu'elle trouble l'eau quand elle a bu, comme font l'Elephant & le Chameau avant que de boire. Si l'on en croit *Albert le Grand*, il y a peu de femelles parmi les Cailles ; & c'est ce qui fait que plusieurs mâles poursuivent une même femelle au temps de l'amour. Le même Auteur dit que la femelle a la voix plus grosse que le mâle : mais il se trompe ; car la femelle ne chante point. Elle est aussi un peu plus petite que le mâle, & n'a point au menton une tache noire comme le mâle ; elle pond jusqu'à quinze œufs joliment bariolés, à chaque couvée, & quand ses petits sont éclos, elle les

promène, & les ramasse quelquefois sous ses ailes comme font les Poules & les Perdrix. Les Cailles volent rarement & difficilement ; mais en récompense elles courent beaucoup & diligemment. Il est fort rare d'en voir de blanches. Souvent la graisse les étouffe.

La Caille se nomme en Grec *Ortux* ; en Italien *Quaglia* ; en Espagnol *Cuaderviz* ; en Allemand & en Suédois *Wachtel* ; en Flamand *Quakkel* ; en Anglois *Quail*. Quant au mot François *Caille*, le docte M. *Huet*, Evêque d'Avranches, en donne une étymologie qui paroît assez singulière. Selon lui, les couleurs du plumage de cet Oiseau, représentent des écailles ; & c'est de-là qu'il a pris son nom. Mais ne seroit-il pas plus naturel de le faire venir de l'Italien *Quaglia*, qui vient à son tour du Latin moderne *Qualea* ? On appelle *Cailleteau* le petit de la Caille.

La Caille contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Elle est si délicate & d'un si bon goût, qu'on la sert sur les meilleures tables ; elle doit être choisie jeune, tendre, grasse, & bien nourrie ; elle excite l'appétit, & produit un bon suc ; ce qui la rend convenable à toute sorte d'âge & de tempérament, pourvu

H vj

180 QUATRIEME CLASSE,
qu'on en use avec modération. La plupart des Auteurs sont opposés sur les effets de la Caille. Quelques-uns prétendent qu'elle est d'un bon suc, & que son usage est salutaire tant aux personnes convalescentes qu'à celles qui jouissent d'une santé parfaite; & c'est aussi notre sentiment: premièrement, parce que l'expérience ne nous a point encore fait connoître les mauvais effets que produit la Caille; secondement, parce que nous voyons que sa chair est d'une substance peu massive & peu resserrée en ses parties, & qu'elle contient une proportion convenable de principes huileux & de sels volatils. A la vérité elle est quelquefois un peu difficile à digérer: mais c'est c'est quand elle est trop grasse; ses parties graisseuses se figent & pèsent sur l'estomac. Au reste, quand on en use avec modération, on ne s'apperçoit guères de ce petit inconvénient. D'autres au contraire, comme *Galien*, *Plin*e & *Avicenne*, assurent que la Caille est un aliment fort dangereux; & *Galien* rapporte qu'il a vu dans la Phocide, dans la Béotie, & dans la Doride, plusieurs personnes attaquées de convulsions & de mouvemens épileptiques pour en avoir mangé; & il prétend que cela vient de ce

que les Cailles en ces pais-là se nourrissent d'Ellebore. De-là il concluoit que cette plante étant très-âcre, très-irritante, & ennemie du genre nerveux, leur communiquoit une qualité nuisible qui produisoit ces mauvais effets. Ceux qui sont du sentiment de *Galien*, disent encore pour l'appuyer que les Cailles étant fort sujettes par elles-mêmes aux mouvemens épileptiques, les peuvent communiquer à ceux qui en mangent. Mais il s'ensuivroit de-là que les Chèvres, les Brebis, les Chapons, les Tourterelles, & plusieurs autres Animaux dont nous nous servons fort communément, & qui ont souvent des attaques d'Epilepsie, comme plusieurs Auteurs l'ont remarqué, devroient nous communiquer la même maladie; ce que l'expérience ne confirme pas: mais il nous paroît qu'on peut concilier ces différens sentimens; & l'on trouve une observation dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Centuries IX & X*, page 146, qui jette un grand jour sur cette question. Le docteur *Nebelius* rapporte qu'un particulier & sa femme ayant mangé à leur souper chacun une Caille, furent attaqués une heure après de mouvemens spasmodiques, de palpitation de cœur, & d'autres symptômes convulsifs

qui les obligèrent à faire appeller dans la nuit un Médecin, qui au moyen de quelques remèdes nervins & fortifiants qu'il leur administra fit cesser ces fymptômes, dont il leur resta seulement une grande débilité qui dura quelques jours. Il n'y avoit point à douter que les Cailles n'eussent produit ce mauvais effet, puisque trois enfans qui étoient à la même table & qui ne goûtèrent pas à ces Cailles, mais soupèrent avec d'autres mets, ne furent point incommodés. On examina d'où cela pouvoit provenir; & toutes réflexions faites, on conclut que comme l'année avoit été humide, & qu'il avoit levé beaucoup d'ivraye dans les bleds, les Cailles qui aiment ce grain & dont elles s'engraissent par préférence, en avoient beaucoup mangé, & que cette ivraye dont l'effet est de troubler le cerveau & de donner des convulsions, leur avoit imprimé une qualité nuisible. Ce qui fait au reste que ces accidens sont peu à craindre chez nous, c'est que presque toutes les Cailles qu'on mange sont prises au filet, & maigres lorsqu'on les prend, parce qu'elles sont en amour; ce qui est cause qu'on les garde quelque temps dans de longues cages pour les engraisser avant que de les manger, & qu'on les

nourrit alors de bled, de millet, & d'autres bons grains qui leur font perdre cette qualité nuisible, au cas qu'elles l'eussent contractée. On peut donc croire que les Cailles nouvellement prises peuvent quelquefois n'être pas salutaires, suivant la façon dont elles se sont nourries; mais que gardées quelque temps & engraisées en cage, c'est un manger des plus délicieux que nous connoissons.

Quant aux usages de cet Oiseau en Médecine, on en fait des bouillons qui sont émollients, & qui procurent la liberté du ventre. On employe sa graisse pour emporter les taches des yeux; & sa fiente séchée & pulvérisée se donne avec succès à la dose d'un demi-gros contre l'Epilepsie.

C U C U L U S.

Coucou; *Cuculus*, Offic. Schrod. 317. Dal. Pharm. 429. Lemer. 294. Belon des Ois. 132. Gesn. de Avib. 319. Charlet. Exer. 73. Schwenckf. Aviar. Siles. 249. Willughb. Ornith. 62. Raij Synop. Method. Av. 97. *Cuculus alter*, Aldrov. Ornith. 1. 416. *Cuculus minor*,

Jonst. de Avib. 14. *Cuculus rectricibus nigricantibus punctis albis*, Linn. Faun. Suec. 77. *Cuculus nostras, seu vulgaris*, Nonnull.

Le Coucou commun en Angleterre diffère du premier d'*Aldrovande*, en ce que son bec ressemble plus à celui de la Grive ou du Merle qu'à celui du Ramier. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue douze pouces de longueur; la mâchoire supérieure du bec un peu crochue, & plus longue que l'inférieure, d'un noir-brun en grande partie; la mâchoire inférieure d'un blanc-jaunâtre; le dedans de la bouche & la langue d'un jaune de safran foncé; la langue entière, plus dure & transparente à son extrémité; l'iris des yeux couleur de noisette; les narines rondes, larges, & faillantes au-dessus de la surface du bec, en quoi il diffère de tous les autres Oiseaux que nous connoissons jusqu'ici; la paupière inférieure plus grande; les cils jaunes; la gorge, la poitrine & le ventre blancs, traversés de lignes brunes qui paroissent entières, en quoi il ressemble au second Coucou d'*Aldrovande*; des lignes brunes plus ferrés à la gorge; les plumes de la tête brunes à bords blancs, avec une ou deux taches blanches à la tête; les plu-

mes du dos & du milieu du col ainsi que celles des épaules, plus longues, brunes, à bords blanchâtres, de manière qu'il y a un peu de roux mêlé par-tout avec la couleur brune; le croupion gris-cendré; les grandes pennes des ailes noires; les bords extérieurs de toutes depuis la seconde tachetés de roux, au lieu que les bords intérieurs des premières ont de longues taches blanches transversales; les pointes de toutes, blanches; les plumes qui recouvrent les ailes, de la même couleur que celles du dos; la queue assez longue à proportion du corps, composée de dix pennes fermées de chaque côté près de la nervure de taches blanches qui représentent en quelque sorte la figure d'un cœur, & qui laissant l'espace d'un pouce entr'elles font une très-belle suite & un agréable spectacle; mais dans toutes, excepté les deux du milieu, les bords internes & les extrémités sont ornés de marques blanches; les pieds & les ongles jaunes; deux doigts en arrière, dont l'intérieur est le plus petit de tous, de façon que l'intérieur des doigts de devant en approche le plus pour la grandeur; les ongles un peu concaves au milieu dans leur partie inférieure; les doigts de devant joints

186 QUATRIEME CLASSE,
ensemble par une membrane depuis l'angle jusqu'à la première articulation. Après l'avoir ouvert, nous lui avons trouvé des Chenilles & d'autres insectes dans l'estomac. L'espèce de Fauvette dite en Latin *Curruca*, en François *Moineau de Haye*, *Moucherolle*, *Bunette*, *Passer-buse*, *Mary-Cocu* selon *Cotgrave*, est la mère-nourrice du Coucou; & non-seulement elle, mais aussi d'autres petits Oiseaux, comme les Alouettes, les Pinçons, même les Pigeons-ramiers, &c. J'ai vû moi-même avec plusieurs autres personnes qui en furent témoins une Hoche-queue nourrir le petit d'un Coucou. Le Coucou ne fait point de nid par lui-même; mais ayant trouvé le nid de quelque petit Oiseau il détruit les œufs s'il y en a, pond & laisse le sien à leur place. Le petit Oiseau le couve, & quand le petit est éclos il le nourrit & le couve avec soin comme le sien propre, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand & capable de voler. C'est une chose si extraordinaire & si étonnante, qu'on ne sauroit assez admirer qu'il y ait un tel exemple dans la Nature; & si je ne l'avois pas vu moi-même de mes propres yeux, je n'aurois jamais pu croire que cela se fit par un instinct naturel, attendu que la Nature

a coutume d'observer constamment & sans se démentir une seule & même loi toujours sage & raisonnable. Or la loi qu'elle observe ici est que les mères font leur nid s'il en est besoin, qu'elles couvent leurs œufs, & qu'elles élèvent leurs petits éclos. Nous ne savons pas encore bien ce que devient le Coucou pendant l'hyver; si se cachant dans un arbre creux ou dans un autre retraite il y reste engourdi par le froid & à demi mort, pour se réveiller au premier printemps & ressusciter, ou plutôt si souffrant impatiemment le froid il passe dans des climats plus chauds aux approches de l'hyver. *Aldrovande* dit qu'on a reconnu par une longue observation qu'il entre l'hyver dans les creux des arbres, ou qu'il se tient caché durant toute cette saison dans les cavités des pierres & dans les cavernes de la terre. On raconte, ajoûte-t-il, qu'à Bâle en Suisse un Païsan de Zurich, ayant mis en hyver une bûche dans le feu, y entendit la voix d'un Coucou. En effet, comme il ne sauroit endurer le froid, étant déjà d'une nature froide selon *Aristote*, il ne faut pas s'étonner si pour éviter le froid de l'hyver il se cache dans des cavernes, d'autant plus qu'il se déplume dans ce temps-là.

Nous connoissons même des gens qui nous ont assuré avoir entendu la voix du Coucou au milieu de l'hiver par un temps extraordinairement doux & tiède. Mais comme il est très-certain que plusieurs espèces d'Oiseaux sont passagères, & qu'elles changent de lieux suivant les saisons de l'année, telles par exemple que les Cailles, les Beccasses, les Grives, les Cigognes, &c. pourquoi les Coucoux ne feroient-ils pas la même chose? Ce qu'il y a de vrai, c'est que je n'ai connu encore personne qui ait osé assurer avoir trouvé au milieu de l'hiver un Coucou dans le creux d'un arbre, ou l'avoir tiré d'une autre cachette. M. *Johnson* m'a écrit avoir vu un Coucou nourri en cage avec tout le soin possible, lequel néanmoins devint languissant avant l'hiver, soit à raison de la nourriture qui ne convenoit pas à son tempérament, soit pour quelque autre cause inconnue; puis malade de la galle & d'ulcères répandus sur la surface du corps, dont il mourut à la fin. Les jeunes Coucoux sont avant que d'avoir mué d'un plumage fort joliment pîcté & bigarré. Nos Oiseleurs Bolonois, dit encore *Aldrovande*, affirment unanimement qu'il se trouve de grands & de petits Cou-

coux, & qu'en outre les premiers sont de deux sortes, mais qui ne se distinguent que par la différence du plumage. Selon eux, les petits ne diffèrent des grands que par la grandeur; mais nous n'avons pu jusqu'à présent voir de ces petits Coucoux. (*Willughby.*)

M. *Linnaeus* fait une ample description du Coucou tant mâle que femelle. Il observe qu'ils lui ont paru presque semblables en tout; mais que cependant le mâle diffère de la femelle en ce qu'il a les coins de la bouche jaunes comme les ont les jeunes Moineaux, la tête & le dos cendrés ou blanchâtres ainsi que le col sans aucunes taches grises, & le ventre plus obscur. Il ajoute que la femelle a des lignes brunes aux côtés du col que le mâle n'a point; enfin, que les Coucoux varient pour la couleur: mais qu'il est encore incertain si cela dépend du sexe, de l'âge, ou de l'espèce. Nous avons vû aussi un Coucou d'un plumage singulier, & moucheté comme un Emerillon ou comme le Tiercelet d'un Epervier, lequel étoit femelle; & ce sont apparemment ces mouchetures qui ont fait croire aux gens de la campagne que le Coucou se changeoit en Emerillon ou en Epervier, & réciproquement.

Frisch met le Coucou au rang des Pics, parce qu'il se nourrit de vers, ayant aussi deux doigts de devant & autant derrière comme les Pics. Mais il y a, dit M. *Klein*, bien d'autres Oiseaux qui vivent également d'insectes qu'ils prennent sur les arbres; & quant au caractère des doigts des pieds, il est commun de même aux Perroquets. Si le bec du Coucou est différent de celui du Perroquet, il ne l'est pas moins de celui du Pic, lequel est fait en forme de coin. D'ailleurs la nourriture est fort trompeuse, si l'on vouloit s'en servir pour établir les genres des Oiseaux. *Frisch* nous a donné une histoire du Coucou d'après sa propre expérience: j'y ajouterai la mienne. Etant écolier à l'âge de seize ans, je trouvai dans notre jardin un nid de Fauvette avec un œuf unique qui paroissoit trop gros & supposé; & mon père à qui je racontai la chose, me défendit de l'ôter, parce que c'étoit peut-être un œuf de Coucou, ce qui se trouva vrai; car l'œuf demeura seul, & il en sortit un Coucou. Enfin quand l'Oiseau fut en plumes, je le mis avec le nid dans une cage que je laissai au même lieu du jardin. Peu de jours après, je trouvai le matin la Fauvette embarrassée entre les

barreaux de la cage, dont le Coucou tenoit la tête & le col dans son gosier, les ailes de la Fauvette arrêtées par dehors l'ayant empêché de l'avalier. Je transportai la cage avec les Oiseaux dans cet état au Collège de Physique Expérimentale du célèbre M. *Gottsched*, qui nous faisoit entendre que comme la Fauvette a coutume de nourrir ses petits avec une ou deux Chenilles, le Coucou toujours affamé sentant plutôt à son palais la tête de sa mère-nourrice que la mince nourriture qu'elle lui apporte, la saisit & la presse; ce qui fait que le Coucou, qui est plutôt fort & goulu que fils ingrat, tue & dévore sa mère, & peut-être aussi son père nourricier. C'est à la vérité le seul cas que j'aie vû: mais qui osera le traiter de conte ridicule avec le bon homme *Frisch*!

Nous rapporterons un fait semblable sur la foi d'un homme véridique. Etant un jour à la Terre en Sologne au mois de Juin, ses Faucheurs trouvèrent un jeune Coucou dans un nid de Linote; & comme par leur présence ils empêchoient la mère de lui apporter la becquée, le petit resta quelques heures sans manger; mais en ayant pitié, ils s'éloignèrent un peu du nid pour y laisser

aller la Linote , qui ne manqua pas d'en profiter. Ils attendirent quelques momens ; & voyant que la mère ne reparoissoit point , ils y coururent , & furent bien étonnés de voir que le Coucou avoit étranglé sa mère , & qu'il faisoit tous ses efforts pour l'avalier.

Quoiqu'il en soit , il paroît constant que la femelle du Coucou choisit préféablement les nids des petits Oiseaux qui vivent d'insectes , comme le Vitrac ou Vitrec , le Verdier , la Passe-buse , l'Alouette de pré , dite Farlouse , la Gorge-rouge , & autres semblables , pour y pondre son œuf ; que le petit Coucou étant éclos jette par terre les autres petits qui périssent de froid & de faim , & qu'il se fait nourrir par le père & la mère pendant des mois entiers ; que bien loin de les dévorer , il les suit par-tout en criant parce qu'il a toujours faim ; qu'enfin abandonné à lui-même il s'accoutume à chercher sa vie. Or sa nourriture consiste principalement en Chenilles velues. Nous avons aussi lieu de croire que les Coucoux ne s'accouplent point par paires non plus que les Cailles , & que plusieurs mâles courent après une seule femelle , d'autant que suivant la coutume il y a plus de mâles que de femelles ;

ce

ce qui fait qu'ils se battent ensemble dans le temps de l'amour. C'est une opinion généralement répandue que le Coucou gobe les œufs des autres Oiseaux : mais nous doutons encore de ce fait jusqu'à ce qu'il nous soit confirmé par l'observation.

Il n'est pas aisé de nourrir le Coucou en cage. *Frisch* nous apprend qu'il nourrissoit le sien d'abord avec des Vers à foye au défaut d'autres Chenilles, & de Papillons qu'il avaloit tout entiers ; puis avec du foye de Mouton coupé par filers en forme de Chenilles, & un peu humecté quand il n'étoit pas assez frais. Il falloit lui donner la becquée. Il ne buvoit point, mais il avoit soin de secouer toutes les gouttes d'eau avant que d'avalier : à la fin il se jettoit de lui même sur les vers vivants & remuants ; mais il ne touchoit point aux morts. Lorsqu'il commença à boire un peu, dans le cas où sa nourriture étoit trop sèche, il le faisoit d'une façon si gênée qu'on voyoit bien que c'étoit par contrainte. Il cessa aussi enfin de crier. Ce sont les roignons de Mouton qu'il aime le mieux. Parmi les Coucoux, ajoûte *Frisch*, il n'y a que le mâle qui crie Coucou. Le Coucou n'est pas un Epervier ; il a bien les pattes

194 QUATRIEME CLASSE,
jaunes comme l'Epervier, mais il n'a point les ferres d'un Oiseau de proie; son bec n'est pas courbé pour cela, & il ne fait point de mal aux autres Oiseaux, tant s'en faut qu'il dévore sa mère & ses petits frères. Je l'ai vu jouer plusieurs fois avec elle, voler même après sa mère; & c'est ce qui a trompé bien des gens dans l'idée qu'on avoit que le Coucou étoit un Epervier. On n'a pas fait attention à ce que cette mère fait souvent à l'égard du Coucou: autrement on en auroit tiré des conclusions plus raisonnables; car il n'y a point de petit Oiseau qui vole ainsi après l'Epervier son ennemi, & qui joue avec lui. Il n'y a donc point de sens dans les Proverbes qu'on a faits anciennement là-dessus, tels que celui-ci: c'est un ingrat Coucou; non plus que dans la comparaison qu'on en a faite avec un adultère; car c'est la femelle, & non pas le mâle, qui va pondre dans un nid étranger. Les jeunes Coucous sont fort différents des vieux, & n'ont pas la couleur qu'ils rapportent de leur quartier d'hyver, parce qu'il faut que ces jeunes Coucous mangent autant quand les jours sont courts que quand ils sont longs; & c'est une grande incommodité en hyver de leur en donner

autant avant le jour, & le soir aussi avant dans la nuit qu'ils en prendroient s'ils étoient en liberté. Il faut donc qu'ils aillent dans un quartier d'hyver où ils puissent trouver à manger aussi longtemps que durent chez nous les longs jours en été.

On voit par ce raisonnement de *Frisch*, qui pourroit souffrir quelque contradiction, qu'il n'est pas de l'avis de ceux qui pensent que le Coucou se déplume l'hyver pour passer la mauvaise saison dans un creux d'arbre au milieu d'un tas de bled qu'il auroit ramassé, quoiqu'il n'y ait point de país où l'on ne soit bercé de pareilles histoires : à les en croire, c'est sur tout dans la bûche de Noël que se trouvent les Coucoux renfermés, lesquels étant réveillés par la chaleur du foyer en sortent nuds comme des Crapauds en criant Coucou. Or s'il est vrai que les Coucoux soient des Oiseaux de passage comme les Hirondelles, que dirons-nous donc du système de *M. Klein* qui prétend que le Coucou, le Crapaud-volant que quelques-uns nomment aussi *Coucou rouge*, les Fauvettes, les Râles, les Cailles, les Cigognes & tant d'autres Oiseaux qu'on a crus passagers, sont seulement erratiques, c'est-à-

dire, que sans quitter l'Europe pour passer en Afrique ils savent se cacher dans des retraites le long des rivages pleins de brossailles, dans des vallons, dans des arbres creux, dans des cavernes, où ils trouvent de quoi vivre, ou du moins un abri tiède où ils surmontent la faim par un sommeil profond, d'autant plus que la Caille & le Râle sont trop pésants & ont le vol trop court pour pouvoir franchir les Alpes en passant en Afrique, comme le veut *Belon* ? Nous nous en tiendrons à l'expérience qui nous apprend que ces Oiseaux quittent nos climats froids pour en aller chercher d'autres plus chauds; car sans parler ici des relations uniformes de tant de voyageurs qui assurent en avoir vû des Navires tout couverts, nous savons que depuis peu un Chevalier de Malte, correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, lui a écrit qu'à Malte on prend tous les ans en automne un grand nombre d'Oiseaux passagers, notamment des Rossignols & des Coucoux.

Pour confirmer en partie ce qui vient d'être dit, nous allons transcrire ici une Lettre qui nous a été adressée par l'illustre *M. de Réaumur* à ce sujet, & où il s'exprime dans les termes suivants :

Plusieurs de ces Oiseaux (Coucoux) que j'ai nourris chez moi, m'ont prouvé que l'espèce est carnacière ; non-seulement ils aiment la viande, mais ils ne veulent que de la viande ; ils ne mangent ni pain ni aucune graine de celles que je leur ai fait présenter. Les insectes sont fort de leur goût, sur-tout les vers de farine & les Chenilles. Je ne crois pas qu'il y ait d'Oiseau qu'on ait plus de peine à déterminer à manger seul. J'en ai eu à qui il a fallu donner la becquée pendant plus d'un mois après qu'ils étoient parvenus à être aussi grands que le sont de vieux Oiseaux de leur espèce. J'ignore si la différence des couleurs distingue les sexes. J'en ai eu de même âge & de même grandeur dont la couleur du dos étoit uniforme, & d'autres dont le dessus du dos avoit des ondes d'une couleur différente de celle du fond. L'histoire du Coucou déplumé qu'on a, dit-on, trouvé pendant l'hyver dans un trou d'arbre au milieu d'un tas de bled, est combattue par cette dernière circonstance dont on ne manque pas de l'orner. Mon Coucou n'a jamais voulu tâter de grain quelconque. Il est certain que les insectes sont leur nourriture ordinaire. Celui que j'ai de l'année, & qui est de-

puis un mois grand comme père & mère , ne veut pourtant pas encore manger seul la viande qu'on met à sa disposition. On est obligé de lui en faire entrer des morceaux dans le bec : mais lorsqu'on met dans sa cage des vers de farine , des vers de Mouches , &c. il les prend fort bien tout seul , & les avale. Je suis encore maître d'avoir un second Coucou qui est dans la maison où je suis actuellement : il a été trouvé , à ce qu'on dit , dans un nid de Pie-grièche.

M. *Hérissant* , de l'Académie Royale des Sciences, digne Elève de M. de Réaumur , aussi habile Anatomiste que Naturaliste plein de sagacité , lut en 1752 à la rentrée publique de l'Académie d'après la S. *Martin* un Mémoire intéressant sur le Coucou. Après avoir exposé toutes les imaginations inutiles ou ridicules qu'on a débitées sur cet Oiseau , & diverses particularités curieuses qui le concernent , il s'étendit sur ce qui faisoit l'objet principal de son Mémoire , c'est-à-dire , sur la poche immense ou la capacité extraordinaire de l'estomac de cet Oiseau singulier , qui s'étend depuis le sternon jusqu'à l'anus. Cette poche est partie membraneuse , & en partie musculieuse. M. *Hérissant* décrivit toutes les

fiugularités anatomiques des intestins du Coucou, que nous avons nous mêmes eu le plaisir de voir après lui.

Le Coucou n'a de l'Oiseau de proie que la simple apparence ; il n'en a ni la force ni le courage ; il est naturellement foible & timide ; sachant qu'il est haï de la plûpart des autres Oiseaux , parce qu'il va pondre dans leur nid. De-là vient qu'on le voit souvent s'enfuir à tire d'ailes devant un très-petit Oiseau qui le poursuit vigoureuſement. Il annonce le printemps par ſa voix. *Schwenckfeld* dit qu'en Siléſie le menu peuple & les enfans qui entendent les premiers le Coucou chanter à la campagne ont accoutumé , ſuivant une ancienne ſuperſtition , de lui demander qu'il leur préſage le nombre d'années qu'ils ont encore à vivre. Or ils comptent autant d'années qu'il aura répété de fois Coucou après la queſtion faite. Il chante ordinairement depuis le commencement d'Avril juſqu'à la S. Jean ; & c'eſt une opinion commune que ſ'il chante au-delà , les raiſins auront de la peine à mûrir. Les gens de la campagne prétendent qu'il ceſſe de chanter dès qu'il a vu lier la première gerbe de bled. Son vol eſt bas , court , interrompu , mal aſſuré : c'eſt

pourquoi quelques Auteurs ont avancé que le Milan par une secrète sympathie le prenoit sous sa protection, & le portoit même sur ses épaules dans des contrées éloignées. On a débité mille autres fables sur le compte du Coucou, dont nous ne parlerons point.

Le Coucou se nomme en Hébreu *Kaath*; en Syriaque *Coco*; en Grec *Coc-cux*; en Italien *Cucculo* ou *Cucco*; en Espagnol *Cucillo*; en Allemand *Kuckuck* ou *Kukuc*; en Flamand *Koekoek*; en Anglois *Cuckow*; en Suédois *Gioak*. Or le mot François *Coucou*, jadis *Cocou*, *Cocu*, *Coux*, vient du cri naturel de l'Oiseau qui s'appelle lui-même par son nom. Si toutes les Etymologies étoient aussi simples que celle-ci, le docte abbé *Ménage* se feroit sans doute épargné la peine de faire son *Dictionnaire Etymologique*.

Le Coucou contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau n'est pas d'un usage bien familier en aliment, tant parce qu'il est rare, que parce qu'on s'est imaginé que sa chair n'étoit pas d'un fort bon goût: aussi n'y a-t-il guères que les gens de la campagne qui en mangent. Cependant un jeune Coucou pris dans le nid quand il est prêt à s'envoler,

est un manger tendre & délicat ; *Plin*e dit même qu'il ne connoît point d'Oiseau qui lui soit comparable pour la délicatesse. Nous pouvons assurer d'après notre propre expérience qu'il nous a semblé exquis. Les Italiens en font grand cas : mais les Allemands en ont horreur plutôt par superstition que par raison. On en pourroit dire autant du Crapaud-volant, dit autrement *Tette-chèvre* ; car cet Oiseau est excellent quand il est jeune.

Quant à son usage en Médecine, on estime le Coucou & ses petits pour l'Épilepsie, pour la Pierre, pour les fièvres intermittentes, & pour la colique. La coutume est de les réduire en cendres avant que de s'en servir : mais, suivant *M. Lemery* dans son *Dictionnaire des drogues simples*, cette méthode ne vaut rien, parce que la calcination fait dissiper toute la partie volatile-essentielle de ces Animaux. Il vaut mieux en faire des bouillons pour faire prendre au malade. La fiente de Coucou prise intérieurement est un remède estimé contre la rage. On en fait infuser pendant la nuit un demi-gros ou un gros dans un verre de vin tiède : on passe le tout le lendemain avec expression, & l'on en donne la co-

202 QUATRIÈME CLASSE,
lature au malade. La graisse de cet Oiseau remédie, selon *Schroder*, à la chute des cheveux, si l'on s'en sert en liniment.

C Y G N U S.

CYgne privé; *Cygnus*, Offic. Dal. Pharm. 419. Lemer. 303. Belon des Ois. 152. Gesn. de Avib. 327. Aldrov. Ornith. 3. 8. Jonst. de Avib. 90. Charlet. Exer. 103. *Olor*, Schrod. 321. *Cygnus mansuetus*, Willughb. Ornith. 271. Raij Synop. Method. Av. 136. Merr. Pin. 174. *Anas rostro semicylindrico, cera flava, corpore albo*, Linn. Faun. Suec. 88. *Cygnus, seu Cycnus icur, aut vulgaris*, Quorumd.

Cet Oiseau est sans contredit le plus grand de tous les Palmipèdes qui ont trois doigts en-devant. Avancé en âge, il pèse vingt livres. Il a depuis le commencement du bec jusqu'au bout de la queue cinquante-cinq pouces de long, & cinquante-sept jusqu'au bout des pieds; les deux extrémités des ailes étendues, distantes de sept pieds huit pouces; tout le corps revêtu d'un plumage mollet & délicat, blanc comme neige

dans les vieux, cendré dans les jeunes; les tuyaux des grandes plumes de l'aile plus grands que le Cygne sauvage; le bec plombé dans les jeunes de l'année, avec un ongle rond à la pointe, & une raye noire de chaque côté depuis les narines jusqu'à la tête; depuis les yeux jusqu'au bec un espace triangulaire, nud, noir, dont la base regarde le bec, & le sommet les yeux; le bec rougit aux vieux, l'ongle du bout restant noirâtre, tandis qu'à la base il s'élève une tubérosité charnue un peu grande, noire, remarquable, réfléchie en-devant ou en en-bas; le milieu de l'espace au-dessous des yeux reste toujours noir; la langue hérissée de petites dents; les pieds de couleur plombée, nuds un peu au-dessus des genoux; le doigt intérieur muni extérieurement d'une membrane; les ongles noirâtres; l'estomac fourni de muscles épais & forts; les intestins grands, réfléchis huit fois ou davantage. Dans cette espèce le larynx ne pénètre point le sternon; & par conséquent *Al-drovande* n'a pas eu raison de blâmer *Aristote* de n'avoir point disséqué cet Oiseau, parce qu'il ne fait aucune mention de l'entrée de l'apre artère dans le sternon, ni de son admirable figure;

car cette conformation est particulière au Cygne sauvage, & non pas commune à tout le genre, puisque nous ne l'avons observée dans aucun des Cygnes privés que nous avons disséqués. Ainsi *Aldrovande* n'ayant connu qu'une seule espèce de Cygne, a cru mal-à propos que ce qui étoit particulier à cette seule espèce convenoit au Cygne en général. Pour nous, nous avons ouvert deux Cygnes sauvages, & nous avons observé dans l'un & l'autre la trachée reçue dans la cavité du sternon & réfléchi en cet endroit de la manière qu'*Aldrovande* l'a exprimé tant par paroles que par figures; & quant aux Cygnes privés, nous en avons disséqué plusieurs, & dans tous nous avons remarqué que la trachée descend droit aux poumons sans aucun détour dans le fond du sternon. Il vit fort long-temps, enforte qu'on croit communément qu'il parvient jusqu'à trois cents ans; ce qui ne paroît pas vraisemblable à *Aldrovande*. Mais moi, je suis d'autant plus porté à le croire, que je sçais bien certainement que l'Oye vit au-delà de la centième année. Or quand le fait ne seroit pas constaté par l'expérience, il y a plusieurs raisons propres à en convaincre; par exemple, de ce qu'il

est le plus grand en son genre ; qu'il a la chair plus dure & plus solide ; que ses œufs ont besoin d'être couvés plus long-temps avant que les petits éclosent ; car suivant la remarque de *Pline*, les Animaux qui sont portés plus long-temps au ventre de la mère, ont une vie de plus longue durée : or l'incubation répond au séjour du fœtus dans la matrice ; car l'œuf est comme une matrice exposée à découvert, ou plutôt le Placenta avec le fœtus, qui dans les Animaux vivipares se maintient chaud dans la matrice au dedans du corps jusqu'à ce que le fœtus soit perfectionné, & qui dans les ovipares étant sorti hors du corps se perfectionne par la chaleur de l'incubation. Le Cygne ne se nourrit point de Poissons, mais d'herbes aquatiques, de leurs racines & de leurs sémences, ou de vermisses, de coquillages, &c. *Albert* dit avec vérité que sa chair est noire & dure. Comme l'Oiseau est beaucoup plus grand que l'Oye, sa chair est aussi plus noire, plus dure & plus tenace, fibreuse, rebelle à la digestion, d'un suc dépravé & mélancolique : cependant à cause de la rareté on le sert sur les tables des Grands, plutôt pour la pompe & pour l'ornement que pour le manger. Il pond cinq ou six

œufs pour chaque couvée , & continue de les couvrir pendant près de deux mois avant que les petits éclosent.

Quant au Cygne sauvage , il n'a été jusqu'ici décrit par personne que je sache. Son apre-artère réfléchi en façon de trompe semble faite pour la modulation de la voix ; & si ce que les Anciens ont dit du chant du Cygne est vrai , il paroît convenir principalement à cet Oiseau , & non pas au Cygne privé. Les Anciens nous ont débité que le Cygne chante mélodieusement , sur tout quand il sent sa mort approcher ; mais cela m'a toujours paru peu vraisemblable , & par conséquent sifflé à juste titre par *Scaliger* & par d'autres Auteurs modernes. Néanmoins *Aldrovande* , après avoir balancé les raisons qu'on allègue de part & d'autre , se déclare pour l'affirmative , fondé sur cette belle & admirable structure de l'apre-artère qu'il a observée le premier : mais quoique cet argument paroisse d'abord spécieux , il n'est pourtant pas décisif ; car nous avons remarqué dans la Grue que sa trachée entre dans le fond du sternon & s'y réfléchit de la même façon ; & cependant personne , que je sache , ne vante la Grue pour le chant ou pour la mélodie. Maintenant si l'on

me demande pour quel usage l'apre-
artère s'insinue & se refléchi de la forte,
j'avoueraï franchement que je n'en fais
rien. On pourroit pourtant en assigner
d'autres raisons, comme par exemple la
première qu'apporte *Aldrovande*, qui
est que quand l'Oiseau tient pendant
près d'une demi-heure toute la tête & le
col plongés au fond de l'eau pour y cher-
cher sa nourriture, ayant les pieds éle-
vés vers le Ciel, cette partie de la tra-
chée-artère qui est renfermée dans la
capsule du sternon lui puisse servir de
réservoir d'où il tire assez d'air pour
respirer. En second lieu une pareille
structure contribue indubitablement à
fortifier la voix; & en effet le Cygne
sauvage a la voix forte, & se fait enten-
dre de loin. De-là il paroît évidemment
combien les raisonnemens tirés des cau-
ses finales sont incertains & trompeurs
pour l'ordinaire; car quoique la Nature
agisse toujours pour quelque fin, nous
ignorons la plûpart du temps quelle est
cette fin, & il n'arrive que trop souvent
qu'elle est toute différente de celle que
nous imaginons, & que nous nous
trompons lors même que nous croyons
la savoir très-certainement. (*Wil-
lughby.*)

Selon M. *Linnæus*, le Cygne privé n'est qu'une variété du Cygne sauvage qui habite abondamment en Scanie près de la ville de Malmoe ou Malmuyen, & par-tout sur les rivières de la Laponie en été. M. *Klein* observe aussi que la distinction que *Willughby* établit comme spécifique entre le Cygne privé & le Cygne sauvage, est peu fondée. Le Cygne est le plus beau de tous les Oiseaux aquatiques ; son plumage est cendré, avec quelques nuances de jaune dans la première année ; mais au bout d'un an il devient tout blanc, & sa blancheur a passé en proverbe ; car on dit vulgairement, *blanc comme un Cygne*. Il est du nombre des Animaux amphibies qui vivent dans l'eau & sur la terre : mais il aime mieux l'eau que la terre ; car il marche mal, & nage au contraire avec beaucoup d'aisance, avec une grace infinie & une prestance magnifique, de sorte qu'il égale ou surpasse un homme à la course. *Albert* dit qu'il se plaît plus sur les Etangs que sur les Rivières, soit parce qu'il s'y trouve plus de fange & d'herbes, soit parce que les eaux dormantes sont plus favorables pour nager. Il aime éperduement ses petits, & les défend vigoureusement. Le Cygne privé

vole moins bien que le sauvage, parce que son corps est plus pésant; il est de grande dépense, & n'apporte aucun profit à son maître; il ne se plaît point à être renfermé; il ne pond qu'une fois l'année au commencement du printemps; il veut être tenu proprement; on le nomme *Godard*, & il vient volontiers à ceux qui l'appellent. Après l'accouplement le mâle & la femelle se plongent dans l'eau à diverses reprises, & courent l'un après l'autre en se jouant comme font les Oyes, les Canards, & les autres Oiseaux aquatiques. Les grandes plumes des ailes de cet Oiseau sont recherchés pour écrire, comme son duvet l'est pour les lits des Princes. On fait de la peau avec la plume des Brasselets pour les Dames. *Gesner* dit que quand le Cygne paroît l'hyver en Suisse sur quelque Lac, ce qui arrive fort rarement, on craint qu'il ne survienne un grand froid. Anciennement les Navigateurs regardoient le Cygne comme un Oiseau de bon augure, & aimoient à le représenter sur leurs Navires, d'autant plus qu'on a prétendu qu'il avoit servi principalement de modèle pour perfectionner la fabrique d'un Navire, les premiers fabricateurs ayant formé sur le col & la poitrine la Proue

210 QUATRIEME CLASSE,
& la Quille, sur le ventre & la queue la
Poupe & le Gouvernail, sur les ailes les
Voiles, & sur les pieds les Rames. Il y
a une antipathie naturelle entre l'Aigle
& le Cygne, parce que l'Aigle en fait sa
proye, comme des Oyes, des Hérons,
& d'autres grands Oiseaux de rivières.
Selon *Belon*, le Cygne est un oiseau ex-
quis & fort recherché parmi les délices
Françoises. Il étoit autrefois plus à la
mode en France qu'il n'est aujourd'hui.
On en voyoit la rivière de Seine pres-
que toute couverte tant au-dessus qu'au-
dessous de Paris, témoin l'isle Maque-
relle, qu'on a nommée l'isle aux Cygnes
à cause de la quantité des Cygnes qu'on
y nourrissoit autrefois. On en nourrit
encore actuellement une grande quantité
sur le Canal de Versailles, à Lille en
Flandres, à Amiens, & ailleurs pour le
plaisir des Habitans. Quant au chant mé-
lodieux que les Anciens comme *Socrate*,
Aristote, *Platon*, *Aristophane*, *Philos-
trate*, *Cicéron*, *Senèque*, & tous les
Poètes, attribuent au Cygne, sur-tout
quand il est près de mourir, de graves
Auteurs l'ont révoqué en doute; car sans
parler de *Lucien* qui nie le fait, ainsi que
Pline & *Athénée*, *Jules Scaliger* soutient
contre *Cardan*, d'après l'expérience, que

ce chant musical est fabuleux comme mille autres choses que la Grèce menteuse a débitées.

Le Cygne ou Cyne se nomme en Grec *Cucnos* ; en Italien *Cigno* ou *Cino* ; en Allemand *Schwan* ; en Anglois & en Suédois *Swan*. On appelle encore cet Oiseau *Godard*, qui est un nom propre d'homme, comme on appelle un Corbeau *Colas*, un Geay *Richard*, une Pie *Margot*.

Le Cygne contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau a de même que les grands Oiseaux aquatiques la chair coriace, de difficile digestion, & capable de produire, au lieu d'un bon suc, beaucoup d'humeurs grossières & excrémentitielles ; ce qui ne le fait pas rechercher. Si quelquefois on le sert sur les tables des Grands, c'est plutôt par ostentation, parce qu'il est rare & précieux, que par le bon goût qu'on y trouve : cependant les jeunes Cygnes tendres & délicats sont un manger qui n'est pas indifférent.

Pour ce qui est de ses usages en Médecine, un jeune Cygne cuit dans de l'huile d'olives jusqu'à ce que la chair quitte les os, & coulé ensuite avec une forte expression, donne un très-bon

212 QUATRIEME CLASSE,
remède contre les Rhumatismes & les autres affections des nerfs qui proviennent de cause froide. On peut ajoûter à la cuisson quelques poignées de plantes nervines pour rendre le remède plus efficace. La graisse de Cygne employée en liniment adoucit la peau, dissipe les taches du visage, calme & résoud les hémorrhoides. Sa peau est d'un usage familier contre les Rhumatismes, pour fortifier les nerfs, pour rappeler & entretenir la chaleur naturelle de l'estomac, pour chasser les vents & aider à la digestion : on l'applique sur la région de ce viscère, & sur les parties attaquées de Rhumatismes. Par la douce transpiration qu'elle occasionne, elle ouvre les pores des parties, résoud les humeurs qui s'y arrêtent, & en rétablit les fonctions.

G A L L U S.

C Oq & Poule domestiques; *Gallus* & *Gallina*, Offic. Schrod. 317. Lemer. 379 & 382. *Gallus Gallinaceus*, Belon des Ois. 243. Dal. Pharm. 424. Gesn. de Avib. 348. Jonst. de Avib. 49. Charlet. Exer. 84. *Gallus Gallinaceus* &

Gallina, Aldrov. Ornith. 2. 183. Blaf. Anat. 9 & 10. *Gallus domesticus*, & *Gallina villatica*, Schwenckf. Aviar. Siles. 264 & 266. *Gallus Gallinaceus* & *Gallina domestica*, Willughb. Ornith. 109. Raij Synop. Method. Av. 51. *Gallus cauda compressa ascendente*, Linn. Faun. Suec. 165. *Gallinaceus*; *Gallus cristatus*; *Gallus* & *Gallina cohortalis*, *altialis*, seu *villaris*, Nonnull.

Cet Oiseau est, & a toujours été si connu par-tout, qu'il seroit absolument inutile d'insister long-temps à le décrire en détail. Sa queue redressée, composée de plumes angulaires; la crête charnue, dentelée, nue, qu'il porte au sommet de la tête; les barbes qui lui pendent sous le menton, & ses longs éperons, le distinguent suffisamment de tous les autres Oiseaux du même genre, & le font reconnoître au premier aspect. Le Coq est le seul des Oiseaux de jour, si l'on en excepte le Rossignol, qui chante la nuit, c'est-à-dire, deux ou trois fois par intervalles après minuit avant le point du jour. Les principales pennes de chaque aîle, si l'on compte tout jusqu'aux plus petites, sont au nombre de vingt-sept. La queue est composée de quatorze pennes; ce qui est particulier

314 QUATRIEME CLASSE ,
à cette espèce , autant que nous le pou-
vons favoir ; car les queues des autres
Oiseaux de ce genre dont nous avons
compté les plumes , sont composées de
seize ou de dix-huit pennes. Les deux
du milieu sont très-longues & élégam-
ment refléchies en forme de croissant
dans les mâles. Le Coq étant très-lubri-
que , vieillit en peu de temps , & de-
vient moins propre pour cocher les
Poules ; car l'usage immodéré des plaisirs
vénériens en épuisant les esprits , & con-
sumant ce que les Anciens appellent
l'humide-radical , fait que le corps se
dessèche nécessairement , & que l'ardeur
de l'amour s'éteint. *Aldrovande* dit avoir
appris par expérience que les Coqs qui
passent l'âge de trois ans , cochent bien
les Poules , mais deviennent impuissans.
Les Poules faisant ordinairement des
œufs en abondance pendant la plus
grande partie de l'année , ne sauroient
non plus suffire long-temps à tant de
productions ; mais communément elles
deviennent stériles au bout de trois ou
quatre ans ; car dès qu'une fois les œufs
qui étoient au commencement dans l'o-
vaire sont tombés , il faut nécessairement
qu'elles cessent de pondre , vû qu'il n'y
en renaît pas de nouveaux. Je crois qu'il

n'est pas encore constant combien ces Oiseaux vivent, quoique *Aldrovande* borne leur vie à une dizaine d'années; car comme on les nourrit seulement pour le profit, & qu'en peu d'années, comme nous avons déjà dit, ils deviennent impuissans, où trouvera-t-on des gens qui veuillent bien les nourrir gratuitement, sans aucune espérance de profit, & uniquement pour expérimenter combien ils pourroient durer? On peut toujours conclure avec raison de leur lubricité qui énerve le corps & ruine les forces, que leur vie doit être en général de courte durée. Les Coqs étant des Oiseaux courageux & indomptables, c'est la coutume en Angleterre de les nourrir avec soin pour les faire battre ensemble; & dans les gros Bourgs on y annonce fréquemment, toutefois suivant l'occasion & du consentement des Maîtres, des combats de Coqs: bien plus, il y a par-tout des amphitéâtres dressés pour représenter ces sortes de spectacles, où l'on s'assemble en foule. Il s'y fait assez souvent des gageures considérables, & l'on y dépose des sommes d'argent immenses qui appartiennent à ceux dont les Coqs remportent la victoire; ce qui occasionne entre les parties de grands

216 QUATRIEME CLASSE ,
débats & de vives sollicitudes. Or les
Coqs trop généreux pour vouloir céder ,
aiment mieux mourir que de se laisser
vaincre , ou de se sauver par une fuite
ignominieuse. On peut voir dans *Aldro-
vande* la description anatomique des
parties naturelles de la Poule , ou con-
sultez si l'on demande une description
encore plus exacte , les *Exercitations* de
notre compatriote *Harvée sur la Généra-
tion* , comme aussi le *Traité de l'œuf* par
Malpighi , lequel a observé , décrit &
représenté par des figures dans la der-
nière exactitude les progrès de la forma-
tion du Poulet dans l'œuf pendant tout
le temps de l'incubation.

Les Anciens & les Modernes ont dé-
bité unanimement que le Lion a peur
du Coq , & qu'il n'en peut souffrir l'as-
pect ni même le chant ; sur quoi l'on a
allégué diverses raisons , bien qu'il soit
constaté par l'expérience que le fait est
faux ; car le Lion que le Roi *Jacques* fit
enfermer avec un Coq dans la même
place , mit sur le champ en pièces &
dévora le Coq , si je m'en souviens bien :
ce qu'il y a de certain , c'est qu'il s'en
fallut beaucoup que le Lion en eût peur.
Nous avons vu plus d'une fois avec au-
tant de plaisir que d'admiration un Cha-
pon

pon soigner des Pouffins comme une mère, les appellant par son glouffement, les nourrissant, & les couvant sous ses aîles avec autant de sollicitude qu'une Poule; à quoi nous avons appris qu'il avoit été instruit à-peu-près de la même façon que prescrit *Jean-Baptiste Porta* dans sa *Magie Naturelle*; c'est-à-dire, que lui ayant déplumé la poitrine, on lui avoit bien frotté la peau nue avec des orties sur le soir, & mis ensuite sous lui des Pouffins une ou deux nuits jusqu'à ce qu'il commençât à les prendre en amitié, parce qu'apparemment les Pouffins lui adoucissent la démangeaison causée par la piquûre des orties. Or le Chapon accoutumé à ce ministère ne le cesse plus; mais quand on lui a ôté les Poulets devenus grands, il en adopte & élève d'autres récemment éclos avec une égale affection; & cela tant qu'on a besoin de ses services.

Je ne finirois point si je voulois écrire une histoire complete de cet Oiseau. On n'a qu'à consulter, si l'on veut, *Al-drovande* qui n'a rien omis de ce qu'il savoit, ou qu'on avoit dit avant lui. Il représente dans son Ornithologie cinq ou six espèces, ou plutôt variétés de Poules; car ces Oiseaux varient infiniment,

suivant les lieux, la nourriture, & autres accidens, pour les couleurs, pour la grandeur, & pour les crêtes. J'avouerais que ses figures m'ont toujours paru suspectes; car elles sont la plûpart du temps ou absolument fictives, ou altérées selon la fantaisie du Peintre. (*Willughby.*)

Le Coq, dit *Belon*, n'a rien de plus insigne en sa nature que de servir d'horloge aux gens de la campagne qui prennent garde à son chant, auquel ils sont si accoutumés qu'ils savent à-peu-près quelle heure il est la nuit; il est si vigilant qu'il annonce les heures de la nuit, & le jour à venir: c'est la raison pourquoi on l'a toujours porté en guerre, chose connue à peu de gens, & dont on a nommé les veilles & guets des sentinelles, première, seconde, tierce. Aussi pour mieux le signifier, les Coqs se frappent eux-mêmes en se frappant des ailes de chaque côté pour s'éveiller; & dès-lors ils ne cessent point de chanter qu'ils n'ayent vû le point du jour. La Nature leur a donné de longs éperons qu'elle n'a jamais accordés aux autres espèces d'Oiseaux: elle leur a mis une crête sur la tête, & des barbes pendantes au-dessous de la gorge. Il y a une coutume partout le monde, que les enfans font jou-

ter les Coqs à certain jour de l'année : nous faisons cela en Carême. Il y a des Auteurs qui disent que cela se faisoit aussi anciennement en Grèce. Les anciens Observateurs de la chose rustique ont dit qu'un Coq étoit suffisant à cinq Poules, supposé qu'il fût de bonne taille ; car les Coqs qu'on nourrit doivent être propres à cocher. Il faut qu'ils soient grands & hauts ; qu'ils ayent les crêtes hautes, droites & rouges, & non de travers ; les yeux noirs ; le bec court, massif & crochu ; les barbes entre rouges & blanches, comme aussi l'endroit des ouïes. Il faut encore que les plumes d'autour du col, qu'on nomme les crins, soient de diverse couleur, éparfes sur les épaules, rouges, dorées & fauves ; la poitrine large, & les membres bien fournis ; les ailes bien emplumées ; la queue haute, garnie d'un double ordre de plumes pendantes & repliées en-bas. Il faut en outre qu'ils soient vifs, vigilants, & prompts à chanter souvent ; & qu'ils ne s'épouvantent point, sinon forcés par quelque grande occasion, même jusqu'à se montrer en courage de faire tête contre tous Animaux nuisibles, défendant tout le troupeau des Poules, & vengeant de fort grand cœur les injures

que leur feront les autres Animaux. Eux-mêmes cherchant à manger, il faut qu'ils appellent les Poules pour le leur départir. Tels Coqs veulent être les maîtres, & être comme rois sur les autres; car ils maîtrisent en chaque maison où ils vivent, & s'acquièrent ce titre par vertu de combat. Telle est donc la vertu des Coqs plus vigoureux que les autres, qui se trouvant inférieurs en résistant & voulant persévérer se battent jusqu'à la mort; & dès que l'un a été vainqueur, il contraindra le vaincu à se cacher, & chantera à pleine voix au grand deuil de celui qu'il aura vaincu; car ces Animaux supportent impatiemment la servitude. Les Anciens ont tenu que la présence du Coq étoit épouvantable au Lion: mais ils n'en ont point dit la raison, sinon que le Coq étant un Animal fort fier & regardant souvent vers le Ciel, ayant la crête levée, la queue droite & les plumes retournées en faucille, marche avec bravoure.

Le Coq a la vûe perçante, & ne manque jamais de jeter des cris d'effroi lorsqu'il découvre en l'air quelque Oiseau carnassier, comme Buze, Milan, Faucon, Epervier. Si l'on en croit *Cardan*, il divise le jour naturel en huit parties par

son chant : mais *Jules Scaliger* dit avoir éprouvé le contraire ; & en effet nous observons que les uns chantent plus fréquemment que les autres , sur-tout pendant le jour , sans garder aucune règle fixe. Le célèbre Anatomiste *M. du Verney* a fait voir dans un Coq vivant que la voix ne se forme pas vers le larynx comme dans les autres Animaux , mais au bas de la trachée-artère vers la bifurcation. Le Coq est le plus lubrique des Oiseaux ; car chaque jour il cochera ses Poules , qui sont souvent en grand nombre , cinquante fois & plus. Il les aime singulièrement ; il veille avec assiduité à leur conservation ; il se prive de nourriture pour elles ; souvent il les invite à pondre en s'accroupissant à côté d'elles dans le même panier. On trouve quelquefois , dit *M. Lemery* , dans le nid de la Poule un petit œuf gros comme un œuf de Pigeon , lequel on appelle *œuf de Coq* , parce qu'on croit vulgairement que le Coq l'a pondu , & l'on ajoute à cette pensée que de cet œuf gardé long-temps il sort un Crocodile : c'est pourquoi les Paifans quand ils en trouvent , ont grand soin de l'écraser en marchant dessus. Cette erreur qui n'a nul fondement , s'est maintenue depuis long-temps

K iij

chez beaucoup de gens ; & quoiqu'on n'ait jamais vu aucun animal fortir de ce petit œuf, on n'est point encore entièrement désabusé à ce sujet ; plusieurs craignent toujours le Crocodile : je pourrois montrer quelques-uns de ces petits œufs que je garde depuis plus de trente ans dans mon Droguier, sans que j'en aye jamais vu rien fortir, ni que j'y aye même remarqué aucune ouverture. Ce petit œuf n'est assurément point fait par le Coq : il y a de l'apparence que c'est l'ouvrage d'une Poulette, mais il n'est point en état d'être couvé ; il ne contient point de jaune, mais seulement du blanc, ou la partie glaireuse, dans laquelle on aperçoit confusément une manière de petit germe.

Selon d'autres, ce prétendu œuf de Coq, étant couvé dans du fumier, produit un Basilic ; & *Ménage* dans son *Dictionnaire Etymologique*, dit que *Cocatrix* signifie un Basilic, parce qu'on croit que le Basilic naît de l'œuf d'un Coq : à quoi il ajoute qu'il y a une rue à Paris appelée *la rue Cocatrix*, laquelle apparemment aura été nommée de la sorte, parce qu'il y avoit en cette rue une maison où pendoit pour enseigne un Basilic. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne* trois

ou quatre observations sur des Coqs ovipares, dont l'un âgé d'environ huit ans fit dans l'espace de treize jours dix œufs plus gros que des œufs de Pigeon, à coque fort épaisse, sans jaune; & l'Observateur remarque que cet Animal fut admirable non-seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort; car la dissection qui en fut faite en présence de témoins, fut accompagnée & suivie des plus terribles accidens, qui, si on l'en croit, ne pouvoient venir que d'enfermement. Ce Coq étoit sain & alerte de son vivant; mais il devenoit colère, & battoit les Poules lorsqu'il étoit prêt de pondre. Quand on l'ouvrit, on ne découvrit dans son corps aucun indice d'œuf ni d'ovaire, en un mot rien d'extraordinaire ou de particulier: cependant, conclut l'Auteur, il est aussi vrai que ces dix œufs ont été pondus par le Coq en question, qu'il est vrai que le soleil luit en plein midi. Telle est la force du préjugé. Or pour le détruire, s'il est possible, nous allons transcrire ici un Mémoire de M. la Peyronie imprimé à la fin d'un volume de l'*Académie Royale des Sciences*, Année 1710, sous le titre d'*Observation sur les petits œufs de Poule*

224 QUATRIEME CLASSE,
sans jaune, que l'on appelle vulgairement
œufs de Coq.

Les préjugés, dit M. la Peyronie, de la naissance & de l'éducation entretiennent les hommes dans des erreurs si grossières, souvent même en matière de fait, qu'il n'est pas moins digne des Compagnies de les en défabufer que de leur annoncer de nouvelles vérités. On les accoutume par-là à un sage Pyrrhonisme qui les tient en suspens, & qui ne leur permet d'admettre pour véritable que ce qui est clairement & distinctement connu. Beaucoup de personnes, d'ailleurs raisonnables, croient avec le peuple que les Coqs pondent des œufs; que ces œufs étant couvés dans du fumier ou ailleurs, on en voit éclore des Serpens ailés qu'on appelle Basilics. Ils poussent plus loin la fable, & assurent que les regards de ces Basilics font mourir les hommes. Cette erreur n'a d'autre fondement qu'une ancienne tradition, dont la fausseté sera démontrée par les faits suivants.

Un Fermier m'apporta plusieurs œufs un peu plus gros que ceux de Pigeon, disant qu'ils avoient été pondus par un jeune Coq, qui étoit le seul de sa basse-

cour, dans laquelle il y avoit aussi quelques Poules. Il doutoit si peu de ce fait, qu'il m'assura positivement que si je faisois éclore quelqu'un de ces œufs, il naîtroit de chacun d'eux un Serpent; & pour me persuader ce qu'il avançoit, il me dit que je n'avois qu'à ouvrir un de ces œufs, que je le trouverois sans jaune, & qu'au défaut du jaune j'y verrois en petit, mais fort distinctement, la figure d'un Serpent. Je fis l'ouverture de l'un de ces œufs en présence de M. *Bon*, Premier Président de la Chambre des Comptes, Aydes & Finances, associé honoraire, & de plusieurs autres personnes. Nous fûmes tous également surpris de voir cet œuf sans jaune, & de voir au défaut du jaune un corps qui ressembloit assez bien à un petit Serpent entortillé. Je le développai sans peine, après en avoir raffermi la substance dans de l'esprit de vin. J'en ouvris ensuite quelques autres que je trouvai en gros semblables au premier; toute la différence qui s'y trouvoit, c'est que le prétendu Serpent n'étoit pas dans tous également bien représenté. J'ai eu l'honneur de faire voir plusieurs de ces œufs à la Compagnie; j'en ai trouvé quelques-uns dans lesquels on voyoit une tache

226 *QUATRIEME CLASSE* ;
jaune, ronde, d'une ligne de diamètre ;
sans épaisseur, située sur la membrane
qu'on trouve sous la coque : cette tache
répondoit à l'extrémité obtuse de l'œuf.
La différence de ces œufs aux œufs or-
dinares qui ont tous un jaune, me donna
la curiosité d'approfondir cette matière,
étant très-persuadé que si ces œufs
avoient été pondus par un Coq, il falloit
que celui-ci eût un organe particulier,
& qu'outre les testicules & les deux ver-
ges il eût une ovaire & une trompe, ce
qui l'auroit rendu hermaphrodite : plu-
sieurs Animaux le sont de leur nature,
& nous lisons les observations de tant
de monstres qu'on dit l'avoir été, qu'on
auroit bien pû penser qu'il peut se trou-
ver un Coq qui le fût aussi. Cette ré-
flexion excitant ma curiosité, j'ouvris le
jeune Coq que l'on prétendoit avoir
pondu nos petits œufs, & par la dissec-
tion que j'en fis, j'y trouvai deux gros
testicules qui donnoient origine à des
vaisseaux de sémence bien conditionnés,
qui se terminoient chacun de leur côté
par une petite verge dans la cloaque : le
Coq nous parut très-vigoureux, mais
incapable de ponte par le défaut d'or-
ganes. Je ne laissai pas que de faire cou-
ver quelques uns de ces œufs que j'avois

ramassés ; je les ouvris après un mois de couvée , & je n'y trouvai aucun changement , si ce n'est que le blanc étoit plus divisé & plus fluide qu'à l'ordinaire.

Le Fermier n'ayant plus de Coq , fut bien surpris de continuer à trouver des œufs semblables à ceux qu'il m'avoit apportés ; il fut attentif à découvrir d'où ils venoient : guéri de son erreur il voulut en connoître la source , & s'assura qu'ils étoient pondus par une Poule qu'il m'apporta. J'apperçus pendant tout le temps que je la gardai qu'elle chantoit à-peu-près comme un Coq enrôlé , mais qu'elle chantoit avec beaucoup de violence ; qu'elle rendoit par la cloaque des matières jaunes fort délayées qui ressembloient à du jaune d'œuf détrempe dans de l'eau , & qu'elle pondoit de petits œufs semblables à ceux que j'avois ouverts. Convaincu de ces faits, il n'étoit plus question que d'en trouver la cause : je la cherchai dans les entrailles de la Poule , & je fis voir à la Compagnie une vessie de la grosseur du poing pleine d'eau fort claire , attachée par la racine supérieure de son col au ligament qui attache à l'ovaire le pavillon de l'*oviductus* , & par la racine inférieure au centre du mezentère de l'*oviductus* ; ce qui

Kvj

étrangloit considérablement les deux parties de l'*oviductus* que cette attache embrassoit. Cette hydropisie particulière étrangloit si fort les deux parties de l'*oviductus*, que leur cavité enflée avec violence n'avoit qu'environ cinq lignes de diamètre : ainsi un œuf ordinaire, tels qu'ils sont en tombant dans la trompe, ne pouvoit pas y passer sans la crever, ou sans crever lui-même. Le ventre de la Poule parut rempli d'une liqueur jaune dans laquelle nageoient de petites concrétions semblables à du jaune d'œuf durci ; ce qui formoit une autre espèce d'hydropisie assez singulière. La grosse vessie remplie d'eau étoit la véritable cause de tous ces faits. Lorsqu'un œuf embrassé par le pavillon s'étoit détaché de l'ovaire, & qu'il étoit engagé dans l'*oviductus*, il passoit quoiqu'avec beaucoup de peine au-delà du premier étranglement, & ne pouvoit pas absolument passer au-delà du second, 1°. parce qu'il étoit plus grand que le premier, 2°. parce que le blanc de l'œuf l'avoit grossi, l'humour lui ayant été fournie par les membranes du canal qu'il avoit parcouru, l'œuf engagé entre les deux étranglements irritoit les membranes du canal, qui ne pouvant le chasser redoubloit ses

contractions, & obligeoit la Poule à se donner de grands mouvemens, & à faire de violents efforts qu'elle exprimoit par des cris qui imitoient, comme il a été déjà dit, le chant d'un Coq enrôlé. Ces efforts pressoient la vessie pleine d'eau; celle ci s'appliquoit contre ses attaches, & dans les concours de toutes ces différentes forces l'œuf dont les membranes étoient encore très-minces, qui n'avoit que très-peu de blanc, & point de coque, se crevoit; le jaune s'échappoit tantôt dans l'abdomen, tantôt dans la cloaque, selon le côté vers lequel la crevasse répondoit: l'un & l'autre étoit arrivé à la Poule, comme on l'a déjà observé. Le volume de l'œuf étant diminué par la perte d'une grande partie du jaune, descendoit malgré l'étranglement, & continuoit son chemin. Il est à remarquer que l'éponge du blanc qui environne le jaune ne laissoit pas de se remplir quoiqu'elle fût percée dans l'endroit par où le jaune s'échappoit, & qu'elle manquât par-là de la tension qu'on auroit jugé devoir lui être nécessaire pour son accroissement; malgré cela l'humeur du blanc toujours fournie par les membranes de l'*oviductus* grossissoit son éponge; à mesure qu'elle augmentoit, elle

exprimoit le reste de la liqueur fluide du jaune qui ne pouvoit résister à cause de son issue, & qui sortoit presque toujours entièrement; il laissoit quelquefois des traces à un des coins de l'œuf sous la forme d'une tache jaune : il pouvoit se faire aussi qu'il restât une petite portion du jaune ramassé, quoique je n'en aye jamais ouvert où il s'en soit trouvé. Plusieurs personnes prétendent que le blanc de l'œuf est fourni par le jaune. Cette observation démontre non-seulement que le jaune n'est pas la source du blanc (car comment le jaune, qui augmente plutôt que de diminuer dans l'*oviductus*, auroit-il pû suffire à produire toute la substance du blanc qui a beaucoup plus de volume que le jaune même, s'il ne recevoit d'ailleurs ?) mais encore que la liqueur qui le fait ne passe point par le jaune, mais qu'après avoir passé par la membrane extérieure de l'œuf, elle entre immédiatement dans le corps spongieux où elle s'arrête : si cela étoit autrement, l'humeur du blanc se feroit écoulée avec le jaune, & son éponge n'auroit pas grossi.

Pendant que le jaune se vuidoit peu-à-peu, les *chalazas* se rangeoient différemment selon l'endroit de la crevasse

de l'œuf; si elle se trouvoit à côté d'un *chalaza*, les cellules des environs du *chalaza* opposé grossissant choisissent l'autre qui se colloie à l'angle obtus de l'œuf, où il trouvoit une moindre résistance: aussi je l'ai souvent trouvé collé à cet endroit, plusieurs fois même ensemble avec la tache jaune. Mais lorsque l'ouverture se faisoit dans un endroit du jaune également éloigné des deux *chalazas*, ils travailloient alors de concert à chasser le jaune, & se réunissoient ensuite au centre de l'œuf par le resserrement de la membrane du jaune, aux bouts de laquelle ils sont fortement attachés; ce qui représentoit un Serpent beaucoup plus entortillé que lorsqu'il n'y avoit qu'un seul *chalaza*. Après que le jaune étoit entièrement vidé, & qu'il avoit été suivi de ce qui se trouvoit de plus fluide dans le blanc, son ouverture étoit bientôt cicatrisée par la viscosité du blanc enfermé dans un corps spongieux, aussi-bien que par les matières grasses dont l'intérieur de l'*oviductus* est enduit, & enfin par la matière de la coque de l'œuf qui se trouve au bas de ce conduit. J'ai ramassé de cette humeur; & l'ayant exposée à une douce chaleur, elle a fait une substance semblable à la coque. Il y

232 QUATRIEME CLASSE,

a apparence qu'une partie du blanc s'échappoit avec le jaune, puisqu'il n'y en avoit dans chaque petit œuf qu'environ le tiers de ce qu'on en trouve dans un œuf ordinaire. J'ai trouvé quelquefois la cicatrice de l'ouverture de la membrane, par où le jaune s'étoit échappé, si intimement collée à la partie de la coque qui y répondoit, qu'on n'auroit pû l'en détacher sans la déchirer; ce qui n'arrivoit pas dans tout le reste de la circonférence.

S'il y a des Poules qui pondent quelquefois des œufs sans coque, cela vient ou de quelque maladie qui irritant la trompe leur fait chasser l'œuf avant le temps, ou bien par une grande fécondité qui ne leur donne pas le loisir de les meurir tous. Il y a des Poules qui font le même jour un œuf bien conditionné, & un autre sans coque. Le défaut d'une suffisante quantité de cette humeur dans certaines Poules peut encore en être la cause. Il peut y avoir des Poules qui pondent quelquefois des œufs semblables à ceux dont je donne la description, lorsque dans des efforts, ou par quelque cause extérieure, le jaune d'œuf est crevé dans l'*oviductus*: mais la cause n'étant pas constante, elles en font

aussi de bien conditionnés. Des étranglemens ou des compressions à peu-près semblables , qui anéantissent les petits des ovipares en leur ôtant la matière de leur nourriture , ne rendroient que monstrueux ceux des vivipares , qui ne la portent pas avec eux , & qui vont la puiser dans la matrice , pourvû que la compression ne détruisît aucune partie essentielle à la vie de l'Animal. On ne doit donc pas être surpris de ce que ceux-ci nous fournissent beaucoup plus de monstres que les autres.

Il seroit assez inutile de rien ajouter à ce Mémoire de M. *la Peyronie* : mais quoique la raison & l'expérience s'accordent à démontrer la fausseté de l'opinion populaire , cette opinion subsiste toujours , & subsistera probablement encore long-temps. Nous avons vû depuis peu un Coq vigoureux & d'une grande beauté , à qui l'on a coupé la gorge impitoyablement , parce qu'il étoit accusé d'avoir pondu quatre à cinq œufs qu'on n'avoit pas manqué d'écraser sur le champ avec horreur ; & l'ayant ouvert , nous lui avons trouvé deux gros testicules avec leurs dépendances , & tous les viscères parfaitement bien constitués , comme nous l'avions présumé d'avance.

La plupart des Coqs, même des espèces communes, considérés lorsqu'ils sont éclairés par le soleil, brillent de couleurs éclatantes, de la beauté & du mélange singulier desquelles on est d'autant plus frappé qu'on s'arrête davantage à les examiner. On en voit quelquefois qui passent annuellement d'une couleur à l'autre, & changent d'habit à chaque mue; ce qui les rend méconnoissables. Il y en a de monstrueux, & *Aldrovande* nous a donné les figures de plusieurs monstres en ce genre, notamment un Coq à deux têtes sur un seul corps, un autre à une seule tête sur deux corps, un autre à trois pattes, & un autre à quatre. Nous avons nourri nous-mêmes pendant quelques mois un jeune Coq à quatre pattes; il étoit assez gai; il chantoit bien & souvent; en un mot il avoit un air de santé & de vigueur: mais ses deux pattes supernuméraires, étant attachées ensemble près de l'anus & suspendues en l'air, l'incommodoient plus qu'elles ne lui servoient; il marchoit un peu de travers; il ne pouvoit cocher les Poules dont il recherchoit la compagnie, & à tout moment il s'accrochoit par ses pieds postiches, qui étoient plus pâles, plus courts & plus menus que les

deux autres. Il a été donné vivant à M. de Réaumur. Il se trouve encore des Coqs naturellement cornus, & d'autres qui le sont par artifice, tels qu'on en voit quelquefois dans les Cabinets des curieux. M. du Hamel dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie Royale des Sciences, Année 1746, qui a pour titre *Recherches sur la réunion des playes des arbres, sur la façon dont la greffe s'unit au sujet sur lequel on l'applique, sur la réunion des playes des Animaux, & quelques exemples de greffes appliquées sur des Animaux*, nous apprend en quoi consiste cet artifice.

On fait, dit ce grand Physicien, que la crête des Coqs est attachée à leur tête par une large base qui s'étend depuis la partie supérieure de l'os occipital jusqu'à l'origine du bec. Si l'on coupe cette crête à un travers de doigt des os du crâne, on voit qu'elle forme à sa partie postérieure un bourrelet assez épais, & qu'après avoir fait une anse qui laisse un vuide au milieu, les deux côtés se rapprochent en devant, n'étant joints que par un tissu cellulaire. C'est dans le vuide de la duplicature de la crête qu'on place un jeune ergot qui n'est alors pas plus gros qu'un petit grain de chenevi,

& qu'on a coupé au pied d'un Poulet. Si l'on détache la peau au-dessus des orbites, & qu'on la dissèque en remontant vers le sommet de la tête, il semble que la crête ne soit qu'une prolongation de la peau qui s'épaissit en cet endroit, & que la peau des deux côtés de la tête, après avoir formé la duplicature dont je viens de parler, se réunit un peu au-dessous de la partie de la crête qui est frangée, où l'on n'apperçoit plus de duplicature : néanmoins la crête est fort adhérente au crâne, & sa substance est différente de celle de la peau, puisqu'elle est plutôt cartilagineuse que membraneuse. J'ai attentivement examiné si la crête des Coqs, qui est quelquefois d'une grosseur surprenante, étoit retenue par des ligamens ; je n'en ai aperçu aucun ; j'ai seulement observé qu'elle étoit si adhérente au crâne, qu'on ne pouvoit l'en séparer sans couper une partie de la substance de la crête.

Après avoir donné un abrégé de l'exposition anatomique de la crête d'un Coq, il faut parler de la greffe que j'ai faite sur cette partie.

Je fis couper la crête à plusieurs jeunes Coqs, & je fis placer un petit morceau de leurs ergots dans la cavité que

j'ai dit qui étoit à la partie intérieure & postérieure de la base de la crête. Plusieurs de ces ergots tombèrent par le mouvement de la tête des Coqs : mais au bout de quinze jours ou de trois semaines, les ergots qui étoient restés sur la tête des Coqs y avoient contracté une union assez parfaite pour que des ergots appliqués dans le mois de Juin, n'étant pas plus gros qu'un grain de chenevis, eussent acquis près d'un demi-pouce de longueur à la fin de Décembre de la même année ; & j'en ai eu qui au bout de trois ou quatre ans avoient, en les supposant redressés, plus de quatre pouces de longueur. Un Auteur dit avoir vû une corne pareille sur la tête d'un Chapon, & qu'elle avoit neuf pouces de longueur. La dissection de ces grandes cornes m'a fourni plusieurs observations qui méritent d'être rapportées. 1°. On apperçoit à l'extérieur un bourrelet calleux qui embrasse la base de la corne ; & en disséquant la peau, on voit qu'elle aboutit à ce bourrelet. 2°. Quand on a enlevé la peau, & détruit une partie de ce bourrelet, on découvre une espèce de ligament capsulaire qui empêche d'appercevoir l'insertion, ou plutôt l'articulation de la corne avec le crâne. 3°. Quand

on a enlevé avec précaution cette espèce de ligament capsulaire , on découvre plusieurs bandes ligamenteuses qui partant de la corne vont aboutir les unes aux fosses nasales, les autres à la partie supérieure des orbites , ou à différents endroits de l'os occipital. Ces ligamens ne vont pas aboutir constamment aux mêmes endroits , & ne sont pas en aussi grand nombre dans tous les Coqs : mais j'ai constamment apperçu dans ceux qui avoient de grandes cornes une forte bande ligamenteuse , qui d'un bout s'inséroit dans la partie cornée du bec , & répondoit de l'autre au centre de la base de la corne. 4°. Quand on a enlevé & détruit tous les ligamens , excepté celui qui va au bec , la corne se détache assez aisément du crâne ; & en la renversant vers le bec , on apperçoit sous la base de cette corne des cavités articulaires , & sur le crâne des éminences correspondantes : alors toute la substance cornée se détache d'un noyau osseux pyramidal , quelquefois terminé par plusieurs pointes , qui reste adhérent à la bande ligamenteuse que j'ai dit qui aboutit au bec. 5°. Ce noyau osseux qui n'est pas fort compacte , est recouvert d'une membrane assez semblable au Périoste .

mais qui est en plusieurs endroits sanguinolente. 6°. La partie cornée étant détachée de son noyau, a la figure d'une défense d'Elephant, étant creuse & mince par le bas, & pleine vers le bout d'en-haut dans plus de la moitié de sa longueur. J'en mis une tremper quelque temps dans l'esprit de vin, qui désunit tellement les couches cornées, qu'on pouvoit en détacher un grand nombre.

Après avoir rapporté les observations que j'ai faites en disséquant plusieurs têtes de Coqs garnies de grandes cornes, (car quand les cornes sont petites, on n'apperçoit presque rien) je passe aux conséquences qu'on peut tirer des observations précédentes.

1°. Voilà une partie organisée qu'on a détachée de la patte d'un Coq lorsqu'elle n'étoit pas plus grosse qu'un grain de chenevis, & qui étant placée sur la tête de ce même Animal, y a contracté une union assez intime pour devenir de plusieurs pouces de longueur, conservant en cet endroit la même organisation qu'elle avoit dans sa place naturelle, excepté qu'elle y est devenue plus grande. Il faut convenir que c'est là véritablement une greffe pratiquée

240 QUATRIEME CLASSE,
sur un Animal. 2°. Voilà un noyau os-
seux revêtu d'un périoste, & couvert
d'une substance cornée; en un mot une
corne semblable à celle des Bœufs, &
qui croît de la même façon par des la-
mes qui se forment dans l'intérieur, &
qui obligent les extérieurs de s'étendre;
ce qu'elles font seulement par le bas qui
tient à l'anneau cartilagineux, ou aux
bandes ligamenteuses dont j'ai parlé.
3°. Cette corne n'ayant pu, à cause de
sa grandeur & des mouvemens conti-
nuels de la tête du Coq, s'unir intime-
ment au crâne, ou s'y ankyloser, est
restée immobile; & il s'est formé une
espèce d'articulation, & plusieurs liga-
mens assez forts pour soutenir cette
grande corne. Tous ces organes, comme
je l'ai dit, ne se trouvent point dans
l'état naturel, ni sous la crête des Coqs,
ni aux environs de leur ergot; du moins
je n'ai pu les appercevoir: ainsi la Na-
ture fait subvenir à ses besoins, par le
développement de nouveaux organes.
C'est un fait bien singulier, mais qui se
trouvera probablement confirmé par
beaucoup d'observations sur les mon-
stres, si cette idée se présente à ceux qui
en feront la dissection.

Voilà

Voilà pour ce qui concerne le Coq :
passons maintenant à la description de la
Poule.

Les plumes dont est composée la
queue des Oiseaux de presque tous les
genres, sont arrangées les unes sous les
autres & les unes à côté des autres dans
un plan parallèle ou incliné à l'horison.
Il n'y a, que nous sachions, qu'un seul
genre d'Oiseaux dont la queue est dans
un plan vertical & plié en deux parties
égales, de manière que le dessous d'une
moitié de ses plumes s'applique contre le
dessus des plumes de l'autre moitié. Ce
genre d'Oiseaux dont le port de la queue
nous paroîtroit très-singulier si nous le
voyions pour la première fois, est le
genre des Poules. Les anciens Romains,
dit *Belon*, louant la couleur des Poules
communes pour être les meilleures, vou-
loient qu'elles fussent rougeâtres, ou
noirâtres; les blanches n'ont jamais été
approuvées, parce qu'elles sont trop su-
jettes à être ravies des Oiseaux de rapine.
Les unes sont généreuses ou fécondes,
les autres non nobles & infécondes.
L'une est de petite stature, commune en
tous lieux; l'autre est de grande taille,
qui n'est pas si commune que la précé-
dente. La première est appelée des An-

242 QUATRIEME CLASSE,
ciens *Hadriane*, *Villatique* ou *Cohortale* ;
& la seconde, *Poule griesche*, comme
qui diroit *Poule de graisse*. Les anciens
curieux de la Maison rustique avoient
diverses autres sortes de Poules, qu'ils
nommoient les unes *Rhodiennes*, les au-
tres *Chalcidiques*, les autres *Tanagri-
ques*, & les autres *Meliques* ou *Medi-
ques*, suivant les lieux d'où elles avoient
été apportées.

Toutes ces dénominations ne sont
plus usitées parmi nous. Mais en récom-
pense nous connoissons huit à neuf es-
pèces de Poules ; savoir, 1°. des Poules
de Caux, de Bruges & de Mirebalais,
qui sont haut montées ; 2°. des Poules
à jambes courtes, appellées *Pieds courts*
en quelques Provinces ; 3°. des Poules
naines ; 4°. des Poules frisées, appellées
mal-à-propos *Porte-laines*, dont les plu-
mes sont réfléchies vers la tête ; 5°. des
Poules négresses qui nous viennent de
Guinée & du Sénégal, à crête & à peau
noires, à os noirs, & à chair blanche ;
6°. des Poules sans queue, & même sans
croupion, dites ailleurs des *Culs-nuds* ;
7°. des Poules qui ont cinq doigts à
chaque pied, trois antérieurs, & deux
postérieurs ; 8°. des Poules sans aîles, ou
à aîles si courtes qu'elles ne sont pas

propres à voler. Or entre ces différentes espèces de Poules, les unes sont communes & connues de tout le monde; les autres fort rares & presque inconnues.

En général les Poules sont d'une admirable fécondité, & la consommation qui se fait des œufs qu'elles pondent est prodigieuse: mais il seroit à désirer que nous pussions les avoir en toute saison pour le même prix, & qu'ils ne fussent pas plus chers vers la fin de l'automne & en hyver qu'ils ne le sont au printemps & en été; il seroit encore à souhaiter que nous les eussions toujours aussi frais qu'ils le sont lorsqu'ils viennent d'être pondus. Au reste, tout ce qu'exige de nous la conservation des œufs, c'est que chaque jour on ait soin de graisser ou d'huiler ceux qui ont été pondus dans ce même jour: toute graisse y peut être employée; dès que l'œuf est bien graissé dans toutes les parties de sa coquille, il est en état d'être gardé pendant plusieurs mois, pendant une année, sans être en risque de souffrir aucune altération sensible. On ne connoît pas toutes les utilisations de la coquille de l'œuf lorsqu'on la regarde simplement comme une boîte destinée à contenir le blanc, le jaune & l'embryon, pour empêcher que l'œuf ne

L ij

soit écrasé lorsqu'une Poule le charge du poids de tout son corps : elle sert, ce qui n'est pas moins important, à empêcher qu'il ne s'y fasse une transpiration trop prompte & trop abondante. Il n'est pas rare de trouver des œufs de Poule sans coque ; on les appelle des œufs *hardés* ; leurs liqueurs ne sont contenues que par la membrane épaisse qui tapisse l'intérieur de la coquille des autres : cette enveloppe cède sous le doigt en quelque endroit qu'on la presse. On fait que les premiers œufs des Poules sont petits : mais on peut ignorer que des Poules pondent dans la seconde, la troisième & la quatrième année des œufs bien plus gros que ceux qu'elles ont donnés dans le cours de la première. Il y en a de bien meilleures pondeuses que les autres : quelques-unes ne donnent qu'un œuf en trois jours ; d'autres pondent de deux jours l'un ; d'autres tous les jours ; & M. de Réaumur, de qui nous empruntons ceci, en a une qui pondoit deux œufs dans le même jour. Mais elles font toutes des temps pendant lesquels elles cessent entièrement de pondre, & ce temps n'est pas pour toutes le même, ni probablement d'une durée égale.

On peut juger des œufs des plus petits Oiseaux par celui d'une Poule, où les parties sont plus sensibles. Nous y distinguons facilement le jaune qui est au cœur ; le premier blanc qui environne le jaune ; un second blanc dans lequel la masse du milieu nage ; les ligamens qui soutiennent le jaune vers le centre de l'œuf ; les membranes qui enveloppent l'une le jaune, l'autre le premier blanc ; une troisième & une quatrième qui environnent le tout ; enfin la coque qui sert de défense à tout le reste. Tout ce qui est intérieur est façonné le premier. La coque se forme la dernière, & se durcit d'un jour à l'autre. C'est un écoulement de quantité de sels qui s'expriment des humeurs de la mère, & que la chaleur fixe & recuit autour de l'œuf pour y former une croûte dont l'usage est double, 1°. de mettre la mère en état de se délivrer de l'œuf sans l'écraser ; 2°. de mettre le petit à couvert de tout accident jusqu'à ce qu'il soit formé & en état de sortir. On peut dire même que l'œuf tient lieu aux petits Oiseaux de la mammelle & du lait qui nourrit les petits des autres Animaux, parce que le Poulet qui est dans l'œuf se nourrit d'abord du blanc de l'œuf, & ensuite du

jaune lorsqu'il est un peu fortifié, & que ses parties commencent à s'affermir. C'est sur la membrane qui environne le jaune que se trouve la cicatrice ou petite tache blanche qui est seule le véritable germe où réside le Poulet en petit. Il a dès-lors tous ses organes, mais aplatis, repliés, & enveloppés dans un point. La moindre portion de l'esprit vital qui est destiné à l'animer vient-elle à s'insinuer, je ne sai comment, au travers des enveloppes, & à passer jusqu'au cœur, le Poulet vit en ce moment, & tout commence à se mouvoir en lui. Il est vrai qu'on ne conçoit pas ce que c'est qu'un esprit vivifiant : mais ce mot exprime un fait, une réalité, & c'en est assez pour nous. Quand ce principe de vie n'est pas introduit jusqu'à cette cicatrice où sont non-seulement les ébauches, mais toutes les parties du Poulet, la mère peut quelquefois mettre bas cet œuf. Mais il n'est rempli que de nourritures stériles : il ne peut rien produire. Si au contraire cet esprit vivifiant se glisse en si petite quantité que ce soit par les pores des membranes qui ont déjà admis tant de différentes nourritures, il ouvre les petits vaisseaux du Poulet ; il porte la chaleur, & amène le suc

nourricier jusqu'au cœur. La structure de ce petit muscle est telle qu'il peut s'ouvrir & se dilater en recevant ce qui entre d'un côté, puis se resserrer & faire sortir par une autre ouverture ce qu'il a reçu. Il en est de ce battement du cœur, comme de celui des palettes & du pendule dans une horloge. Dès que cette partie marche, toute la machine marche. Dès que le cœur bat, l'Animal est en vie. Il ne cesse alors de recevoir par le canal de l'ombilic un filet de nouveaux sucs nutritifs qu'il répand dans tous les vaisseaux dont les branches les vont distribuer dans tout le corps. Tous ces petits canaux auparavant aplatis, se gonflent & s'élargissent. Tout prend nourriture, & le Poulet commence à croître.

Il est presque impossible de démêler dans les liqueurs qui l'environnent, la nature des progrès & des changemens qui lui arrivent de jour en jour jusqu'à ce qu'il perce son écaille. Mais n'omettons pas une précaution aussi sensible qu'admirable qu'on remarque dans la situation de la cicatricule où il se forme. Cette petite tache ronde qui est sur l'enveloppe du jaune, se trouve toujours placée presque au centre de l'œuf & vers

le haut du côté de la mère pour en recevoir la chaleur dont il a besoin, comme le lumignon d'une lampe de Matelot se tient toujours vers le haut par la mobilité des pivots de la lampe, & par la pesanteur du vase d'huile qui gagne toujours le bas, malgré l'agitation du vaisseau. Voici ce qui fait que le petit n'est jamais renversé quand on remueroit l'œuf. Le jaune est soutenu par deux ligamens qu'on trouve toujours à l'ouverture de l'œuf, & qui s'attachent de part & d'autre à la membrane commune qui est collée sur la coque. Si on tiroit une ligne d'un ligament à l'autre, elle ne passeroit pas juste par le milieu du jaune, mais au-dessus du centre, & couperoit le jaune en deux portions inégales; en sorte que la moindre partie du jaune où le germe est posé, demeure nécessairement élevée vers le centre de l'Oiseau qui couvre l'œuf; & que l'autre partie étant plus grosse & plus pesante, descend toujours vers le bas, autant que les liens le permettent. Si l'œuf se déplace, le petit n'en souffre point, & il jouit, quoiqu'il arrive, de la chaleur qui met tout en action chez lui, & qui perfectionne peu-à-peu le développement de ses parties. Ne pouvant

plus glisser en-bas, il se nourrit à l'aïse d'abord de ce blanc liquide & délicat qui est à portée de lui : ensuite il tire sa vie & son accroissement du jaune, qui est une nourriture plus forte. Lorsque son bec est durci, & qu'il commence à s'ennuyer de sa prison, il fait effort pour rompre la coque, & il la rompt en effet. Il sort le ventre tout plein de ce jaune, qui lui tient lieu de nourriture encore quelque temps, jusqu'à ce qu'il puisse s'affermir sur ses pattes & aller chercher lui-même à vivre, ou que le père & la mère lui en viennent apporter.

C'est ainsi que M. *Pluche* s'exprime sur la formation du Poulet d'après *Malpighi* & autres bons Observateurs. Or ces vérités se trouvent confirmées par les observations d'un Naturaliste du premier ordre. En général, dit M. de *Réaumur*, les Poules qui couvent ne se fervent alors de leur bec que pour retourner les œufs, leur faire changer de place, & quelquefois pour jeter hors du nid les fragmens de la coquille dont le Poulet est parvenu à se débarrasser. Le Poulet renfermé dans l'œuf a été chargé seul de tout l'ouvrage qui doit être fait avant qu'il se puisse mettre en

liberté , ouvrage qu'on estimeroit bien au-dessus de ses forces , si des observations journalières n'apprennent celles qu'il a , & comment il fait les employer quand son état actuel lui fait sentir le besoin qu'il a de naître , de commencer à jouir d'une vie active très-différente de celle qu'il a passée dans le plus parfait repos. La manière dont ses parties extérieures sont posées , ne feroit pas juger qu'il fût en son pouvoir de surmonter les obstacles qui s'opposent à sa sortie d'un logement devenu pour lui une prison : il est alors presque mis en boule ; son col en se courbant descend du côté du ventre , vers le milieu duquel sa tête se trouve placée ; le bec est passé sous une des ailes , comme l'est celui d'un Oiseau qui dort ; cette aile est constamment l'aile droite ; les pattes sont ramenées sous le ventre , ainsi que le sont quelquefois celles des Poulets & des Pigeons qu'on veut mettre à la broche ; les doigts recourbés alors vers le derrière , touchent presque la tête par leur convexité. La partie antérieure du Poulet est ordinairement du côté du gros bout de l'œuf , où le vuide se fait constamment : il est contenu dans cette attitude qui paroît si peu favorable aux

mouvemens qu'il sembleroit dans la nécessité de se donner, par une épaisse & forte membrane : c'est pourtant sans changer cette attitude qu'il exécute ce qu'il y a de plus difficile, qu'il brise sa coquille, & qu'il déchire la solide membrane dans laquelle il est empaqueté & qui résiste autant à ses efforts qu'une coquille qui est dure, mais friable.

La coquille est une espèce de mur qu'il faut percer & abbattre ; le bec est l'instrument qui doit être employé à le piocher ; c'est avec la pointe du bec que le Poulet frappe des coups réitérés ; ils sont souvent assez forts pour se faire entendre, & si on fait épier les momens, on les lui voit donner ; la tête n'en reste pas moins sous l'aîle. Nous avons dit trop peu, lorsque nous avons dit qu'elle y est placée comme celle d'un Oiseau qui dort ; elle y est plus avancée ; le bec sort de dessous cette aîle du côté du dos ; la tête en se donnant des mouvemens alternatifs d'arrière en avant & d'avant en arrière, ou plus exactement, du ventre vers le dos & du dos vers le ventre, atteint & frappe la coquille plus ou moins rudement, selon la vitesse de son mouvement ; pendant qu'elle agit, elle est en quelque façon guidée par

Lvj

l'aîle & par le corps , qui la contiennent & l'empêchent de s'écarter. Elle est très-pesante ; car la grosseur de la tête du Poulet prêt à naître est considérable par rapport au volume de son corps : elle fait avec le col un poids si lourd pour le Poulet , que quelques instans après qu'il est né , il est encore incapable de le soutenir : mais la manière dont toutes ses parties sont disposées pendant qu'il est dans l'œuf , pendant qu'elles forment une espèce de boule par leur arrangement , lui rend ce poids du col & de la tête facile à porter ; en quelque position que soit l'œuf , la tête est soutenue , soit par le corps , soit par l'aîle , soit par l'une & par l'autre à la fois ; enfin plus la masse de la tête est considérable , & plus sont forts les coups que le Poulet lui fait donner.

On n'a qu'à consulter les figures qu'ont fait graver les excellents Observateurs qui ont suivi jour par jour le progrès de l'accroissement du Poulet pendant toute la durée de l'incubation , & qui ont cherché à les mettre sous nos yeux , pour apprendre que ses parties extérieures sont autrement disposées dans les quinze à seize premiers jours , que dans les quatre à cinq derniers : nous ne voulons

donc pas nous arrêter à décrire les différences qu'elles nous offrent dans ces différents temps ; nous nous contenterons de dire qu'entre les parties qui étoient droites , étendues & portées loin du corps dans les premiers jours , les unes dans les derniers jours sont pliées aux endroits de leurs articulations , les autres courbées , & toutes plus rapprochées du corps. Mais ce que je veux sur-tout faire remarquer , c'est que la disposition des parties extérieures ne donne à la masse totale du Poulet la forme d'une boule , & que le bec n'est passé sous l'aîle que quand le temps où cette disposition sera nécessaire , approche : il est vrai que quand ce temps est prochain , les jambes & le col sont devenus si longs , que le Poulet est forcé de les plier pour leur faire trouver place dans la cavité où il est logé , & c'est encore ce qu'il y a d'admirable ici , & qui l'est généralement dans les opérations de la Nature , ce qui semble fait par nécessité est ce qui pouvoit être fait de mieux par choix.

L'effet des premiers coups du bec du Poulet est une petite fêlure , tantôt simple , tantôt composée ; je veux dire qu'elle n'est quelquefois qu'une seule fente , & que quelquefois elle est com-

254 QUATRIÈME CLASSE ,
posée de plusieurs fentes d'inégale longueur, qui partent d'un centre commun, qu'elle est irrégulièrement radiée. Cette première fêlure est ordinairement entre le milieu de l'œuf & son gros bout, c'est-à-dire, plus près de celui-ci que de l'autre; la partie antérieure du Poulet est tournée vers le premier, & la postérieure vers le second. Parmi plusieurs milliers de Poulets que j'ai eu occasion de voir éclore, j'en ai pourtant observé quelques-uns qui avoient percé leur coquille plus près du petit bout que du gros, & j'ai vû un Dindonneau qui avoit bêché la sienne de même : le vuide s'étoit pourtant fait dans le gros bout des œufs percés contre l'ordre ordinaire, comme il se fait dans les autres; la partie antérieure de ces Poulets étoit logée plus à l'étroit que la postérieure, au lieu qu'elle a coutume d'être plus au large : malgré le renversement de position, ils n'en vinrent pas moins bien que ceux qui se trouvent dans une position plus naturelle.

• Quand la fêlure est sensible, on dit que l'œuf est bêché; elle le devient de plus en plus, à mesure que les coups de bec sont redoublés; ils font sauter quelquefois de petits éclats qui laissent à dé-

couvert la membrane blanche qui les tapissoit : J'ai vû de ces éclats pouffés avec assez de force pour être jettés à trois ou quatre pouces de l'œuf. La membrane de dessus laquelle les premiers fragmens de coquille viennent d'être détachés, est ordinairement bien entière ; la loupe même n'y fauroit faire appercevoir aucune déchirure : c'est apparemment ce qui a conduit à croire que les œufs étoient bêchés par la Poule : l'ouvrage paroît avoir été commencé par dehors ; on a pensé que s'il étoit celui du bec du Poulet, la membrane sur laquelle ses coups portent immédiatement, auroit dû être percée avant que la coquille le fût ; on n'a pas assez fait réflexion que la membrane étant flexible & appuyée sur la coquille, pouvoit résister aux coups qui faisoient fendre & éclater une matière plus roide. Les coups qui tomberoient sur un verre à boire, sur lequel du papier seroit appliqué, casseroient le verre sans déchirer le papier : mais quand les coups de bec attaquent la membrane à laquelle la coquille a été enlevée, ils la poussent au-delà du point où il lui est permis de s'étendre, & alors ils la déchirent ou la percent.

Mais tous les Poulets n'employent pas

un temps égal à finir cette grande opération ; il y en a qui parviennent à se tirer de leur coquille dans l'heure même où ils ont commencé à la bêcher ; d'autres n'éclosent qu'au bout de deux ou trois heures ; assez communément ce n'est qu'au bout d'une demi journée ; d'autres ne naissent que plus de vingt-quatre heures après que la coquille a paru bêchée. J'en ai vû rester dans le travail pendant près de deux jours ; les uns le continuent sans interruption , les autres prennent des temps, des heures de repos après lesquelles ils se remettent à l'ouvrage. Tous ne sont pas également forts , également bien constitués : il y en a qui trop impatients de voir le jour , attaquent de trop bonne heure leur coquille à coups de bec ; les secours que j'ai voulu donner à quelques-uns pour les faire éclore , m'ont fourni l'occasion d'en voir de ceux qui s'étoient trop pressés de percer leur coquille. Avant que de naître ils doivent avoir dans leur corps une provision de nourriture qui les dispensera d'en prendre d'autres pendant plus de vingt-quatre heures après qu'ils seront éclos ; cette provision consiste dans une portion considérable du jaune qui n'a pas été consommée , & qui

entre dans le corps par le nombril : le Poulet qui sort de sa coquille avant que le jaune soit entré dans son corps, languit & meurt peu de jours après être né. Or j'ai ouvert plusieurs œufs très-fracturés dont le Poulet avoit encore une grande portion du jaune hors du corps.

D'ailleurs les uns ont de plus grands obstacles à surmonter que les autres : toutes les coquilles n'ont ni une épaisseur, ni une consistance égale ; & ce que nous disons de la coquille doit apparemment être dit de la solide membrane qui est l'enveloppe immédiate de tout ce qui compose l'œuf. Les coques des œufs des Oiseaux de différentes espèces ont des épaisseurs différentes ; elles ont été proportionnées aux forces du petit qui après avoir pris son accroissement dans la sienne, est obligé de l'ouvrir en deux. Le Serin ne parviendroit pas à briser celle dans laquelle il est renfermé, si elle étoit aussi épaisse que la coquille d'un œuf de Poule : mais la Poule écraseroit tous ceux qu'elle entreprendroit de couvrir, si leur coque étoit aussi mince que celle des œufs de Serin. Ce seroit bien inutilement qu'un Poulet travailleroit à percer la sienne, si elle avoit l'épaisseur & la dureté de celle

d'un œuf d'Autruche. Quoique l'Autruche prête à naître soit peut-être aussi grande qu'un des plus gros Poulets qui paroissent sur nos tables, on a peine à concevoir que ses coups de bec puissent être assez forts pour casser une coquille plus épaisse que ne sont nos tasses ordinaires de Porcelaine, & qui par son luisant nous apprend qu'elle approche de la dureté de celle-ci; c'est une coque dont on peut faire, & dont on fait de très grandes & solides tasses.

Entre les becs d'Oiseaux de différentes espèces, ceux qui, comme les becs des Poules, ont leur bout pointu, semblent avoir une figure plus propre à percer la coquille, que ceux dont le bout est mouffe, comme celui des becs des Canards. Les Cannerons parviennent pourtant aussi vite, & ce semble, aussi aisément à bêcher & à briser leur coquille, que les Poulets à briser la leur: il s'agit moins ici de la figure de l'instrument qui frappe, que de la force du coup qu'il donne.

J'ai déjà dit ailleurs ce qu'on doit penser de l'usage où sont les femmes en différentes campagnes, de faire tremper les œufs pendant un temps très-court dans de l'eau chaude, le jour où ils doi-

vent commencer à être bêchés : elles croient par-là rendre un grand service aux Poulets, attendrir la coquille ; mais la coquille d'un œuf ne sort pas sensiblement moins dure, même de l'eau bouillante ; & si elle s'y étoit ramollie, elle reprendroit à l'air, en se séchant, sa première dureté.

Quand enfin le Poulet est parvenu à renverser ou à soulever suffisamment la partie antérieure de la coquille, il s'est procuré la porte qui lui permet de se tirer de la partie postérieure, il étend ses jambes encore trop foibles, & dont les mouvemens sont trop peu libres pour servir à le porter, mais qui en s'étendant le font glisser en avant : alors entièrement, ou presque entièrement hors de sa coquille, il tire sa tête de dessous cette aîle où elle étoit toujours restée, il allonge son col, il le dirige & le porte en avant ; mais il n'a pas encore la force de le soulever, & souvent plusieurs minutes se passent avant qu'il l'ait. Lorsqu'on en voit un pour la première fois en cet état, on en augure mal, on juge ses forces épuisées par les efforts qu'il a faits, & on le croit bien près d'expirer : au bout d'un temps quelquefois assez

court, il paroît tout autre, toutes ses parties se fortifient; après s'être un peu traîné sur ses jambes il devient en état de se porter dessus, de lever son col, de lui pouvoir faire prendre diverses inflexions, & enfin de tenir sa tête haute. Les plumes dont il est couvert ne sont qu'un fin duvet, & pendant qu'elles étoient mouillées, elles le faisoient paroître presque nud. Ces sortes de plumes ressemblent à de petits arbustes par le nombre de leurs branches; quand ces branches sont mouillées & collées les unes contre les autres, elles occupent peu d'espace; mais à mesure qu'elles se sèchent, elles se dégagent & se séparent les unes des autres. Les branches, ou plutôt les barbes de chaque plume, étoient tenues & pressées les unes contre les autres par une espèce de tuyau dans lequel elles étoient logées: ce tuyau est fait d'une membrane qui dès qu'elle vient à se sécher, se brise; c'est à quoi contribue le ressort des barbes qui les fait tendre à s'écarter de la tige. Lorsque toutes ces barbes se sont épanouies, pour ainsi dire, chaque plume qui en est composée prend beaucoup de volume; aussi quand les plumes

font toutes séchées & redressées, le Poulet est-il très-chaudement & très-joliment vêtu.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici, ne l'a été que pour ceux qui aiment à savoir les différents moyens employés par l'Auteur de la Nature pour perpétuer les différentes sortes de productions, & sur-tout les productions animées; qui aiment à savoir comment des Animaux qui n'ont encore été frappés de la vûe d'aucun objet extérieur, & extrêmement foibles, font des opérations qui montrent le désir qu'ils ont de naître, qu'ils sont instruits à exécuter diverses manœuvres qui paroîtroient demander des connoissances, une force & une adresse qu'on ne leur croiroit pas, & qu'ils n'ont pas pû acquérir par des actes répétés; & tout cela demandoit d'autant plus à être dit par rapport au Poulet, que ce qui se passe dans le temps de sa naissance n'a été décrit par aucun des savants Observateurs qui ont suivi l'incubation des œufs pendant toute sa durée. Il faut parler à présent pour ceux qui cherchent principalement à multiplier le nombre de leurs Poulets.

Les Egyptiens, à qui les autres peuples ont dû les premières connoissances de la

plûpart des Arts, s'en font conservé un qui n'est encore mis en pratique que chez eux, celui de faire éclore des Poulets sans faire couvrir les œufs par des Poules; ils savent construire de longs & spacieux fours, fort différents par leur forme de ceux que nous employons à divers usages: ces fours sont destinés à recevoir une très-grande quantité d'œufs; par le moyen d'un feu doux & bien ménagé ils font prendre à ceux qui y ont été arrangés, une chaleur égale à celle que les Poules donnent aux œufs sur lesquels elles restent posées avec tant de constance. Après y avoir été tenus chauds pendant le même nombre de jours que les autres doivent passer sous la Poule, arrive celui où plus de trente mille Poulets brisent leur coque, & s'en débarrassent; arrive ce jour où l'on a assez de Poulets pour les mesurer & les vendre au boisseau. Pour enlever cette science aux Egyptiens, on n'avoit qu'à le vouloir; leur longue expérience ne fauroit être un guide aussi sûr pour conduire à entretenir un degré de chaleur constant dans un lieu clos que le Thermomètre, instrument dont l'usage leur est sans doute inconnu. Avec le Thermomètre il est aisé de savoir quel est le

dégré de chaleur qui opère le développement & l'accroissement du germe dans chacun des œufs sur lesquels une Poule reste posée ; il ne faut qu'en tenir la boule placée au milieu des œufs qu'elle couve. Je l'ai fait il y a plusieurs années, & j'ai rapporté dans les Mémoires de l'Académie que ce degré de chaleur est environ le trente-deuxième du Thermomètre construit sur les principes que j'ai donnés. C'est donc une chaleur constante de trente-deux degrés ou environ, qu'il faut entretenir dans tout le lieu où l'on voudra que des œufs soient couvés d'une manière propre à en faire naître des Poulets. Avec cette connoissance du degré de chaleur de la Poule, & au moyen de l'instrument à qui on la doit, il eût été aisé de faire éclore des Poulets dans des fours semblables à ceux d'Egypte.

Le degré de chaleur qui a l'activité requise pour faire éclore des Poulets, est à-peu-près celui de la peau de la Poule, & , ce qui est à remarquer, celui de la peau des Oiseaux domestiques de toutes les espèces connues, & même probablement de toutes les autres espèces d'Oiseaux. Il est encore à remarquer que ce degré de chaleur est aussi à-peu-près celui de la peau des Quadrupèdes,

264 QUATRIEME CLASSE,
& même celui de la peau de l'homme.

Les Oiseaux, & sur-tout les Oiseaux domestiques, sont un des principaux fonds de nos alimens; c'est un fond qu'il nous importe d'étendre & de multiplier. Ce n'est pas néanmoins pour la chair faine & délicate que le genre des Poules nous donne, que nous lui sommes le plus redevables. Je crois qu'il peut être prouvé que nous lui devons beaucoup davantage pour les œufs qu'il nous prodigue. On est effrayé de l'immensité de la consommation qui s'en fait, dès qu'on pense au nombre de jours de chaque année où ils deviennent une nourriture presque nécessaire à tant d'hommes, & combien on en employe dans d'autres jours où l'on n'est pas absolument obligé d'y avoir recours. En multipliant les Poulets, ou, ce qui est la même chose, les Poules, on multipliera le nombre des œufs. Il entre dans les vûes des plus grands Ministres de procurer l'abondance des grains & des bestiaux; celle des Oiseaux domestiques ne seroit pas un objet moins digne de leur attention. Tant qu'on se reposera sur les Poules, il ne faut pas espérer que la multiplication de leur espèce soit portée aussi loin qu'il seroit à désirer; toutes celles d'une basse-

cour,

cour , à beaucoup près , n'ont pas chaque
 année la volonté de couvrir. Pourquoi
 ne pas tenter de suppléer au trop peu
 qu'il plaît aux Poules de nous donner ?
 L'exemple des Egyptiens qui se trouvent
 si bien pour ne s'en pas tenir à elles pour
 avoir des Poulets , semble décisif pour
 nous. Il ne m'a pourtant pas paru qu'on
 dût se promettre de voir faire usage des
 fours d'Egypte dans nos campagnes ; la
 difficulté de rassembler une suffisante
 quantité d'œufs qui ne fussent pas trop
 vieux , la première dépense de la con-
 struction des fours , le manque d'hom-
 mes capables de les conduire , la peine
 qu'on auroit à en former qui le fussent ,
 sont des obstacles qu'on ne vaincroit
 qu'en voulant beaucoup plus que nous
 ne savons vouloir ce qui peut être utile
 au public : mais j'ai souhaité qu'on eût
 un autre moyen de faire éclore à la fois
 des Poulets en très-grande ou en petite
 quantité , selon qu'on le désireroit , qui
 n'exigeât aucune dépense préliminaire ,
 aisé à pratiquer dans les campagnes par
 les hommes les plus grossiers , & qui y
 procurât des amusemens agréables & uti-
 les à ceux d'un autre ordre , à ceux qui
 capables d'être touchés des spectacles va-
 riés qu'une basse-cour peut offrir , savent

se plaire à la peupler abondamment d'Oiseaux de différentes espèces ; à ceux qui sont capables de se demander sans hésiter sur la réponse , pourquoi les soins qu'on se donneroit pour y réussir ne seroient pas aussi en honneur que ceux qu'on prend pour cultiver des légumes & des arbres fruitiers dans son potager , & des fleurs dans son parterre ; à ceux qui capables de penser que cet objet est ennobli par son utilité , jugent encore que des êtres animés , tels que les Oiseaux , peuvent valoir plus d'observations satisfaisantes à un esprit philosophique , que ceux qui ne font que végéter. Le soin de multiplier la volaille , qui est abandonné à présent aux femmes de la campagne , seroit donc digne d'occuper les Physiciens qui ont supérieurement le talent d'observer , celui d'imaginer des expériences , - & la constance de les suivre : il seroit à désirer qu'ils voulussent s'occuper à perfectionner ce que je ne laisse qu'ébauché. Cette matière vraiment importante offre deux objets , celui de faire éclore des Poulets , & celui de les élever : les Egyptiens ont été dispensés par la température de leur climat , de faire des recherches par rapport à ce second objet ; celles qu'ils ont faites par

rapport au premier, les ont conduits à une pratique au moyen de laquelle ils sont maîtres de porter la multiplication des Poulets aussi loin qu'ils le veulent. Voyons si nous ne pourrions pas les imiter, ou si nous ne pourrions pas avoir recours à des expédiens équivalents à leurs fours, qui conviendront mieux à notre état actuel, & dont il nous seroit plus aisé de faire usage.

Je voudrois que sans rien retrancher à l'efficacité du feu employé à divers usages, on profitât d'une chaleur qu'il donne & qu'on laisse perdre, pour faire couver des œufs. Des hommes plus industrieux & plus curieux que le commun de ceux qui par leur état sont obligés d'entretenir une chaleur continue dans des étuves, ou de chauffer journellement, & même plusieurs fois par jour, soit des fours à pâtisserie, soit des fours à pain, se sont avisés de tenter de tirer parti de la chaleur de ces étuves & de ces fours, pour faire éclore des Poulets & des Cannelons. On m'a cité des exemples de quelques-uns de ceux qui y ont réussi, qu'il ne m'a pas été permis de révoquer en doute : mais j'ai lieu de croire qu'ils n'ont pas assez cherché les moyens d'assurer le succès de leurs essais, & qu'ils

M ij

n'ont pas eu une assez haute idée de l'utilité dont ces essais pouvoient être au public, puisqu'ils ont cessé de les suivre, qu'ils ne se sont pas fait d'imitateurs, & qu'ils n'ont pas eux-mêmes travaillé en grand. Il y a pourtant des fours & des fourneaux qui sont toute l'année en feu, dont on pourroit faire usage pour entretenir dans des étuves qui contiendroient un grand nombre d'œufs, une chaleur propre à les couvrir; tels sont les fours de verrerie, les fourneaux où l'on fond la mine de fer & les autres mines. Le nombre des étuves à faire éclore des Poulets pourroit être bien autrement multiplié dans les villes par les fours des Pâtissiers, & sur-tout par ceux des Boulangers. On pourroit avoir de ces étuves dans toutes les campagnes où il y a des fours bannaux qu'on chauffe tous les jours, ou même plus rarement. Le soin de faire naître & d'élever les Poulets seroit l'occupation des femmes des ouvriers employés aux fours ou fourneaux dont je viens de parler.

Je n'avois pas encore assez pensé au parti qu'on peut tirer de la chaleur des fours des Boulangers & des Pâtissiers, des fours de verrerie, des fourneaux à

mine de fer , & de tant d'autres fours & fourneaux , pour faire éclore des Poulets , lorsque j'ai songé à faire servir des couches de fumier à ce même usage , & j'ai été content de n'avoir bien vû que tard ce que j'aurois dû voir beaucoup plutôt. Pour peu qu'on ait parcouru les Auteurs qui traitent de l'œconomie de la campagne , les Ornithologues , & surtout ces ouvrages qui ne sont que des recueils de secrets admirables , on aura lû qu'on peut faire éclore des Poulets d'œufs tenus dans le fumier ; c'est un fait que j'ai dû être porté à vérifier par bien des motifs : la collection d'Oiseaux que j'ai commencée il y a quelques années , & que je suis parvenu à rendre très-nombreuse , m'a nécessairement engagé à une étude particulière de l'Ornithologie ; je n'ai pû voir qu'avec regret qu'une si belle science fût si peu cultivée , qu'on ne fît pas assez d'attention à toutes les utilités qu'elle nous procure , & qu'on ne cherchât pas assez à les étendre. S'il est bien des hommes à qui il est très-indifférent de connoître la quantité prodigieuse d'espèces d'Oiseaux qu'elle nous offre , quoique pour la plûpart ils aient à nous faire voir des faits propres à piquer notre curiosité , il n'en est point

qui ne souhaitent qu'on cherchât à multiplier les espèces qui sont très-connues par les avantages que nous en tirons, celles qui fournissent tant à nos alimens. J'ai dû non-seulement avoir envie de m'assurer si on pourroit faire couver avec succès dans le fumier les œufs de ces Oiseaux si utiles, mais encore d'examiner si le fumier pourroit suppléer aux fours d'Egypte pour faire éclore des Poulets & des Oiseaux de toutes les autres espèces. *Gesner & Aldrovande* ont rassemblé les passages des Anciens & des Modernes de leur temps, qui ont fait mention de la façon de faire éclore des Poulets par le moyen du fumier; mais aucun de ceux qui en ont parlé, n'a dit l'avoir mise en pratique: aussi osai-je assurer qu'aucun d'eux n'est parvenu à faire éclore un Poulet par cette voie; je suis même tenté de croire qu'aucun d'eux n'a cherché à en faire l'essai: à les entendre, rien n'est plus simple; il semble qu'il ne s'agisse que d'enterrer des œufs dans un tas de fumier ordinaire, & de les y laisser sans en prendre aucun soin pendant près de trois semaines. Ceci exige pourtant bien des attentions; mais il suffira d'être instruit qu'avec des soins qui prendront très-peu de temps,

& dont sont capables les gens les plus grossiers, on réussira à avoir des œufs aussi-bien couvés dans le four à fumier, qu'ils le feroient sous une Poule. Par-là on pourroit beaucoup multiplier la quantité d'un de nos alimens dont nous faisons le plus de cas. Je m'estimerois heureux, si je pouvois contribuer à procurer aux gens de la campagne cette aisance que l'un de nos plus grands Rois désiroit de leur donner. Un des vœux de ce Roi, qui avoit pour ses sujets l'amour d'un père pour ses enfans, un des vœux de *Henri IV* étoit que chaque Païsan pût tous les Dimanches mettre une Poule dans son pot. Or tous les gens de la campagne le pourroient s'ils donnoient leurs soins à rendre les Poules plus communes.

Nous venons de donner une légère esquisse du nouvel *Art de faire éclore & d'élever en toute saisons des Oiseaux domestiques de toutes espèces, soit par le moyen de la chaleur des couches de fumier, soit par le moyen de celle du feu ordinaire*; ouvrage excellent où brillent également la sagacité, l'exacte vérité, & le zèle du bien public.

Tout le monde connoît jusqu'où va la tendresse des mères pour leurs petits.

272 QUATRIEME CLASSE,
Elle va, dit encore M. *Pluche*, jusqu'à
changer leur naturel. De nouveaux de-
voirs amènent de nouvelles inclinations.
Il n'est pas seulement question de nour-
rir; il faut veiller; il faut défendre,
prévoir, faire tête à l'ennemi, & payer
de sa personne en toute rencontre.
Suivez une Poule devenue mère de fa-
mille, elle n'est plus la même; l'amitié
change ses humeurs & corrige ses dé-
fauts. Elle étoit auparavant gourmande
& insatiable; présentement elle n'a plus
rien à elle. Trouve-t-elle un grain de
bled, une mie de pain, ou même quel-
que chose de plus abondant & qu'on
pourroit partager, elle n'y touche pas.
Elle avertit ses petits par un cri qu'ils
connoissent. Ils accourent bien vite, &
toute la trouvaille est pour eux. La mère
se borne frugalement à ses repas. Cette
mère naturellement timide ne favoit
que fuir auparavant. A la tête d'une
troupe de poussins, c'est une héroïne qui
ne connoît plus de danger, qui saute
aux yeux du chien le plus fort. Elle
affronteroit un Lion avec le courage
que sa nouvelle dignité lui inspire. Il y
a quelques jours que j'en vis une dans
une autre attitude qui n'étoit pas moins
réjouissante. J'avois fait mettre sous elle

Des œufs de Canne qui vinrent à souhait. Les petits au sortir de la coque n'avoient pas la forme de ses enfans ordinaires : mais elle s'en croyoit la mère, & par cette raison elle les trouva fort à son gré. Elle les conduisoit comme siens, de la meilleure foi du monde. Elle les rassembloit sous ses ailes, les réchauffoit, les menoit par-tout avec l'autorité & les droits que donne la qualité de mère. Elle avoit toujours été parfaitement respectée, suivie & obéie dans toute la troupe. Malheureusement pour son honneur un ruisseau se trouva sur son chemin : voilà aussi-tôt tous les petits Canards à l'eau. Elle étoit dans une agitation extrême : elle les suivoit de l'œil le long du bord : elle leur donnoit des avis, & leur reprochoit leur témérité : elle demandoit du secours, & contoit ses inquiétudes à tout le monde. Elle retournoit à l'eau, & rappelloit ces imprudens : mais les Canards ravis de se trouver dans leur élément, la tinrent quitte de tout soin dès ce moment ; & comme ils étoient déjà forts, ils ne revinrent plus auprès d'elle. Cette inclination pour l'eau est dans la nature même du Canard. C'est l'ouvrage de Dieu. On ne peut méconnoître là cette impression

M v

274 *QUATRIEME CLASSE,*
du Créateur qui prévient les leçons, &
qui corrige même l'éducation.

Nous ne parlerons point ici des œufs de Poule diversement monstrueux, ni de la manière d'élever les Poulets, ou d'engraisser la volaille, ni des maladies auxquelles elle est sujette, parce que ces détails nous meneroient trop loin.

Le Chapon est un Coq ou Poulet mâle châtré, c'est-à-dire, à qui l'on a ôté les deux testicules pour rendre sa chair plus délicate. Cette méthode d'avoir des volailles grasses & délicates est fort ancienne. Il est parlé dans le Deutéronome des Poulets chaponnés par le frottement, par le feu, ou par l'extraction totale ou partielle des testicules. On pratiqua la même opération à Rome sur les Poules ou Poulettes; on les engraissoit délicatement, & il y en avoit qui pésoient jusqu'à seize livres. Il fut défendu ensuite de châtrer les Poules; & ce fut pour éluder cette loi qu'on chaponna des Cochets ou de jeunes Coqs. On chaponne ordinairement les Poulets au bout de trois mois, sur tout dans le mois de Juin, parce qu'il ne fait alors ni trop chaud ni trop froid. Pour cela on leur ouvre le bas ventre vers l'endroit où sont situés les testicules; on

les tire dehors le plus délicatement qu'il est possible avec le doigt index ; on recoud la blessure ; puis on la frotte soit avec du beurre frais , soit avec un peu de graisse de volaille , ou même avec les testicules de l'Animal qu'on lui fait avaler ensuite ; & l'opération est faite. L'Animal semble sentir pendant quelques jours l'importance de la perte qu'il a faite ; car il est triste & mélancolique. *Columelle* nous apprend qu'outre la manière ordinaire de chaponner , on y réussit également en coupant jusqu'au vif les ergots d'un jeune Coq avec un fer chaud , & les frottant ensuite avec de la terre à Potier. On appelle *Cocâtre* ou *Coquâtre* le Chapon ou Cochet qu'on n'a châtré qu'à demi , & à qui l'on a laissé un testicule dans le corps. Mais il seroit ridicule de s'imaginer avec certaines femmes que si l'on fait avaler à un Cochet qui vient d'être chaponné ses testicules en tout ou en partie , il redevient tel qu'il étoit avant l'opération , ou du moins *Cocâtre* , comme si les testicules avalés pouvoient aller reprendre leur place dans le corps de l'Animal.

Le Coq dit en Hébreu *Gaber* , en Grec *Alectór* , en Italien & en Espagnol *Gallo* , en Allemand *Han* , en Anglois

M vj

276 QUATRIEME CLASSE;

Cock, en Suédois *Hoens*, a été ainsi nommé en François, selon *Ménage*, du vieux mot Latin *Coccus*; &, selon d'autres, à raison de sa crête rouge, parce que *Coccum* signifie de la graine propre pour rougir; ou bien à cause de son cri. On l'appelle encore autrement *Gau*, *Geau*, *Gal* ou *Goq*, du mot Latin *Gallus*. *Poule* ou *Pouille*, en Allemand *Henne*, en Anglois *Hen*, vient du Latin *Pulla* pris anciennement pour *Gallina*, à ce que dit *Ménage*: on la nomme aussi *Geline* ou *Gelline*. *Gelinette* ou *Gelinotte* se prend quelquefois pour une Poulette, mais le plus souvent pour une Poule sauvage. Quant au mot *Chapon*, dit en Allemand *Kapaun*, & en Anglois *Capon*, il vient du Latin *Capo*, ou de l'Italien *Capone*; le jeune Chapon s'appelle *Chaponneau*, & quelquefois *Hestoudeau* ou *Hutaudau*.

Le Coq contient beaucoup d'huile & de sel volatil. La chair de cet Oiseau est de peu d'usage, du moins sur les tables délicates. En effet le Coq est un Animal fort lascif qui abonde en esprits & en humeurs féminales dont il fait une fréquente déperdition par la grande chaleur où il est continuellement. De-là sa chair devient sèche, a peu de goût, &

est difficile à digérer. On employe seulement ses crêtes dans les ragoûts, & elles sont fort bonnes à manger. Le principal usage du Coq est pour les bouillons & les gelées : le Coq le plus vieux est même le meilleur en cette occasion. Ces bouillons sont apéritifs & détersifs ; ils lâchent un peu le ventre, ils nourrissent, ils restaurent. Le jus de Coq qui est un puissant restaurant, se tire de la manière suivante. On prend un vieux Coq, on le fatigue en le faisant courir dans une chambre jusqu'à ce qu'il tombe de lassitude, on l'égorge, on le plume, & on le vuide de ses entrailles : on le fait cuire ensuite au Bain-Marie pendant sept ou huit heures dans un vaisseau lutté exactement avec de la pâte jusqu'à ce que la chair quitte les os ; puis on coule le tout avec une forte expression, & l'on met une cueillerée de ce jus dans chaque bouillon du malade qu'on veut fortifier. Quelques-uns y ajoutent la chair d'une Vipère pour donner à ce jus encore plus de vertu : on peut aussi pour remplir différentes indications, farcir le ventre du Coq de médicamens appropriés, comme des bois sudorifiques dans le rhumatisme, des plantes anti-scorbutiques dans le scorbut, & des bechiques

278 *QUATRIEME CLASSE,*

dans la consommation. Ces consommés font d'un grand secours dans les convalescences après de longues maladies, & ils suffisent souvent pour rétablir la santé. A l'égard de la gelée, voici comme on la fait. On coupe un Coq par morceaux; on y ajoute des pieds de Veau ou de Mouton, ou un morceau de jarret de Bœuf : on fait ensuite bouillir le tout pendant sept ou huit heures au Bain-Marie dans un vaisseau lutté exactement avec de la pâte; après quoi on coule le tout avec expression, & on le garde dans des tasses de fayence où il se fige en forme de gelée. On peut l'aromatiser, parce qu'elle est naturellement fade, avec une cueillerée de sucre & le jus d'un citron, & quelques gouttes d'eau de Cannelle ou de fleurs d'oranges. Cette gelée se prend à la cueillère dans l'intervalle des bouillons; elle est très-nourrissante, & corroborative. Le cerveau du Coq est estimé propre pour arrêter le cours de ventre; on le prend dans du vin : on en frotte aussi les gencives des enfans pour faciliter la dentition. Les parties génitales du Coq augmentent & excitent la semence, suivant quelques Auteurs, & disposent à la génération. On les fait sécher, on les pulvérise, &

On les fait prendre par la bouche à la dose d'un gros dans un verre de bon vin. Les mêmes Auteurs attribuent la même vertu au fang du Coq, & à l'esprit volatil qu'on en tire par la distillation. La tunique interne du gésier de cet Oiseau desséchée au soleil & pulvérisée, est spécifique pour raffermir & fortifier l'estomac. On s'en fert pour arrêter le vomissement, le cours de ventre, & contre la colique néphrétique, & la suppression des règles. *Rivière* attribue cet effet aux principes salins dont elle est douée; au moyen de quoi elle brise & dissout les concrétions calculeuses, & excite le flux menstruel. La dose en est d'un scrupule à un demi-gros dans une eau appropriée. Cette tunique est encore estimée contre l'écoulement involontaire des urines, & elle entre avec la poudre de *Herisson* dans la poudre de *Bartholet* recommandée contre cette incommodité: cependant presque tous les Auteurs donnent la préférence dans cette maladie à la poudre du gosier. On prend un gosier de Coq qu'on torrefie; on le pile ensuite & on le fait avaler dans du vin. Ce remède passe pour spécifique contre le pissement involontaire tant de jour que de nuit, même celui qui vient

280 QUATRIEME CLASSE;

quelquefois à la suite d'un accouchement laborieux, & qui est le plus difficile à guérir. Le fiel de Coq est bon en liniment pour emporter les taches des yeux, & sa graisse est émolliente, anodyne, nervale & résolutive; elle convient en liniment aux fissures des lèvres, aux douleurs d'oreilles, & aux pustules des yeux.

Prenez un vieux Coq que vous plumez, vuiderez & couperez par tranches.

Ajoutez-y des feuilles de *Cochlearia*; de *Beccabunga*, de Cresson & de Celeri, de chacune une poignée; de l'écorce d'Orange amère sèche & concassée, & du sel d'Absinthe, de chacun un gros.

Versez sur le tout une pinte d'eau, & faites-le bouillir au Bain-Marie pendant huit heures dans un vaisseau lutté exactement avec de la pâte.

Laissez ensuite refroidir avant que d'ouvrir le vaisseau, & passez par un linge avec expression pour partager en quatre bouillons à prendre en deux jours, l'un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du

soir. Que si ces bouillons se trouvent trop chargés, on y ajoutera un quart d'eau bouillante ; & si l'or a besoin de procurer la liberté du ventre, on ajoutera au tout un gros de Rhubarbe concassée.

Ces bouillons sont très-utiles dans le Scorbut.

Prenez une pinte de bonne eau-de-vie.

Versez-en la quatrième partie dans un grand saladier de Porcelaine.

Faites-y dégoutter le sang de sept jeunes Coqs, & ayez soin de battre l'eau-de-vie à mesure que le sang y dégoutte.

Versez-y ensuite le reste de l'eau-de-vie en remuant toujours.

Ajoutez à ce mélange deux gros de Cannelle concassée, & une demi-livre de sucre Candi en poudre.

Mettez le tout dans une bouteille de grès bouchée avec du liège, du mastic fondu, & de la vessie de Cochon.

Enterrez cette bouteille dans du fumier de cheval, & laissez-l'y pendant quarante jours, ayant soin d'ôter tous les trois jours le fumier

282 QUATRIÈME CLASSE,

qui est dessus & froid, pour en mettre de chaud à la place.

Laissez refroidir la liqueur avant que d'ouvrir la bouteille.

Cette liqueur appelée *Essence de Coq*, est un restaurant très-recommandé à la quantité d'une cueillerée dans quelque véhicule approprié dans toutes les occasions où la nature est défaillante, & sur-tout dans les épuisemens par débauche, & dans les convalescences des maladies : on le dit encore merveilleux pour remédier à la stérilité par foiblesse dans les hommes ; de sorte que des gens ont engendré quelque temps après en avoir fait usage.

La Poule contient en toutes ses parties beaucoup d'huile & de sel volatil. Cet Oiseau est d'un très-grand usage parmi les alimens. Sa chair est pectorale ; elle se digère facilement, & produit un bon suc. De plus, elle nourrit beaucoup, elle humecte & rafraîchit ; ce qui la rend très-salutaire & très-convenable aux personnes exténuées & convalescentes. On doit la choisir jeune, tendre, bien nourrie, & qui n'ait pas en-

core pondue. Quand la Poule est vieille, sa chair est sèche, dure, & de difficile digestion. La Poule convient en tout temps, à toute sorte d'âge & de tempérament : cependant son usage est plus salutaire aux personnes délicates & qui mènent une vie oisive, qu'à ceux qui sont forts & robustes, & accoutumés à beaucoup d'exercice de corps, d'autant que ces derniers ont besoin d'un aliment plus solide, & qui se dissipe moins facilement. On étoit autrefois dans la prévention que l'usage de la Poule, du Poulet, & du Chapon, caufoit la Goutte. Deux choses avoient peut-être donné occasion à cette erreur populaire. La première est que ces Animaux sont sujets à la même maladie, & que par conséquent ils la peuvent communiquer à ceux qui les mangent : mais il s'en suivroit de-là que nous devrions gagner toutes les maladies de chaque Animal que nous mangeons ; ce qui est contraire à l'expérience. La seconde raison est que les gens qui mènent une vie oisive, qui font grande chère, & qui ne vivent que d'aliments succulents & délicats, comme de Poulets & de Chapons, sont plutôt attaqués de la Goutte que les autres : mais ce n'est pas parce que ces

mêmes gens vivent ordinairement de Chapons & de Poulets, qu'ils sont sujets à cette incommodité; c'est plutôt par rapport à leur vie oisive & aux excès où ils se livrent en toutes sortes de plaisirs : ainsi c'est plutôt leur intempérance qu'il faut en accuser, que les Chapons & les Poulets qu'on met ici en cause mal-à-propos. En effet, s'il étoit vrai que l'usage de ces Animaux causât la Goutte, nous ne verrions autre chose que des goutteux ; car on peut dire qu'il n'y a point aujourd'hui d'aliment plus familier que celui-là en tout temps & à toutes personnes, jeunes ou vieilles, saines ou malades, & de quelque tempérament qu'elles soient.

Quant aux usages de la Poule en Médecine, ils sont intérieurs & extérieurs. On fait des bouillons & des gelées avec cet Oiseau comme avec le Coq. Ces bouillons sont rafraîchissants, humectants, & fournissent une bonne & facile nourriture ; ce qui les rend convenables dans la Phthisie, dans la maigreur, & dans les convalescences. Le Docteur *Ovelgun* rapporte dans les *Ephémérides d'Allemagne, Année 1744, page 75*, une observation singulière d'une constipation de trois semaines qui fut

guérie au moyen d'un de ces bouillons. Un homme de considération se trouvant attaqué d'une constipation accompagnée de coliques violentes, appella plusieurs Médecins qui tentèrent envain de le soulager par les bains, les potions huileuses, & les lavemens. Enfin, voyant que rien ne réussissoit, & que son mal devenoit de jour en jour plus fâcheux, il fut conseillé d'user du remède suivant qui avoit déjà réussi sur plusieurs personnes : on prend une Poule, on lui tord le col, & on la fait cuire toute entière & sans la plumer dans une pinte d'eau. Cette cuisson se doit faire au Bain-Marie dans un vaisseau fermé exactement avec de la pâte : on passe ensuite par un linge sans expression, & l'on prend ce bouillon en trois ou quatre prises données à quelque distance de l'autre. Le malade dont il s'agit recouvra dès le premier bouillon la liberté du ventre, & en peu de jours fut entièrement rétabli. On fait sécher & pulvériser la membrane intérieure de l'estomac de la Poule, & on l'employe de cette manière à la dose d'un demi-gros pour exciter l'urine & pour arrêter les cours de ventre. Quelques Auteurs recommandent cette poudre pour fortifier l'estomac & aider à la

digestion : mais c'est une erreur fondée sur ce qu'on trouve quelquefois de petites pierres dans l'estomac des Poules, qu'elles avalent pour aider au broyement du grain dont elles se nourrissent. On s'est donc imaginé qu'il falloit que l'estomac des Poules fût doué d'une grande faculté digestive, puisqu'il digérait jusqu'à des pierres, & en conséquence on a conseillé l'usage de sa tunique interne dans les foibleses d'estomac & pour fortifier ce viscère. Mais encore une fois c'est une erreur. La Poule ne digère point les pierres, & elle s'en sert seulement comme d'un secours qui lui facilite le broyement du grain qu'elle a dans l'estomac. On peut encore ajouter que quand bien même la Poule digérerait de petites pierres, il ne s'ensuivrait pas que son estomac desséché & réduit en poudre conservât la même vertu ; car ce qui pourroit se faire dans une Poule vivante devient de nul effet après sa mort : aussi a-t-on essayé plusieurs fois ce prétendu stomachique, mais toujours inutilement. La Médecine n'est déjà que trop chargée de remèdes ; il seroit bien mieux de la simplifier en ne se servant que de ceux qui sont avoués généralement pour bons, & en rejetant tous

ceux qui sont équivoques & qu'on croit doués de certaines qualités occultes & sympathiques que l'expérience ne confirme point, & qui n'existent que dans l'imagination des gens qui aiment le merveilleux & le singulier.

La fiente de Poule a les mêmes propriétés que celle de Pigeon, mais dans un degré plus foible. On la recommande contre la colique, la jaunisse, le calcul, & la suppression d'urine. La partie blanche de cette fiente est la meilleure. La dose en est d'un demi gros soir & matin quatre ou cinq jours de suite, soit en bol, soit en potion dans une eau appropriée. On applique la Poule entière & encore toute chaude sur la tête dans les fièvres malignes & dans les maladies du cerveau, telles que l'Apoplexie, la Léthargie, la Phrénésie, & le Délire : on la plume sous le ventre, & on l'applique toute en vie sur la région du cœur dans les fièvres malignes petechiales accompagnées d'anxiétés & de défaillances ; elle attire le venin, ou l'humeur morbifique, mais aux dépens de sa vie ; car elle meurt bientôt ; & si la maladie est bien maligne, il faut quelquefois jusqu'à trois Poules appliquées successivement pour soulager efficacement le ma-

lade. C'est une observation que nous devons au Docteur *Grugerus* , qui nous la donne dans les *Ephémérides d'Allemagne* , *Décurie seconde* , *Année IX* , page 240. La graisse de Poule est émolliente adoucissante ; elle tient le milieu entre celle d'Oye & de Porc ; elle est un peu moins pénétrante & acrimonieuse : on s'en sert pour remédier aux fissures des lèvres , aux douleurs d'oreilles , & aux pustules des yeux.

Outre l'usage intérieur que nous venons d'attribuer à la fiente de Poule , on s'en sert encore extérieurement ; on la calcine , & l'on en saupoudre les gales humides de la tête qu'elle dessèche promptement. La partie jaune de cette fiente sert , suivant *Schroder* , à consolider les ulcères de la vessie : on la frit pour cela dans du beurre frais , ou de l'huile d'olives ; on laisse ensuite refroidir le tout pour en séparer les ordures qui se précipitent au fond. Les Maquignons en font aussi usage avec succès dans une espèce de colique violente & dangereuse qui arrive aux chevaux , & qu'ils appellent *Tranchées rouges*. Ils choisissent ou séparent la partie blanche de cet excrément ; ils en dissolvent une cueillerée dans environ deux livres de
lait

lait de Vache, & ils font avaler ce remède un peu chaud au Cheval-malade.

Prenez de la partie blanche de fiente de Poule récente, deux scrupules. Faites-les infuser à froid pendant douze heures dans un verre de vin blanc.

Passiez ensuite le tout par un linge avec une légère expression, pour une potion à donner neuf jours de suite le matin à jeun dans les contrecoups, le malade restant au lit pour attendre la sueur.

Prenez de la partie blanche de fiente de Poule récente, trois onces; du beurre frais, six onces; des feuilles de Sauge & de Plantain, de chacune une poignée & demie.

Pilez le tout ensemble dans un mortier, & exprimez ensuite fortement l'onguent par un linge clair, ou à la presse.

C'est un excellent remède contre la brûlure.

On en fait un liniment sur l'endroit affecté, en le couvrant de feuilles de Bête, ou de Plantain.

Nous allons passer aux propriétés des
Tome III. N

œufs qui suivent naturellement celles de la Poule.

Les œufs sont composés de deux parties principales qui sont le jaune & le blanc. Le jaune contient beaucoup de parties huileuses, & un sel acide volatil. Le blanc renferme un acide plus fort, des parties huileuses, & une quantité modérée de phlegme. Le jaune a les principes plus divisés & plus exaltés. Il n'y a guères d'aliment qui soit plus en usage que les œufs : on s'en sert en santé comme en maladie, & ils entrent dans la composition de plusieurs remèdes en Médecine. On les prépare de bien des manières, & l'on en forme différents mets qui ne sont pas tous également convenables pour la santé. Sans entrer dans le détail de toutes ces différentes préparations, nous nous contenterons de remarquer que les œufs à la coque bien frais & cuits dans de l'eau de manière que ni le blanc ni le jaune n'ayent point trop de consistance, sont les plus sains de tous : ils se digèrent facilement ; ils produisent un sang doux & laiteux ; & comme ils embarrassent toutes les parties âcres qui peuvent faire des irritations, ils appaisent la toux, & éclaircissent la voix. On remarque de plus qu'ils

aident à la respiration, qu'ils réparent les esprits, qu'ils purifient les humeurs, qu'ils fortifient; &, comme l'observent de savants Médecins, il n'y a point d'aliment qui soit plus propre que celui-là à nourrir la plûpart des infirmes sans charger leur estomac. L'expérience confirme leur sentiment. Nous avertirons à ce sujet que c'est une mauvaise coutume d'avalier le jaune de l'œuf sans le blanc, comme font quelques personnes qui croient par-là se nourrir davantage. Le jaune tout seul s'enflamme aisément dans un estomac trop chaud; & quand il y rencontre trop d'humeurs impures, il s'y corrompt bientôt: au lieu que quand il est accompagné du blanc, il a un correctif qui le modère, & qui lui sert comme de frein; ce qui fait dire à un savant moderne que les œufs sont très-tempérés, & qu'il ne faut point imiter ceux qui les croyant trop chauds n'osent les permettre aux fébricitans. Après les œufs à la coque, les œufs au verjus ou brouillés sont très-innocents; & c'est une des meilleures sortes d'œufs qu'on puisse conseiller aux infirmes & aux valétudinaires; car pour la plûpart des autres préparations, comme sont les Omelettes, les œufs au beurre noir, ceux à

la trippe, & les œufs au lait, ce sont des mets assez mal-sains, & pour la plûpart mal-faisants.

Quant aux usages des œufs & de leurs parties en Médecine, ils sont fort étendus. On employe leur coque, le blanc, le jaune & la membrane qui couvre l'œuf sous la coquille. Les coquilles d'œufs ont une vertu admirable pour pousser par les urines, déterger les reins, & faire sortir les graviers : on les réduit en poudre fine sur le Porphire après les avoir fait sécher. La dose en est d'un demi-gros, soit en bol, soit dans quelque eau diurétique. Cette poudre est un des principaux ingrédients du remède contre la Pierre de Mademoiselle *Stephens*, & de celui du Sieur *Rotrou* contre les Ecouelles. Le blanc d'œuf est rafraîchissant, astringent & agglutinatif : son usage principal est dans les Collyres contre la rougeur & l'inflammation des yeux. On le mêle avec le bol pour agglutiner les playes ; il entre aussi dans les frontaux. Personne n'ignore son usage pour clarifier les syrups. *Hippocrate* faisoit prendre trois ou quatre blancs d'œufs aux fébricitans pour les rafraîchir & les relâcher. Le jaune d'œuf est anodyn, maturatif, di-

gestif, & laxatif : on s'en fert dans les digestifs & dans les lavemens contre les coliques violentes, le tenesme & la dyssenterie ; mêlé avec un peu de sel & appliqué dans une coquille de noix sur le nombril des petits enfans, il leur lâche le ventre ; d'autres pour la dureté de ventre des enfans le mêlent avec un peu de fiel de Taureau, & s'en servent de la même manière. Personne n'ignore qu'un jaune d'œuf frais battu dans de l'eau chaude avec un peu de syrop de Capillaire, & connu sous le nom de *Lait de Poule*, est un excellent remède contre le rhume & la toux opiniâtre : on le prend trois ou quatre jours de suite le soir en se couchant. On tient chez les Apothicaires une huile tirée des jaunes d'œufs par expression, qui est propre pour adoucir la peau, pour remplir les cavités de la petite vérole, pour les crevasses du sein, pour la brûlure, & pour calmer la douleur des hémorrhoides. La membrane délicate qui couvre l'œuf sous sa coquille, est aussi diurétique : on l'employe extérieurement pour les fièvres intermittentes ; on en enveloppe le bout du petit doigt au commencement de l'accès, & elle y cause une grande douleur, & quelque-

294 QUATRIÈME CLASSE,
fois même un Panaris artificiel, qui est
souvent suivi de la guérison. Un œuf
dur mangé avec du vinaigre rosat, est
recommandé par quelques Auteurs con-
tre la diarrhée opiniâtre ; & l'on trouve
dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Dé-
curie III*, *Années IX & X*, une obser-
vation qui prouve la vertu de la poudre
de coquilles d'œufs calcinées contre la
galle invétérée & la lèpre. Un soldat
couvert de lèpre, s'adressa pour sa gué-
rison à un Médecin qui lui conseilla
d'user pendant du temps soir & matin
d'un gros de poudre de coquilles d'œufs
calcinées, ayant soin de se purger une
fois le mois. Le malade suivit ce con-
seil, & au bout de quatre mois il se
trouva entièrement guéri. Un blanc
d'œuf moussieux, mêlé avec douze onces
d'eau de Chiendent, ajoutant au mê-
lange un peu de sucre, est très-recom-
mandé contre la jaunisse : on en conti-
nue l'usage soir & matin pendant quel-
que temps. Le même blanc d'œuf durci
par la cuisson, rend à la distillation une
eau presque inutile ; mais par l'expres-
sion il fournit une liqueur limpide qui
est un excellent ophthalmique & parti-
culièrement salutaire dans les playes &
les ulcères des yeux. Si l'on fait cuire un

œuf dur , qu'on en ôte le jaune , & qu'on remplisse la cavité de vitriol blanc , mettant le tout à la cave il se fondra en une liqueur admirable pour les mêmes maladies. Enfin , si l'on perce un œuf dur avec une longue aiguille , & qu'on le mette dans un lieu frais , il en sortira une liqueur blanche & limpide qui est recommandée pour adoucir la peau , & pour emporter les taches du visage , principalement si l'on y fait dissoudre quelques grains de Camphre. Le blanc d'œuf dur sert à la préparation de l'huile de Myrrhe par défaillance de la Pharmacopée de Paris. Le blanc d'œuf crud entre dans l'eau Alumineuse & dans l'onguent blanc de *Rhasis* ; & le jaune d'œuf dans l'onguent contre les hémorrhoides de la même Pharmacopée.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira de coquilles d'œufs.

Lavez les bien dans plusieurs eaux , & en ôtez la pellicule qui est en dedans.

Faites-les ensuite sécher au soleil ; & lorsqu'elles seront parfaitement sèches , vous les pilerez , & les réduirez en poudre impalpable en les

N iv

296 QUATRIEME CLASSE,

broyant sur le Porphyre : c'est la meilleure préparation des coquilles d'œufs.

Prenez de la Térébenthine de Venise bien claire, une once ; de la poudre de coquilles d'œufs, une demi-once ; de la Rhubarbe & des Trochisques de Karabé, de chacun deux gros ; du sucre fin, deux onces.

Mettez en poudre ce qui doit être pulvérisé, & incorporez le tout dans un mortier de marbre avec une suffisante quantité d'huile d'amandes douces récente, pour former une Opiate contre les glaires de la vessie & les graviers, à prendre dans du pain à chanter à la dose d'un gros à un gros & demi soir & matin, en continuant pendant du temps.

Prenez de la poudre de coquilles d'œufs préparée, & de celle de coquilles de Limaçons, aussi préparée, de chacune quinze grains ; des yeux d'Ecrevisses préparés, dix grains.

Mêlez le tout pour une dose à prendre pendant neuf jours le matin à jeun dans la pierre & la rétention

d'urine, en avalant par-dessus un verre d'infusion de Turquette, ou de Pariétaire.

Prenez de l'Eau rose & de l'eau de Plantain, de chacune deux onces.

Agitez-les bien avec un blanc d'œuf jusqu'à ce que le blanc d'œuf soit entièrement dissous & réduit en liqueur, pour un Collyre anodyn & rafraîchissant.

Prenez de l'huile d'œuf & de l'onguent *Populeum*, de chacun deux gros.

Mêlez-les ensemble pour faire un liniment contre les hémorroïdes gonflées & douloureuses.

Prenez du son & des feuilles de Bouillon-blanc, de chacun une poignée; de la graine de Lin, deux pincées.

Faites bouillir le tout dans une livre & demie d'eau commune jusqu'à la diminution d'un tiers.

Délayez dans la colature deux jaunes d'œufs, pour un lavement anodyn contre la colique, le teneisme & la dyssenterie.

Prenez de la Térébenthine claire & de l'onguent *Basilicum*, de chacun une demi-once; du Miel rosat,

N v

298 *QUATRIÈME CLASSE,*

deux gros ; de l'huile de Milleperuis, un gros, & un jaune d'œuf.

Mêlez le tout ensemble pour un digestif.

Prenez six œufs frais.

Cassez-les avec les coquilles dans une suffisante quantité de bon vinaigre.

Battez le tout, & le laissez reposer pendant un jour pour que les coquilles aient le temps de se dissoudre.

Levez ensuite la peau qui se forme dessus, que vous rejetterez comme inutile.

Mettez le reste sur un petit feu jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de miel épais.

Étendez une partie de ce mélange sur des étoupes, pour un cataplasme à appliquer chaudement sur les Loupes, en le renouvelant tous les jours jusqu'à guérison.

Il faut avoir soin de bien manier la Loupe auparavant pour l'échauffer & la ramollir.

Prenez de la Térébenthine claire & nette, une once ; du Borax, deux gros ; & trois jaunes d'œufs.

Mêlez le tout dans un mortier de

marbre, en versant peu-à-peu dessus de l'eau de fleurs de fèves, une livre & demie.

Filtrez ensuite la liqueur, & gardez-la pour l'usage.

C'est un Cosmétique des plus vantés pour adoucir la peau, embellir le teint, & emporter les taches du visage.

Le Poulet contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Il doit être choisi jeune, tendre, gras, & bien nourri; il est meilleur & plus salutaire à l'âge de deux ou trois mois qu'en tout autre temps. Le Poulet est humectant, nourrissant, restaurant, & rafraîchissant: sa chair fournit un bon suc, & est de facile digestion; elle a beaucoup de rapport avec celle de la Poule, & elle est même encore plus délicate & plus succulente: c'est pourquoi l'on mange ordinairement la Poule bouillie, & le Poulet rôti. On doit donc regarder le Poulet comme un aliment très-salutaire, & qui convient en santé comme en maladie; car on ne s'apperçoit point que son usage produise de mauvais effets. Il convient en tout temps, à tout âge, & à toute sorte de tempérament: cependant il est encore

Nvj

300 QUATRIEME CLASSE,
moins convenable que la Poule aux per-
sonnes accoutumées aux grands exerci-
ces de corps, & qui ont besoin d'un ali-
ment solide & durable. On fait avec le
Poulet une espèce de bouillon fort léger
qu'on appelle *eau de Poulet* : elle se fait
en faisant bouillir un Poulet pendant
trois heures dans trois pintes d'eau de
fontaine sans beaucoup de réduction ;
on passe ensuite la liqueur par un linge,
& on l'exprime fortement. Cette boisson
se donne aux malades auxquels on veut
faire faire diète, ou quand à cause de la
fièvre on n'a besoin que d'une nourri-
ture fort légère : elle convient encore
dans les douleurs d'entrailles, & dans le
Cholera-morbus. Pour lors on la fait boire
avec abondance pour tempérer la bile
qui regorge dans l'estomac : on farcit
aussi quelquefois le Poulet avec l'orge
mondé, ou les quatre grandes semences
froides, ou avec des racines ou d'autres
drogues, pour donner à l'eau de Poulet
la vertu qu'on veut qu'elle ait. On nour-
rit quelquefois des Poulets avec de la
chair de Vipère hachée avec du pain
dont on leur fait des pâtées ; & on les
fait manger ensuite à des malades atta-
qués de lèpres, de galles invétérées, de
dartres rebelles ; ce qui produit un effet

merveilleux en purifiant fortement la masse du sang. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, Année 1742, *Appendix*, page 91, la recette d'un bouillon de Poulet que le Docteur *Marianus Seguer*, Médecin de grande réputation, y donne comme un spécifique dans la Lienterie. Ce bouillon nous paroît trop intéressant pour n'être pas placé ici; & nous l'allons donner d'après notre illustre Auteur.

Prenez un Poulet que vous vuidez.

Remplissez-lui le corps d'une once de feuilles de roses sèches; ou bien de roses sèches & de Balauftes, de chacune une demi-once.

Ajoutez-y de la poudre de Trochisques-Ramich de *Mesué*, trois gros pour un adulte, & deux gros pour un enfant.

Placez cette poudre au milieu des feuilles de roses, de façon qu'elle en soit toute enveloppée; & le tout étant placé ainsi dans le corps du Poulet, cousez-le exactement de tous les côtés, afin que rien ne sorte du corps dans le temps de la cuisson.

Faites-le bouillir ensuite dans trois pintes & chopine d'eau de rivière ou de fontaine, à la consommation d'une seule chopine.

Retirez alors le pot du feu, & mettez-le dans un autre chaudron plein d'eau chaude, pour que ce Bain-Marie conserve la chaleur du bouillon.

On donnera au malade un septier de ce bouillon de deux heures en deux heures, lui faisant immédiatement auparavant une onction sur la région de l'estomac avec de l'onguent de la Comtesse, ou du Baume-Catholique, ou avec quelque autre liniment fortifiant, en appliquant par-dessus un cataplasme fait avec une mie de pain arrosée de vin, dans lequel on aura fait bouillir de l'Absinthe, de la Menthe, des Roses sèches, & des Balauftes. Ce traitement se répétera de deux heures en deux heures avant que de donner la prise de bouillon. Si le malade dort, il faudra l'éveiller, pour ne pas interrompre le remède, & ne lui pas donner d'autre bouillon plus nourrissant pendant l'usage de celui-ci. On pourra seulement, s'il est très-foible, lui faire avaler dans deux cueillerées de

ce bouillon un demi-gros de Confection-Alkermes, & lui faire flairer de temps en temps quelque eau spiritueuse. Si le malade n'est pas guéri après avoir pris tout le bouillon, on en fera un nouveau qu'on donnera dans le même ordre; mais on pourra y joindre quelques prises d'un bouillon plus nourrissant. Le Docteur *Seguer* cite plusieurs exemples de guérison qui assurent la bonté de ce traitement.

Prenez de la racine de Guimauve, une demi-once; des feuilles de Plantain, de Millefeuille, de Bourse à Berger, & de Bourrache, de chacune une demi-poignée; des Roses rouges, une pincée.

Faites cuire le tout avec un Poulet dans une pinte d'eau que vous réduirez à deux bouillons.

Passiez ensuite par un linge avec une légère expression, & partagez en deux prises à prendre l'une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

On dissoudra dans chaque bouillon, avant que de le donner, du bol d'Arménie & de la Terre-sigillée, de chacun un demi-gros.

Pour un bouillon convenable dans les hémorrhagies.

Le Chapon contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau, comme tout le monde fait, est un Coq qu'on a châtré pour le rendre plus gras, & d'une chair plus tendre & plus délicate. En effet, comme il ne ressent pas les mêmes ardeurs que le Coq, les parties les plus balsamiques & les plus spiritueuses de son sang ne s'échappent point au-dehors, & contribuent à rendre sa chair d'un meilleur suc & plus savoureuse. Le Chapon doit être choisi jeune, tendre, gras, bien nourri, & qui ait été élevé dans un air pur & serein. On estime davantage les Chapons vers l'âge de six, sept ou huit mois, qu'en tout autre temps. Leur chair nourrit beaucoup; elle restaure, & répare les forces abbatues; elle est propre pour la Phthisie & dans les maladies de consommation; elle se digère facilement. On employe souvent en Médecine le bouillon fait avec le Chapon pour fortifier, & rétablir les forces: en un mot, on peut dire que c'est une excellente nourriture qui ne peut produire que de bons effets, & qui convient à toute sorte d'âge & de

tempérament. On se fert en liniment de la graisse de Chapon contre les engelures, la goutte, & le rhumatisme.

Prenez de la membrane intérieure de l'estomac de Chapon desséchée, quatre onces; de la Noix-muscade, du Macis, des sémences de Coriandre, d'Anis & de Fenouil, de chacun trois gros; des feuilles de Menthe, un gros; de la Reglisse, deux gros; du sucre rosat, deux onces.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le ensemble, pour former une poudre convenable dans les coliques venteuses, & les flatuosités de l'estomac.

La dose en est d'un gros à un demi gros dans un petit verre de vin après le repas.

H I R U N D O.

NOus connoissons en Europe quatre à cinq espèces d'Hirondelles; savoir, 1°. l'Hirondelle de cheminée ou domestique; 2°. La grande Hirondelle qu'on nomme vulgairement *Grand-*

306 QUATRIEME CLASSE ;

Martinet ; 3°. l'Hirondelle de fenêtré ou à cul-blanc , que quelques-uns appellent *Petit-Martinet* ; 4°. l'Hirondelle de rivière ou de rivage ; 5°. Le Tette-Chèvre , dit en Sologne *Chauche-branche* , plus connu sous le nom de *Crapaud-volant* , que MM. *Linnaeus & Klein* comptent avec raison parmi les Hirondelles. Mais nous ne nous proposons de décrire ici que la première espèce , parce qu'elle est la plus usitée en Médecine.

Hirondelle domestique ; *Hirundo* ; Offic. Schrod. 320. Ind. Medic. 59. Dal. Pharm. 421. Lemer. 426. Belon des Ois. 379. Merr. Pin. 177. *Hirundo domestica*, Aldrov. Ornith. 2. 662. Gesn. de Avib. 492. Schwenckf. Aviar. Siles. 286. Jonst. de Avib. 83. Charlet. Exer. 95. Willughb. Ornith. 155. Raij Synop. Method. Av. 71. Albin. Ornith. 43. *Hirundo rectricibus*, *excepto pari intimo*, *alba macula notatis*, Linn. Faun. Suec. 244. *Hirundo urbana*, *seu vulgaris* ; *Hirundo sanguinolento pectore nobilis*, *Progne Poëtis dicta*, Nonnull.

Cet Oiseau pèse à peine une once. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue sept pouces de longueur , & douze pouces & demi de largeur

Quand les aîles sont étendues ; le bec court, noir, fort large près de la tête, plat & enfoncé en cet endroit, pointu par le bout, noirâtre en dedans, mais la langue & le palais jaunâtres ; l'ouverture de la bouche très ample, pour pouvoir attraper plus facilement les mouches en volant ; la langue courte, large, fendue en deux ; les yeux un peu grands, fournis de membranes clignotantes ; l'iris couleur de noisette ; les pieds courts, noirâtres ; le doigt extérieur lié par enbas à celui du milieu ; la tête, le col, le dos, le croupion, d'une fort belle couleur bleue foncée rougeâtre ; une tache obscurément sanguine tant au-dessus qu'au dessous du bec ; mais beaucoup plus grande au menton ; la gorge de la couleur du col ; la poitrine & le ventre blanchâtres avec quelque rougeur, comme aussi les plumes inférieures qui recouvrent les aîles ; la queue fourchue, composée de douze plumes, dont les plus extérieures surpassent de la longueur d'un pouce celles qui en sont les plus proches par leurs pointes aigues, les intérieures étant par degrés plus courtes que les extérieures, mais avec une moindre différence ; toutes les plumes de la queue noires à l'exception des deux

du milieu , & ornées chacune d'une tache blanche transversale ; dix-huit grandes plumes à chaque aîle pareillement noirâtres ; mais toutes celles qui les recouvrent sont d'une belle couleur bleue luisante. Nous lui avons trouvé des scarabées dans l'estomac ; & dans les ventricules des petits plusieurs petites pierres transparentes , inégales , teintes d'une belle couleur vineuse ; en outre près des bords , de petits vermiculeux roulés en spirale , longs de trois pouces. Cette espèce d'Hirondelle fait son nid dans les cheminées. J'ai vû sur la fin de Septembre une grande quantité de ces Oiseaux qui se vendoient au marché à Valence en Espagne. Les Naturalistes ne conviennent point entr'eux , & nous ne savons nous-mêmes où s'en vont les Hirondelles se cacher en hyver : néanmoins il nous paroît plus vraisemblable qu'elles s'en vont dans les pays chauds , comme en Egypte ou en Ethiopie , que non pas qu'elles se tiennent alors cachées , soit dans des creux d'arbres , soit dans des trous de rochers ou de vieux bâtimens , soit au fond des eaux sous la glace , comme le rapporte *Olaius Magnus*. Suivant le témoignage d'*Hérodote* , elles restent perpétuellement en Egypte , c'est-

à-dire , celles qui y naissent , comme l'observe *Aldrovande* ; car les nôtres y vont passer leur quartier d'hyver. J'ai appris , dit *Pierre Martyr* , que les Hirondelles , les Milans & tous les autres Oiseaux de passage s'en vont de nos contrées d'Europe passer l'hyver à Alexandrie. Elles varient quelquefois en couleur comme plusieurs autres Oiseaux. *Aldrovande* dit avoir vû plus d'une fois des Hirondelles domestiques toutes blanches ; & que si l'on veut en avoir de pareilles , il n'y a qu'à frotter leurs œufs d'huile d'olives tandis qu'elles couvent. (*Willughby.*)

L'Hirondelle domestique , dit *Belon* , est de moyenne grandeur , étant plus grande que le *petit-Martinet* , & moindre que la grande Hirondelle qu'on nomme *grand-Martinet* ou *Moutardier*. Nous ne connoissons point d'Oiseau qui vole avec plus d'agilité que l'Hirondelle ; elle a de fortes aîles : aussi se fiant à son vol , elle entre familièrement dans les maisons , & fait hardiment son nid dans les cheminées ou aux planchers. Nous ne voyons point qu'elle descende sur terre pour prendre sa nourriture ; car elle mange en volant. Il est vrai qu'elle avale aussi des pierres pour se curing

l'estomac. On pense qu'elle fait des petits deux fois l'an, ce qui nous semble être vraisemblable; car nous voyons qu'elle est absente autant de temps hors de notre país que présente: & comme elle revient lorsque l'Eclaire est en fleur, les Auteurs ont donné le nom d'Hirondelle à l'Eclaire, la nommant *Chelidonium*. Or de ce que cette Chelidoine a la vertu de guérir les yeux, on pense aussi que les petits de l'Hirondelle aveuglés par la fumée des cheminées sont guéris par l'herbe que la mère leur apporte dans le nid. Elle fait son nid ouvert par-dessus en manière de panier, au lieu que le *petit-Martin* bâtit son nid en forme sphérique, le couvrant dessus & dessous, & n'y laissant qu'une gueule étroite.

Selon *Frisch*, cette Hirondelle fait le plus souvent son nid au-dedans des maisons où il ne va pas beaucoup de monde qui l'interrompe, ou bien dans des endroits où les Chats, les Rats & d'autres Animaux de rapine ne sauroient aller. Elle le bâtit de chaume, de foin & de paille, en prenant toujours une becquetée de boue avec chaque brin de chaume, afin de mieux lier le tout ensemble: quelquefois on voit le chaume qui pend du nid; elle lie son ouvrage

comme un Maçon. Quand le nid est bien uni & bien battu en-dedans, elle y apporte des plumes & toutes sortes de matières molles. Elle couve deux fois l'année ; la première fois cinq ou six œufs, & la seconde quatre ou cinq. Lorsque la première couvée s'envole, elle cherche dans le voisinage un Etang, une Mare, ou quelqu'autre endroit où il y ait beaucoup de roseaux ; elle y passe les nuits, parce qu'il n'y a aucun ennemi de nuit qui puisse y venir. Les roseaux épais les garantissent aussi de la pluye, du moins de façon que le plus fort n'en tombe pas sur elles ; car elles ne s'embarassent pas d'un peu d'humidité. Quand elles s'apperçoivent que quelque Animal veut s'approcher de leur nid, ou qu'elles voyent un Oiseau de proye en l'air, elles font un cri particulier pour avertir leurs petits, & volent témérairement autour de cet Oiseau. Il n'y a point d'Hirondelle qui ait un gazouillement plus approchant du chant que l'Hirondelle domestique : c'est principalement de grand matin dans les longs jours qu'elle chante ; mais elle ennuye bientôt par sa monotonie. Lorsqu'il n'y a point d'insectes dans l'air, elle vole autour & tout près des mai-

sons, & prend les Araignées qui y sont dans leurs toiles ; ou si elle voit des insectes dans des fossés d'eau croupissante, dans des Etangs ou sur des viviers, elle vole proche de la surface de l'eau, & y cherche sa nourriture : elle chasse ces insectes avec le vent de ses ailes, & trempe sa queue dans l'eau où elle voit qu'elle les peut mieux prendre. Ce sont de toutes les Hirondelles celles qui s'en vont le plus tard : elles s'assemblent auparavant à un Etang, ou dans les vignes sur les échelas, & partent en silence le matin dans de beaux jours.

La plupart des Naturalistes regardent les Hirondelles comme des Oiseaux de passage qui s'en vont sur la fin de l'automne dans des climats plus chauds pour y passer l'hyver. Nous les regardons aussi comme passagères : cependant nous avons contre nous le témoignage non-seulement d'*Aristote*, mais encore de beaucoup d'Auteurs modernes très-respectables, dont nous citerons quelques-uns.

Il y a, dit M. *Pluche*, des Oiseaux de passage qui se plaisent dans les pais froids : d'autres se plaisent dans les climats tempérés, ou même dans les plus chauds. Quelques espèces se contentent de passer d'un pais dans un autre, où
l'air

l'air & les nourritures les attirent en certains temps. D'autres traversent les mers, & entreprennent des voyages d'une longueur qui surprend. La méthode des Hirondelles paroît différente de celle des Cailles. On croit être sûr que plusieurs passent la mer : mais les relations d'Angleterre & de Suède ne laissent plus douter que plusieurs, ou du moins celles des pais les plus septentrionaux, ne s'arrêtent quelquefois en Europe, & ne se cachent dans des trous sous terre, en s'accrochant les unes aux autres, pattes contre pattes, bec contre bec. Elles se mettent par tas dans des endroits éloignés du passage des hommes, où elles sont même quelquefois gagnées par les eaux. La précaution qu'elles ont prise par avance de se bien lustrer les plumes avec leur huile, & de se pelotonner la tête en dedans & le dos en dehors, les garantit sous l'eau & sous la glace même. Elles s'y engourdissent, & y passent l'hiver sans mouvement. Le cœur continue cependant toujours à leur battre, & au retour du printemps la chaleur les dégorde. Elles regagnent alors leurs demeures ordinaires : chacune d'elles retrouve son pais, son village ou sa ville, & son nid.

Tome III.

O

M. Klein dans sa *Dissertation sur les Oiseaux de passage*, se montre aussi fort disposé à croire que les Hirondelles passent l'hiver les unes sous l'eau, & les autres dans des souterrains. Le Père du *Terre*, le Père Kircher, M. Bruhier, M. Ellis, la Société Royale de Londres, sont dans la même opinion. Olaius Magnus, Archevêque d'Upsal, dans son *Histoire Septentrionale*, atteste cette observation comme un fait constant. Mais, comme dit Frisch, qui n'est nullement de cet avis, il falloit nous expliquer comment cela se pouvoit faire. J'ai pris, ajoute cet Auteur, quelques Hirondelles vivantes; je leur ai attaché quelque chose à la patte peu de temps avant leur départ, comme un anneau, un fil rouge teint avec une couleur détrempe dans l'eau. Or il est certain que la couleur s'en seroit passée, si elles étoient restées quelque temps dans l'eau. Néanmoins ces mêmes Hirondelles revinrent au printemps suivant à leur nid avec leur fil rouge aux pattes. D'ailleurs, si les Hirondelles restent pendant l'hiver tant de mois sous l'eau, comment respirent-elles alors? Car elles n'ont point d'ouïes ni de poumons semblables à ceux des Poissons: & si l'on répondoit qu'elles y

vivent comme font les enfans dans le ventre de leur mère, où est leur trou ovale par lequel le sang peut circuler sans le secours de l'air extérieur ? Ces Oiseaux reviennent d'un lieu où ils avoient les choses nécessaires à la vie & la commodité de voler ; car leurs plumes sont bien unies. Les Hirondelles sont en effet belles quand elles reparoissent ; leur embonpoint n'a pas diminué ; la faim ne les a point affoiblies ; elles s'accouplent aussi-tôt, & font leur nid : mais elles ne reviennent jamais avec des jeunes. Leur quartier d'hyver n'est donc pas un país où elles puissent couver une fois ou deux comme elles font chez nous.

Dans une telle contrariété d'opinions, nous sommes contraints de suspendre notre jugement jusqu'à ce que M. de Réaumur soit en état de nous apprendre ce qu'on en doit croire. En attendant, le Lecteur ne fera pas fâché de savoir ce que pense là-dessus un si célèbre Naturaliste. Comme nous lui avons exposé l'observation curieuse, mais sujette à caution, d'un particulier de notre connoissance, touchant des pelotons d'Hirondelles trouvés en hyver dans les Carrières de Vitry près Paris, nous en

O ij

316 QUATRIEME CLASSE,

Reçûmes la réponse suivante : Je voudrois bien avoir vû avec celui qui vous l'a appris, ces paquets d'Hirondelles engourdies tirées pendant l'hyver des Carrières de Vitry. Des faits analogues à celui-ci sont rapportés par trop de gens pour qu'on doive oser les nier ; mais ils sont trop contre la règle ordinaire pour qu'on doive les croire. Il en reste un désir de les voir : il seroit pourtant moins étrange de voir tirer des pelotons d'Hirondelles d'une Carrière, que d'en voir tirer de dessous la glace. M. le Grand-Maréchal de Pologne qui m'en a promis, ne m'a point encore eu des pelottes d'Hirondelles tirées de dessous la glace, quoiqu'il n'ait guères moins d'envie de m'en procurer, que j'en ai de les voir. M. l'Ambassadeur du Roi de Sardaigne m'en a annoncé de plus proches de cette espèce ; il prétend qu'il y en a en Piedmont : mais il lui reste à m'en convaincre.

L'Hirondelle domestique nous annonce le retour du printemps ; elle arrive pour l'ordinaire quinze jours avant les Martinets tant grands que petits : souvent même après son arrivée il survient encore des gelées qui en font périr plusieurs de froid, & sur-tout de faim ;

car alors elles ne trouvent ni Mouche, ni Moucheron, ni aucun autre insecte volant en l'air, comme le remarque M. de Réaumur dans un Mémoire qui a pour titre *Observations du Thermometre faites en 1740 à Paris & dans d'autres endroits, soit du Royaume, soit des Pays étrangers*, & où il s'exprime ainsi : Les Oiseaux qui nous quittent avant l'hyver pour nous venir revoir au printemps, nous prouvèrent bien qu'ils ne sont pas instruits de l'état actuel de notre climat quand ils s'y rendent ; ils abandonnent apparemment les pais où ils se retirent, lorsqu'ils cessent de s'y pouvoir nourrir. Les Hirondelles se trouvèrent mal de n'avoir pas sçu ce qui s'étoit passé chez nous ; la plûpart de celles qui y arrivèrent des premières, y vinrent mourir de faim. Elles se nourrissent des petites Mouches & des Mouchérons qu'elles attrapent en l'air, & en 1740 l'air fut peuplé plus tard qu'à l'ordinaire de ces petites Mouches, dont le plus grand nombre passe l'hyver sous la forme de Nympe ou de Ver. Nous avons prouvé ailleurs que la chaleur avance les transformations de ces insectes, & que le froid les retarde ; les petites Mouches ont donc dû paroître en l'air plus tard

O iij

318 QUATRIÈME CLASSE,
en 1740 que dans les années ordinaires.
Les Hirondelles fatiguées par des vols
qui ne les mettoient pas en état de prendre le petit gibier nécessaire pour les faire vivre, tomboient à terre sans force, & périssoient faute de nourriture. M. *Bazin* m'écrivit de Strasbourg, au mois de Mai, qu'elles étoient arrivées à l'ordinaire en Alsace dès le commencement d'Avril, & que n'y ayant point trouvé d'insectes, elles y avoient été réduites à mourir de faim; qu'on les voyoit tomber à toutes les heures du jour aux pieds des passants dans les rues, qu'elles tomboient dans les cours & dans les jardins. J'en ai pris plusieurs à la main dans les jardins de Charenton, à qui il ne restoit plus assez de force pour tenter de fuir. On en a ramassé de même de mourantes ou de mortes dans bien des endroits de Paris & de ses environs, & j'ai appris qu'elles avoient eu un sort aussi funeste dans bien des Provinces du Royaume. Malgré la longueur de l'hyver, les Rossignols ne se sont pas rendus plus tard aux environs de Paris que dans les autres années; il y en a déjà plusieurs que je tiens note du jour où j'en ai entendu chanter un pour la première fois. Je l'entendis en 1740 le 13 Avril au

matin, & mon Jardinier m'avoit assuré
 l'avoir ouï chanter deux jours plutôt,
 ce qui est le temps à-peu-près où il avoit
 commencé à paroître dans les années
 précédentes. Quoique les Rossignols vi-
 vent d'insectes comme les Hirondelles,
 ils n'ont pas eu autant à souffrir d'une
 cruelle famine, pour être arrivés de
 trop bonne heure; ce n'est pas seule-
 ment en l'air, comme celles-ci, qu'ils
 prennent leurs repas, ils ne s'en tien-
 nent pas aux seules Mouches, ils savent
 trouver sur la surface de la terre, sur
 l'écorce & même sous l'écorce des ar-
 bres, des Vers & des Nymphes de plu-
 sieurs espèces qui sont de leur goût;
 peut-être même y a-t-il plusieurs espèces
 de Chenilles dont ils s'accroissent.
 On a pu être sensible au triste sort des
 Hirondelles qui se sont rendus chez nous
 pour y périr de faim; ce sont des Oi-
 seaux dont nous n'avons aucunement à
 nous plaindre, & dont nous avons peut-
 être à nous louer; loin de vivre à nos
 dépens, ils ne se nourrissent que d'in-
 sectes qui pourroient nous être incom-
 modes s'ils se multiplioient trop.

L'Hirondelle a les pieds trop courts
 & trop foibles pour pouvoir marcher:
 aussi marche-t-elle assez mal & fort rare-

ment. Son vol est aussi tortueux que rapide. Il est difficile de l'appivoiser en cage, & encore plus de l'y nourrir. Elle pond ordinairement à chaque couvée quatre à cinq œufs blancs-cendrés pictés de brun, sur-tout vers le gros bout. *Aristote* observe que si l'on crève les yeux aux petits de l'Hirondelle quand ils sont encore foibles & récemment éclos, ils se guérissent & recouvrent ensuite la faculté de voir. *Celse* fait la même remarque; & il ajoute que comme les humeurs de leurs yeux se réparent très-prompement, cela a donné lieu à la fable du vulgaire qui veut que cette opération soit due à la vertu de la Chelidoine. Selon *Elie*n, leur éducation s'exécute avec une équité admirable de la part du père & de la mère; car on commence par le plus âgé, & l'on finit par le plus jeune; celui qui ayant reçu la becquée a changé de place, ne reçoit plus rien jusqu'à ce qu'il y soit retourné. *Plin*e avance que toutes les femelles des Oiseaux se laissent couvrir par le mâle; mais que les Hirondelles s'accouplent queue à queue comme les Papillons. Il faudroit l'avoir vû pour le croire, & *Aldrovande* tient avec raison cette assertion pour suspecte. Quand les Hirondelles volent

bas, rasant la terre & l'eau, c'est signe de pluye : or elles volent ainsi, soit pour faire la chasse aux Mouches & aux autres insectes dont elles se nourrissent, soit pour éviter le vent. Il semble qu'elles aiment la compagnie des hommes, s'y croyant en sûreté. *Elien* dit que ces Oiseaux sont consacrés aux Dieux *Penates* & à *Vénus* : de-là sans doute est venue l'opinion qu'ils habitent nos maisons avec confiance. Une idée à-peu-près semblable s'est gravée, au rapport d'*Aldrovande*, dans l'esprit des femmelettes du Bolonois, puisqu'elles défendent à leurs enfans de les tuer, & que pour les en détourner plus sûrement elles leur font entendre qu'ils sont consacrés à la Sainte Vierge. *Gesner* remarque pareillement que le vulgaire se réjouit de l'arrivée des Hirondelles, & qu'il leur donne l'hospice si volontiers, comme à des Oiseaux qui portent bonheur, qu'il se feroit un scrupule de détruire leurs nids.

L'Hirondelle, dite en Grec *Kelidón*, & en Italien *Rondine* ou *Rondinella*, a été ainsi nommée du mot Latin *Hirundo*, ou plutôt du diminutif inusité *Hirundinella*, selon *Ménage*. On l'appelle autrement *Herondelle*, *Harondelle*, *Aronnelle*, *Aronde*, ou *Eronde*; & ses

○ v

petits, *Hirondeaux*, *Arondeaux*, *Arondelets*, ou *Hirondelleaux*. Quant à notre Hirondelle domestique, de maison, de cheminée, ordinaire ou commune, elle se nomme en Allemand *Hauß-Schwaben*; en Anglois *Common* ou *Houfe-Swallow*; en Suédois *Ladu-Swala*; tous mots qui signifient la même chose.

L'Hirondelle contient de l'huile, & beaucoup de sel volatil. Cet Oiseau n'est pas d'usage en aliment, du moins chez nous, à moins que ce ne soit parmi les pauvres; car, selon *Aldrovande*, on estime en Italie, notamment dans le Bolognois, les petits des Martinets quand ils sont gras, comme un mets délicieux. Sa sécheresse & sa maigreur le font absolument rejeter: mais il n'en est pas de même en Médecine, & l'on en tire différentes préparations qui sont fort estimées. En général, l'Hirondelle est propre contre l'Epilepsie, contre l'Esquinancie & les autres inflammations de la gorge, pour éclaircir & fortifier la vûe. On fait dessécher des Hirondeaux à feu ouvert dans un vaisseau de terre; & après les avoir réduits en poudre, on en fait prendre un gros, soit seul, soit mêlé avec d'autres médicamens appropriés contre l'Epilepsie, l'Apoplexie, la

Paralyſie, & les vapeurs hyltériques. On tient dans les Boutiques une eau d'Hirondelles compoſée, qui eſt très-recommandée dans tous ces cas. La doſe en eſt depuis une demi-once juſqu'à trois onces. Mais il faut bien remarquer que comme les Hirondelles n'ont de vertu que par leur ſel volatil, on doit avoir ſoin lorſqu'on a diſtillé cette eau, de ne pas rejeter comme inutile le marc qui reſte au fond de la Cucurbite : on doit donc mettre la matière reſtante après la diſtillation dans une Cornue de terre ou de verre adaptée à un gros ballon qu'on luttera bien, & donner enſuite un feu gradué qui fait ſortir ſucceſſivement le phlegme, l'eſprit, l'huile, & enfin le ſel volatil. On laiſſe refroidir les vaiſſeaux ; on les ſépare, & après avoir agité tout ce qui a paſſé dans le ballon pour bien détacher & mêler le ſel volatil, on filtre le tout par un papier gris pour en ſéparer l'huile, & l'on rectifie la liqueur filtrée par un alembic de verre à un petit feu de ſable. On a par ce moyen une eau empreinte des principales ſubſtances des mixtes qui entrent dans la compoſition de l'eau d'Hirondelles. Cet eſprit auſſi rectifié & chargé de ſel volatil, ſe mêle avec la première

O vj

324 QUATRIEME CLASSE,
distillation, & augmente beaucoup le
bon effet qu'on en doit attendre. Tous
les Auteurs recommandent les petits
d'Hirondelle contre l'Esquinancie &
contre la foiblesse de la vûe. On s'en
sert intérieurement & extérieurement.
On les fait dessécher sur le feu comme
nous venons de le dire, & l'on donne
au malade de la cendre depuis un demi-
gros jusqu'à un gros dans un verre d'eau.
En outre on mêle cette cendre avec du
Miel, & l'on en fait un liniment à l'ex-
térieur sur la gorge dans l'Esquinancie,
ou sur les yeux dans la foiblesse de vûe.
La fiente d'Hirondelle est extrêmement
chaude, âcre & résolutive; elle entre
dans les gargarismes contre l'Angine,
& elle a au moins autant de vertu que
l'*Album Græcum* qu'on y employe ordi-
nairement. On s'en sert encore contre
la difficulté d'uriner, contre les graviers
& la colique néphrétique. C'est un puis-
sant incisif qui atténue & déterge les
glaires & les graviers adhérents aux
conduits de l'urine. Le nid d'Hiron-
delle est regardé par quelques-uns com-
me spécifique contre l'Esquinancie &
l'inflammation des Amygdales. On en
fait un Cataplasme de la manière sui-
vante:

Prenez un nid d'Hirondelle avec les petits s'il y en a.

Pilez-le tout, & faites-le cuire dans une suffisante quantité d'eau.

Passiez ensuite par un tamis, pour en faire un cataplasme à appliquer sur la région de l'inflammation.

Le vertu de remède vient en partie de la fiente qui se trouve dans le nid, & en partie de la terre limoneuse dont il est construit. La fiente d'Hirondelle est de la nature d'un sel salé volatil ou ammoniac; elle est extrêmement chaude, incisive & résolutive comme nous venons de dire: ainsi elle agit en dissolvant & en atténuant le sang arrêté dans la partie où il cause de l'inflammation, ou si l'inflammation ne peut pas se résoudre, en augmentant un peu le mouvement du sang elle aide à la maturation de l'abcès, & facilite la suppuration. La terre limoneuse qui est d'une nature saline, y contribue aussi; car non-seulement elle empêche le sang de croupir, mais en aidant à son mouvement elle facilite la résolution de l'endroit affecté; c'est ce qui fait que ce cataplasme a tant de vertu: aussi *Amatus Lu-*

326 QUATRIEME CLASSE,

fitans & d'autres Médecins assûrent-ils avoir guéri une infinité d'Esquinancies par son usage. Ordinairement on l'applique seul : cependant on y ajoute quelquefois des huiles, ou d'autres médicaments, pour le rendre plus efficace. On trouve dans l'estomac de quelques jeunes Hirondelles une petite pierre de la grosseur d'une Lentille, qu'on appelle *Pierre d'Hirondelle*. On s'en sert pour mettre dans les yeux afin d'en faire sortir quelque ordure qui y est entrée. Comme cette pierre est alkaline, la sérosité de l'œil l'imbibe & la ramollit, enforte que le corps étranger s'y agglutine & tombe avec elle. Quelques-uns font porter de ces Pierres d'Hirondelle attachées au col ou au bras des enfans ataqués d'Epilepsie pour les garantir de cette maladie : mais ce remède est de peu de vertu.

Les Hirondelles font la base de l'Eau d'Hirondelle composée de la Pharmacopée de Paris.

Prenez de la cendre de petits d'Hirondelle, & du *Castoreum*, de chacun un gros.

Faites infuser le tout pendant la nuit dans une once de bon vinaigre.

· Passez le lendemain par un linge avec
· expression , & donnez la colature
· dans l'Epilepsie avant ou après l'ac-
· cès.

· Prenez de la poudre d'Hirondelles
· desséchées , telle quantité qu'il vous
· plaira.

· Incorporez-la avec une suffisante quan-
· tité de miel pour faire un liniment
· sur la gorge dans l'Esquinancie ou
· l'inflammation des Amygdales.

· Prenez deux nids d'Hirondelles.

· Pilez-les dans un mortier en versant
· dessus une suffisante quantité d'eau
· commune.

· Faites-les cuire ensuite pendant une
· demi-heure , & passez-les par un
· tamis.

· Ajoutez à la pulpe , de l'huile de Ca-
· momille & de celle de Lis , de
· chacune une once ; & un jaune
· d'œuf.

· Faites du tout un cataplasme à appli-
· quer chaudement sur la gorge dans
· l'Angine.

· Prenez un nid d'Hironelle , des fleurs
· de Sureau trois poignées.

· Faites cuire le tout dans du lait de

328 QUATRIÈME CLASSE,

Vache à la consistance d'un cataplasme, auquel vous ajouterez en le remuant une once d'huile de Camomille pour appliquer sur la gorge dans l'inflammation des Amygdales.

Quelques Médecins font entrer le vinaigre au lieu d'eau pour former ces cataplasmes: mais nous n'approuvons pas cette méthode; nous croyons même que la vertu du remède en est diminué, parce que l'acide du vinaigre fixe le sel volatil qui se trouve dans le nid d'Hirondelle, & par-là le rend moins pénétrant & moins résolutif.

Prenez des Hirondelles vivantes au nombre de quarante; du *Castoreum* une once; du vin blanc, trois livres.

Faites macérer le tout ensemble pendant vingt-quatre heures.

Distillez au bain-marie jusqu'à siccité.

Prenez ensuite le marc que vous distillerez par la cornue & rectifiez à feu doux l'esprit urineux qui en viendra, ayant soin de laisser l'huile au fond.

Mêlez cet esprit rectifié avec la pre-

mière eau que vous garderez pour l'usage.

La dose est d'une demi-once jusqu'à deux onces dans l'Epilepsie & les accès hystériques.

M E R U L A.

Merle ordinaire ou commun ; *Merula*, Offic. Dal. Pharm. 427. Lemer. 568. Gefn. de *Avib.* 542. Charlet. Excr. 90. Merr. Pin. 177. Aldrov. Ornith. 604. Jonst. de *Avib.* 73. *Merula nigra*, Belon. des Ois. 320. Schwenckf. *Aviâr. files.* 300. *Merula vulgaris*, Willughb. Ornith. 140. Rai. Synop. Method. Av. 65. *Turdus ater*, *rostro palpebrisque fulvis*, Linn. Faun. Suec. 184. *Turdus niger*, *Merulus*, *Nigrettus seu Nigretta*, *Collyrion*, Quorumd.

Cet Oiseau égale en grandeur la Grive que Belon nomme *Litorne*, & pèse comme elle quatre onces. Il a depuis la pointe du bec jusqu'au bout des pieds neuf pouces & demi de long & jusqu'au bout de la queue dix pouces & demi à onze pouces ; le bec long d'un pouce, jaune-safrané ; mais dans la femelle la pointe & le dessus du bec sont noirâ-

tres ; le dedans de la bouche jaune dans l'un & l'autre sexe ; la circonférence des paupières jaune pareillement ; dix-huit grandes plumes à chaque aîle , dont la quatrième est la plus longue ; la queue longue de quatre pouces & demi , composée de douze pennes d'égale longueur , à l'exception des dernières de chaque côté qui sont tant soit peu plus courtes que les autres ; les pieds noirs ; le doigt extérieur & le postérieur égaux ; le premier attaché à celui du milieu par sa partie inférieure ; le foye divisé en deux lobes , dont le droit est le plus grand ; une vésicule du fiel ; l'estomac moins musculeux , comme dans les autres Oiseaux du même genre. Je n'ai pu trouver aucun vestige d'appendice intestinale. Il se nourrit indistinctement de bayes & d'Insectes. Quand les mâles sont encore jeunes & de l'année , leur bec est noirâtre ; mais au bout d'un an il devient d'un beau jaune ; le mâle avancé en âge est très-noir par-tout. Les mâles & les femelles étant jeunes sont plutôt bruns que noirs , ils ont la poitrine rouffâtre , & le ventre un peu grisâtre. Parmi les petits , on ne sauroit distinguer les mâles d'avec les femelles par la couleur. Le mâle chante beaucoup. La fé-

melle pond à chaque couvée quatre ou cinq œufs bleuâtres parfemés de taches brunes. Cet Oiseau se trouve quelquefois de couleur blanche dans les Alpes, dans l'Apeninn & autres montagnes élevées. Nous avons vû à Rome chez un Oiselier un Merle bigarré de blanc & de noir : mais cela n'arrive que par accident, comme dans le Corbeau, la Corneille & autres Oiseaux : ainsi le Merle ne doit pas être censé faire une espèce différente du noir. Le Merle construit son nid avec beaucoup d'art, c'est-à-dire, de mousse extérieurement, de rameaux déliés & de menues racines liées ensemble avec de la boue qui tient lieu de colle : le dedans en est aussi lutté. Il ne pond pourtant pas ses œufs sur la boue à nud comme fait la Grive : mais il met par-dessus la boue du chaume, de la paille, du poil ou du crin, ou d'autres matières molettes propres à recevoir ses œufs, afin qu'ils soient moins exposés à se casser, & que les petits soient couchés plus mollement. Il aime à se baigner & à s'éplucher. Il se plaît aussi à voler seul, & c'est de son amour pour la solitude que *Varron* & *Festus* ont tiré l'étymologie de son nom Latin. (*Willughby.*)
Chacun fait, dit *Belon*, que le Merle

est de couleur noire, & que son bec devient jaune en vieillissant comme celui de l'Etourneau. On trouve une différence manifeste entre le mâle & la femelle. *Aristote* observant ses mœurs, dit qu'il gazouille en hyver, mais qu'il chante en Eté à gorge déployée, & qu'il change de couleur, étant plus noir l'Eté que l'Hyver. On est dans l'opinion qu'il fait des petits deux fois par an; & ainsi il commence de bonne heure, c'est-à-dire, dès le premier Printemps avant les autres Oiseaux. Il mange de toutes sortes de viandes, vers, semences, & fruits. Il est si commun qu'on le connoît en tous lieux pour son chant haut, & qu'on le nourrit par-tout en cage. Les anciens ont pensé qu'il y avoit liaison d'amitié entre les Grives & les Merles. On nomme celui-ci Merle noir pour le distinguer des autres, nommément du Merle au collier si commun en Savoye & en Dauphiné, qu'on trouve de même goût que le Merle noir, & qui vit des mêmes viandes. Le Merle blanc a toujours été rare. *Aristote* dit que le Merle blanc est grand comme le noir, ayant la voix semblable; mais qu'il est seulement familier dans l'Arcadie en la contrée de Cyllène, & qu'on ne l'a jamais trouvé

en autre lieu. Mais si *Alexandre* eût commandé en Savoye & en Auvergne comme en Arcadie, & qu'*Aristote* y eût envoyé des Oiseleurs, il n'eût peut-être pas dit qu'il ne naît nulle part ailleurs; car les Payfans de Savoye & d'Auvergne lui auroient fait voir le contraire.

La Merlesse est toute différente du Merle, on la prendroit volontiers pour un Oiseau d'une autre espèce. Le mâle commence à chanter dès que la neige est à peine fondue, & son chant n'est point désagréable quand on l'entend dans un bois où il y a un écho, ou dans une vallée. Ce qu'il a une fois appris, il le retient toute sa vie. Il est docile, & l'on peut l'instruire à parler; mais sa voix n'est jamais articulée comme celle du Perroquet. Il aime les bocages épais; il fait ordinairement son nid dans l'épine blanche à la hauteur d'un homme, ou à peu près; ce nid est grand, solide, arrondi & creux en forme d'écuelle. Le mâle couve de temps en temps à la place de la femelle pendant le jour; le reste du temps il lui porte à manger, l'égaye par son chant, & veille au tour d'elle pour en écarter l'ennemi. On pourroit les faire couvrir en cage. Un Observateur curieux nous assure qu'ayant mis un

Merle & une Merlesse dans une grande volière au fond de son jardin où il y avoit un If taillé en pyramide, il fut attentif à suivre leurs procédés. D'abord ils posèrent de la mousse pour base de leur nid; puis ils répandirent sur cette base la poussière dont ils avoient empli leur gosier, & piétinant dans l'eau pour se mouiller les pieds ils la détremperent; ce qu'ils continuèrent de faire couche par couche. La femelle couva soigneusement ses œufs, étant bien nourrie par le mâle. Quand les petits furent éclos, ils leur donnèrent de Vers de terre coupés par morceaux, ayant soin de recevoir la fiente que chaque petit rendoit après avoir avalé la becquée; & cette fiente servoit en partie de nourriture au Père & à la Mère. Ils firent ainsi quatre couvées dans la même année: mais, chose étonnante, ils mangèrent les deux dernières couvées. Notre Observateur a vû le mâle tuer ses petits l'un après l'autre, & les donner à la femelle: d'où il croit pouvoir conclure que c'est la raison pourquoi les Merles étant naturellement si féconds, sont néanmoins peu communs en comparaison des Grives & des Alouettes. Mais ce fait nous a paru si contraire aux loix ordinaires de la

Nature, qu'il seroit à souhaiter qu'une pareille observation fût répétée plusieurs fois. *Aristote & Pline* disent que les Merles s'en vont ou se tiennent cachés l'Hyver : ces Naturalistes se sont trompés : du moins ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils restent en France tout l'Hyver comme la plupart des Grives. Les Habitans de la Sologne prétendent que le Merle a accoutumé de dormir le derrière tourné du côté du vent, & que cette mauvaise habitude est cause que cet Oiseau ne vit pas longtems ; car tous les autres Oiseaux tournent la tête vers le vent pour dormir afin que leurs plumes n'étant point dérangées, ils aient moins froid durant la nuit. Mais on peut bien douter de la vérité du fait jusqu'à ce qu'il ait été mieux vû.

Le Merle se nomme en Grec *Cossuphos* ou *Cottuphos* ; en Italien *Merula*, *Merla* ou *Merlo* ; en Espagnol *Mierla* ; en Allemand *Meerlen* ; en Flamand *Meerl* ; en Anglois *Black-bird*, comme qui diroit Oiseau noir ; en Suédois *Traft* ; en Picard *Normesle* ; en Gascon *Merlat*. Or la plupart de ces noms viennent du Latin *Merula*. Quelques-uns appellent le jeune Merle *Merleau*. La femelle est nommée vulgairement *Merlesse* ; en Lor-

336 QUATRIEME CLASSE,
raine Merlette ; ailleurs *Merluche*.

Le Merle contient beaucoup d'huile & de Sel volatil. Cet Oiseau est d'usage en aliment ; il peut être mis au nombre des Oiseaux qui forment un bon suc. Les Romains engraissoient les Merles avec les Grives, & les enfermoient dans des volières. En effet le Merle a beaucoup de rapport avec la Grive : mais il n'est pas si délicat, ni si facile à digérer, bien que certains Auteurs le préfèrent à la Grive. Pendant les vendanges les merles sont assez bons parce qu'ils mangent alors du raisin ; mais leur chair devient amère lorsqu'ils sont réduits à se nourrir de bayes de Genièvre, de graines de Lierre & d'autres fruits semblables. On les doit choisir jeunes, tendres, & bien nourris ; car en vieillissant leur chair devient dure, sèche, & de difficile digestion. Ils conviennent en tout temps, à toute sorte d'âge & de tempérament.

Quant à leur usage en Médecine, on les estime convenables dans le cours de ventre & dans les dissenteries. Ceux qui sont sujets aux Hémorroïdes ou qui portent quelque Ulcère, doivent s'abstenir d'en manger. L'huile dans laquelle on a fait cuire des Merles, est estimée

mée contre la Sciatique ; & la fiente de ces Oiseaux dissoute dans du vinaigre dissipe les rouffeurs du visage & les taches de la peau , si l'on s'en sert en liniment.

M O T A C I L L A.

DE tout temps le mot Latin *Motacilla* avoit été consacré pour désigner un Genre unique d'Oiseaux qui comprend trois espèces , selon *Willughby* ; sçavoir , 1°. La Hoche-queue blanche & noire , ou commune ; 2°. La Hoche-queue jaune ; 3°. La Hoche-queue cendrée. Mais *M. Linnæus* a jugé à propos d'étendre la même dénomination à plusieurs genres d'Oiseaux tout différents , par la raison qu'ils remuent aussi plus ou moins souvent la queue. Nous nous contenterons de décrire la première espèce de Hoche-queue , parce qu'elle est de quelque usage en Médecine.

Hoche-queue commune , ou Lavandière ; *Motacilla* , *Offic. Schrod.* 321. *Dal. Pharm.* 422. *Lemer.* 583. *Merr. Pin.* 178. *Cnipologus* , *Belon des Oif.* 356. *Motacilla* , *quam nostri albam cognoscunt.*
Tome III. P

338 QUATRIEME CLASSE ,
minant , Gefn. de Avib. 618. *Motacilla*
alba, Aldrov. Ornith. 2. 726. Schwenckf.
Aviar. Siles. 306. Jonst. de Avib. 86.
Charlet. Exer. 96. Willughb. Ornith.
171. Ray Synop. Method. Av. 75. Al-
bin. Ornith. 47. *Motacilla pectore ni-*
gro , Linn. Faun. Suec. 214. *Motacilla*
feu vulgaris ; *Albicilla* , *Culicilega* ,
Sufurada , *Passeraquaticus* , *Sifopygis* ,
Cauda tremula , *Nonnull*.

Ce petit Oiseau est connu par-tout ;
il a le corps oblong ; il pèse six gros. Il
a depuis la pointe du bec jusqu'au bout
de la queue près de huit pouces de
long , & entre les deux extrémités des
ailes étendues onze pouces de large ; le
bec menu , qui n'a pas un pouce de
longueur , pointu , noir ; la langue fen-
due en deux & comme lacérée ; la
bouche noire en-dedans ; l'iris des yeux
couleur de noisette ; les pieds , les
doigts , les ongles , languets & d'un
noir-brun , l'ongle du doigt de derriè-
re fort long , comme dans les Alouettes ;
le doigt extérieur attaché à sa naissance
à celui du milieu ; la mâchoire supé-
rieure du bec & ensuite les yeux en-
tourés de plumes blanches qui s'éten-
dent presque jusqu'aux ailes de chaque
côté , le sommet de la tête , & le col

tant dessus que dessous, noirs jusqu'au sternon & au dos; le ventre & la poitrine blancs; le milieu du dos d'un noir-cendré; le croupion noir: On a observé dans un autre Oiseau de même espèce un demi-cercle noir au bas de la gorge, avec des cornes allongées presque jusqu'aux mâchoires; les ailes étendues de figure semi-circulaire; dix-huit grandes plumes à chaque aile, dont les trois dernières finissent en pointes plus aiguës, au lieu que les bouts de celles du milieu sont mouffes & crenelés, les dernières étant ornées de lignes blanches étroites; les plumes du premier rang en recouvrement, noires à bouts & bords blancs; mais celles du second rang ont seulement les pointes blanches; la queue fort longue, de trois pouces & demi de long, que l'Oiseau remue continuellement, d'où lui est venu le nom de *Motacilla* ou de *Hoche-queue*; douze pennes à la queue, dont les deux du milieu sont plus longues que les autres & pointues, toutes les autres étant égales entr'elles; les extérieures presque toutes blanches & les autres noires; la couleur du plumage variable quelquefois, tantôt plus cendrée, tantôt plus noire, le Foye de

P ij

340 QUATRIEME CLASSE,
couleur pâle. La Hoche-queue habite
autour des eaux, où elle attrape des
Mouches & des Vermisseaux; de plus,
elle fuit la charrue à cause des vers
qu'elle met à découvert en tournant les
mottes, comme nos laboureurs l'ont
observé avec *Aldrovande* & me l'ont
rapporté. En hyver elle ne se montre
point dans la partie septentrionale d'An-
gleterre, & même elle est rare dans la
partie méridionale, soit parce qu'elle
souffre le froid impatiemment, soit
faute de nourriture parce que les Mou-
ches & les autres Insectes ailés dont elle
se nourrit principalement, ne se trou-
vent point durant l'hyver. Après avoir
ouvert son estomac, nous en avons tiré
des Insectes semblables aux vers de
farine. *Gesner* dit qu'en Suisse les Oise-
leurs ont observé que cet Oiseau nourrit
le petit du Coucou. *Albert le Grand* &
notre propre expérience, comme nous
l'avons rapporté ailleurs, confirment la
même chose (*Willughby.*)

La Lavandière, dit *Belon*, tient cette
appellation Française, parce qu'elle est
fort familière aux ruisseaux, où elle
remue toujours la queue en hochant le
derrière comme une Lavandière qui bat
ses drapeaux; ou bien elle pourroit être

nommée ainsi, parce qu'elle tient compagnie aux Lavandières sur les rivages des eaux : elle est assez haut enjambée, & court fort. Elle a une marque particulière par laquelle on voit qu'elle suit les Oiseaux de rivière ; sçavoir, les dernières plumes de ses ailes joignant le corps aussi longues que les premières de devant, lesquelles se trouvent aussi en tous autres Oiseaux qui vivent de Mouches & de vers de terre, comme Pluviers & Vanneaux. Les jeunes Lavandières de six mois sont d'autre couleur que les vieilles d'un an qui ont mué leur premier plumage. De tous les Oisillons sauvages, il n'y en a aucun qui soit si privé que les Bergerettes & Lavandières ; car elles viennent jusqu'auprès des personnes sans avoir peur, & poussent une voix haute & claire en volant, ou quand elles ont eu peur, qui est pour s'entr'appeller. Mais outre cela elles sçavent rossignoler du gozier melodieusement ; ce qu'on peut souvent ouïr vers le commencement de l'hyver.

La Hoche-queue est fort leste & gaye ; elle fait son nid d'herbes séches & de menues racines sous des pierres, ou dans une fossette en terre, ou bien sous

P iij

342 QUATRIEME CLASSE ,
une motte ; elle pond cinq à six œufs
menus , blancs , parfemés de petites
taches brunes. On peut la nourrir dans
une étuve , où non-seulement elle fait
la chasse aux Mouches , mais aussi elle
ramasse des miettes de pain , & y dure
long-temps. Elle marche quelquefois un
peu avant dans l'eau pour y chercher sa
vie. Selon *Gesner* , la Bergeronnette
jaune reste , au lieu que la Lavandière
s'en va en automne. Mais ceci ne s'ob-
serve point en France ; car elles y res-
tent l'une & l'autre toute l'année. Il est
fait mention dans les *Ephémérides d'Al-
lemagne* , d'une Hoche-queue qui n'ayant
point d'anus rendoit ses excréments par
le bec , & qui malgré ce vice de confor-
mation se portoit fort bien.

La Lavandière s'appelle en Grec *Cni-
pologos* , *Seisopugis* , en Italien *Ballari-
na* , *Bovarina* , *Dodinzingola* , *Coda-
tremola* ; en Allemand *Bach-Steltze* , ou
Kloster-Frauln ; en Anglois *White Wa-
ter Wagtail* ; en Suédois *Arla* , ou *Sae-
desarela*. On la nomme encore en Fran-
çois *Hoche-queue* , *Hoche-cul* , *Branle-
queue* , *Guigne-queue* , *Hausse-queue* ,
Batte-queue , *Batte-mare* , *Batte-lessive*
ou *Batta-lessive* , *Bergeronnette* , *Vachè-
re* ou *Vachette* , *seneur*. Or ces diverses

dénominations lui viennent du branlement perpétuel de sa queue, ou de ce qu'elle fuit les Moutons, les Vaches & la Charrue.

La Hoche-queue contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Ce petit Oiseau est apéritif & fort recommandé par les Auteurs contre la pierre & les graviers : On le fait sécher, & on le prend en poudre depuis un scrupule jusqu'à un gros dans de l'eau de Saxifrage, ou infusée dans un verre de vin blanc.

N O C T U A.

LE mot Latin *Noctua* est un nom générique qui peut se donner à tous les Oiseaux de nuit, quoique la plupart des Auteurs l'employent particulièrement pour signifier la petite espèce de Hibou qu'on appelle *Chouette*. Pour nous, nous entendons parler ici du Hibou d'Eglise ou de clocher, plus connu sous le nom de *Fresaye*.

Fresaye, Effraye, ou Orfraye; *Noctua*, Offic. Schrod. 321. Dal. Pharm. 429. Gesn. de *Avib.* 561. Schwenckf. *Aviar Siles.* 308. *Strix*, *Caprimulgus*,

344 QUATRIEME CLASSE,
& *Fur nocturnus*, Belon des Ois. 143.
Strix, Aldrov. Ornith. 1. 561. Aluco,
Jonst. de Avib. 32. Charlet. Exer. 78.
Aluco minor, Willughb. Ornith. 67.
Ray Synop. Method. Av. 25. *Noctua*
Templorum alba; *Ulula Flammeata*;
Avis mortis, Quorumd.

Cet Oiseau égale le Pigeon en grandeur; il pèse onze onces & demie. Il a depuis la pointe du bec jusqu'au bout de la queue quatorze pouces de long, & les extrémités des ailes étendues, distantes de trois pieds un pouce & demi; le bec depuis sa pointe jusqu'aux coins de la bouche long de près d'un pouce & demi, blanc, crochu par le bout; la langue un peu fourchue; les narines oblongues; les yeux & le menton entourés d'un cercle ou collier de petites plumes mollettes, blanches, ceintes de plumes jaunes plus roides, lequel commence aux narines de chaque côté, ressemblant au voile d'une femme, enforte que les yeux sont comme enfoncés dans une cavité profonde formée par de petites plumes redressées tout à l'entour; le fond des plumes environnantes situées aux angles intérieurs des yeux, jaune; les oreilles recouvertes d'un couvercle qui naît de la partie

antérieure près des yeux & panche en arrière, étant traversé en droite ligne par le cercle intérieur de plumes mollettes & cotonneuses que nous venons de dire; la poitrine, le ventre & le dessous des ailes blancs, pectés de taches obscures, quarrées, espacées; la tête, le col, le dos jusqu'aux grandes pennes des ailes très-joliment ornés de diverses couleurs au-dessus des autres Oiseaux de nuit, toutes les plumes qui d'ailleurs sont d'un jaune clair, étant vers les bouts variées par de petites lignes blanches & noirâtres ondées qui représentent une sorte de grisaille, outre que sur le tuyau de chacune, on apperçoit des plaques composées d'une suite de taches blanches & de noires qui se succèdent tour à tour, les unes l'étant de trois taches blanches & d'autant de noires, les autres de deux, & les autres d'une seule; vingt-quatre grandes pennes à chaque aile, dont les plus grandes ont quatre marques brunes, & les moindres seulement trois; les espaces intermédiaires jaunes, fermés de petits points noirâtres: les barbes extérieures de la première plume finissent par des soyes séparées l'une de l'autre qui représentent les dents d'un

346 QUATRIEME CLASSE,
peigne ; & les aîles pliées s'étendent
jusqu'au bout de la queue , ou même
au-delà ; la queue longue de quatre
pouces & demi , composée de douze
pennes à peu près égales , de la couleur
des aîles , entrecoupée par quatre taches
transversales brunes ; les bords inté-
rieurs des plumes tant de la queue que
des aîles , blanchâtres ; les jambes cou-
vertes jusqu'aux pieds d'un duvet épais ;
les doigts revêtus seulement de poils
clair-semés ; l'ongle du doigt du milieu
dentelé au côté intérieur , comme dans
les Hérons , quoique moins manifeste-
ment : chaque pied n'a qu'un doigt de
derrière , mais le plus extérieur des
doigts de devant peut en quelque façon
se fléchir en arrière comme un second
doigt postérieur ; les intestins longs de
douze pouces ; deux appendices cœca-
les seulement ; la vésicule du fiel ample ;
les œufs blancs. La description d'*Aldro-
vande* s'accorde exactement avec la nô-
tre. Dans cet Oiseau , & , comme je
m'imagine , dans tous les autres Oiseaux
de ce Genre , l'œil est d'une structure
rare & singulière ; car la partie saillante
& qui paroît au-dehors , quoique fort
ample , n'est rien autre chose que l'iris
seule ; de manière que le globe de l'œi-

étant ôté en entier de son orbite représente un casque, l'iris ou la partie apparente répondant au couvre-chef, & la partie cachée qui s'étend au-delà en tout sens répondant aux bords. Or les yeux sont tout-à-fait fixes & immobiles; les bords intérieurs des paupières sont jaunes tout à l'entour. *Marcgrave* dit que cet Oiseau se trouve au Brésil, & il le décrit sous le titre de *Tuidara*, des Brasiliens. (*Willughby.*)

Il n'y a personne, dit *Belon*, en toute notre Nation qui ne sçache que l'Oiseau de cri effrayant qu'on entend crier la nuit en volant, se nomme une Effraye ou Frefaye: mais il faut prendre garde que l'affinité du nom d'Orfraye pris pour Frefaye, ne trompe; car c'est un autre Oiseau. Comme il a un cri épouvantable, chacun en a peur, au moins ceux qui sont sujets à avoir peur de l'ombre des esprits. C'est la raison pourquoi il a été nommé *Strix*, comme qui diroit en notre langue Oiseau Sorcier. Il nous semble que c'est lui que les Grecs ont nommé *Ægothelas*, qu'on a traduit en Latin par *Caprimulgus*, & que *Plin* nomme *Fur Nocturnus*. *Aristote* raconte une chose étrange de son caractère malfaisant: c'est qu'il vole la

P vj

nuit dans les étables pour fucer le lait
 des tetines des Chèvres, d'autant qu'il
 ne voit goutte de jour, & pour cela il
 cherche sa pâture de nuit : aussi est-ce
 delà qu'il est nommé en Grec *Ægothe-
 las*. On peut assurer que l'Oiseau qui a
 une si horrible voix & dont nous pré-
 tendons parler, est une espèce particu-
 lière différente de tous les autres Oiseaux
 de nuit. Ses yeux sont ronds & fort
 petits, chose en lui digne d'être regar-
 dée à deux fois ; car on sçait que les
 autres Oiseaux de nuit les ont excessifs
 en grandeur. Il est de taille beaucoup
 moindre qu'un Hibou, portant les mê-
 mes madrures sur ses plumes : toute-
 fois il est d'autre couleur, sçavoir un
 peu noirâtre, moucheté & plombé,
 principalement sur le bout des ailes &
 de la queue. Ses jambes & ses pieds
 sont couverts de plumes, ayant de bons
 ongles voutés, aigus & noirs, figurés
 ainsi aux Chat-huants. Sa tête & son bec
 montrent incontinent une distinction
 manifeste ; d'autant qu'il a le bec plus
 droit, approchant de celui d'un Cor-
 beau : au reste il porte une ouverture
 d'oreilles telle qu'il a été dit des autres
 Oiseaux de nuit. *Aristote* dit que l'*Ægo-
 thelas* fait sa demeure en Grèce par les

montagnes : toutefois notre Effraye se trouve aussi en nos plaines , faisant son nid aux pertuis des vieilles Tours & des Rochers escarpés , ainsi qu'aux creux des arbres.

On voit ici sensiblement que *Belon* confond mal-à-propos la Frefaye avec le Tette-Chèvre ou Crapaud-volant. Ce sont pourtant deux Oiseaux bien différens , & dont la différence saute aux yeux pour peu qu'on y fasse attention ; car sans parler de la figure & du plumage qui ne se ressemblent en rien , le Crapaud-volant fait un cri ou rocoulement qui n'est nullement disgracieux ni effrayant. *Gesner* contemporain de *Belon* , en avoit déjà fait la remarque. Or il paroît que ce qui a trompé *Belon* , c'est qu'en Saintonge on donne au Crapaud-volant le nom de *Frefaye* , & qu'il y est regardé comme un Oiseau de mauvais augure : encore aujourd'hui les Saintongeois croyent qu'il couve ses œufs uniquement des yeux , comme fait l'Autruche ; en quoi ils se trompent grossièrement.

Ray observe que les Anglois appellent la véritable Frefaye *Hibou blanc* , à cause de la couleur blanche qui domine dans son plumage , quoiqu'il soit agréa-

350 QUATRIEME CLASSE,
blement bariolé par des taches & de
petites lignes fauves. M. *Linnæus* ne
la nomme point parmi les Oiseaux de
Suède, parce qu'apparemment elle ne
s'y trouve point. Elle est assez commune
en France, & nous sçavons qu'elle y
est généralement détestée comme l'Oi-
seau le plus sinistre, comme l'Oiseau de
la mort : cependant elle ne fait mal à
personne ; nous connoissons même des
gens qui l'estiment plus que le meilleur
Chat du monde pour prendre les Souris.
Elle habite ordinairement dans les trous
profonds & inaccessibles des Tours &
des Clochers ; elle ne fait point de nid,
& pond sur la pierre nue ou couverte
seulement de quelques ordures quatre à
cinq œuf blancs, fort oblongs, & en
cela bien différents de ceux des autres
Hiboux qui en font de tout ronds. Le
jour elle reste dans son trou, dormant
droite sur ses pieds, la tête panchée en
devant, le bec caché dans la plume, &
ronflant comme un homme : sur le soir
elle vient de temps en temps au bord
du trou pour voir s'il fait encore jour ;
& quand la nuit est venue, elle sort &
s'envole en culbutant comme font quel-
quefois les Pigeons ; ce qui a sans doute
donné lieu aux Normands de dire que

la Frelaye vole en l'air à la renverse & les pieds tournés vers le Ciel : mais ils se trompent ; car tout Oiseau vole les pieds en bas , comme tout Poisson nage sur le ventre tant qu'il se porte bien. On trouve dans son trou des pelottes plus ou moins allongées , dont quelques-unes sont grosses comme des œufs de Poule , & qu'on pourroit prendre pour ses excréments : mais ses excréments sont blancs & liquides comme ceux des Oiseaux de proie , & ces pelottes ne sont autre chose que le résidu des alimens qui consiste en peaux , poils , plumes & os , le tout artistement enveloppé comme dans une bourse que l'Oiseau a la facilité de rejeter par en-haut après la digestion des chairs ; car en général les Hiboux ayant le gozier très-large , avalent de gros morceaux de chair tout entiers , comme un Rat , une Souris , un Oiseau. Ainsi la Nature industrieuse arrange en peloton dans leur estomac , les os & autres matières grossières qu'ils revomissent ensuite , de même que l'Alcyon ou le Martin-Pêcheur & tous les Oiseaux qui avalent des Poissons entiers , rejettent par le bec les arrêtes & les vertèbres de ces Poissons digérés. La Frelaye est extrê-

mement légère pour sa grandeur ; elle vole de travers , ainsi que les autres espèces de Hiboux , comme au gré du vent , si doucement , si mollement , qu'on ne l'entend point voler. Nous l'avons souvent ouï crier en l'air sur les onze heures du soir , le Ciel étant tantôt noir & obscur , tantôt clair & étoilé : mais dans la plus grande clarté de la nuit nous n'avons jamais pu l'appercevoir. On a été quelquefois étonné d'en trouver une le matin dans un appartement où elle étoit descendue par la cheminée.

La Frefaye ou l'Effraye , dite autrement Orfraye ou Orfroye , se nomme en Italien *Strige* ; en Allemand *Kirch-Eule* ; en Anglois *Common Barn Owl* , *White Owl* , ou *Church Owl*. Or le mot Frefaye vient , selon *Ménage* , du Latin *Præsaga* , comme qui diroit Oiseau de mauvais augure ; ou de ce que cet Oiseau porte comme une fraise de plumes autour du col. Ce qui appuye la première Etymologie , c'est que les Poitevins disent encore aujourd'hui *Presays* pour *Fresays* , & les Gascons *Bresague*. On l'appelle autrement *Effraye* , c'est-à-dire *Effrayante*. Quant au mot *Orfraye* ou *Orfroye* , dit par corruption

pour *Effraye*, il ne convient qu'à l'*Aigle de Mer* ou *Pescheuse*, appelée anciennement *Offifrague*, comme qui diroit *Brise Os*. On nomme encore la *Frefaye* *Petit Chat-huant plombé*, à raison des taches qu'il a sous le ventre; *Chouart*, à cause de son cri; *Lucheran*, du mot Latin *Aluco*.

La *Frefaye* contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau n'est pas d'usage en aliment : cependant on peut manger ses petits lorsqu'ils sont encore tendres & jeunes; & plusieurs Auteurs assurent que leur chair est résolutive & propre pour ceux qui sont attaqués ou menacés de paralysie. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie 2^o.*, *Année VI*, une observation du Docteur *Paulini* qui rapporte qu'un jeune homme paralytique depuis plusieurs mois fut conseillé de faire sécher au four une *Frefaye*. Après l'avoir plumée, vidée de ses entrailles, & salée, il la réduisit en poudre & en fit un onguent avec le *Castoreum*, dont il se frotta pendant quelque temps; & il fut guéri. Cette poudre se prend aussi intérieurement depuis un scrupule jusqu'à un gros pour la même maladie. De plus, on la mêle avec le Miel, &

l'on en touche les Amygdales enflammées lorsqu'il est nécessaire de les amener à suppuration. *Etmuller* conseille d'en souffler par une Canule dans l'Esquinancie pour rompre l'abcès formé dans la gorge où il menace de suffocation. Le fiel de Fresaye entre dans les collyres propres à emporter les taches des yeux ; & sa graisse qui est émolliente & résolutive, est très-convenable pour fortifier les nerfs, si l'on s'en fert en liniment.

O T I S.

Otarde, Otarde, ou Bîtarde ;
Otis, *Offic. Lemer.* 643. *Gesn. de Avib.* 484. *Otis*, *Tetraonis altera species*, *Avis tarda*, *Belon des Ois.* 236. *Otis*, seu *Tarda Avis*, *Aldrov. Ornith.* 2. 85. *Tarda Recentiorum.* *Schwenckf. Aviar. Siles.* 355. *Otis*, sive *Tarda*, *Jonst. de Avib.* 42. *Otis*, *Tarda & Bîtarde*, *Charlet. Onomast. Zoic.* 73. *Otis*, *Tarda Avis*, *Aldrovandi*, *Willughb. Ornith.* 129. *Ray Synop. Method. Av.* 58. *Erythrontaon*, *Tetraon*, *Trappus*, sive *Anser-Trappa*, *Nonnull.*

L'Outarde ne cède en rien au Coq d'inde pour la grandeur : elle a depuis le commencement du bec jusqu'au bout de la queue soixante pouces de long, & d'une extrémité des ailes étendues à l'autre extrémité deux aulnes & demie de large ; le bec semblable à celui d'une Poule, dont la mâchoire supérieure est un peu recourbée ; la tête & le col cendrés ; le ventre blanc ; le dos bigarré par des lignes transversales rouffes & noires. Elle n'a point de doigt de derrière, ce qui est fort notable ; car par cette marque & par sa grandeur elle est suffisamment distinguée de tous les autres Oiseaux de ce Genre : elle se nourrit de grains, & de graines d'herbes, de Chou, de feuilles de Pissenlit, &c. Après l'avoir ouverte, nous lui avons trouvé dans l'estomac, même au temps de la moisson, une grande quantité de graines de Ciguë avec trois ou quatre grains d'Orge mêlés parmi. Les Outardes se trouvent chez nous dans les belles campagnes situées près des Bourgs de Newmarket & de Royston dans le Cambridgeshire & la Province de Suffolk, ou ailleurs dans de vastes plaines : elles ont le vol lent, & s'élèvent de terre difficilement à cause du volume &

356 QUATRIEME CLASSE,
de la pesanteur de leur corps ; d'où
vient sans doute que les Latins ont don-
né à cet Oiseau le nom de *Tarda*. Sui-
vant le témoignage d'*Hector Boëthius*,
dans la Marche en Ecoſſe, il naît des
Oiseaux nommés *Gustardes* en termes
du Pays, semblables aux Perdrix pour
le plumage & pour la chair, mais qui
surpassent les Cygnes par le volume du
corps. Quelques-uns disent qu'on peut
les prendre à la main avant qu'elles
puissent s'envoler ; mais quoique les
Outardes demandent du temps pour
pouvoir s'élever de terre, elles se mon-
trent cependant chez nous fort timides
& circonfpectes ; enforte qu'elles ne se
laissent point approcher, & que quand
elles voyent un homme de loin, elles
prennent incontinent la fuite. Néan-
moins nos Oiseleurs disent qu'on peut
aussi les prendre avec des Levriers. Se-
lon *Aldrovande*, ces Oiseaux ne se ren-
contrent point en Italie, à moins que
la tempête ne les y apporte par hazard.
Mais dans notre voyage d'Italie nous
avons vû à Modène une Outarde expo-
sée en vente au marché ; ce qui nous
fait soupçonner que cet Oiseau n'est pas
rare dans ce pays-là. (*Willughby.*)
Une description si courte de l'Outar-

de ne seroit pas à beaucoup près suffisante pour satisfaire la curiosité des Amateurs en fait d'Ornithologie ; & c'est pour y suppléer pleinement que nous allons transcrire d'après les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux, la Description Anatomique de six Otardes.*

La plus grande des Otardes que nous avons disséquées, disent ces MM. les Académiciens, n'avoit que trois pieds depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle des pieds étendus. Cette grandeur n'approche point de celle que *Belon & Turnerus* donnent à l'Otarde, qu'ils disent être le plus grand de tous les Oiseaux après l'Autruche. Le Casuel & le Griffon que nous avons disséqués, étoient de beaucoup plus grands, & les autres Auteurs ne font point l'Otarde plus grande que celle que nous décrivons. *Aristote* dans *Athenée* la fait même encore plus petite, car il la compare, pour ce qui regarde la grandeur, à un grand Cocq. Et il est étrange que *Belon & Turnerus*, qui apparemment avoient vû des Otardes, en ayent ainsi parlé, pour suivre *Plin*, qu'ils semblent même n'avoir pas bien entendu ; car l'Oiseau,

358 QUATRIEME CLASSE,

qui, selon *Pline*, est le plus grand après l'Autruche, est la seconde espèce de *Tetras*, qui n'est point l'Otarde; & *Pline* dit seulement que la grandeur de l'*Otis*, qui apparemment est notre Otarde, approche de celle du *Tetrao*: mais on ne sçait point certainement ce que c'est que le *Tetrao*, & ce qu'on en dit n'a aucun rapport avec l'Otarde; cet Oiseau, suivant la description de *Pline*, étant noir par-tout le corps, à la réserve des plumes qu'il a au-dessus des yeux, qui sont rouges; ce qui ne se trouve point dans l'Otarde, qui a bien quelque rouge & quelque noir, ou quelque brun dans son plumage, mais ces couleurs s'y trouvent placées tout d'une autre façon.

Le col & les pieds étoient bien plus longs dans nos Otardes, que dans celles que *Gesner* & *Aldrovande* ont décrites: du reste elles se rapportent assez à la description que ces Auteurs en font. Elles avoient le col long d'un pied, & les jambes d'un pied & demi. Les aîles n'étoient guères plus longues, que les jambes; enforte qu'étant étendues, elles ne faisoient pas plus de quatre pieds; ce qui n'a pas de proportion avec la masse du reste de leur corps. C'est pour-

quoï cet Oiseau vole avec tant de difficulté , qu'on le peut atteindre à la course. *Oppien* dit que de tous les Oiseaux il n'y a que l'Otarde qui craigne les chiens , parce qu'elle s'élève si peu de terre , & va si lentement , qu'ils la peuvent prendre aisément. C'est par cette raison qu'elle a été appelée *Avis tarda* par les Latins , d'où est venu le nom d'Otarde en François , si ce n'est qu'il ait été pris de son nom Grec , qui est *Otis* ; quoique les Anciens ayent parlé assez diversement de l'*Otis* , pour faire douter si c'est notre Otarde. *Albert* l'appelle *Bistarda* , & donne à ce nom mal emprunté d'*Avis tarda* , une étymologie encore plus mal prise ; car il croit qu'elle est ainsi nommée , parce qu'elle fait ordinairement deux sauts quand elle commence à voler.

Le plumage étoit de six couleurs : y en avoit de blanc , de noir , de gris-cendré , de gris-brun , & de couleur de rose. Le ventre , les cuisses , le dessous de la queue , & le dessous des ailes étoit blanc. Il y a apparence que *Belon* , qui fait le dessus des ailes blanc à l'Otarde , s'est trompé ; parce que généralement les Oiseaux qui ont quelque couleur brune dans leur plumage , l'ont

360 QUATRIEME CLASSE,
ordinairement sur les aîles & sur le dos :
ce qui se remarque aux autres Ani-
maux, qui ont aussi le dos plus brun
que le ventre. Le devant du col, la
tête, & le milieu du dessus des aîles
étoient d'un gris-cendré. Le derrière du
col, le dos, le dessus des aîles par le
haut, & le dessus de la queue étoient
d'un roux traversé de taches noires,
longues, inégales, & comme rompues,
ainsi qu'aux Perdrix. Cela fait croire
qu'*Elien* a entendu parler de l'Otarde,
quand il a dit qu'il y a aux Indes des
Perdrix aussi grandes que des Oyes. Les
extrémités des aîles étoient d'un gris-
brun. Toutes les plumes généralement,
à la réserve des grandes qui sont au
bout des aîles, avoient proche de la
peau un duvet d'un rouge fort vif, &
tirant sur la couleur de rose. Le tuyau
étoit aussi de cette même couleur par
en bas. Il y avoit quelques-unes des
plumes qui, outre ce duvet attaché au
bas du tuyau, en avoient un autre, qui
d'une manière fort extraordinaire for-
roit de leur extrémité, le milieu de la
plume étant composé de barbes fermes
& accrochées les unes aux autres, ainsi
qu'elles sont aux plumes qui servent à
voler, & le reste étant comme éfilé &
divisé

divisé en une infinité de fibres fort deliées. Le bec étoit d'un gris un peu plus brun que le plumage de la tête. Il étoit long de trois pouces , à prendre depuis l'œil jusqu'à son extrémité. Il avoit à peu-près la forme du bec d'un Poulet-d'inde , & ne ressembloit point , ainsi que *Gesner* dit , au bec de l'Aigle , qui est fort crochu. Les jambes & près de la moitié des cuisses étoient revêtues de petites écailles de figure hexagone , dont les plus grandes n'avoient qu'une ligne en tout sens. Les doigts des pieds étoient couverts par dessus d'écailles en table , longues & étroites. Toutes les écailles étoient de couleur grise , & recouvertes d'une petite peau qui s'enlevait comme la dépouille d'un Serpent. Le dessous du pied étoit revêtu d'une peau picotée comme du chagrin. Les doigts n'étoient qu'au nombre de trois. Celui de derrière manquoit , & à la place il y avoit une callosité de la grosseur d'une petite noix. Le plus grand des doigts avoit deux pouces neuf lignes de long. Les ongles étoient larges , courts , peu crochus , peu pointus , & presque semblables à ceux de l'homme , étant de figure ovale : mais ce qu'ils avoient de plus remarquable , est qu'ils

Tome III.

Q

étoient convèxes en deffous de même qu'en deffus ; ce qui rendoit leur section lenticulaire. *Belon* dit que l'espèce d'Aigle nommée *Haliaëtus*, a ainsi les ongles ronds en deffous, de même qu'en deffus, contre l'ordinaire des ongles des autres Animaux, qui sont creux, ou du moins plats & quarrés en deffous.

L'Otarde ne fait point son nid sur les arbres, selon *Albert*, parce qu'elle n'y peut voler : mais il y a encore apparence que c'est parce qu'elle ne s'y peut tenir, à cause de la conformation extraordinaire de ses pieds qui n'est pas commode pour cela, n'ayant point de doigt derrière, & le deffous du pied étant arrondi & rempli d'une grosse callosité qui l'empêche de se pouvoir percher. *Aristote* dit que l'*Otis* en Scythie ne couve point ses œufs comme les autres Oiseaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de Lièvre, ou de Renard, & les cache au pied d'un arbre, au haut duquel elle se perche, pour être en garde contre les Chasseurs, qu'elle empêche d'approcher, en les frappant de ses aîles comme les Aigles font ; ce qui fait voir que le nom d'*Otis* est bien ambigu parmi les Anciens, &

qu'il signifie quelquefois notre Otarde, & quelquefois un autre Oiseau qui en est bien différent ; car l'Otarde n'est point capable ni de se percher sur le haut d'un arbre, ni de se battre contre les Chasseurs.

Le trou de l'oreille dont on prétend que la grandeur a donné le nom à cet Oiseau, n'avoit rien d'extraordinaire. En quelques-uns de nos sujets, il étoit couvert de plumes allongées un peu plus que les autres : mais elles ne formoient point de longues oreilles comme en la Demoiselle de Numidie, qui, selon nos conjectures, est le véritable *Otus* des Anciens, & que l'on confond avec l'*Otis*, ainsi qu'on le fait voir dans la description de la Demoiselle du Numidie. Le Foye étoit fort grand, le Lobe droit ayant en quelques-uns de nos Sujets jusqu'à cinq pouces ; en sorte qu'il descendoit jusqu'au bas du ventre. Il étoit d'une substance ferme, & d'un rouge vermeil. La Vésicule du Fiel, qui étoit cachée sous le Lobe droit, n'étoit attachée au Foye que par sa partie supérieure, qui étoit comme son col : le reste pendoit, étant dégagé du Foye, & adhérant par en bas à l'intestin *Jejunum*. Elle avoit deux pouces & demi

Q ij

364 QUATRIEME CLASSE,
de long, & un pouce de large, étant
de figure ovale. Le Canal Cytique en
quelques-uns de nos Sujets étoit court,
parce qu'il sortoit du fond de la vésic-
cule, & s'alloit insérer à la partie supé-
rieure du *Jejunum*. En d'autres, ce Ca-
nal étoit plus long, parce qu'il sortoit
de la partie supérieure de la vésicule
proche de son col, & s'inséroit au mê-
me endroit que les autres qui étoient
plus courts. Le Canal Hepatique sor-
toit proche du col de la vésicule, &
s'inséroit aussi au *Jejunum*, deux pou-
ces plus bas que le Cytique, seulement
aux Sujets où le Cytique sortoit du col
de la vésicule; aux autres il étoit inséré
immédiatement au dessous du cystique,
ainsi qu'il est ordinairement à la plupart
des Oiseaux. La substance de la Rate
étoit mollassé, & d'un rouge brun. Elle
étoit faite comme le Rein des Animaux
terrestres: elle avoit seulement dix li-
gnes de long sur six de large. Le Pan-
creas étoit placé dans la première cir-
convolution des intestins, dans laquelle
il descendoit à l'ordinaire. Sa substance
étoit dure, & d'un rouge pâle: il étoit
fort mince par sa queue, & fort épais
par sa tête, d'où son canal sortoit, qui
avoit seulement cinq lignes de long. En

l'un de nos Sujets il y avoit deux canaux Pancreatiques, qui sortoient d'un même Pancréas; en un autre il y avoit deux Pancréas, qui avoient chacun leur canal. Ces canaux s'inféroient tous au voisinage des Cystiques, ayant chacun une entrée séparée; mais elles étoient toutes couvertes par une même Appendice en forme de Mammelon, qui paroissoit être un repli de la membrane interne de l'intestin.

Aristote dans *Athenée*, remarque que l'Otarde n'a point de jabot. Dans nos sujets l'Œsophage étoit étroit par-tout: il s'élargissoit seulement, & s'épaississoit un peu avant que de se joindre au Gésier; ce qui contenoit environ l'espace de deux pouces. Il y avoit en cet endroit une grande quantité de glandes enfermées, outre les deux membranes de l'Œsophage. Ces glandes étoient arrangées comme les alveoles des Mouches à miel: chacune étoit percée selon sa longueur, formant un petit canal ou tuyau. La figure de toute la glande étoit conique, & de la grosseur de plus d'une ligne par un bout, & de la longueur de deux, allant en pointe. Ces glandes étoient couchées l'une sur l'autre, en sorte qu'on ne voyoit paroître que le

Q iij

gros bout , où étoit l'ouverture du petit canal. La membrane interne de l'Œsophage qui étoit couchée sur ces petites glandes , étoit si mince , qu'on les voyoit paroître au travers , & que lorsqu'on les pressoit , elles faisoient sortir une liqueur qui passoit aussi au travers de la membrane. Cette membrane étoit encore recouverte d'une autre , qui s'étendoit dans toute la cavité du Gésier de même que dans celle de l'élargissement de l'Œsophage où étoient les glandes. Cette dernière membrane tenoit lieu du velouté , qui revêt ordinairement le dedans du ventricule des Animaux. Cette structure de la partie inférieure de l'Œsophage , & cet amas de glandes se trouve dans la plupart des Oiseaux ; mais elle ne se voit pas d'ordinaire si distinctement que dans l'Otarde. *Aranzius* qui a fait la dissection d'une Otarde , appelle ces glandes de l'Œsophage des Caruncules , & dit qu'elles sont rondes : mais il y a apparence qu'il n'a vû ces glandes qu'au travers de la membrane interne , qui ne laisse voir que le gros bout de chaque glande , qui est arrondi ; le reste , qui s'allonge , & fait une pointe , étant caché sous les autres glandes.

Le Gesier étoit long de quatre pouces, & large de trois. Il paroissoit avant que d'être ouvert assez semblable au Gesier des Poules, à cause de sa dureté, qui dans les Poules vient de l'épaisseur de la partie charnue : mais dans toutes nos Otardes cette partie charnue étoit fort mince, n'ayant pas plus d'une ligne d'épaisseur ; & toute la dureté qui se remarquoit en ce Gesier avant qu'il fût ouvert, ne venoit que de la membrane interne, qui étoit non-seulement épaisse & dure, mais qui avoit des plis & des godrons en plusieurs façons ; chaque godron étant frisé & replissé ; ce qui occupoit beaucoup de place. Cette membrane du dedans du Gesier plissée & godronnée, étoit d'un jaune doré, & elle n'avoit point de continuité avec la membrane étendue sur les glandes du jabot qui étoit blanche ; mais elle en étoit séparée comme seroient deux doubles cousues bout à bout l'une de l'autre : elle étoit aussi aisément séparable de la partie charnue du Gesier. Ce Gesier étoit rempli de pierres & de doubles : il y avoit des pierres de la grosseur d'une noix. Dans l'un des sujets on a trouvé jusqu'à quatre-vingt-dix doubles usés & polis par leur frottement

Q iv

mutuel, & par celui des pierres qui étoient mêlées avec, fans aucune apparence d'érosion; ce qu'il étoit aisé de juger, de ce qu'ils n'étoient usés qu'en leurs parties gibbes & éminentes, les parties caves étant demeurées entières & sans poliffures, parce qu'elles n'avoient pu être touchées & frotées comme les autres. On ne voyoit aussi aucune marque d'érosion dans ces parties, n'étant ni rouillées, ni âpres, ni inégales. On a trouvé dans l'un des sujets le ventricule rempli d'une grande quantité de foin. *Athenée* dit que les Otardes ruminent. Dans un Perroquet, qui est un Oiseau que l'on voit remâcher ce qu'il a déjà avalé, nous avons remarqué deux ventricules séparés l'un de l'autre par un long conduit; ce qui semble être fait pour cet usage de la rumination: mais nous n'avons rien trouvé de semblable dans l'Otarde. Les intestins avoient quatre pieds de long, fans compter les deux *Cæcum*, dont le droit avoit un pied, & le gauche onze pouces; ce qui n'est pas une grande longueur pour un Animal qui mange du foin. Les deux *Cæcum* sortoient à l'ordinaire de l'endroit où le Colon se joint à l'ileon, à la distance de sept pouces de l'anüs. Ils

ne tendoient point de haut en bas, ainsi qu'*Arantius* dit l'avoir observé mais de bas en haut, ainsi qu'on le trouve aux autres Oiseaux. La Tunique interne de l'ileon étoit plissée selon sa longueur, à la manière du dernier ventricule des Animaux qui ruminent : elle avoit vers l'extrémité de cet intestin quelques rides en travers, qui lui tenoient lieu de la valvule du colon. A la distance d'un pouce de l'anus, l'intestin se retrecissoit, & ensuite se dilatoit, faisant une poche capable de contenir un œuf. Les deux uretères s'inféroient dans cette poche. Vers son milieu on decouvroit un petit trou, qui conduisoit dans un sac qui étoit comme un troisième *Cæcum* que l'on appelle vulgairement la *Bourse de Fabricé* du nom de celui qui l'a premièrement décrite. Cette Bourse, ou Sac, avoit deux pouces de long, sur trois lignes de large à son commencement, où il étoit un peu plus étroit que vers son extrémité. Au-dessus du trou, qui du milieu de la poche pénétoit dans le troisième *Cæcum*, il y avoit un repli de la membrane interne de la Poche, qui servoit apparemment de valvule capable d'empêcher le reflux vers le haut du *Rectum*, & de

Qv

favoriser l'entrée dans le troisième *Cæcum*. Cette observation d'un troisième *Cæcum* est contraire à ce qu'*Aristote* a remarqué aux intestins de l'Otarde, qu'il dit avoir moins d'appendices à leur extrémité inférieure, que les autres Oiseaux n'ont coutume d'avoir.

Les reins avoient trois pouces de long : ils étoient recoupés fort profondément en trois lobes, à l'ordinaire des Oiseaux. Leurs vaisseaux étoient aussi disposés comme dans les autres Oiseaux, à la réserve des deux Artères crurales, qui sont doubles ordinairement, & qui ont coutume de passer toutes deux par dessous le rein ; car dans nos sujets il y en avoit une qui passoit par dessus, & une autre qui passoit par dessous, pour aller dans la cuisse.

Chaque Testicule avoit six lignes de long sur deux de large, ayant la figure d'une petite Amande, d'une substance assez ferme, & fort blanche. L'Epididyme qui étoit parfaitement noir, & de même figure que le Testicule, avoit quatre lignes de long sur deux de large. Outre les deux Testicules, il s'est trouvé dans l'un de nos sujets un corps glanduleux, qui sembloit en être un troisième. Il avoit neuf lignes de long sur six de lar-

ge, de couleur d'Olive. Le canal déferant, qui sortoit de l'extrémité de l'Épididyme de chacun des deux vrais Testicules, se glissoit sur la veine émulgente, à laquelle il étoit attaché, & descendoit sur le rein le long de l'uretère.

A la lèvre supérieure de l'anus, il y avoit une petite appendice, qui tenoit lieu de la verge. Entre tant de sujets de cette espèce que nous avons disséqués, il ne s'en est point rencontré de Femelle.

La langue n'étoit point osseuse, ainsi qu'*Aristote* la décrit dans *Athenée*: elle étoit charnue en dehors, ayant en dedans un cartilage attaché à la base de l'Os Hyoïde, comme à la plupart des Oiseaux. Ses côtés étoient hérissés de quelques pointes d'une substance moyenne entre la membrane & le cartilage. Les Anneaux de l'Aspre-Artère étoient entiers. En quelques-uns des sujets, il y avoit de chaque côté une Caruncule ou glande rouge, immédiatement attachée à l'Aspre-Artère & aux Carotides, par le moyen d'un rameau de la grosseur d'une grosse épingle; ce qui est assez d'ordinaire aux Oiseaux. Le cœur avoit deux pouces & demi de large. Le

Qvj

fac qui forme la valvule charnue, qui se rencontre ordinairement dans le ventricule droit du cœur des Oiseaux à l'entrée de la veine cave, avoit quatre lignes de profondeur. La chair du ventricule gauche étoit épaisse de cinq lignes vers sa base, & d'une ligne vers sa pointe.

Dans l'œil la membrane sclerotique avoit un rebord cartilagineux en devant, large d'une ligne, qui faisoit comme un cercle autour de la cornée. L'uvée étoit rougeâtre, & parsemée d'un grand nombre d'artères, de veines & de nerfs. L'iris étoit de couleur isabelle. Le Cristallin avoit trois lignes de diamètre; tout le globe de l'œil en avoit neuf. Le nerf optique ayant pénétré au dedans de l'œil, s'applatissoit, & formoit un rebord blanc, de figure ovale, longue, & étroite, d'où sortoit la membrane noire en forme de bourse, qui va s'attacher à côté vers le bord du Crystallin. Cette membrane est plus particulièrement décrite & figurée dans la description de l'Autruche. Dans le palais, & dans la partie inférieure du bec, qui est comme une mâchoire inférieure, il y avoit sous la membrane qui revêt ces parties, plusieurs corps

glanduleux, qui s'ouvroient dans la cavité de la bouche par plusieurs tuyaux fort visibles.

Voilà une description anatomique de l'Outarde faite de main de Maître, & aussi vraie qu'intéressante. Mais pour la satisfaction du Lecteur, nous y joindrons quelques éclaircissemens importants qui nous ont été communiqués depuis peu par M. *Navier*, Docteur en Médecine, Médecin de Châlons-Sur-Marne, Associé Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, déjà connu très-avantageusement dans la République des Lettres.

Les Outardes, dit M. *Navier*, habitent ce pays-ci (les environs de Châlons) l'Été & l'Hyver. En Hyver ces Oiseaux sont répandus dans nos plaines en grandes bandes : lorsqu'elles sont à terre, il y en a toujours une au moins, un peu éloignée de la troupe, qui fait sentinelle, ayant toujours la tête élevée pour avertir les autres quand quelqu'un paroît ; & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever, étant obligées de courir un peu loin en battant des aîles, elles s'y prennent de bonne heure. On les prend à l'hameçon en y attachant de la pomme ou de la viande, ou au fusil

en se cachant derrière quelque éminence, ou bien dans une voiture de paille : elles se prennent aussi avec de bons Levriers, qui souvent les attrappent avant qu'elles se soient élevées de terre, ou lorsqu'elles en sont encore à peu de distance. L'Eté ces Oiseaux s'accouplent, n'y ayant qu'un mâle appelé *Rond* pour une femelle ; & s'il s'y en trouve quelque un de dépareillé, ils se battent jusqu'à ce que le plus foible reste sur la place. On trouve de temps en temps de ces victimes de l'amour sur le champ de bataille. Ils font leur nid dans les terres en friche, & se contentent de creuser un peu la terre pour y placer deux œufs seulement ; quelquefois ils y mettent un peu de chaume, ou de vieille paille. Ils ne font qu'une ponte par an. Les œufs sont gros comme ceux du Cygne, blancs avec quelques taches rousses au gros bout. La ponte se fait sur la fin de Mai, ou en Juin. La couvaïson est d'environ cinq semaines, à peu près comme celle des Dindes. Les petits courent comme les Poulets, aussi-tôt qu'ils sont éclos. Les Outardes s'assemblent au mois d'Octobre, & vont de compagnie jusqu'au mois d'Avril. Elles se nourrissent de Grenouilles, de Souris ou de Mu-

lots, de petits Oiseaux, & de différents Insectes ; elles sont fort carnacières : cependant l'hyver elles mangent des feuilles de navets, de choux, &c. La durée de leur vie est d'environ quinze ans. On ne leur connoît point de cri ordinaire, que quelque chose qui approche de celui du Corbeau. Ces Oiseaux n'ont que deux fortes de chair à peu-près comme le Dindon, une blanche, & une un peu brune dont les fibres sont plus courtes, ce qui la rend plus délicate, & qui se trouve le long des cuisses & de la carcasse : il n'y a pas même grande différence de saveur ; c'est ce dont conviennent unanimement tous ceux qui en ont mangé. Nous regardons cet Oiseau à peu-près comme un Dindon & nous n'en faisons guères plus de cas, si ce n'est quand il est mis en pâte.

Belon remarque que l'Outarde ressemble si fort à la Cane-petière, qu'il n'y a point de différence entr'elles, si non en grandeur. *Willughby* regarde aussi notre Cane-petière comme une espèce d'Outarde ; & *M. Klein* dans son *Prodrôme de l'Histoire des Oiseaux* ne fait point de difficulté de l'appeller *Tarda nana*, comme qui diroit *Petite Outarde*. L'Ou-

tarde , dit le même Auteur , est un Oiseau élégant , assez connu dans notre pays , très-nuisible aux légumes en automne & en hyver. Le mâle fait la route avec sa queue comme le Coq d'Inde dans le temps de l'amour. La femelle ne pond que deux œufs par chaque couvée , communément dans un champ d'avoine qu'elle peut surmonter avec son long col tandis qu'elle couve. Lorsqu'elle soupçonne qu'on veut les lui dérober , elle les transporte sous ses ailes dans un autre endroit. Quand elle se met en colère , elle enfle la peau qui lui pend tant soit peu au-dessous du bec. Nos Outardes diffèrent en quelque chose de celles d'Angleterre & de France.

L'Outarde n'habite pas seulement en Champagne , mais aussi en Poitou ; & un Poitevin digne de foi nous a raconté qu'un jour en Hyver que la campagne étoit toute couverte de neige & de frimas , un de ses Domestiques trouva le matin une trentaine d'Outardes à moitié gelées qu'il amena à la maison , les prenant pour des Dindons qu'on avoit par mégarde laissé coucher dehors. Mais quand ces Oiseaux furent dégelés , on fut agréablement surpris de voir qu'étoient des Outardes. C'est un

fait assez singulier , mais qui est arrivé plus d'une fois.

Denis dans son *Histoire d'Amérique* , dit que l'Outarde ne pond que de deux en deux ans , & que l'année qu'elle ne pond point elle se déplume ; qu'elle ne pond qu'à quatre ans , & qu'elle fait d'une seule couvée quinze à seize œufs dans des isles ou des marécages , à terre , & quelquefois sur des arbres. Il ajoûte que les Outardeaux éclos se mettent sur le dos de leur Père qui les porte à l'eau , & que la nuit la Mère les ramène à terre pour les couvrir. D'abord cette relation nous embarrassoit considérablement , & nous pensions que *Denis* s'étoit trompé : mais depuis nous avons appris qu'à *Quebec* & aux environs les Canadiens , nomment Outarde une espèce d'Oye noire & blanche que *Willughby* & *Ray* appellent *Oye de Canada*.

La vraie Outarde est fort rare dans bien des pays , & elle n'y vient que dans les grands hyvers lorsque la terre est restée long-temps couverte de neige : alors la faim les chasse de leur pays natal , & elles maigrissent tellement que les plus grosses pèsent à peine douze à quatorze livres. Selon *Pierre Gyllius*

d'après *Oppien*, l'Outarde aime autant le Cheval, qu'elle abhorre le Chien : aussi se sert-on du Cheval pour l'attrapper. Les Pêcheurs recherchent les plumes de cet Oiseau pour amorcer les Poissons trompés par l'apparence des Mouches que ces plumes représentent : on peut encore s'en servir pour écrire comme de celles d'Oyes.

L'Outarde, autrement dite Otarde, Bitarde, ou Bitard, se nomme en Italien *Starda*, *Ottarda*; en Allemand *Trappe*, *Trapp Gans*; en Anglois *Bustard*. Or le mot *Outarde* vient, selon quelques uns, d'*Avis tarda*, comme il a déjà été dit; & selon d'autres, d'*Anser tardus*; car on disoit Jadis *Oue* pour *Oye*: enfin il y en a qui veulent que ce mot soit formé du Grec *Otis*, & du Latin *Tarda*. Le petit est nommé *Outardeau*, *Otardeau*, ou *Bitardeau*. Mais c'est mal-à-propos que Belon a nommé son *Ædicnemus*, *Ostardeau*; car ce prétendu *Ostardeau* n'est autre que le Courlis commun, qui habite dans les plaines les plus arides de la Champagne, & du Berry, de la Sologne & de la Beauce; & par conséquent, pour le dire ici en passant, *Aldrovande*, *Willughby* & *Ray* n'ont pas eu raison de mettre

notre Courlis au rang des Oiseaux aquatiques.

L'Outarde contient beaucoup de sel volatil. Cet Oiseau est d'usage en aliment, & passe pour un manger délicieux, sur-tout quand on le choisit jeune, tendre & gras, ou bien en chair: mais comme il est assez rare & fort cher, il n'y a guères que les gens riches qui en puissent faire usage. Il fournit un bon suc & de facile digestion; il convient à toute sorte d'âge & de tempérament.

On ne se sert de l'Outarde en Médecine qu'extérieurement. Sa graisse est anodyne résolutive: on s'en sert en liniment pour fortifier les nerfs, pour calmer la douleur des Hémorrhoides, & contre la surdité, étant introduite dans l'oreille. Sa fiente est résolutive & propre pour la Galle.

P A R U S.

ON compte cinq à six espèces de Mésanges; sçavoir, 1°. la grosse Mésange qui est la seule que nous nous proposons de décrire, parce qu'elle est de quelque usage en Médecine; 2°. La

380 QUATRIEME CLASSE,

Mésange à tête noire ; 3°. La Mésange de Marais que peu de gens connoissent ; 4°. La Mésange bleue , qui est fort jolie ; 5°. La Mésange à longue queue , dont le nid est admiré de tout le monde comme un chef-d'œuvre , & qui , *selon Ray* , est de tous les petits Oiseaux , celui qui pond à chaque couvée le plus grand nombre d'œufs ; 6°. La Mésange huppée , qui est beaucoup plus rare que les précédentes ; & que *Willughby* avoue n'avoir jamais vue.

Grande ou grosse Mésange ; *Parus* , *Offic. Dal. Pharm. 422. Lemer. 658. Fringillago & Parorum maxima* , *Belon des Ois. 367. Parus major* , *Gesn. de Avib. 578. Aldrov. Ornith. 2. 710. Jonst. de Avib. 86. Charlet. Exer. 96. Merr. Pin. 178. Parus Carbonarius* , *Schwenckf. Aviar. Siles. 318. Parus Carbonarius major* , *Schrod. 322. Fringillago seu Parus major* , *Willughb. Ornith. 174. Ray Synop. Method. Av. 73. Alb. Ornith. 44. Parus Capite nigro , temporibus albis , nucha lutea* , *Linn. Faun. Suec. 238. Parus Fringillæ par ; Parix , Parix , Parula , seu Parulus ; Ægithalus major* , *Nonnull.*

Cet Oiseau est presque égal au Pinçon ;

il pèse à peine une once. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue un demi-pied de long, & entre les deux extrémités des ailes étendues neuf pouces de large; le bec droit, noir, long d'un demi-pouce, de grosseur médiocre; les deux mâchoires de pareille longueur; la langue large, terminée en quatre filamens; les pieds plombés ou bleux; les doigts extérieurs joints jusqu'à un certain point à celui du milieu; la tête & le menton noirs; au-dessous des yeux de chaque côté, une raye large ou tache blanche remarquable, qui allant des angles de la bouche en arrière occupe les mâchoires, & est entourée de noir; au derrière de la tête, une autre tache blanche, terminée d'un côté par le noir de la tête, & de l'autre par le jaune du col: mais comme la Nature se joue peut-être en ceci, on n'a point observé cette tache dans un autre Oiseau de même espèce; le col, les épaules, le milieu du dos verdâtres, ou d'un verd-jaunâtre; le croupion bleuâtre; la poitrine, le ventre & les cuisses jaunes: mais le bas-ventre est blanchâtre; le milieu de la poitrine & du ventre divisé par une ligne large, noire, qui se continue de-

puis la gorge jusqu'à l'anus ; les grandes plumes des ailes brunes , à bords blancs , ou à bords en partie blancs & en partie bleux , quelquefois aussi sans aucune blancheur ; les bords extérieurs des trois plumes les plus proches du corps , verdâtres , une tache blanche transversale formée par les pointes blanchâtres des plumes du premier rang , qui sont en recouvrement , & qui occupent la seconde jointure de l'aile ; mais celles des moindres rangs sont bleuâtres ; la queue longue d'environ deux pouces & demi ; les barbes extérieures de toutes les plumes qui la composent , excepté celles des extrémités , cendrées ou bleues , & les intérieures noires ; les plumes des extrémités de chaque côté , blanches à la partie extérieure du tuyau & par leurs bouts. La queue , même pliée , ne paroît point fourchue. Chaque aile est composée de dix-huit grandes plumes , outre l'extérieure qui est la plus courte ; & la queue l'est de douze. (*Willughby*)

La première & la plus grande espèce des Mésanges , dit *Belon* , se tient au bois ; elle monte & descend à la manière du Pic-vert , se tenant aux troncs des arbres ; elle ne se voit pas si communément en Été qu'en Automne ; car

alors on en trouve en grande abondance. Le vulgaire a trouvé une invention pour prendre les Mésanges, qui est puérile : c'est qu'ils pendent une noix déjà entamée, autour de laquelle ils tendent plusieurs petits collets simples de queue de cheval ; & les Mésanges voulant venir manger la noix se pendent par les pieds, & là trouvant les collets se trouvent prises. Elles portent une coëffure dessus la tête, comme aussi fait cette espèce de petite Oye qu'on nomme un *Cravant* : delà vient que toutes deux sont appellées *Nonnettes*. Cette Mésange est de la grandeur d'un Pinçon, comme le dit *Aristote* : elle a un petit bec bien tranchant, rond, & qui n'est guères long, mais pointu, & tirant sur le noir. La coëffure qui lui couvre la tête est si noire qu'elle en ternit ; elle lui prend jusques dessus la gorge & par les côtés du col : mais elle a les temples blanches, comme aussi une tache blanche en chaque côté. Les plumes de dessus le dos sont de la couleur de celles d'un Verdier : mais elle est jaune dessous le ventre comme une Bergeronnette, ayant les aîles comme celles d'une Lavandière. Son col est de couleur fort cendrée. Les plis de ses aîles

sont verts, ayant aussi une ligne sur l'aile en travers de couleur pâle. Sa queue est pour la plus grande partie cendrée. Les deux dernières plumes aux bords de chaque côté sont blanchâtres : aussi a-t-elle bonnes jambes & bons pieds ; & si l'on fait comparaison du grand au petit, elles sont absolument semblables à celles du Lorient ; car il les ont tous deux de couleur plombée, avec de bons ongles & de gros doigts : mais les jambes sont courtes. Cette espèce ne se pend pas tant aux branches que les autres. Elle fait une grande quantité de petits, le plus souvent douze ou quinze pour une nichée. Toutes Mésanges ont les plumes si avant sur le bec & languettes, qu'elles en paroissent huppées.

Selon *Frisch*, quand les Mésanges n'ont que du chenevi dans leur cage, elles deviennent bien-tôt aveugles pour trop becqueter : ainsi il faut le leur broyer. La plupart des Mésanges mangent aussi de la viande, & c'est ce qui est cause qu'elles volent sur les cadavres. Dans nos maisons elles mangent de la plus grande partie de nos alimens ; elles aiment particulièrement les Noisettes : plusieurs même s'en servent pour
les

les prendre avec des Mésangères. En automne la plûpart de leurs alimens dans le bois sont toutes sortes d'Insectes volants & rampants qu'elles prennent entre les écorces & dans les fentes des arbres. Elles peuvent grimper le long & autour des troncs des arbres, comme font les Pics : elles goûtent leur manger avec la langue, & ne l'avalent pas d'abord ; elles ne durent pas long-temps en cage. On les nourrit encore avec des Limaçons, du Fromage nouvellement caillé, & des œufs de Fourmis. La Mésange-Charbonnière est la plus grosse ; elle a pris son nom des bandes & des taches noires qu'elle a sur le corps. D'autres l'appellent *Mésange Pinçon* à cause de la ressemblance de son cri. Les mâles ont une bande noire plus longue que les femelles, qui s'étend en dessous le long du ventre. Cela les fait encore nommer *Mésanges brûlées* : mais le nom de Mésange-Charbonnière est le plus connu comme aussi le plus ancien, puisqu'elle l'a de même en François. Cette grande espèce est véritablement un Oiseau de proie, & mange de la viande : elle vole avant toutes les autres sur les cadavres, sur les corps pendus & roués. Lorsqu'elle en voit quelques-unes de

Tome III.

R.

36 QUATRIEME CLASSE,
son espèce même, & de plus petites
qui sont malades & foibles, elle les
poursuit, & leur tire la cervelle hors
de la tête à coups de bec.

Olina dit que notre grosse Mésange
pond d'une seule couvée huit ou neuf
œufs dans le creux des arbres; qu'elle
est la plus estimée des Mésanges pour
le chant; qu'elle vit quatre à cinq ans;
que son cri ennuye & fatigue assez sou-
vent, que c'est un Oiseau courageux
qui défend ses petits des autres Oiseaux
avec beaucoup de bravoure; que les
Mésanges volent par troupes de six ou
de sept, & quelquefois davantage.

On voit ici qu'*Olina* ne s'accorde pas
avec *Belon* pour le nombre des œufs
que l'Oiseau pond à chaque couvée.
M. *Zinanni* n'en fait aucune mention
dans son *Traité des œufs & des nids des
Oiseaux*. Pour nous qui en avons sou-
vent déniché, nous y avons trouvé pour
l'ordinaire neuf œufs d'un blanc cen-
dré, parsemés de point rougeâtres,
sur-tout au gros bout, dans un nid
évasé ou aplati fait de bourre en gran-
de partie.

La grosse Mésange est d'un fort joli
plumage: on peut l'apprivoiser & la
nourrir en cage, ou dans une étuve, à

cause de la douceur de son chant qu'elle continue pendant toute l'année. *Aldrovande* dit que comme elle aime le suif, on s'en sert pour lui dresser des embusches, & qu'en cage on lui en donne, afin qu'elle chante plus agréablement. Elle ne se pose presque jamais par terre. La description qu'en fait *Aldrovande* diffère en quelque chose de celle de *Belon*; & en effet, suivant la remarque du même *Aldrovande*, la Nature toujours féconde dans ses productions aime à se jouer, & il n'est point étonnant que la diversité de l'air, du climat & des contrées mette aussi de la différence dans le plumage des Oiseaux de même espèce.

La Grande ou Grosse Mésange, autrement dite *Mesenge*, *Marengé*, *Mesfangère* ou *Musfangère*, *Mesengle*, *Lardere* ou *Larderelle*, *Arderelle* ou *Arderolle*, *Mesange-Nonnette*, *Charbonnière* ou *Pinçonnière*, *Croque-Abeille*, *Cendrille*, se nomme en Grec *Aiguithalos Spixites*; en Italien *Parisola* ou *Parusola maggiore*; en Allemand *Spiegel-Meise*, comme qui diroit *Mézange à miroir*, à cause des taches blanches & jaunes qu'elle a parmi les autres; en Anglois *Great Titmouse* ou *Ox-eye*; en

R ij

388 QUATRIEME CLASSE,
Suédois *Talg-Oxe*. En Berry & en So-
logne les gens de la campagne l'appel-
lent vulgairement le *Patron des Maré-
chaux* à cause qu'elle repète souvent
ti, ti, ti, comme si elle frappoit sur
une enclume, sur-tout quand le temps
menace de froid ou de gelée; & c'est
apparemment pour la même raison qu'on
l'appelle en Provence le *Serrurier*. Quant
au mot *Mésange*, le Père Labbe croit
qu'il vient du mélange des plumes de
l'Oiseau: mais ce Père n'a pas en cela
bien rencontré, si l'on en croit *Ménage*
qui le fait venir de l'Allemand *Mesenke*.
Selon M. *Jault* d'après *Wachter*, les Al-
lemands disent *Meise*, les Flamands
Mees; les Anglo-Saxons disoient *Mase*:
Or ces mots ont beaucoup de ressem-
blance avec le Grec inusité *Meyos*, *par-
vus*; & il y a apparence que la Mé-
sange a été ainsi nommée à cause de sa
petitesse.

La grosse *Mésange* contient beau-
coup de sel volatil & d'huile. Cet
Oiseau est d'usage en aliment, princi-
palement en automne; mais comme il
n'a rien d'exquis, il n'y a guères que
le petit Peuple qui en fasse usage. On
l'estime propre contre l'Epilepsie, pour
exciter l'urine, & pour déterger les

glaires & les graviers des conduits urinaires. On le fait sécher ; & après l'avoir réduit en poudre , on en donne depuis un scrupule jusqu'à un gros infusé dans un verre de vin blanc , ou dans quelque Eau diurétique , telle que celle de Turquette , ou de Pariétaire.

P A S S E R.

LEs Naturalistes ont donné le nom de *Passer* , non-seulement à plusieurs Oiseaux de divers Genres , mais encore à quelques Poissons plats. Entre les Moineaux proprement dits , nous comptons , 1°. Le Moineau domestique qui est connu de tout le monde ; 2°. Le Moineau à collier jaune de *Belon* qui est fort rare , 3°. Le petit Moineau que les Parisiens appellent *Friquet* , & les Orléanois *Petrat* ; 4°. Le Moineau de montagne commun dans certains Pays. Il s'agit ici uniquement de deux sortes de Passereaux qui font de quelque usage en Médecine , mais qui ne se ressemblent que de nom ; nous voulons dire le Passereau ou Moineau domestique , & le Passereau Troglodyte , vulgairement appelé *Roitelet*.

R iij

Le Moineau franc, domestique, ou commun ; *Passer vulgaris*, Offic. Schrod. 322. *Passer*, Belon des Ois. 362. Gesn. de Avib. 581. Dal. Pharm. 422. *Passer domesticus*, Aldrov. Ornith. 2. 534. Schwenckf. Aviar. Siles. 321. Jonst. de Avib. 65. Mérr. Pin. 175. Alb. Ornith. 59. *Passer domesticus vulgaris*, Charlet. Exer. 86. *Passer domesticus Aldrovandi*, Willughb. Ornith. 182. *Passer domesticus Strouthos*, Ray Synop. Method. Av. 86. *Fringilla remigibus rectricibusque fuscis, gula nigra, temporibus ferrugineis*, Linn. Faun. Suec. 212. *Passer communis, seu vulgatissimus*, Quorumd.

Cet Oiseau pèse un peu plus d'une once : sa longueur depuis la pointe du bec jusqu'au bout de la queue est de six pouces & demi. Il a le bec un peu gros, noir dans le mâle, jaunâtre aux coins de la bouche au-dessous des yeux, brun dans la femelle, long à peine d'un demi-pouce ; l'iris des yeux couleur de noisette ; les pieds d'une couleur de chair qui tire sur le brun ; les ongles noirs ; la dernière jointure du doigt extérieur jointe à celui du milieu ; la tête d'un brun cendré ; le menton noir ; deux petites taches blanches de chaque

côté au-dessous des yeux ; une large ligne d'un bai-brun qui prend depuis les yeux ; les petites plumes qui couvrent les oreilles , cendrées ; la gorge d'un blanc-cendré ; une grande tache blanche des deux côtés au-dessous des oreilles ; le ventre & la poitrine blancs ; les plumes qui séparent le dos & le col rouffes au côté extérieur du tuyau , & noires au côté intérieur ; mais vers le fond le roux est terminé par quelque chose de blanc ; le reste du dos & le croupion de la même couleur que les Grives , mêlée en quelque façon de verd , de brun & de cendré ; dix-huit grandes plumes à chaque aîle , brunes , à bords rouffâtres ; une large ligne blanche qui s'étend depuis l'aîle bâtarde jusqu'à l'articulation la plus proche ; les plumes qui recouvrent l'aîle au-dessus de cette ligne , d'un bai-brun , noires au milieu inférieurement , rouffes aux bords extérieurs ; toutes les plumes de la queue d'un brun-noirâtre , à bords rouffâtres , sur-tout postérieurement ; les Testicules grands , car l'Oiseau est fort lascif ; les intestins longs de neuf pouces , avec des appendices très-courtes ; l'ovaire grand dans la femelle ; l'estomac charnu ; une vésicule du fiel. Il se nourrit de grains ,

R iv

comme froment , orge , &c. On peut douter avec raison si sa vie est d'aussi courte durée qu'on le dit. Il varie quelquefois en couleur comme bien d'autres Oiseaux ; car *Aldrovande* , dont on peut consulter là-dessus les figures & les descriptions , représente un Moineau blanc , & un jaune. La femelle n'a point la barbe noire , ni les taches blanches du colet des yeux ; elle a la tête & le col de la même couleur que le croupion , le dessous du corps d'un blanc sale ; & au lieu de la ligne blanche aux ailes , des plumes noires à pointes blanches-rousses ; tout le corps en général d'un plumage moins vif. (*Willughby.*)

Selon *Frisch* , le Moineau domestique ou de maison fait des petits trois fois l'année. Quand il est jeune , on peut lui apprendre le cri de quelques Oiseaux , & quelque chose du chant de ceux qui sont auprès de lui. Comme cet Oiseau se tient plus que les autres devant les hommes sur la terre & dans les villes , il est aussi plus connu que les autres Oiseaux : mais il est extrêmement incommode , parce qu'il fait tort aux grains aussi-bien à la campagne que dans les granges & dans les greniers ; il se multiplie beaucoup , & n'épargne

pas les jardins. Il est nourri l'hyver & l'été par le même Père de famille, & il fait entendre son cri importun depuis le commencement du printemps jusques dans le plus grand froid de l'hyver ; car il crie d'une manière particulière. Quand plusieurs mâles poursuivent une seule femelle, elle se défend alors à grands coups de bec, enforte que souvent ils tombent par terre tout étourdis, & que quelques-uns sont pris par les Chats. On peut distinguer leurs cris quand ils s'accouplent pour pondre, quand ils avertissent leurs petits de ne pas se faire entendre de peur de se découvrir, quand ils voyent près d'eux quelque ennemi, comme un Chat, un Oiseau de proye, un Hibou, quand ils volent par troupes à la campagne, quand ils marquent leur colère l'un contre l'autre, ou qu'ils sentent de la douleur. En plusieurs endroits on oblige les gens de la campagne à en livrer un certain nombre de têtes, afin qu'ils ne se multiplient pas trop. Ils sont rusés, & ils remarquent bien-tôt tous les pièges qu'on leur tend : ainsi il faut les laisser tranquilles long-temps auparavant, lorsqu'on veut les prendre aux filets. Quelques-uns n'en veulent point manger,

R v

parce qu'ils s'imaginent que ces Oiseaux tombent du mal caduc ; d'autres en mangent, mais ils leur ôtent la tête. C'est une imagination sans fondement. Le Moineau est gras quand il est jeune, & qu'il ne cherche pas encore à s'accoupler ; car alors sa cupidité lascive ne le laisse pas croître. Le Moineau d'arbre n'a point d'autre différence d'avec le Moineau de maison que de rester dans les buissons & dans les arbres. Il fait son nid dans les arbres creux des jardins & des bois ; il ne s'y multiplie pas beaucoup, parce qu'il a plus d'ennemis dans les bois & plus d'incommodités à souffrir ; car durant le froid on le trouve souvent mort dans les trous des arbres. Il n'a qu'un cri ; encore est il différent de celui des Moineaux qui vivent dans les maisons. Ceux qui essayent de faire des Bâtards en fait d'Oiseaux, assûrent qu'il s'apparie aussi avec la Serine des Canaries.

Le Moineau franc marche en sautilant ; il est extraordinairement méfiant, & il n'y a guères que les jeunes qui se laissent prendre au filet, au trebuchet, ou à la glu ; il est très fécond ; il fait son nid tantôt au creux d'un arbre, tantôt sous un toit ou dans un trou de

muraille , tantôt dans un vieux nid de Pie , tantôt au haut d'un Orme ou d'un Pommier , quelquefois même dans un puits à une certaine profondeur. Il s'empare aussi quelquefois des nids d'Hirondelles à cul-blanc qu'on nomme *Petits-Martinets* ; & alors il se livre de rudes combats entr'eux. Il est fort chaud & lubrique. *Aldrovande* dit en avoir vu un qui en moins d'une heure cocha sa femelle vingt fois , étant prêt de la cocher encore davantage si elle n'eût pas changé de place. On a prétendu il y a long-temps que les mâles ne vivoient que deux ans , & *Jules Scaliger* croit cette opinion vraisemblable ; car , selon lui , on cherche peu à en prendre ; on en prend réellement fort peu ; ils sont très-féconds , & néanmoins la quantité n'en est pas grande. *Aldrovande* leur donne quatre ans de vie , attendu que les Pigeons , tout lascifs qu'ils sont , vivent jusqu'à seize ans & plus. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'on a vu des Moineaux tant mâles que femelles vivre en cage pendant huit ans ; & *Richalet* dit d'après *Olina* que le Moineau Franc vit neuf à dix ans. Les jeunes Moineaux s'appriivoient aisément , & sont fort amusants. Le Moineau fait un

R vj

396 QUATRIEME CLASSE;
grand dégât de Mouches-à-Miel, sur-
tout lorsqu'il a des petits. On l'accuse
d'en faire aussi dans les Colombiers,
parce qu'il tue les Pigeonneaux en leur
crevant le jabot avec son bec pour man-
ger le grain qui est dedans. On trouve
quelquefois, mais rarement, des Moi-
neaux tout blancs; & nous sommes
témoins que dans une nichée de cinq
il s'en est rencontré deux de cette cou-
leur, qui sont encore actuellement pleins
de vie. On attache souvent contre les
maisons de pots de terre fait exprès
qu'on appelle pour cette raison des
Pots à Passe ou à *Moineau*, afin que ces
Oiseaux y fassent leur nid. Il arrive
quelquefois qu'au défaut du Moineau
Franc, le petit Moineau nommé *Fri-
quet* fait son nid dans ces sortes de
pots. M. *Zinanni*, après avoir dit que
le Moineau Franc semble né pour nous
causer de l'ennui & du dommage, re-
marque que la seule qualité louable
qu'il ait; c'est d'aimer passionnément
ceux de son espèce; car non-seulement
il élève ses petits avec beaucoup de
soin, mais aussi quand il vient à décou-
vrir quelque amas de grains, il invite
à grands cris ses Compagnons à en man-
ger avec lui. Le même Auteur ajoûte

que dans un nid fait d'herbes séchées & de plumes il pond pour chaque couvée quatre ou cinq œufs à coque très-mince, de couleur cendrée, pictés çà & là d'une détrempe d'Encre & de Lacque. Les Moineaux mangent de tout, comme Mouches, Papillons, Guêpes, Abeilles, Frêlons ou Bourdons, Arnigales, Fourmis, Grillons, Scarabées, Vers, grains, fruits, légumes : aussi pour les éloigner & leur faire peur, les gens de la campagne ont-ils accoutumé de planter debout des hommes de paille habillés de haillons. Ils volent ordinairement assez bas ; mais leur vol est tel qu'il n'y a guères de Chasseurs qui puissent en tuer à coups de fusil.

Le Moineau domestique ou de maison, autrement dit *Moineau Franc* ou *Franc Moineau*, *Passé* ou *Paisse*, *Passereau*, *Passerat*, *Passeteau* ou *Paisse-teau*, *Moucet*, *Moinet*, *Moisson*, *Pierru* ou *Pierrot*, *Pillery* ou *Guillery*, se nomme en Grec *Strouthos* ou *Strouthion* ; en Italien *Passera domestica*, en Allemand *Sperling*, ou *Hauff-Spatzen* ; en Anglois *House-Sparrow* ; en Suédois *Tætting*, ou *Spinck*. *Schwenckfeld* dérive le mot Latin *Passer* à *patiendo*, parce que cet Oiseau tombe du mal

398 QUATRIEME CLASSE ,
caduc. *Laurent Joubert* dit aussi qu'on
appelle en Languedocien le mal caduc
Lou mau de Las Passeras , c'est-à-dire ,
le mal des Passereaux. Quant au mot
François *Moineau* , jadis *Moinel* , il
vient de *Moine* , suivant la pensée de
Belon , parce que son plumage gris &
enfumé le fait ressembler à de certains
Moines. *Pierre Borel* le fait venir ainsi
que le mot de *Moine* , du Grec *Monos*
qui veut dire *Solitaire* ; & M. l'Abbé
Prevost dans son *Manuel Lèxique* est du
même sentiment.

Le Moineau Franc contient beaucoup
de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau
n'est guères d'usage en aliment que par
mi le petit Peuple : sa chair est maigre ,
sèche & dure ; ce qui la fait rejeter
par ceux qui peuvent se procurer de
meilleurs alimens. D'ailleurs les Moi-
neaux sont sujets au mal caduc , maladie
qui vient , selon les apparences , de leur
trop grande lubricité ; & l'on s'imagi-
ne qu'en mangeant de ces petits Oiseaux
on pourroit devenir sujet à la même
infirmité : mais si cela est arrivé quel-
quefois , c'est moins , selon nous , pour
cette raison , que parce que la chair du
Moineau étant recommandée par plu-
sieurs Médecins comme propre à exci-

ter à l'amour, & comme un remède Aphrodisiaque, il peut être arrivé que des personnes après en avoir mangé dans cette vûe, & abusant ensuite de leur tempérament par un usage immodéré des femmes, soient tombées dans cette terrible maladie qui est quelquefois la suite d'un penchant à l'amour auquel on s'est livré sans ménagement. Nous ne devons cependant pas taire qu'il y a des observations qui tendent à faire croire que le Moineau par lui-même dispose à l'Epilepsie. On en trouve deux sur ce sujet dans les *Ephémérides d'Allemagne*. La première est du Docteur *Grugerus*, *Décurie 2e.*, *Année III*, page 372, qui rapporte qu'une domestique ayant mangé plusieurs cervelles de Moineaux qui venoient de la desserte d'une table, avoit été attaquée la nuit suivante d'un accès épileptique. La seconde se trouve *Décurie 2e.*, *Année VII*, *Appendix* page 133 : On y lit qu'une Dame ayant fait remplir une espèce de couvre-pied ou de petit matelas, de plumes de Moineau pour que son fils fût couché plus mollement & plus chaudement, cet enfant avoit été quelque temps après attaqué de convulsions épileptiques qui avoient résisté

400 QUATRIEME CLASSE ;

à tous les remèdes ordinaires, & qu'enfin quelqu'un ayant attribué ces accidens aux plumes de Moineau on avoit rejetté le matelas ; ce qui avoit été bien-tôt suivi d'une parfaite guérison. Quoiqu'il en soit de notre sentiment & de celui-ci qui peuvent tous les deux être vrais, on en doit conclure qu'il faut s'abstenir de la chair de Moineau comme peu ragoûtante & peut-être encore plus malsaine.

La fiente de Moineau donnée à la dose de deux ou trois grains dans de la bouillie, lâche le ventre aux petits enfans, comme fait celle de Souris. Cette même fiente mêlée avec du saindoux & employée en liniment sur la tête, remédie à la chute des cheveux, & les rend plus fournis. Si l'on en fait dans de l'eau chaude, & qu'on s'en lave les mains, elle les blanchit, & adoucit la peau.

Le Passereau Troglodyte, ou le Roi-telet; *Passer Troglodytes*, Offic. Schrod. 322. Dal. Pharm. 422. Gesn. *de Avib.* 588. Schwencckf. Aviar. Siles. 324. Jonst. *de Avib.* 82. Merr. Pin. 177. Aldrov. Ornith. 2. 655. *Passer Troglodytes* Aldrovandi, Turnero & Bellonio *perperam Regulus*, Willughb. Ornith. 164.

Ray Synop. Method. Av. 80. *Trochilus*, *Rex Avium*, *Senator & Regulus*, Belon des Oif. 343. *Motacilla grisea*, *alis nigro cinereoque undulatis*, Linn. Faun. Suec. 232. *Passerculus qui dicitur Troglodytes*, *sive in cavernis degens*; *Regulus apricus*, *Regaliolus seu Basiliscus Avis*, Nonnull.

Cet Oiseau pèse trois gros. Sa longueur est de quatre pouces & demi depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; & sa largeur quand ses ailes sont déployées, de six pouces & demi. Il a la tête, le col & le dos d'un bai-brun; le croupion plus bai, de même que la queue; le dos, les ailes & la queue bigarrés par des lignes noires transversales; la gorge d'un jaune pâle; le milieu de la poitrine blanchâtre, ayant inférieurement des lignes noires en travers, comme aussi les côtés; le bas-ventre d'un brun-roux; les bouts des plumes du second rang aux ailes marqués de trois ou quatre petites taches blanches; les pointes des plumes de la queue en recouvrement pictées de la même façon; dix-huit grandes plumes à chaque aile; la queue que l'Oiseau tient la plupart du temps relevée, composée de douze pennes; le

402 QUATRIEME CLASSE ,
bec long d'un demi-pouce , menu , jaunâtre inférieurement , brun supérieurement ; la bouche jaune en dedans ; l'iris des yeux couleur de noisette ; le doigt de derrière ainsi que son ongle , plus grand & plus long qu'à l'ordinaire ; les doigts extérieurs attachés à celui du milieu jusqu'à la première jointure. Il rampe à travers les hayes & les trous des fossés & des murailles ; ce qui lui a mérité le nom de *Troglodyte* : il fait de courtes volées , & vole bas. Il a coutume de faire son nid le long des murs au derrière des maisons ou des étables couvertes de paille , mais le plus souvent dans les bois & dans les hayes , de mousse en-dehors , de plumes & de crin en-dedans , lui donnant la forme d'un œuf dressé sur un de ses bouts , avec une petite porte vers le milieu , par laquelle il entre & sort. Apprivoisé , il chante agréablement , d'une voix même plus haute & plus sonore que ne semble comporter un si petit corps , principalement au mois de Mai , qui est la saison où il fait son nid & ses petits. Il pond pour une couvée neuf à dix œufs , ou même quelquefois davantage. Avant *Gesner* , les Ornithologues modernes avoient tous pris cet Oiseau pour

le Roitelet des Anciens. (*Willughby.*)

Le Roitelet, dit *Belon*, n'est pas le plus petit des Oiseaux ; car le Poul ou Sourcicle (le Roitelet huppé, dit en Italien *fior rancio* ou *fleur de fouci* à cause de sa crête jaune-dorée) est encore plus petit ; & comme celui-ci se voit en toutes contrées, se manifestant par sa voix, il est connu de tout le monde. Il aime à se tenir seul, & même s'il trouve un de ses semblables, principalement s'il est mâle, ils se battent l'un l'autre jusqu'à ce que l'un des deux demeure vainqueur. C'est assez au vainqueur que le vaincu s'enfuye devant lui. Il est toujours gai, alerte & vif, ayant la queue troussée comme un Coq. Selon *Aristote*, il se nourrit ordinairement par les buissons, hantant les pertuis, & ne se prend qu'avec grande difficulté. C'est un Oiseau qui n'est jamais mélancolique, mais toujours prêt à chanter : aussi l'entend-on soir & matin de bien loin, & principalement en temps d'hiver. Alors il n'a son chant guères moins haut que celui du Rossignol. La structure du nid tel qu'il le fait communément, à la couverture de chaume dans quelque pertuis de muraille : il est com-

404 QUATRIEME CLASSE ,
posé en forme ovale , couvert dessus &
dessous , l'Oiseau n'y laissant qu'un fort
petit pertuis par lequel il y peut entrer ,
quoique l'on en trouve aussi qui habi-
tent dans les forêts , dans les hayes
épaisses , & dans les buissons. Ses petits
sont fort difficiles à élever pour les
nourrir en cage ; car bien qu'on les
nourrisse jusqu'à un certain temps , ils
meurent à la fin. Mais si par hazard on
en peut conserver quelqu'un , comme
nous l'avons vû arriver , on a autant de
plaisir de son chant que de nul autre
Oiseau , d'autant qu'il chante pendant
l'hyver. La Nature lui a donné un bec
grêle ressemblant à celui de la Berge-
ronnette ; car n'ayant eu affaire de gran-
de force , parce qu'il ne casse point de
grains , il vit de vers mollets. Il a bon-
nes jambes & bons pieds. Il nourrit
communément six petits , & quelque-
fois huit.

Selon *Frisch* , les Anciens racontent
bien des fables sur cet Oiseau. Le nom
Latin *Trochilus* , c'est-à-dire , *Coureur* ,
est conforme à sa nature : mais celui
de Roitelet ne lui convient point , & il
est plus convenable au premier , à cause
de l'ornement qu'il a sur la tête en ma-
nière de couronne. Comme le Roitelet

couronné se glisse aussi dans les broffailles ou buissons, on peut lui laisser le nom de Roitelet de haye. Mais celui d'hyver qu'on est fort peu de temps sans voir dans cette saison, sera appelé *Roitelet d'hyver non couronné*. Sur la fin de l'automne & au commencement de l'hyver, il cherche encore dans les murailles des Vers & des Araignées. On l'entend & on le voit encore quand il y a peu de temps qu'il a neigé; ce qui le fait nommer *Roitelet de neige* par quelques-uns. Lorsqu'il chante, le son de sa voix est si fort & si agréable, qu'on souhaite toujours de l'entendre plus souvent & plus long-temps. Son nid a quelque chose de particulier. Il fait plus de petits que les autres petits Oiseaux, mais pas tant que la Mésange. Il se prend comme les Mésanges; il vit quelque temps dans les étuves, ou dans les chambres: mais il se perd à la fin sans qu'on s'apperçoive comment il s'en va.

Olina dit qu'il vit trois ou quatre ans, & qu'il pond à chaque couvée cinq ou six œufs, & quelquefois plus. Il ajoute ensuite qu'il recommence à pondre au mois d'Août. Nous avons vû des gens qui prétendoient que notre Roi-

406 QUATRIEME CLASSE,
relet faisoit jusqu'à vingt petits d'une
seule couvée : mais cela est contraire à
l'expérience. Il ne fait guères qu'une
couvée par an en Avril & Mai, comme
font les Mésanges ; & dans ce pays-ci
nous ne voyons pas qu'il recommence
à faire des petits au mois d'Août, com-
me l'avance *Olina*. Nous pourrions mê-
me assurer avec vérité que nous n'avons
jamais trouvé dans son nid un aussi
grand nombre d'œufs que le veut *Wil-
lughby*. *M. Zinanni* n'a rien dit de son
nid, non plus que du nid des deux au-
tres espèces de Roitelet. Dans certaines
Provinces de France, les gens de la
campagne se font un scrupule non-seu-
lement de tuer cet Oiseau, mais même
de toucher à son nid, le regardant
comme une chose sacrée ; & les enfans
imbus de la même idée, parce que les
Parens ne manquent guères de leur inf-
pirer de bonne heure leurs propres pré-
jugés, n'oseroient en dénicher. *Aldro-
vande* dit aussi que les François s'imagi-
nent que le jour des Rois le Roitelet
rassemble tous les petits qu'il a élevés
dans l'année, & qu'il chante avec eux.
Quelques Auteurs, entr'autres *Albert
le Grand*, ont rapporté comme un fait
merveilleux que cet Oiseau étant mis

à la broche devant le feu tourne de lui-même , sur-tout si la broche est de coudrier , mais c'est que quand la partie de l'Oiseau tournée du côté du feu se trouve rôtie , l'autre qui ne l'est pas descend , parce qu'elle est alors plus pésante , outre que la broche elle-même se tourmente : ainsi il n'est point étonnant que le Roitelet tourne tout seul.

Belon s'est trompé en donnant le nom de *Passer Troglodytes* à la Fauvette rousse , qu'on appelle *Fauvette Babillarde* , *Triplette* ou *Atriplette*.

Nous connoissons un Curieux qui fait élever des Roitelets dans des cages faites exprès , avec du Pain d'œillet de Strasbourg où l'on tire beaucoup d'huile d'œillet ou de pavot noir ; & ces petits Oiseaux chantent en cage comme à la campagne , même dans le fort de l'hyver.

Notre Roitelet se nomme en Italien *Reatino* ; en Allemand *Zaun-Koenig* , ou *Winter Koenig* ; en Anglois *Wren common*. Il porte plusieurs noms en François selon les Provinces ; car en Sologne on l'appelle *Roibery* ou *Robery* ; en Orléanois *Ratillon* ou *Roitillon* ; en Perigord *Rebenet* ; en Anjou *Beurrichon* ,

408 QUATRIEME CLASSE ,
Burruchon , Beurrichot , Berichot , Berichon , Beruchet , Roi - Bertauld , ou Bœuf de Dieu ; en Bourgogne Roi de froidure ; en Normandie Rebetre , Rebetrer , ou Rebetrin ; en Saintonge Roybouti ; en Guyenne Arrepit ; en Poitou Kionkion. Or la plûpart de ces dénominations répondent au mot Latin *Regulus* ; les autres sont dérivées de son plumage , de sa contenance , de sa taille , ou de son cri.

Le Roitelet commun contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau est estimé spécifique pour guérir ou pour préserver du Calcul. On le mange en substance , assaisonné d'un peu de sel & de poivre ; ou bien on le fait sécher , & on le réduit en poudre qu'on prend dans un verre de vin blanc. De quelque façon qu'on le prenne , il pousse puissamment par les urines. *Zacutus Lusitanus* , fameux Médecin , assure avoir vû guérir plusieurs calculeux par le moyen de ce remède. Le même Roitelet est encore recommandé contre la suppression d'urine , soit qu'elle soit causée par la présence d'une pierre , ou par toute autre cause : on le donne desséché avec ses plumes , & réduit en poudre comme nous venons de le dire.

La

La dose est d'un de ces petits Oiseaux.

P A V O.

PAon ordinaire ou commun ; *Pavo*,
 Offic. Schrod. 322. Dal. Pharm.
 425. Lemer. 661. Gefn. de Avib. 393.
 Schwenckf. Aviar. Siles. 325. Aldrov.
 Ornith. 2. 8. Jonst. de Avib. 37. Char-
 let. Exer. 80. Merr. Pin. 172. Willughb.
 Ornith. 112. Ray Synop. Method.
 Av. 51. *Pavus & Pavo*, Belon des
 Oif. 234. *Pavo cauda longa*, Linn.
 Faun. Suec. 163. *Pavo nostras*, sive
vulgaris ; *Avis Medica*, seu *Persica* ;
Avis picta, vel *Junonia*, Nonnull.

Cet Oiseau est connu par-tout ; il se distingue suffisamment de tous les autres Oiseaux par la seule longueur de sa queue, & par les yeux brillants dont elle est ornée ; enforte qu'il seroit absolument superflu d'en faire une exacte description. Selon *Aldrovande*, le mâle à la tête, le col & le commencement de la poitrine d'une couleur bleue foncée ; la tête petite à proportion du corps, & ressemblante en quelque façon à celle d'un Serpent, comme le remar-

Tome III.

S

410 QUATRIEME CLASSE,
que *Albert le Grand*, ornée de deux
taches blanches oblongues, dont une
passe par dessus les yeux, & l'autre plus
courte, mais beaucoup plus considéra-
ble ou plus épaisse, est située au-dessous
des yeux, puis suivie d'une troisième
marque noire; du reste bleue, comme
nous avons déjà dit; & au sommet de
la tête une huppe qui n'est point entière
comme dans quelques autres Oiseaux,
mais composée en quelque sorte de
tiges nues très-tendres & verdâtres qui
portent à la sommité comme des fleurs
de Lis de même couleur; aussi *Plin*
dit en parlant de ce beau panache que
la huppe du Paon est formée d'arbuttes
chevelus; & en effet on croit y voir
non des plumes, mais des rejettons de
Plantes qui ne font que commencer à
pousser; le bec blanchâtre, considéra-
blement ouvert, & tant soit peu re-
courbé par le bout, tel qu'il est ordi-
nairement à tous les Oiseaux qui vivent
de grains, avec des narines assez lar-
ges; le col un peu long, & fort menu
à proportion de la grandeur du corps;
le dos d'un blanc-cendré, semé de beau-
coup de taches noires transversales; les
ailes pliées noires en-dessus du côté du
dos, & rousses en-dessous du côté du

ventre , ainsi qu'en-dedans ; la queue disposée de façon qu'elle est comme divisée en deux ; car quand il l'étend en forme de roue , il y a de certaines plumes plus petites de couleur brune qui semblent composer la queue entière , non roides comme les plus longues , mais étendues comme dans la plupart des autres Oiseaux ; de sorte qu'il faut nécessairement que les plus longues s'insèrent dans un autre muscle , au moyen duquel elles puissent se redresser & s'étendre : *Belon* dit que ces dernières naissent du croupion , & que les premières sont faites pour les soutenir ; le croupion d'un verd foncé que l'Oiseau dresse conjointement avec sa longue queue , & dont les plumes sont courtes & disposées de manière qu'elles imitent les écailles d'un Dragon en déroband la vûe d'une partie des longues pennes de la queue , qui étant étendues sont toutes de couleur de châtaigne , ornées de lignes dorées très-élégantes qui vont de bas en haut , & terminées par des plumes fourchues d'un verd très-foncé qui ressemblent à des queues d'Hirondelles. Les ronds , ou comme dit *Plin*e , les yeux des plumes ont un éclat verd de Chrysolithe , & des couleurs d'or &

de saphir : ces mêmes yeux sont composés de quatre cercles , dont le premier est d'or , le second châtain , le troisième verd , & celui du milieu bleu ou de saphir , à peu-près de la figure & de la grandeur d'une Fêverolle ; les cuisses , les jambes & les pieds cendrés , parsemés de taches noires , & armés d'éperons à la manière des Coqs ; le ventre près de l'estomac , d'un bleu-verdâtre , noirâtre ou du moins brunâtre près de l'anus.

Dans la femelle , on remarque très-peu de variété pour les couleurs : elle a toutes les aîles , le dos , le ventre , les cuisses & les pieds de couleur brune tirant sur le cendré ; le sommet de la tête & la huppe de même couleur , quoiqu'il y ait sur le sommet de la tête quelques petites taches répandues çà & là comme des points verdâtres ; les taches blanches que nous avons aussi remarquées dans le mâle , beaucoup plus grandes ; l'iris des yeux tout-à-fait plombée , au lieu que le mâle l'a jaunâtre ; le menton tout blanc ; les plumes du col ondées vertes , blanches aux extrémités près de la poitrine.

Les Paons se nourrissent des mêmes alimens que les Poules ; mais ils aiment

fur-tout l'Orge. Selon *Albert*, ils mangent des Serpens : ainsi il n'est point étonnant que les Serpens soient effrayés de leur cri. Il est vraisemblable que ces Oiseaux sont étrangers d'origine, & qu'anciennement ils ont été apportés des Indes en Europe où ils sont à présent communs par-tout. Le Paon est le seul des Oiseaux, à l'exception du Coq d'Inde, qui ait la faculté d'étendre sa queue en rond comme s'il se plaisoit à faire voir ses yeux rayonnants : mais il est sans doute faux de dire qu'il fait la roue quand on le loue, & qu'il replie sa queue dès qu'une fois il a apperçu la difformité de ses pieds, comme s'il n'étoit pas absolument dépourvu de raison. *Aristote* dit que les Paons pondent douze œufs à chaque couvée : mais chez nous ils n'en font que cinq ou six, & très-rarement davantage avant que de couver. Ils causent beaucoup de dégât aux jardins, & renversent les tuiles & autres couvertures des maisons. *Aldrovande* observe que si le Paon fait le plaisir des yeux comme le plus beau des Oiseaux, il fait en même temps le supplice des oreilles par l'horreur de sa voix infernale ; d'où est venu le Proverbe Italien que le Paon a le plumage d'un

414 QUATRIEME CLASSE,

Ange, la voix d'un Diable, & la démarche d'un Larron. On dit qu'il peut vivre jusqu'à cent ans, ce que nous n'avons pas de peine à croire. Le Paon, suivant *Columelle*, a la lubricité du Coq, & pour cette raison demande cinq femelles; il attaque même la femelle qui couve, & casse ses œufs, à moins qu'il ne s'en trouve une autre pour la cocher: or la femelle qui le fait, cache son nid autant qu'elle peut. Il passe pour aimer la propreté. Cet Oiseau varie pour la couleur; & l'on en voit quelquefois de blancs, principalement dans les pays septentrionaux.

On croit communément que la chair de Paon cuite ne se pourrit point, mais se conserve incorruptible pendant une année entière, ou même plus longtemps: & ceci est confirmé par une expérience de *S. Augustin*, qui au *Livre 12. de la Cité de Dieu, Chapitre 2*, s'exprime en ces termes: Quel autre que Dieu Créateur de toutes choses a donné à la chair du Paon mort la propriété de ne point se putrefier? Or tandis que le fait nous sembloit incroyable, il arriva qu'on nous servit à Carthage cet Oiseau cuit, dont nous fîmes garder de la chair de la poitrine autant

que nous jugeâmes à propos ; & après l'avoir gardé assez de temps pour laisser pourrir toute autre chair cuite , on le servit de nouveaux sans qu'il nous offensât l'odorat : ainsi le même morceau fut réservé ; & au bout de plus de trente jours il se trouva aussi sain qu'auparavant , même au bout de l'an , excepté qu'il étoit d'un volume un peu plus sec & rapetissé. Mais il ne nous paroît pas si surprenant que de la chair de Paon qui par elle-même est assez dure & solide , dure plus long-temps sans se corrompre dans un pays chaud lorsqu'elle a été desséchée par la cuisson , sur-tout si l'on a soin de la préserver de l'humidité ; & nous ne faisons point de doute que la même chose n'arrivât à de la chair du Coq d'Inde cuite , & même à celle de Poule (*Willughby.*)

Les Paons , dit *Belon* , ont été nommés de la sorte à cause de leur cri. Il y a beaucoup d'Oiseaux dans lesquels on ne peut distinguer le mâle de la femelle : mais le Paon se distingue de la femelle , ainsi que le Coq de la Poule ; car comme les Coqs & les Chapons ont les plumes du coler de la queue différentes de celles des Poules , aussi le Paon à la queue & le col différents de

celles de la femelle. Il est si connu de tout le monde, qu'il n'a que faire d'être décrit en détail. Sa beauté a été cause qu'il a été dédié à la Déesse *Junon*. Le mâle a les grosses penes rougeâtres en l'aile ; & bien que ses longues plumes paroissent sortir de sa queue, toutefois elles sortent de dessus le dos auprès du croupion, lequel il a gros & large, où la Nature a mis des plumes noires & courtes pour soutenir les longues qui sont dessus. On ne sçauroit trouver d'autre raison pourquoi la Nature lui a donné des plumes de dessus le sommet de sa tête ainsi élevées, que pour l'élégance de la beauté, non plus que celles de sa queue qui lui tombent, sinon pour l'ornement. La nourriture des Paons est de grande dépense, & les petits sont difficiles à élever. On en trouve aussi de tout blancs tant mâle que femelle, mais point d'autre couleur, au moins qu'on puisse sçavoir. Ils ont des éperons comme les Coqs, & se ressentent en quelque chose de leur majesté. De tout temps on a accoutumé de faire couver les œufs des Paons aux Poules, dont *Aristote* a rendu la raison. On ne peut bonnement accorder ce que quelques Pères de famille racontent ; sça-

voir, que les Paons ne couvrent point leurs femelles, mais les emplissent en faisant la roue devant elles. Mais s'ils confessent les avoir vû couvrir des Poules d'Inde, pourquoi ne pourront-ils pas aussi accorder qu'ils peuvent couvrir leurs femelles? Il ne faudra donc pas attribuer ce défaut à la longueur de leur queue; car ils peuvent en dresser les plumes. Les Paons ont au besoin de fort grandes aîles pour élever le faix de leur corps en l'air: c'est pourquoi la Nature leur en donna dès leur naissance de bien suffisantes, tellement qu'ils les portent assez malaisément quand ils sont petits, toujours pendantes jusqu'à ce qu'ils soient grandelets. Le Paon se mirant dans sa roue, en devient fort orgueilleux, & principalement devant sa femelle: il se mire devant le soleil, afin que ses plumes recevant ses rayons soient plus éclatants en clarté. *Plin* dit que le revenu fut grand à *Marcus Aufidius Lurco*, qui commença le premier à les engraisser à Rome pour les vendre, & que *Hortense* Orateur fut le premier qui les tua pour les manger aux festins; ce qui me fait penser que les Romains les nourrissoient seulement auparavant pour leur

beauté exquise. *Aristote* dit que les Paons vivent communément vingt-cinq ans, & qu'ils se dépouillent avec les arbres; mais que leurs plumes reviennent avec les feuilles. Nous pensons que les Romains les gardoient anciennement par délices enfermés dans des vergers comme nous faisons encore maintenant.

Le Paon tient le premier rang entre les Oiseaux domestiques comme l'Aigle entre les Oiseaux de rapine: aussi les Anciens ont-ils consacré l'Aigle à *Jupiter*, & le Paon à *Junon*; de même les Empereurs dans leur apothéose choisissoient l'Aigle, & les impératrices le Paon. La prérogative du Paon étoit telle chez les Grecs, qu'il y avoit à Athènes un prix fixe pour le faire voir à tous ceux qui étoient curieux de sa beauté, & que bien des gens s'y rassembloient pour cet effet de *Lacedémone* & de la *Theffalie*; en sorte qu'on retiroit un grand profit de ces sortes de spectacles. De-là on peut conjecturer combien le Paon étoit estimé chez les Anciens, & combien il se vendoit cherement. L'Histoire nous apprend qu'*Alexandre le Grand* étoit si épris de la beauté de cet Oiseau, que l'ayant vû pour la première fois aux Indes, il dé-

cerna une peine très-rigoureuse contre ceux qui le tueroient, le Paon se plaît aux lieux élevés : c'est pourquoi il se perche si volontiers sur le faite des maisons qu'il dégrade. Au reste il se nourrit des mêmes grains que les Poules, & s'en retourne sur le soir avec elles au Poulailier. Il a été insensiblement transporté des pays d'Outre-Mer dans toutes les contrées de l'Europe, où il étoit jadis si rare qu'on n'en voyoit que dans les cours des Princes. *Olaiis Magnus* dit qu'en Suède on élève avec un grand soin beaucoup de ces Oiseaux pour leur beauté & leur excellence ; & *Jean Bruyer*, François d'origine, rapporte qu'en Normandie dans les environs de Lisieux on nourrissoit de son temps des troupeaux de Paons, dont les propriétaires retiroient un bon revenu en les vendant à des Poulailiers qui les portoient dans les grandes villes pour des festins de noces & pour les repas somptueux des Seigneurs les plus qualifiés. *Paracelse* veut que si le Paon crie hors le temps accoutumé, il présage la mort de quelqu'un de la maison où il habite, parce qu'il sent de loin les cadavres comme fait le Vautour. Le croira qui voudra : pour nous, nous n'en croyons

420. QUATRIEME CLASSE ;
rien. *Gybert Longolius* dans son *Dialogue sur les Oiseaux* , dit que les premiers Paons blancs furent apportés du Nord & vus à Cologne comme une chose rare & extraordinaire : or il prétend que les Paons sont devenus blancs par l'imagination des Mères à force de contempler la neige en Norwège & dans les pays septentrionaux où il n'est nullement rare de voir des Corbeaux , des Choucas , des Pies , des Merles , des Ramiers , des Etourneaux & des Moineaux tout blancs. Mais cette raison ne paroît pas solide ; car dans ce pays-ci nous voyons naître , même assez souvent , de ces Oiseaux blancs , sans que les Mères ayent jamais eu occasion de contempler les montagnes de neiges des Régions septentrionales. Si l'on veut produire par artifice une race de Paons blancs , il n'y a qu'à tenir les femelles qui pondent & couvent enfermées dans des lieux mis en blancs de toutes parts , à ce que dit *Antoine Mizauld* d'après un homme qui prenoit soin de l'Oisellerie d'un Prince : mais cet Auteur avoue que quoique le même artifice ait été décrit par plusieurs , il ne sçait pas encore s'il a été éprouvé.

M. *Zinanni* , après avoir observé que

la femelle du Paon ne fait au plus que huit œufs deux fois l'an en commençant dès le mois de Mai, dit que ses œufs ont la coque ferme, d'une couleur grise-claire, joliment pictée à la superficie. *Aldrovande* a représenté & décrit le Paon du Japon mâle & femelle : cet Oiseau est d'une rare beauté, mais bien différent de notre Paon ordinaire.

Pour réjouir le Lecteur, nous finirons l'Histoire du Paon parce qu'il en est rapporté dans le *Spéctacle de la Nature*. Ce qu'est le Rossignol pour l'oreille, dit M. *Pluche* avec l'élégance naturelle que tout le monde lui connoît, le Paon l'est pour les yeux. Il est vrai que le Coq, le Canard sauvage, le Martin-Pêcheur, le Chardonneret, les grands Perroquets, le Faisan, & beaucoup d'autres sont très-proprement habillés, & qu'on se plaît à considérer les graces & le goût de leurs différentes parures. Mais qu'on voye paroître le Paon, tous les yeux se réunissent sur lui. L'air de sa tête, la légereté de sa taille, les couleurs de son corps, les yeux & les nuances de sa queue, l'or & l'azur dont il brille de toute part, cette roue qu'il promène avec pompe, sa contenance pleine de dignité, l'attention même

422 QUATRIÈME CLASSE ;

avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une Compagnie que la curiosité lui amène , tout en est singulier & ravissant. Cet Oiseau est tout seul un spectacle. Mais avec cette multitude d'agrémens , croiriez-vous qu'on pût ennuyer & déplaire ? C'est ce qui arrive au Paon. Il entretient mal son monde. Il ne fait ni causer ni chanter. Son langage est affreux ; c'est un cri à faire peur : au lieu qu'avec des manières plus modestes & plus simples , le Serin , la Linotte , la Fauvette & le Perroquet , vont vivre avec nous des quinze & vingt années sans nous ennuyer un seul moment. Ils sont gens d'esprit & de bon entretien , c'est tout dire. Ce n'est rien moins qu'un grand extérieur qui rend la société douce & de longue durée.

Le Paon se nomme en Grec *Taós* ; en Italien *Pavone* ; en Espagnol *Pavon* ; en Allemand *Paw* ou *Pfaw* ; en Anglois *Peacock* ; en Suédois *Poufogel*. Or le mot François *Paon* qu'on prononce *Pân* , vient de *Pavone* , soit Latin , soit Italien , de même que nous avons appelé la femelle *Paone* ou *Paonesse* , de l'Italien *Pavona* ou *Pavonezza* ; & son petit , *Paoneau* , de l'Italien *Pavoncino* ou *Payonino*. Les Anciens appelloient

autrement notre Paon l'*Oiseau de Médie* ou de *Perse*, parce qu'il fut comme la Poule domestique apporté d'abord de la Médie ou de la Perse en Grèce ; puis de la Grèce en Italie : ou bien l'*Oiseau de Junon*, parce que suivant la Fable, la Déesse *Junon* attachâ les cent yeux d'Argus à la queue du Paon son Oiseau favori.

Le Paon contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Cet Oiseau est peu d'usage en aliment : sa chair dure, sèche & difficile à digérer, le fait rejeter de toutes les bonnes tables ; & si l'on y en sert quelquefois, c'est plutôt par ostentation & par magnificence qu'à raison de sa bonté. *Sebizius* qui écrivoit il y a plus de cent ans, rapporte qu'il étoit d'usage de son temps de servir au festin nuptial des gens riches un Paon qui paroïssoit vivant avec le bec & les pieds dorés. Pour cela on le dépouilloit de sa peau, & après avoir fait cuire le corps avec la Cannelle, le Girofle & d'autres aromates, on le recouroit de nouveau, & on le servoit, sans qu'il parût que ses plumes eussent été gâtées le moins du monde : mais ce mets étoit pour le plaisir des yeux, & l'on n'y touchoit pas. L'Oiseau dans cet état se

424 QUATRIEME CLASSE ,
conservoit plusieurs années sans se cor-
rompre ; ce qui est une propriété qu'on
a regardée comme particulière à la chair
du Paon ; car *Aldrovande* écrit qu'en
1598. il lui en fut donné un morceau
qui avoit été cuit en 1592 , & que ce-
pendant il n'avoit contracté aucune mau-
vaise odeur. Le même *Aldrovande* nous
apprend que le secret rapporté par *Se-
bizius* n'est pas nouveau , vû que *Pla-
tine* ce fameux Cuisinier qui fut un
second *Apicius* , en avoit laissé la re-
cette : il ajoute qu'il y en a d'autres qui
pour faire rire les convives remplissent
la bouche au Paon ainsi ajusté avec de
la Laine & du Camphre , pour y met-
tre ensuite le feu quand on le sert sur
la table. A l'égard des Paoneaux , étant
pris jeunes & tendres , ils sont un man-
ger fort délicat.

Quant aux usages du Paon en Mé-
decine , sa chair est estimée contre le
vertige ; & les bouillons qu'on en fait
sont recommandés dans la Pleurésie ,
pour exciter l'urine , & pour faire cou-
ler les graviers des reins & de la vessie.
sa graisse mêlée avec le Miel & le Suc
de Rue , guérit la colique ; & son fiel
est ophthalmique , & propre pour dé-
terger les ulcères des yeux , & pour

fortifier la vûe. Mais la partie du Paon la plus usitée en Médecine, c'est la fiente qui passe pour être spécifique contre l'Epilepsie & le vertige. *Ludovic*, qui, dans un *Traité* qu'il a fait exprès sur le choix des Médicamens, réduit les remèdes à leur juste valeur, & ne donne des louanges que sobrement à ceux qui les méritent, avoue qu'il ne peut s'empêcher de dire beaucoup de bien de la fiente de Paon contre l'Epilepsie, en ayant reconnu plusieurs fois les bons effets; & il n'y a aucun Médecin qui ne soit d'accord avec lui là-dessus. Cette fiente se donne en poudre depuis un scrupule jusqu'à un gros, soit seule, soit mêlée avec un peu de sucre, soit en potion infusée dans un verre de vin rouge, dont on donne la colature exprimée au malade. Quelques-uns mettent infuser de la fiente de Paon fraîche dans deux ou trois onces de vinaigre de fleurs d'Œillet; & ils en font boire neuf jours de suite l'expression le matin à jeun depuis la nouvelle jusqu'à la pleine Lune. On en met aussi depuis une demi-once jusqu'à une once dans les lavemens anti-épileptiques: outre que cette fiente y sert d'aiguillon, elle a une efficacité presque sûre lorsque le

426 QUATRIEME CLASSE,
mal dépend d'un foyer placé dans quel-
que viscère du Bas - Ventre , comme
dans la Rate , le Mésentère , le Pan-
créas. Pour le vertige qui , comme l'on
fait , a beaucoup d'affinité avec l'Epi-
leptie , & qui souvent en est un avant-
coureur , voici comme l'on y remédie
au moyen de cette fiente. On prend
une poignée de fiente de Paon mâle ,
si c'est pour un homme , & de femelle
si c'est pour une femme. On la fait ma-
cérer pendant quelques heures dans une
suffisante quantité de bon vin rouge
pour que la Liqueur surnage de deux
ou trois doigts. On passe ensuite le tout
par un linge avec une légère expression ,
pour partager en trois doses à donner
trois jours de suite le matin à jeun
avant la nouvelle Lune , le malade se
tenant bien couvert en attendant la
sueur. C'est le remède de Madame la
Comtesse de *Valdeck* , qui a eu beau-
coup de réputation. Les plumes de Paon
brûlées servent en fumigation aux suf-
focations de Matrice ; & les œufs de
cet Oiseau pris intérieurement , passent
pour remédier à la Goutte vague & in-
déterminée.

Prenez de la partie blanche de fiente

de Paon desséchée, & de la racine de Pivoine mâle, de chacune deux onces; de la racine de Valériane, une once; de la semence de Pivoine écorcée, trois onces de la semence de Carvi, une demi once.

Réduisez le tout en poudre, & incorporez-le avec une suffisante quantité de Miel-Anthosar, pour former une Opiate à prendre soir & matin pendant un mois à la dose de deux gros dans du pain à chanter.

Prenez de la fiente de Paon, un gros; du sucre blanc, un demi-gros; de bon vin rouge, quatre onces.

Faites infuser le tout pendant la nuit, & coulez le lendemain par un linge avec expression, pour une Potion anti-épileptique à donner trois jours de suite le matin à jeun avant la nouvelle Lune, le malade restant au lit bien couvert en attendant la sueur.

Prenez de la fiente de Paon desséchée, deux gros; de la racine de Pivoine mâle, & des Vers de

428 QUATRIEME CLASSE,
terre préparés, de chacun un gros
& demi; du Cinnabre d'Antimoi-
ne, deux scrupules.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le exac-
tement pour une poudre anti-épi-
leptique, dont la dose fera de
deux scrupules à prendre trois jours
de suite le matin à jeun dans du
pain à chanter à l'entrée de la nou-
velle Lune.

P E R D I X.

ON distingue plusieurs espèces de
Perdrix; sçavoir, 1°. la Perdrix
grise ordinaire ou commune qui fera le
sujet de cet article; 2°. la petite Per-
drix grise que nos Chasseurs appellent
Roquette; 3°. la grosse Perdrix rouge
de Dauphiné & de Provence qu'on nom-
me *Bartavelle* ou *Bertavelle*; 4°. la Per-
drix rouge commune qui varie pour la
grandeur & pour la couleur; 5°. la
Perdrix de Damas de *Belon*, & la Per-
drix blanche des Alpes ou de Savoye,
qui sont plutôt des espèces de Gelinot-
tes, ou de Francolins, que des Perdrix
proprement dites.

Perdrix grise; *Perdix*, Offic. Schrod.

§ 23. Dal. Pharm 426. Lemer. 667.
Perdix minor fulva, Belon des Oif. 258.
Perdix minor, seu *cinerea*, Schwenckf.
 Aviar. Siles. 327. *Perdix cinerea*, Al-
 drov. Ornith. 2. 140. Jonst. de Avib. 46.
 Charlet. Exer. 83. *Perdix cinerea Al-*
drovandi, Willughby. Ornith. 118. Ray
 Synop. Method. Av. 57. *Tetrao macula*
nuda coccinea ponè oculos, *redricibus*
ferrugineis, Linn. Faun. Suec. 172.
Perdix minor vulgaris nostras, sive *Star-*
na, Quorumd.

Le mâle pèse quatorze onces un quart, & la femelle treize onces & demie. Cet Oiseau a depuis le bout du bec jusqu'au bout des ongles quatorze pouces un quart de long, douze pouces trois quarts jusqu'au bout de la queue, trois quarts jusqu'aux coins de la bouche, & vingt pouces de large quand les plus longues plumes des ailes sont étendues en sens contraire; le bec brun dans la jeunesse, blanchâtre dans un âge plus avancé; l'iris de yeux jaunâtre; la poitrine marquée d'une tache rousse semicirculaire en forme de fer à cheval, que la femelle n'a point; certaines excroissances rouges au-dessous des yeux; le menton & les côtés de la tête safranés d'abord, puis d'un bleu-

cendré, parsemés de lignes noires transversales jusques vers la ligne semicirculaire que nous venons de dire, & au-dessous de la ligne la même couleur qui dégenère en gris sale ou jaunâtre; les plus longues plumes latérales à tuyaux blancs, ornées d'une grande tache rousse transversale; le dessus du corps varié de roux, de cendré & de noir; vingt-trois grandes plumes à chaque aîle, dont les premières sont brunes avec des taches d'un roux ou d'un jaune-blanc; les plumes intérieures en recouvrement & les plus longues des épaules, à tuyaux d'un jaune-blanc; la queue longue de trois pouces & demi, composée de douze penes, dont les quatre du milieu sont de la couleur du corps, & les sept autres de chaque côté d'une couleur jaunâtre sale, à pointes cendrées; les jambes nues au-dessous des jointures; nul vestige d'éperon; les pieds verdâtres, blanchâtres dans un âge plus avancé; les doigts liés ensemble par une membrane, comme dans les Coqs de Bruyère; le jabot grand; l'estomac musculueux; une vésicule du fiel; une chair si savoureuse & si saine, qu'elle est préférable à celle de tous les autres Oiseaux. La Perdrix grise se nourrit de

Fourmis & de leurs œufs, ou plutôt de leurs Chryfalides, de grains de bled, & même de feuilles vertes : mais en hyver qu'elle mange des feuilles de froment & d'autres sortes de bled, sa chair est moins estimée pour le goût qu'en Eté & en Automne qu'elle vit de grain. Cet Oiseau fait beaucoup de petits, pondant à chaque couvée seize à dix-huit œufs ; il est très-commun chez nous en Angleterre. Les Italiens chez qui cette espèce est plus rare & se vend même plus cher que la Perdrix rouge, l'appellent *Starna* comme qui diroit Externe ou Etrangère, & en certains lieux *Pernice*. En général les Perdrix ne sauroient ni s'envoler bien haut, ni continuer long-temps leur vol, à cause de la pesanteur de leur corps & du peu d'étendue de leurs aîles. L'Hyver elles volent par compagnies ; car étant de nature à élever quinze ou seize petits à la fois, ces petits habitent tout l'Hyver avec leurs Père & Mère. Mais au Printemps que le mâle s'accouple avec la femelle, elles volent deux à deux ; car alors elles chassent au loin de leurs petits. Voilà ce qu'en dit *Belon* ; & ceci est vrai non-seulement des autres Oiseaux de ce genre, mais aussi des Coqs

de Bruyère. Selon le même *Belon*, le chant des Perdrix est un signe très-certain du jour qui approche. Pour nous, nous les avons bien souvent entendu chanter au crépuscule du soir après le coucher du Soleil. Les Perdrix, à ce que dit *Aristote* & comme l'expérience le confirme en partie, voyant quelqu'un s'approcher de leur nid, se traînent devant les pieds du Chasseur comme si elles vouloient se laisser prendre : mais lorsqu'il s'imagine les tenir, elles s'envolent, & puis rappellent leurs petits qui n'ont pas plutôt entendu & reconnu la voix de leur Mère, qu'ils accourent auprès d'elle.

Les Perdrix, généralement parlant, ont passé pour des Oiseaux très-lubriques, & infames pour leur commerce contre nature. Les Anciens ont débité sur leur compte bien des fables, comme par exemple que les mâles cassent les œufs pour empêcher les femelles de les couvrir & pour pouvoir toujours jouir d'elles à leur gré, ce qui fait que les femelles pondent en cachette autant qu'elles peuvent ; que les mâles quand les femelles leur manquent, ou qu'elles se sont dérochées pour couvrir, se battent entr'eux, & abusent l'un de l'autre,

l'autre , le vaincu étant forcé par le vainqueur ; qu'elles font deux nids , dans l'un desquels la femelle couve , & dans l'autre le mâle , enforte que chacun élève sa nichée à part ; que les femelles sans le commerce du mâle conçoivent des œufs féconds , en se tenant seulement du côté que le vent souffle vis-à-vis des mâles ; & même il y a des Modernes qui ont sottement tâché d'en rendre raison avant que le fait fût constaté ; que les femelles sont si passionnées qu'elles ne sauroient se passer du mâle , lors même qu'elles couvent , contre la coutume des autres Oiseaux ; & c'est ce que *Pline* a exprimé avec son énergie accoutumée ; que le mâle qui a été vaincu dans le combat , n'ose plus jamais paroître en présence de sa femelle ; Que la Perdrix dont les œufs sont gâtés ou perdus , dérobe ceux d'une autre ; les couve , & élève les petits qui en éclosent , lesquels étant devenus grands reconnoissent la voix de leur Mère naturelle , & volent à elle en abandonnant l'étrangère ; qu'elle se couche souvent à la renverse & se couvre de mottes ou de paille pour échapper à l'Oiseleur. Mais il n'est pas besoin de nous amuser à refu-

Tome III.

T

434 QUATRIEME CLASSE,
ter de pareils contes. (*Willughby.*)

Les Perdrix font d'un tempérament fort chaud ; au premier Printemps qui est la saison de l'amour , les mâles se battent quelquefois vigoureusement pour une femelle : aussi faisoit-on autrefois des combats de Perdrix. Elles aiment à se rouler dans la poussière , & ont l'odorat fin ; elles mangent différentes choses , comme bayes , sémences , grains de froment & autres , Vermisseaux , Limaçons ou Limas , Chattons de Coudrier & de Bouleau , bleds verds & herbe , œufs ou nymphes de Fourmis ; elles se trouvent dans la plûpart des contrées de l'Europe. On les prend avec des filets & des chiens ; on les tue à coups de fusil. On pourroit les apprivoiser jusqu'à les faire habiter pêle-mêle avec les Poules d'une basse-cour ; & *Gesner* rapporte avoir nourri chez lui une Perdrix qui en présence même de spectateurs osoit becqueter les Chats sans en rien craindre. Elles recherchent la compagnie de presque tous les grands Quadrupèdes , comme Chevaux , Bœufs , Cerfs , Chevreuils ; & cette société leur est souvent fatale. Les gens de la campagne dans les pays où il leur est défendu de chasser , savent s'en dédom-

mager au moyen d'une femelle dite *Chanterelle* qui par son chant attire les mâles le soir à la brune, sur-tout dans le temps que ces Oiseaux s'apparient. *Pline* leur donne seize ans de vie. *Aristote* va plus loin ; car il les fait vivre jusqu'à vingt-cinq ans, notamment les femelles, attendu qu'on prétend qu'en général les femelles des Oiseaux vivent plus long-temps que les mâles. La *Perdrix* court mieux qu'elle ne vole ; cependant la petite *Perdrix* grise appelée *Roquette*, vole très bien, & se laisse difficilement approcher des Chasseurs. Ces Oiseaux ont beaucoup de fumet, & les chiens pour peu qu'ils ayent de nez, les sentent de loin. Dès que les petits sont éclos, ils courent après la Mère qui leur apprend à chercher leur vie, & les rassemble sous ses aîles pour se réposer, comme une Poule fait ses poussins : tout foibles qu'ils sont alors, & quoiqu'incapables de voler, ils sont si rusés qu'il est comme impossible de les trouver ; ils se laisseroient plutôt écraser sous les pieds de l'Oiseleur que de remuer de la place : c'est ce que nous avons éprouvé plusieurs fois avec admiration. Au Printemps & en Eté, si l'on ouvre une *Perdrix* mâle, on lui

436 QUATRIÈME CLASSE ;
trouvera deux Testicules considérable-
ment grands à proportion du corps :
mais en Hyver ils sont peu apparents
& comme effacés , comme dans la plû-
part des Oiseaux. Les Perdrix ne font
point de nid , à proprement parler :
elles se contentent de pondre dans une
fossète presqu'à fleur de terre sur quel-
ques brins de paille ou d'herbe sèche
mis au hazard. M. *Zinanni* observe que
les œufs de notre Perdrix grise ont la
coque assez ferme , de couleur grise
tirant sur le jaunâtre. Cette espèce de
Perdrix ne se perche jamais sur les ar-
bres , au lieu que la Perdrix rouge s'y
perche dans certains cas ; ce qui met
en défaut les chiens , ainsi que les Chas-
seurs.

La Perdrix grise ou commune , autre-
ment dite *Perdrix griesche* , *grignette* ou
gringette ; *Perdrix goache* , *gouasche* ou
gouesche ; *Rasclé* vers Montpellier , se-
lon *Cotgrave* , se nomme en Italien *Star-
na* , *Perdice* ou *Pernice minoro* , ou
Cinericcia ; en Espagnol *Perdiz* ; en Al-
lemand *Feld-Hun* , ou *wild-Hun* ; en
Anglois *Common Partridge* ; en Suédois
Rappena. Les Grecs & les Latins l'ont
appelée comme les autres espèces *Per-
dix* , d'où nous avons fait d'abord *Per-*

dis, puis *Perdris* ou *Perdrix*. Le petit de la *Perdrix* s'appelle *Perdreau*, & par corruption *Perdriau* qu'on trouve dans *Cotgrave*.

La *Perdrix* contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Cet Oiseau est très-estimé pour son bon goût, & il n'y a guères de repas somptueux où l'on ne le serve, sur-tout lorsqu'il est encore jeune ou *Perdreau*. On préfère communément les *Perdreaux* rouges aux gris, mais sans fondement; car les gris sont aussi excellents, & même les bons connoisseurs leur trouvent plus de fumet qu'aux rouges. On doit les choisir tendres, bien nourris, d'un bon goût, & les laisser faisander quelques jours à l'air, afin que leur chair devienne plus tendre & plus friande par une petite fermentation qui s'y excite. Quand la *Perdrix* est vieille, sa chair est dure, sèche, & difficile à digérer; ce qui fait qu'elle a besoin d'assaisonnement pour être mangée, & qu'on ne la sert plus qu'en ragoût ou en pâté; & alors elle est moins saine, & d'une digestion plus difficile. Ce que nous venons de dire convient à la *Perdrix* mangée en substance; car on en fait des bouillons qui se digèrent bien, fournissent un bon

438 QUATRIEME CLASSE,
suc, & sont très-restaurants. Ces bouillons conviennent dans les convalescences, & aux personnes d'un tempérament pituiteux & mélancolique.

Quant aux usages de la Perdrix en Médecine, le Perdreau rôti & assaisonné d'un suc d'Orange aigre est très-bon dans les diarrhées qui viennent de la dépravation du suc stomachal & du relâchement des intestins. Cet aliment fortifie l'estomac, fait couler les viscosités putrides qui s'y engendrent, & redonne le ton aux fibres intestinales. On se sert encore en Médecine du sang & du fiel de Perdrix pour les playes & les ulcères des yeux, & pour les cataractes : on y instille ces liqueurs toutes chaudes & au sortir de l'Animal qu'on vient de tuer. La moëlle & le cerveau de Perdrix étant mangés, sont recommandés par *Schroder* & par d'autres Auteurs pour guérir la jaunisse. Les plumes de Perdrix brûlées servent contre l'Epilepsie, & pour dissiper les vapeurs des femmes : on en fait sentir la fumée dans l'accès. Quelques-uns font bouillir ces plumes avec de la Menthe & de l'Auronne, & en remplissent un sachet qu'ils mettent sur le ventre des enfans pour appaiser les tranchées.

PHASIANUS.

LE nom de Phaïfan qu'on écrit plus communément Faïfan, selon *Richelet*, est commun à plusieurs Oiseaux; car outre le Faïfan du Brésil qui est un peu plus grand que le nôtre, on appelle quelquefois le grand Coq de Bruyère *Faïfan-bruyant*, & la Cane-petière de *Belon*, *Faïfan de Beauce* ou du *Berry*: mais ces deux derniers Oiseaux n'ont point le caractère de notre Faïfan.

Faïfan ordinaire ou commun; *Phasianus*, *Offic. Belon des Ois.* 254. *Gesn. de Avib.* 683. *Schwenckf. Aviar. Siles.* 331. *Aldrov. Ornith.* 2. 45. *Jonst. de Avib.* 40. *Willughb. Ornith.* 117. *Ray. Synop. Method. Av.* 56. *Phasianus à Phaside Colchidis fluvio dictus; Ales Phasidis, seu Phasiacus; Scythica Volucris; Itys; Gallus Sylvestris*, Nonnull.

Cet Oiseau varie beaucoup pour le poids suivant l'embonpoint ou la maigreur du corps. Le mâle pèse quarante-cinq à cinquante onces, & la femelle trente-trois. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue trente - six

T iv

440 QUATRIEME CLASSE ,

pouces de long , & jusqu'au bout des pieds vingt-quatre pouces ; entre les deux extrémités des ailes étendues trente-trois pouces de large ; le bec comme l'ont les Oiseaux qui mangent du grain , long d'un pouce un quart depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche , blanchâtre dans un âge avancé , avec une membrane charnue & tubereuse de chaque côté à l'endroit où il est joint à la tête supérieurement , sous laquelle les narines sont comme cachées ; l'iris des yeux jaune ; les yeux environnés tout autour d'une couleur rouge-écarlate , semée de petits points noirs selon *Aldrovande* ; sur le devant de la tête à la base de la mâchoire supérieure , de petites plumes noirâtres mêlées d'un pourpre éclatant ; le sommet de la tête & la partie supérieure du col teints d'un verd obscur reluisant comme de la foye ; néanmoins cette couleur est plus claire au sommet de la tête : or *Aldrovande* dit que le sommet de la tête brille pour l'ordinaire d'une belle couleur cendrée , verte aux côtés & près du bec , fort changeante soit au Soleil soit à l'ombre , laquelle occupe pareillement toute la partie supérieure du col ; & quant à nous , nous avons trouvé que le som-

vi T

met de la tête est d'un bleu luisant avec quelque mélange de roux, & que la tête ainsi que le haut du col paroît tantôt bleue, tantôt verte; en outre à chaque côté de la tête vis-à-vis des oreilles, des plumes élevées que *Plin*e a nommées de petites cornes; des plumes noirâtres plus longues que tout le reste attachées à l'angle inférieur des oreilles; les côtes du col & la gorge d'un pourpre brillant: sur quoi il est à remarquer que la couleur tant verte que pourpre n'est qu'aux bords des plumes, le reste étant brunâtre au sommet de la tête, noirâtre au col, & que sous le menton & aux coins de la botiche les plumes sont noirâtres à bords ou franges verdâtres; au-dessous du verd le reste du col, la poitrine, les épaules, le milieu du dos & les côtés sous les ailes revêtus de très-belles plumes à fond noirâtre, dont les bords sont teints d'une couleur exquise qui paroît tantôt noire & tantôt pourpre selon qu'elle est différemment exposée à la lumière; au-dessous du pourpre une tache transversale d'une couleur d'or fort éclatante à chaque plume, puis une couleur fauve qui s'étend jusqu'au fond noir que nous avons dit; cependant ces couleurs sont

441 QUATRIEME CLASSE ,
séparées par une ligne étroite d'un pourpre brillant ; au-dessus du col les extrémités des plumes peintes d'une tache noire de figure parabolique ; les tuyaux de routes ces plumes , jaunâtres ; & les plumes elles-mêmes marquées le long du tuyau au bas du col en-dessus , d'une tache ovale sur le fond noir dont nous avons parlé ; les plumes des épaules & celles qui couvrent le milieu du dos bigarrées des couleurs suivantes : d'abord jaunes sur les bords , puis une ligne étroite, purpurine , ensuite une ligne un peu large , noire , parallèle aux extrémités des plumes , dans laquelle est enfermée une autre ligne un peu large & blanchâtre qu'*Aldrovande* appelle *Ovale* ; l'espace compris en - dedans & le reste de la plume est noirâtre jusqu'au fond : toutefois l'espace compris au milieu du dos est varié de brun & de noir ; les tuyaux des plumes sont jaunes ; les plumes du dos qui suivent immédiatement , sont toutes tannées à peu-près tirant sur le roux , dépourvus de cette tache blanche que nous venons de dire , plus longues , & comme terminées en de petits filamens : cependant elles ont de commun avec les précédentes qu'étant exposées à la lumière elles semblent

montrer dans leur milieu la même couleur verte , quoiqu'elle n'y soit point , attendu que leurs tiges approchent de la couleur d'or , & qu'elles sont d'ailleurs toutes brunes à la racine. La queue , si l'on en mesure les plus longues penes qui en occupent le milieu , se trouvera avoir dix-huit pouces deux palmes de long : sa figure ressemble presque à un jeu d'Orgue ; car comme les tuyaux en montent de chaque côté en augmentant peu-à-peu pour la grandeur , & que les plus grands en occupent le milieu , il en arrive de même à l'égard de cette queue ; car les deux plus longues penes que je viens de dire sont entourées de seize autres , savoir huit de chaque côté , toutes de différente grandeur , & couleur cendrée , tannées sur les côtés , ornées près des tiges de taches noirâtres opposées l'une à l'autre dans les plus longues penes , & visibles seulement d'un côté ou moins apparentes dans les moindres plumes. Les ailes closes ou pliées sont longues de neuf pouces , & étendues elles sont larges de dix-huit pouces ; leurs plumes à l'endroit où elles tiennent au corps , sont diversifiées des mêmes couleurs que le commencement du dos ;

T vj

& celles qui les suivent , ressemblent au derrière du dos : néanmoins les côtes sont comme dans la Perdrix grise , & les grandes pennes des aîles en représentent la couleur presqu'au parfait , étant d'un gris brunâtre , & semées partout de taches blanchâtres. La poitrine & le ventre à l'endroit de l'estomac & sous les aîles brillant des mêmes couleurs que le col , mais plus obscurément , & les plumes y sont beaucoup plus grandes. Proche de l'anus & aux cuisses le plumage est d'un tanné-brunâtre. Les jambes , les pieds & les doigts ainsi que les ongles , sont de couleur de corne ; cependant la couleur des doigts & des ongles est plus brunâtre. Il y a aux doigts une membrane un peu grande , telle qu'il ne s'en trouve de semblable que je sache dans aucun autre Oiseau qui aime à se rouler dans la poussière ; & peut-être que cette membrane n'est pas inutile pour nager. Les jambes blanchâtres ont des éperons plus courts à la vérité que ceux du Coq , mais aigus , de couleur noire. La femelle est moins belle en tout que le mâle , & presque de la couleur d'une Caille. Le Faisan habite dans les forêts ; il se nourrit de glands , de bayes , de

grains & de semences. Suivant *Longolius*, tout le monde vante cet Oiseau comme un des plus exquis & des plus propres à servir d'exemple pour juger de la qualité des viandes. *Aldrovande* prouve par plusieurs argumens que sa chair est meilleure à manger que celle des Poules, & finit par dire que le Faisan tant par sa rareté que pour son excellence semble n'être fait que pour les tables des riches, où il a toujours été célébré avec les honneurs les plus distingués. Les Faisans, les Perdrix, les Cailles & quelques autres Oiseaux se prennent en grand nombre à la tirasse par le moyen d'un Chien couchant dressé à certe chasse, & qui les tient en arrêt, remuant la queue ou se couchant par terre pour avertir son Maître qu'il est temps de tirer le filet; & ainsi les Oiseaux se trouvent couverts avec le Chien. Bien des gens disent que tous les Oiseaux, & en particulier les Faisans, les Perdrix & les Cailles, sont beaucoup plus délicats étant tués par l'Épervier ou par le Faucon, que pris au filet ou autrement. En effet, il n'est pas douteux que leur chair en devient plus tendre; car le bouillonnement du sang excité par la course mortifie la

chair & la dispose à la putrefaction ; mais tout le monde ne convient pas aujourd'hui qu'elle en devienne plus savoureuse & plus délicate. Au reste il ne faut pas disputer des goûts. *Borterus* dit qu'il n'y a ni Faisan ni Perdrix en Irlande. (*Willughby.*)

Le Faisan, dit *Belon*, a coûtume de se tenir aux jeunes taillis, & de ne se point trouver sans femelle : c'est pourquoi il n'aime point à hanter la compagnie des autres Faisans mâles ; & partout où ils se rencontrent, ils courent les uns sur les autres, & se chassent en se battant à la manière des Coqs jusqu'à ce que l'un demeure supérieur & fasse fuir l'autre. Il y a de deux sortes de Faisans, comme il y a de deux sortes de Perdrix, ayant tous deux les plumes élevées sur le sommet de la tête aux deux côtés des Ouyes qui ressemblent à deux petites cornes élevées comme à la Hulote & au Duc : mais il faut entendre qu'elles ne sont pas toujours droites ; car ils les haussent & les abaissent comme ils veulent. Quelque soin qu'on apporte pour apprivoiser les Faisans de jeunesse, il est difficile qu'ils ne se ressentent toujours de leur humeur sauvage ; & si on les apprivoise,

il faut ou il suffit de donner deux femelles à un mâle. Elles ne pondent qu'une fois par an , & mettent quelquefois vingt œufs : mais il ne leur en faut laisser couver que quinze pour le plus à la fois ; elles reçoivent les mâles seulement en Mars & en Avril. Les Faisans sauvages sont difficiles à prendre sinon en temps d'Hyver lorsqu'on connoît leurs traces sur la neige ; car la trace de leurs pas & leur fiente sont comme celles d'un Chapon ; & en ce temps-là on les prend de diverses façons , car on les voit errer par les petits sentiers dans les bois , & alors on leur donne des amorces de grain pour les accoutumer en un lieu. Les Paysans sachant quel est leur naturel , & qu'ils ne veulent endurer d'autres mâles auprès de leurs femelles , leur mettent un grand miroir appuyé à une languette couverte d'une cage tout joignant l'amorce ; & le Faisan se regardant au miroir pense que c'en soit un autre. Alors il ne peut s'empêcher de lui courir sus , & marchant sur la languette il se trouve enfermé dans la cage. Il y a presque telle distinction du mâle à la femelle du Faisan , qu'elle est du mâle à la femelle du Paon. Les Faisans se perchent la nuit

sur les rameaux des arbres ; car ils ont accoutumé de se retirer des taillis en un lieu destiné pour leur perche dans les bois de haute futaye. On pense que le nom en soit venu du fleuve Phasis. Le Faisan a une longue queue droite & roide. Les queues des Faisans servent à quelques-uns pour mettre à leurs chapeaux au lieu de plumes d'Autruches.

Le Coq Faisan est admirable par la variété & par l'éclat de son plumage ; sa beauté est comparable à celle du Paon : aussi *Gybert Longolius* assure-t-il qu'il n'a jamais rien vû de plus beau que le Faisan ; que tous les Peintres ensemble , & *Apelle* lui-même s'il revenoit au monde , ne pourroient rendre au naturel la richesse & le brillant de ses couleurs ; qu'il n'auroit jamais cru que la Nature eût pu réunir tant de beautés en un seul Animal , & que *Solon* le plus sage des Philosophes de la Grèce ne disoit rien de trop fort quand il répondit au Roy *Crésus* assis sur un trône superbe , orné de son diadème & tout couvert d'or & de pourpre , qui lui demandoit s'il avoit jamais rien vû de plus beau , que les Paons & les Faisans lui sembloient encore plus beaux ,

parce qu'ils avoient des ornemens naturels, & non pas des habits empruntés. Le même *Longolius* dans son savant *Dialogue sur les Oiseaux*, observe que les Faisans récemment pris sont si farouches, qu'ils n'épargnent ni les Poules domestiques, ni même le Paon, & qu'ils le déchirent à coups de bec : mais que quand une fois on est venu à bout d'apprivoiser un Coq-Faisan avec une Poule domestique, il en provient des œufs pictés de noir beaucoup plus beaux que les œufs de Poule ordinaires ; & que les petits qui éclosent de ces œufs ne sont pas à la vérité tout-à-fait semblables à de vrais Faisandeaux, mais tels qu'on pourroit néanmoins s'y tromper ; enforte que les femelles qui proviennent de ces œufs feront, si on les accouple avec leur Père, des Faisans parfaits à la première ou à la seconde couvée. Ainsi il est étonnant, conclut notre Auteur, que toutes les volières ne soient pas pleines de Faisans ; car la multiplication de ces Oiseaux seroit d'un gros revenu pour quiconque voudroit en prendre la peine & pourroit en faire la dépense. *Schwenckfeld* dit que le Faisan est fort rare en Silésie, & qu'il ne s'y trouve guères que chez

450. QUATRIEME CLASSE,
les plus riches Seigneurs où il est nourri
avec un soin tout particulier. *Gesner*
avoue qu'il n'a jamais vû aucun Faisan
en Suisse, quoiqu'il ait parcouru la
plûpart des montagnes de son pays.
M. Linnæus n'en fait point mention
dans son bel Ouvrage intitulé *Fauna*
Suecica, parce que cet Oiseau n'est ap-
paremment point connu en Suède :
Cependant *Olaius Magnus* rapporte que
dans le Nord les Faisans ou Coqs sau-
vages demeurent l'Hyver plusieurs mois
sous la neige sans en sortir ; mais il ne
faut pas s'y tromper, & l'on auroit
tort d'attribuer ceci à notre Faisan, vû
que l'Auteur entend parler des Coqs
de Bruyère qui sont communs en Nor-
wège, en Suède, & dans les autres
contrées septentrionales, sur-tout ceux
de la petite espèce : aussi est-ce de ces
petits Coqs de Bruyère dont le mâle
est moins beau que la femelle, que
feu M. le Maréchal Comte de Saxe avoit
fait venir de Suède plusieurs douzaines
pour sa Ménagerie de Chambord. Le
Faisan est un Oiseau niais qui se laisse
prendre aisément au filet & au collet,
principalement vers le soir & au point
du jour ; car c'est alors qu'il sort des
bois. Quand il a la tête cachée, il s'ima-

gine que tout son corps l'est, souvent il s'admire lui-même avec complaisance, & se trouve pris avant que d'avoir pu s'enfuir. Il a coûtume de se cacher dans un temps pluvieux. Il fait beaucoup de bruit en s'envolant, & son vol est fort lent; ce qui donne au Chasseur tout le loisir possible pour le tuer. Il vit aussi long-temps que la Poule domestique. Vers la mi-Mars il fait son nid à terre de feuilles, de pailles & d'herbes sèches dans les brossailles ou les buissons les plus épais. La femelle pond pour le moins autant d'œufs que la Perdrix; & nous croyons avoir lieu d'être surpris que M. *Zinanni* ne lui fasse pondre pour chaque couvée que trois, quatre, ou cinq œufs sur la fin du mois de Mai. Ces Oiseaux n'aiment point à être renfermés; plus ils sont logés étroitement, moins ils font d'œufs; & c'est peut-être là ce qui aura trompé M. *Zinanni*. Comme dans les faisanderies les Poules - Faisandes ne couvent pas avec autant d'attachement que les autres Oiseaux, on donne leurs œufs à couvrir à des Poules domestiques. Les petits n'éclosent qu'au bout de trente-jours. Si-tôt qu'ils sont éclos, ils suivent leur Mère comme font les

Perdreux : ils mangent alors des œufs de Fourmis, des Sauterelles & d'autres Infectes. Les Faifans font fujets aux poux & à la Vermine comme les autres volailles : c'est pourquoi ils déperissent en cage, où ils n'ont pas la liberté de s'éplucher à leur aise, & de se rouler dans la pousière. Ils font moins lascifs que nos Coqs ; & néanmoins dans le temps de la parade ils se battent l'un contre l'autre jusqu'à s'entretuer quelquefois pour une femelle. Le Faifan est gourmand, & même carnacier. Quand ils se trouvent enfermés plusieurs ensemble, si l'un d'eux devient malade ou languissant, tous les autres lui donnent chacun leur coup de bec & l'achèvent ; puis ils le mangent. Ainsi nous n'avons point de peine à croire ce qui nous a été assuré par un Chasseur connu d'ailleurs pour véridique ; savoir, qu'étant dans les plaisirs du Roy au milieu de l'Hyver que la terre étoit toute couverte de neige, il lâcha son coup de fusil sur une bande de Corneilles acharnées après une Charogne avec d'autres Oiseaux qui de loin lui paroissoient extraordinaires : après avoir tiré, il courut à son gibier, & fut bien étonné de voir qu'il avoit tué autant de Fai-

ans que de Corneilles. Il y a des Faifans tout blancs , comme il y a des Paons blancs ; mais ils font fort rares , & l'on n'en voit guères que dans les faifanderies des Rois ou des grands Seigneurs.

Le Faifan fe nomme en Grec *Phasianos* ; en Italien *Fagiano* ; en Allemand *Fafan* ou *Fafian* ; en Hollandois *Fafaen* ; en Anglois *Pheasant* : d'où l'on voit que cet Oifeau porte à peu-près le même nom dans toutes les Langues de l'Europe. La femelle s'appelle en François *Faifande* ou *Faifanne* , quelquefois *Faife* ; & le petit , *Faifandean* , *Faifanneau* ou *Faifeau*.

Le Faifan contient beaucoup d'huile & de fel volatil. Il n'y a guères d'Oifeau qui ait un goût plus exquis & plus délicieux que celui-ci : auffi est-il fervi fur les meilleures tables & les plus délicates. On doit le choisir jeune , tendre , gras , & bien nourri. La chair du Faifan produit plusieurs bons effets ; elle nourrit beaucoup , produit un bon fuc , & fournit un aliment folide & durable ; ce qui fait qu'on la recommande aux Héctiques & aux perfonnes convalescentes , d'autant mieux qu'elle fe digère facilement : auffi le Faifan con-

454 QUATRIEME CLASSE,
vient-il en tout temps , à toute sorte
d'âge & de tempérament , & ne pro-
duit de mauvais effets que par l'usage
immodéré qu'on en peut faire ; usage
au-reste qui n'est pas fort à appréhen-
der , y ayant peu de personnes qui puis-
sent en manger communément. Ses œufs
sont pareillement excellents.

Quant à l'utilité de cet Oiseau en
Médecine , on prétend que son usage
est salutaire aux Epileptiques & à ceux
qui sont attaqués de convulsions. On
se sert de son fiel pour éclaircir la vûe ,
& pour dissiper les taches de la cornée ;
& sa graisse appliquée extérieurement
fortifie les nerfs , dissipe les douleurs
de Rhumatisme , & résoud les tu-
meurs.

P I C A.

Pie ; *Pica* , Offic. Schrod. 323. Dal.
Pharm. 424. Lemer. 683. Belon
des Ois. 291. Schwenckf. Aviar. Siles.
333. Merr. Pin. 172. Charlet. Exer. 75.
Pica varia caudata , Genf. de Avib. 628
Aldrov. Ornith. 1. 784. Jonst de Avib. 27.
Willughb. Ornith. 87. Raij Synop Me-
thod. Av. 41. Albin. Ornith. 15. Cor-

vis cauda cunei-formi, Linn. Faun. Suec. 76. *Pica Rusticorum vulgaris*, Klein. 60. *Pica varia longâ caudâ insignis*, Quorumd.

Cet Oiseau pèse huit ou neuf onces. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des pieds douze pouces & demi de longueur, & dix-huit pouces jusqu'à l'extrémité de la queue; le bec long d'un pouce & demi, noir, gros, fort; la mâchoire supérieure recourbée, pointue, saillante; la langue fourchue, noirâtre, semblable à celle du Geay; les côtés de la fente du palais hérissés de poils; les narines rondes, couvertes de foyes réfléchies; l'iris des yeux couleur de noisette pâle; une tache jaune aux membranes clignotantes; la tête, le col, la gorge, le dos, le croupion & le bas-ventre de couleur noire; le bas du dos près du croupion, grisâtre; la poitrine & les côtés blancs, comme aussi les plumes qui couvrent la première articulation de l'aîle; les aîles petites à proportion de la grandeur du corps; la queue & les grandes plumes des aîles ornées de très-belles couleurs mêlées de verd, de pourpre & de bleu, mais seulement aux barbes extérieures; vingt pennes à chaque aîle, dont la

456 *QUATRIEME CLASSE,*

première est de moitié plus courte que la seconde, la seconde plus courte aussi que la troisième, & la troisième que la quatrième, mais inégalement; la quatrième & la cinquième sont les plus longues; les onze premières blanches dans leur milieu au côté intérieur du tuyau, les extérieures plus largement les intérieures plus étroitement, le blanc allant insensiblement en diminuant jusqu'à finir à la dixième plume en une tache un peu grande; la queue composée de douze pennes d'une structure singulière, vû que les deux du milieu sont les plus longues, approchantes de neuf pouces, & celles qui suivent immédiatement plus courtes d'un pouce, comme aussi toutes les autres extérieures sont plus courtes que les intérieures jusqu'aux dernières dans la même proportion; les deux plus grandes, c'est-à-dire, les deux pennes du milieu de la queue, verdâtres inférieurement, puis tirant sur le pourpre, bleues aux sommités; les pieds & les ongles noirs; la dernière jointure du doigt extérieur jointe à celui du milieu; les intestins longs de vingt-quatre pouces, avec des Appendices d'un pouce & demi, une vésicule du fiel; la ratte oblongue; l'estomac

tomac fourni de muscles peu épais, & un jabot.

La Pie ressemble très-fort au Choucas, si l'on en ôte le blanc & la longueur de la queue. Elle apprend fort bien à parler; & nous en avons connu plusieurs qui prononçoient si exactement des paroles articulées, qu'elles proferoient des phrases entières, souvent avec tant de ressemblance que si l'on n'avoit pas vû l'Oiseau, on auroit juré que c'étoit un homme qui parloit. Elle construit son nid sur les arbres avec une grande adresse, le munissant d'épines en dehors tout autour dessus & dessous, en n'y laissant qu'un trou fort étroit pour l'entrée. Quiconque désirera une exacte description du nid, n'a qu'à consulter *Aldrovande*. Ces nids sont si communs par-tout chez nous en Angleterre, que nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire de nous arrêter plus long-temps à les décrire. Cet Oiseau pond à chaque couvée cinq ou six œufs, quelquefois sept, presque jamais davantage, plus petits & plus pâles que ceux du Genre Corbin, pîctés de taches très-fréquentes: il se nourrit des mêmes alimens que les Corneilles; il se jette sur les Moineaux & autres

petits Oiseaux , & les mange. Nous avons même vû quelquefois une Pie attaquer & tuer un Merle. On trouve aussi quelquefois des Pies toutes blanches , mais rarement ; & nous nous souvenons d'en avoir vû de brunes ou de roussâtres dans l'Oifellerie du Roy à *Saint James*. (*Willughby*.)

La Pie , selon *Belon* , a de si bonnes enseignes , qu'on la peut reconnoître en tous lieux , vû qu'il n'y a rien de plus beau que de lui voir tout le dessous du ventre blanc , comme aussi le coin de l'aîle ; & tout le reste du corps , favoir la tête , le dos , le col & la poitrine , les cuisses , la queue & les aîles , de couleur bien noire. Si la Pie n'avoit rien de blanc sur elle , le reste du corps seroit semblable à une Corneille ; car elle a le bec , les jambes , les pieds & les yeux de la même façon. Il est manifeste par ce que *Pline* en a écrit , que les hommes ont de tout temps appris à parler aux Pies. La Pie a cela de particulier qu'elle devient chauve tous les ans en muant les plumes de sa tête. *Gesner* & *Aldrovande* ajoutent que ceci ne lui arrive qu'une fois l'an au mois d'Août. Elle se reconnoît aisément entre tous les Oiseaux au premier coup

d'œil. M. *Klaim* observe que les Latins l'ont nommée *Pica*, comme qui diroit *Picta*, à cause de la variété des couleurs de son plumage; qu'elle approche de fort près du Genre Corbin par le bec, par les pieds & par les ongles; & que le docteur M. *Linnæus* n'a pas mal fait d'associer les Pies aux Corbeaux; mais qu'il ne faut pourtant pas les confondre avec les Corneilles, dont elles se distinguent sur-tout par leur longue queue, & en ce qu'elles ont les ailes courtes; au lieu que les Corbeaux & les Corneilles ont pour l'ordinaire les ailes longues. La Pie a beaucoup d'instinct & de babil; elle se plaît à contrefaire les cris de divers Animaux, & tout ce qu'elle entend: mais pour qu'elle jase mieux, il faut la tenir en cage. Quand elle est faoule, elle va cacher adroitement ce qui lui reste de provisions pour les besoins à venir; elle aime à voler la vaisselle d'argent, & l'on doit s'en méfier; elle est carnacière; elle détruit force gibier, même les Lapreaux & les Levreaux; gobe les œufs des autres Oiseaux, notamment ceux du Merle dont le nid est ordinairement mal caché, & que c'est-là ce qui rend le Merle plus rare qu'il

460 QUATRIEME CLASSE ;

ne devroit être. La Pie est commune par-tout , même en Suède ; mais elle ne se trouve point en Lapponie , selon M. *Linnaeus*. Elle est d'un tempérament très-chaud & lascif ; elle fait l'amour dès le mois de Février , & & pond de fort bonne heure : son nid est alors exposé à la vûe de tout le monde ; & comme il est très-gros , on peut le voir de loin ; quelquefois elle le fait sur des baliveaux au défaut de grands arbres : mais ordinairement elle choisit pour le faire le sommet des arbres les plus élevés & les plus inaccessibles. Quand les Corneilles approchent de son nid , elle les attaque & les poursuit en criant de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elles soient bien éloignées ; elle se défend de même contre tous les autres Oiseaux de proie. S'il arrive qu'on lui déniche d'assez bonne heure sa première couvée , elle en fera une seconde ; sinon , elle se contente d'une seule nichée comme font presque tous les autres Oiseaux. On a prétendu , mais sans fondement , que la Pie faisoit deux nids à la fois pour mettre l'ennemi en défaut , & que si elle s'appercevoit que l'un des deux fût découvert , elle transportoit ses œufs dans l'autre. On a dit

avec aussi peu de raison que les jeunes Pies prenoient soin de leurs Père & Mère dans leur vieillesse. Dans les Pies comme dans les Geais, le mâle se distingue difficilement de la femelle; il n'y a dans l'un & l'autre que quelques nuances de plus ou de moins. Les curieux disent que dans les jeunes le mâle se connoît par la noirceur de la langue: mais cette marque n'est pas infallible; & nous avons vû un Amateur en ce genre qui comptoit avoir un mâle, bien étonné de ce qu'au printemps son prétendu mâle lui avoit pondu des œufs. Une Pie toute blanche a toujours été regardée comme un Oiseau aussi rare qu'un Corbeau blanc ou qu'un Merle blanc. *Wormius* en a eu une pareille; & il y a quelques années que nous eûmes le plaisir d'en voir une en vie qui étoit toute blanche, à l'exception d'une aîle où il y avoit une petite plume noire vers le milieu. La Pie marche en sautant, & remue perpétuellement la queue; elle mange de tout, quelquefois même en Hyver dans les auges des Pourceaux qui souffrent volontiers qu'elle monte sur leur dos.

On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie II*, *Année IV*, *Ap.*

462 QUATRIEME CLASSE,
pendix page 210, une Observation
rapportée par le Docteur *François Paul-
lini* sur une Pie femelle, d'ailleurs très-
saine, qui tous les mois à la nouvelle
Lune rendoit pendant deux ou trois
jours du sang assez copieusement par
en bas : à quoi il ajoute qu'il a quel-
quefois remarqué de semblables purga-
tions menstruelles dans des jumens,
dans des Truyes & dans des Brebis ;
puis il finit par observer qu'un de ses
Confrères a vû un Paon qui à chaque
mois dans le décours de la Lune ren-
doit par l'anus une pelotte glaireuse qui
en dedans ne contenoit qu'une infinité
de petits grains de sable que l'Oiseau
avoit avalés, & que la Nature toujours
sage & prudente expulsoit en certain
temps.

La Pie se nomme en Grec *Kissa* ou
Kitta ; en Italien *Gazza* ou *Putta* ; en
Espagnol *Pigaza* ; en Allemand *Age-
loster* ou *Aglaster* ; en Anglois *Magpie*
Pianet ; en Suédois *Skata*. Elle porte
différents noms en François suivant les
Provinces. En Picardie comme en Gas-
cogne en Bourgogne, on l'appelle *Agace*
ou *Agasse* ; en Poitou, en Perigord
& en Argoumois, *Ajace* ; en Bretagne
Agacc. Selon Pierre *Borel*, *agacier* ou

Agacer veut dire quereller, harceler, & delà vient le mot *Agache* ou *Agace*, à cause que la Pie est un Oiseau carnassier & qui criaille beaucoup. *Ménage* le dérive d'*Acaciare*, *agasser* ou *agacer*, parce que les Pies sont colères. *Samuel Bochart* le tire de l'Arabe *Azaggo* qui signifie une Pie : mais si l'on en croit *M. Huet*, on disoit autrefois *Agasse* pour *Agathe*, comme *Macieu* pour *Matthieu*, *Macé* pour *Matthias*. On aura donc nommé la Pie *Agathe* ou *Margot*, comme le Geay *Richard*, l'Etourneau *Sansonnet*, l'Asne *Henry*, *Martin* ou *Baudet*. Sans aller chercher si loin l'étymologie d'*Agasse*, ne seroit-il pas plus naturel de dériver ce mot du bruit ou des cris que font les Pies lorsqu'elles apperçoivent quelque Animal qu'elles n'ont point accoutumé de voir ? Les habitans de la Sologne appellent la Pie commune une *Ouasse*, & la Pie-griefche une *Colouasse* ou *Malouasse*. Selon *Cotgrave*, la Pie se nomme encore autrement *Dame*, *Jaquette* ou *Jagnette*.

La Pie contient beaucoup d'huile & de sel volatil. La chair de cet Oiseau est si dure & si coriace, qu'elle n'est guères d'usage en aliment ; on en fait

V iv

464 QUATRIEME CLASSE ;

seulement des bouillons qui fournissent un bon suc & sont assez nourrissants : cependant les gens de la campagne font grand cas des petits qu'ils appellent vulgairement *Piats* ou *Piots*, dénichés dans le nid.

Quant à ses usages en Médecine, on regarde la Pie comme propre contre l'Épilepsie, la manie & la mélancolie hypochondriaque. On trouve dans les Pharmacopées une Eau de Pies composée qui se donne depuis un once jusqu'à deux dans toutes ces maladies. La cendre de Pie calcinée, mêlée avec de l'Eau de Fenouil & instillée dans l'œil, est un bon collyre contre la foiblesse de la vûe. Quelques Auteurs vantent beaucoup la Pie mangée en substance, soit rôtie, soit bouillie, pour remédier à l'impuissance par cause de malefice, & au nouement de l'Aiguillette : mais cette propriété nous paroît suspecte, & nous croyons qu'il ne faut pas beaucoup compter là-dessus. Cependant comme l'épreuve est facile à faire & sans risque, on peut la hasarder.

La Pie fait la base de l'Eau de Pies composée qui se trouve dans les Pharmacopées de Lemery, de Bates, &c.

P I C U S.

LE Genre des Pics, autrement dits Grimpereaux, comprend au moins sept ou huit espèces qui se trouvent en France; savoir, 1°. le grand Pic noir, 2°. le Pic-vert ou Piverd commun qui donne lieu à cet Article; 3°. l'Epeische ou le Pic bigarré de noir & de blanc comme une Pie, tant grand que petit; 4°. le Torcol qui en Automne devient fort gras, & presqu'aussi excellent qu'un Ortolan; 5°. Le Pic de muraille, ou l'Eschelette de *Belon*; 6°. le Torchepot qui fait un torchis à l'entrée de son nid avec beaucoup de dexterité comme le pourroit faire un Maçon; 7°. le petit Grimpereau ou Grimperet qui est le moindre de tous.

Pic-vert ou Piverd, Pic-mart, Pimart ou Pieumart; *Picus*, Offic. *Picus Martis*, Lemer. 684. *Picus Martius major*, Belon des Ois. 299. *Picus viridis*, Gesn. de Avib. 710. Schwenckf. Aviar. Siles. 338. Jonst. de Avib. 79. Willughb. Ornith. 93. Ray Synop. Method. Av. 42. Albin. Ornith. 18. *Picus viridis nostras*, Aldrov. Ornith. 1. 34.

Y w

466 QUATRIEME CLASSE,

Picus viridis, vertice coccineo, Linn.
Faun. Suec. 80. *Picus arborarius*, sive
arborum excavator; *Picus medius*, seu
Graminis, Quorumd.

Le mâle pèse près de sept onces. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des pieds douze pouces, & jusqu'au bout de la queue treize pouces & demi de long; les aîles étendues, larges de vingt & un pouces & demi; le bec long de près de deux pouces depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche, noir, dur, robuste, triangulaire, mouffe par le bout; les prunelles noires entourées de deux iris, dont l'intérieure est d'un roux brun, & l'extérieure blanche; la langue très longue quand elle s'étend, dure ou osseuse & pointue à son extrémité, avec laquelle il perce les insectes comme avec un dard lorsqu'il tire la langue; la tête couleur de vermillon, entremêlée des taches noires; les yeux environnées de noir; une autre tache de vermillon à chaque mâchoire inférieurement; la gorge, la poitrine, le ventre d'une couleur verdâtre pâle; le dos, le col, & les petites plumes qui recouvrent les aîles, verds; le croupion jaune & presque de couleur de paille, comme dit fort bien

Aldrovande ; le dessous de la queue rayé de lignes brunes transversales ; dix-neuf grandes plumes à chaque aile , excepté la première ou la plus extérieure qui est très-courte ; les barbes extérieures des plumes les plus proches du corps vertes , & les intérieures brunes , variées de taches blanches semi-circulaires ; les barbes intérieures des plumes antérieures de la même couleur , & les extérieures brunes pectées de taches blanches ; les plumes qui couvrent en dessous les racines des grandes pennes de l'aile , d'un blanc-verdâtre avec des lignes brunes transversales ; la queue longue de quatre pouces & demi , composée de dix pennes roides , recourbées en dedans , lesquelles paroissent fourchues par rapport au défaut du tuyau qui ne s'étend pas jusqu'à l'extrémité des barbes ; les pointes des deux du milieu & des trois qui viennent immédiatement après ces dernières de chaque côté , noirâtres , du reste ornées de taches transversales obscurément verdâtres en-dessus , & blanchâtres en-dessous ; la plus grande des deux extérieures qui sont plus mouffes que les autres , toute variée de taches noires & obscurément verdâtres ; la

268 QUATRIÈME CLASSE,

moindre, verdâtre par le bout, plus
 noire au fond; les pieds d'un blanc-
 verdâtre, plombés toutefois dans quel-
 ques sujets; les ongles bruns; deux
 doigts situés en devant, & autant en
 arrière; les dernières jointures des
 doigts de devant liées ensemble; la vési-
 cule du fiel ample; le Testicule droit
 rond, le gauche oblong & presque con-
 tourné en cercle; & afin qu'on ne pense
 pas que ceci soit arrivé par hazard,
 nous l'avons observé dans trois diffé-
 rents Oiseaux; nulle apparence d'Ap-
 pendices Cœcales; mais à leur place
 l'intestin se dilate dans cet endroit-là;
 le jabot plein de fourmis & d'œufs de
 fourmis. Cet Oiseau mange aussi des
 Chenilles & des Artifons ou Vers de
 bois: il se pose plus souvent à terre que
 les autres Pics, pour y chercher sa vie.
 Sa langue ronde finit en épine osseuse,
 roide, dentelée des deux côtés, avec
 laquelle comme avec un dard, il perce
 en tirant la langue les Fourmis & les
 autres Insectes dont il se nourrit: Or
 il tire la langue à l'aide de deux carti-
 lages ronds, qui étant attachés à l'épine
 que nous venons de décrire, se portent
 par le milieu de la langue, puis font le
 tour des oreilles, ensuite se réfléchis-

sent en arrière vers le sommet de la tête, où ils courent parallèlement ensemble le long de la future sagittale, delà se détournent un peu à droite & passent par-dessus l'orbite de l'œil droit; & enfin s'étant glissés au côté droit du bec par un trou creusé pour cet effet, s'y terminent; d'où l'on ne fauroit les tirer qu'en leur faisant violence. Ils sont attachés par un certain ligament au sommet de la tête. La chair ou la substance musculeuse de la langue entoure de toutes parts ces mêmes cartilages; elle les contient comme un fourreau, & elle est faite de manière qu'elle peut s'étendre & se contracter comme un Ver de terre. De plus, la partie des cartilages qui s'étend depuis le derrière de la tête jusqu'à la pointe du bec, est couverte d'une chair semblable qui peut de même se contracter & s'étendre: or cette chair ne s'unit point en un corps comme à la langue, mais chaque cartilage a son étui musculeux à part. Au côté intérieur des cartilages, où ils font un coude, c'est-à-dire, à la racine de la langue vers le derrière de la tête, s'étend un muscle large & délié qui sert à contracter & à relâcher ou tirer ces cartilages en dehors.

Mais nous laissons à d'autres cette mécanique à examiner plus scrupuleusement. On peut consulter dans *Aldrovande* les figures des muscles & des cartilages qui servent à mouvoir la langue du Piverd. Les bouts des tuyaux des penes de la queue semblent être rompus ou usés dans cet Oiseau, ainsi que dans les autres Pics, parce qu'ils s'appuyent dessus en grimant. Il pond pour une seule couvée cinq ou six œufs, & élève autant de petits à la fois. (*Willughby.*)

Dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, Année 1709, page 85, il s'en trouve un de M. Mery qui a pour titre, *Observations sur les mouvemens de la langue du Piverd*, & que nous transcrivons d'autant plus volontiers qu'il n'est pas extrêmement long.

Pour donner, dit M. Mery, une explication des mouvemens de la langue du Piverd, plus juste que celle qui paroît dans les Ouvrages de Messieurs *Borelliet Perrault*, je vais décrire plus exactement qu'ils n'ont fait, toutes les parties d'où dépendent ses mouvemens. De quelque étendue que paroisse la langue de cet Oiseau, il est néanmoins constant que sa longueur propre n'est

que de trois à quatre lignes ; car celle du corps & des branches de l'os hyoïde que ces Auteurs lui ont attribuée, ne lui appartient pas en bonne anatomie.

La langue du Piverd est faite d'un petit os fort court, revêtu d'un cornet de substance d'écaille ; sa figure est pyramidale ; il est articulé par sa base avec l'extrémité antérieure de l'os hyoïde. L'os hyoïde est figuré comme un stylet ; il a environ deux pouces de longueur & un demi-ligne de grosseur ; il est articulé par son extrémité postérieure avec deux branches osseuses plus menues que son corps. Chaque branche est composée de deux filets d'os d'inégale longueur, joints ensemble & aboutis l'un à l'autre. Le filet de devant n'a qu'un pouce & demi de long ; celui de derrière, inconnu à M. *Borelli*, en a cinq ou environ, étant uni à un petit cartilage qui le termine ; de sorte que chaque branche est trois fois plus longue que le corps de l'os l'hyoïde & celui de la langue joints ensemble. Ces branches qui appartiennent à l'os hyoïde, sont courbées en forme d'arc, dont le milieu occupe les côtés du cou ; leurs extrémités antérieures passent sous le bec, & se terminent au corps de l'os

272 QUATRIEME CLASSE,
hoyoïde ; leurs extrémités postérieures
passent par-dessus la tête , & entrent
dans le nez du côté droit : mais il est
à remarquer qu'elles n'y sont point arti-
culées ; ce qui contribue beaucoup à la
sortie de la langue , comme je le ferai
voir dans la suite. L'os hoyoïde & le
filet antérieur de ses branches , sont
renfermés dans une gaine formée de la
membrane qui tapisse le dedans du bec
inférieur. L'extrémité de cette gaine
s'unit à l'embouchure du cornet écail-
leux de la langue. Cette gaine s'allonge
quand la langue sort hors du bec , &
s'accourcit quand elle y rentre. Le cor-
net écailleux qui revêt le petit os de la
langue , est convexe en-dessus , plat en-
dessous , & cave en-dedans : il est armé
de chaque côté de six petites pointes
très-fines , transparentes & inflexibles :
leur extrémité est un peu tournée vers
le gosier. Il y a bien de l'apparence que
ce cornet armé de ces petites pointes ,
est l'instrument dont le Piverd se sert
pour enlever sa proye ; ce qu'il fait avec
d'autant plus de facilité , que cet instru-
ment est toujours empâté d'une ma-
tière gluante , qui est versée dans l'ex-
trémité du bec inférieur par deux
canaux excretoires , qui partent de deux

Glandes pyramidales situées aux côtés internes de cette partie.

Pour se servir de cet instrument, la Nature a donné au Piverd plusieurs muscles, dont les uns appartiennent aux branches de l'os hyoïde : ceux-ci tirent la langue hors du bec ; d'autres appartiennent à la gaine, qui renferme le corps de l'os hyoïde avec les filets antérieurs de ses branches ; ceux-là retirent la langue dans le bec. Enfin la langue a ses muscles propres qui la tirent en haut, en bas, & de l'un & de l'autre côté. Chaque branche de l'os hyoïde n'a qu'un muscle qui seul est aussi long que la langue, l'os hyoïde & une de ses branches joints ensemble ; ces deux muscles tirent leur origine de la partie antérieure laterale-interne du bec inférieur ; s'avancant de devant en arrière, ils enveloppent les filets postérieurs des branches de l'os hyoïde, & passent au-dessus de la tête, ils viennent enfin s'inférer à leurs extrémités, d'où partent deux ligamens à ressort, qui s'unissant ensemble, en forment un troisième, qui les attache à la membrane du nez. Ces ligamens sont fort courts ; mais ils s'allongent sans peine pour peu qu'ils soient tirés. Or comme

la résistance de ces ligamens peut être surmontée facilement par la contraction de ces muscles, il est aisé de concevoir que quand ils se raccourcissent, ils tirent les extrémités postérieures des branches de l'os hyoïde hors du nez; & les entraînant du côté de leur origine, ils chassent le corps de l'os hyoïde, les filets antérieurs de ses branches, & la langue hors du bec; ce qu'ils n'auroient pû faire, bien que les branches de l'os hyoïde soient fort flexibles, si ses branches avoient été fixement attachées ou articulées avec les os du nez; car quoique les arcs qu'elles décrivent puissent s'étendre, elles n'auroient pû s'allonger assez pour pousser de quatre pouces la langue hors du bec; ce qu'elles font avec d'autant plus de facilité qu'elles ont leur mouvement libre dans ces muscles, où elles sont renfermées comme dans un canal, & ne sont point d'ailleurs articulées avec les os du nez.

Pour retirer la langue dans le bec, la Nature a donné à la gaine qui renferme l'os hyoïde & les filets antérieurs de ses branches, deux muscles pour l'y ramener; & parce qu'il faut que leur allongement & leur raccourcissement soient égaux à ceux de leurs antagonis-

tes, puisque la langue parcourt le même chemin en rentrant dans le bec, qu'elle fait pour en sortir, la Nature a pris soin pour placer ces muscles dans le petit espace qui entre le dessous du larynx & le bout du bec, de faire faire à l'un & à l'autre deux circonvolutions en sens contraire autour de la partie supérieure de la Trachée-Artère, d'où ces deux muscles tirent leur origine; après quoi ils croisent derrière le larynx, & viennent enfin tapiffer le dedans de la gaine à laquelle ils s'unissent: or comme son extrémité est jointe à l'embouchure du cornet écailleux de la langue, ils arrivent que quand ces deux muscles se contractent, ils tirent & font rentrer cette gaine en elle-même, & ramenant ainsi la langue dans le bec, ils repoussent les extrémités postérieures des branches de l'os hyoïde dans le nez. Les trois ligamens à ressort dont j'ai parlé, servent aussi à les y ramener; car après avoir été allongés par les muscles qui tirent la langue hors du bec, ils se raccourcissent sitôt que ces muscles se relâchent, & entraînent dans le nez les branches de l'os hyoïde auxquelles ils sont attachés. Il y a au-dessus du crâne une rainure qui forme avec

la peau un canal qui renferme la partie postérieure des branches de l'os hyoïde avec leurs muscles, dans lequel ces parties ont leurs mouvement libre. Ce canal empêche les branches de l'os hyoïde de s'écarter de côté ni d'autre, quand elles sont tirées en avant, & fait qu'elles reprennent facilement leur place, quand elles sont retirées en arrière.

Pour peu qu'on fasse de réflexion sur la longueur qu'ont la langue, l'os hyoïde, & ses branches joints ensemble, & sur l'origine & l'insertion déterminée des muscles qui font sortir & rentrer dans le bec la langue du Piverd, il sera aisé de juger que M. *Borelli* s'est mépris; car si l'on considère que la langue de cet Oiseau, l'os hyoïde & ses branches joints ensemble, ont huit pouces de longueur, & que de cette longueur il en sort environ quatre pouces hors du bec quand elle est tirée, on concevra aisément que la langue parcourant le même chemin en rentrant qu'elle fait en sortant, les muscles qui la tirent & retirent, doivent avoir des allongemens & des raccourcissimens de chacun quatre pouces, & que par conséquent ils doivent avoir en longueur plus de quatre pouces, ne pouvant pas

s'accourcir de leur longueur entière. Ainsi des quatre premiers muscles que M. *Borelli* donne à la langue pour ses mouvemens, deux prenant leur origine de l'extrémité du bec inférieur & les deux autres du devant du crâne, & tous les quatre allant s'insérer au milieu de cette longueur de huit pouces, il est visible que ces muscles ne pourroient avoir jamais un tel effet, puisqu'ils ne feroient au plus chacun que de quatre pouces. M. *Borelli* ne feroit pas entré dans ce sentiment, si on lui avoit fait remarquer que les deux muscles qui naissent du bec, parcourent toute l'étendue du corps & des branches de l'os hyoïde. Sa méprise vient donc d'avoir partagé chacun de ces muscles en deux, & de n'avoir connu que les filets antérieurs des branches de l'os hyoïde au bout desquels il place l'insertion des quatre premiers muscles de la langue qu'il a décrits. A l'égard de ceux qui tournent autour de la Trachée-Artère, il en a reconnu le véritable usage.

Pour ce qui regarde M. *Perrault*, il s'est mépris beaucoup plus que M. *Borelli*; car premièrement il ne fait aucune mention des muscles qui environnent

la Trachée-Artère : c'est néanmoins par leur action seule , que la langue est ramenée dans le bec. Secondement il fait naître du larynx les quatre premiers muscles de M. *Borelli* , & en envoie deux aux extrémités postérieures des branches de l'os hyoïde , & les deux autres à leurs extrémités antérieures pour tirer & retirer la langue , & par-là il tombe dans le même inconvenient que M. *Borelli* : mais sa méprise est plus grande , en ce qu'il ne part aucun muscle du larynx qui aille s'attacher aux branches de l'os hyoïde.

Enfin toute la recherche que ces Messieurs ont faite pour expliquer les mouvemens de la langue du Piverd , se termine aux muscles qui la font sortir hors du bec , & à ceux qui l'y font rentrer. Il ne paroît point que leurs Anatomistes se soient mis en peine de pénétrer plus avant dans sa structure : de-là vient que ces Messieurs ne nous ont rien dit des quatre muscles propres à la langue de cet Oiseau , par lesquels elle est portée en haut , en bas , & d'un côté & d'autre , soit qu'elle soit placée au dedans ou au dehors du bec. Ces muscles tirent tous leur origine de la partie antérieure des branches de l'os

hyoïde , deux de l'une & deux de l'autre , & se terminent chacun en un long & grêle tendon ; ces quatre tendons embrassent le corps de l'os hyoïde , & viennent s'insérer à la base du petit os de la langue. Quand tous ces muscles agissent ensemble , ils tiennent la langue droite ; quand les muscles de dessus se raccourcissent en même temps , ils tirent la langue en haut ; quand ceux de dessous sont en action , ils la tirent en bas. Mais lorsque deux muscles placés d'un même côté agissent ensemble , ils la tirent de ce côté-là. Or comme de tous les muscles qui servent aux différens mouvemens de la langue du Piverd , il n'y a que ces quatre derniers qui y aient leur insertion , il est visible que les muscles qui la tirent & retirent , ne lui appartiennent pas proprement ; mais à la gaine & aux branches de l'os hyoïde où ces muscles vont s'insérer comme je l'ai fait voir ; d'où il s'ensuit que les mouvemens que fait la langue en sortant du bec & en y rentrant , appartiennent aussi à ces parties , & non pas à la langue , puisque dans ces deux mouvemens elle peut demeurer immobile.

Tel est le Mémoire de M. *Mery* que

30 QUATRIEME CLASSE,

nous avons copié tout entier, croyant faire plaisir à ceux qui aiment l'anatomie. Suivant les remarques de M. *Derham*, le Pic-verd & tous les Grimpeurs ont le bec artistement fait pour creuser le bois; ils l'ont dur, aigu & fort: il y a une espèce de rebord au bout du bec du Pic-verd, comme si un Artiste en le façonnant avoit eu dessein de le rendre en même temps fort & proprement fait. La langue du Piverd est très-singulière & mérite d'être remarquée, soit que nous en considérons la longueur, les os & les muscles; soit la partie renfermée dans le col & dans la tête, par où elle peut d'autant mieux s'élaner hors de sa cellule, ou s'y retirer; soit enfin que nous examinons sa pointe aiguë en guise de corne barbue, & la matière gluante dont elle est enduite à son extrémité. Tout cela lui sert à piquer, à tuer, & à tirer hors du bois les petits Vermisseaux. Une telle langue, dit *Coiter*, étoit nécessaire aux Piverds pour attrapper des Vermisseaux, des Fourmis, ou autres Insectes. Lorsque le Piverd, par sa sagacité naturelle, découvre quelque arbre carié ou creusé, & où il y a des Vers & d'autres Insectes, il s'y envole aussi-tôt,

aussi-tôt , & s'appuyant sur ses patés & ses forts ongles de derrière , de même que sur les grosses plumes de sa queue , il perce l'arbre avec son bec aigu & fort ; après quoi avançant son bec dans le trou , il pousse une grande voix dans le creux de l'arbre , afin d'exciter par ce sifflement les petits Insectes , qui étant réveillés par-là rampent çà & là : alors le Piverd élance sa langue , dont il fiche les crochets & les aiguillons dans les corps de ces petits Animaux , & de cette manière les attire à lui pour les dévorer ensuite.

C'est aussi ce qu'on trouve expliqué aussi exactement qu'élegamment par M. *Pluche* dans son *Spéctacle de la Nature* , où nous renvoyons le Lecteur pour ne pas l'ennuyer par des redites. Ceci au-reste est commun au Torcol , comme l'observe *Aldrovande* , de même qu'aux autres Pics. La femelle du Piverd ressemble fort au mâle ; elle a presque toutes les mêmes couleurs , mais seulement plus pâles. *Frisch* & M. *Klein* disent qu'il n'y a que le mâle qui ait du rouge sur la tête : mais ils se trompent ; car les petits ont tous le dessus de la tête écarlate , même dans le nid. *Frisch* ajoûte que le Piverd fait ravage en

Tome III. X

Hyver dans les ruches des Abeilles ; sur-tout dans celles qui sont faites de paille ; que cet Oiseau vole par bonds , s'élevant d'abord un peu au-dessus de la ligne droite qu'il veut suivre , puis se plongeant un peu au-dessous de cette ligne ; que par-là son vol fait un arc considérable , ce qui n'empêche pas qu'il puisse franchir de grandes plaines en volant. Si la langue du Piverd est fort longue , ce n'est pas , continue-t-il , comme le pensent quelques-uns , afin qu'elle puisse entrer bien avant dans les trous des arbres pour en tirer les Vers de bois ; car les Scarabées de bois posent un œuf sur le bois pourri , ou sur l'écorce d'un arbre vermoulu ou vieux : cet œuf devient un Ver sans pieds qui ronge le bois jusqu'à ce qu'il soit grand. Quand le temps de sa transformation de Ver en Scarabée est venu , il se fait en rongant vers l'écorce une place assez grande pour lui , d'où il sort par le trou qui se voit en dehors , & dans lequel il n'y a par conséquent plus rien pour le Piverd. Mais la fin pour laquelle il a une langue si longue est pour qu'il puisse prendre sa nourriture dans des fourmillières : il va becqueter un peu dans le tas , & met

par-là les Fourmis en mouvement ; ensuite il tire sa langue aussi loin qu'il peut , & lorsqu'elle est toute couverte de Fourmis , il la retire ; ce qu'il répète jusqu'à ce qu'il soit rassasié. M. *Deslandes* dans son *Essai sur la Marine des Anciens* , dit que peu d'arbres sont capables de fournir des bois de quarante pieds de long sans nœuds , sans trou de Pic-verd , tels qu'il les faut pour des Rames ; & à cette occasion il ajoute en note marginale que le Pic-verd se sert de sa langue comme d'une tarière pour percer les plus gros arbres ; qu'il la porte fort loin hors de son bec ; qu'elle tient à l'os hyoïde ; que cette même langue est une espèce de lame osseuse roulée en quelque sorte comme un ressort de montre , qui en se dépliant permet à l'Oiseau de l'étendre extrêmement loin , & pour ainsi dire de la pointiller. Mais M. *Deslandes* qui jouit à juste titre de la réputation de sçavant Physicien , nous permettra de douter que la langue du Piverd puisse jamais percer les plus gros arbres : s'il le fait , c'est plutôt à grands coups de bec , comme il est aisé de s'en convaincre ; car on l'entend assez souvent frapper dans les forêts contre les vieux

chênes & autres arbres moins durs, tels que les Hêtres, les Charmes & les Peupliers. C'est là qu'avec le temps il fait des trous si bien arrondis que le plus habile Geomètre ne pourroit jamais en faire des plus ronds avec le compas. Le Torchepot & les Etourneaux profitent de ces trous pour y faire leurs petits, quelquefois même les Chauves-Souris; car nous nous souvenons d'y avoir été trompés, & nous avons connu des jeunes gens qui croyant dénicher des Piverds ont été bien étonnés de trouver à leur place une nichée de Chauves-Souris. Les gens de la campagne disent ordinairement que le Piverd ayant donné quelques coups de bec à un arbre, va aussi-tôt de l'autre côté voir s'il est percé d'outre en outre: mais c'est une erreur; car si l'Oiseau tourne autour de l'arbre, c'est plutôt pour y prendre les Insectes qu'il a réveillés & mis en mouvement. On doit rendre cette justice à *Plin* qu'il n'a point ajoûté foi à l'opinion du vulgaire qui est que cet Oiseau par le moyen d'une herbe fait sauter avec bruit ce qu'on a enfoncé dans son trou. Si cette herbe que les uns disent être la Grande Lunaire, d'autres une espèce de Sla-

rée nommée *Æthiopis*, étoit connue pour avoir réellement cette vertu, elle rendroit un grand service aux voleurs, comme l'observe *Aldrovande*; car moyennant un tel secret ils pourroient sans peine ouvrir les ferrures de toutes les portes. Or l'expérience en a été tentée plusieurs fois sans aucun succès. Dire qu'il y a une antipathie entre la Tourterelle & le Piverd, & que ce dernier étant le plus fort tue son adversaire, c'est encore une fausseté, aussi-bien que ce qu'avance *Pline*; sçavoir, que le Piverd & le Corbeau se battent ensemble de nuit, cherchant à détruire les œufs l'un de l'autre. Le Piverd vole lentement; mais quand il est poursuivi par l'Épervier ou par l'Emerillon, il précipite son vol en criant de toute sa force. *Jules Scaliger* & *Albert le Grand* disent que cet Oiseau apprend à parler; mais nous n'en croyons rien, & il y a toute apparence que ces Auteurs auront confondu le Pic-verd avec la Pie. Le Piverd ne fait point de nid, non-plus que la plupart des Pics; il se contente de déposer ses œufs dans un creux d'arbre sur du bois vermoulu. *M. Zinanni* n'en dit rien. Notre Pic-verd ne fait pas à chaque couvée un

aussi grand nombre d'œufs que l'ont cru quelques Auteurs, & entr'autres *Frisch*; car il ne pond pour l'ordinaire que cinq œufs, tout au plus six; & ces œufs sont de grosseur médiocre, oblongs, & presque tout blancs, comme c'est l'ordinaire dans les Pics.

Le Pic-vert, Piverd ou Pivert, que *Belon* appelle autrement *Pic-vert jaune*, se nomme en Grec *Colios*, *Druocolaptes* ou *Dendrocolaptes*; en Italien & en Espagnol *Pico verde*; en Allemand *Gruen-Specht*; en Anglois *Woodpecker*; en Suédois *wedkmarr* ou *Groenspik*. Il porte encore d'autres noms en François, comme *Pic-mart*, *Pimard* ou *Pieumart*, c'est-à-dire, *Pic de Mars*, parce qu'il étoit consacré à ce Dieu: en Poitou *Picosseau*; en Perigord *Picotat*; en Picardie *Becquebo*; en Normandie *Espec* ou *Pleu-pleu*. *Ray* dit que c'étoit le *Pluvia Avis* des Anciens, ou l'Oiseau de la pluie, & que les Anglois le nomment aussi *Rain fowl* dans le même sens, parce qu'on croit qu'il annonce de la pluie lorsqu'il crie plus fort & plus fréquemment que de coutume. C'est pour cette raison qu'en Sologne & en Orléanois les gens de la campagne l'appellent vulgairement l'*Avocat des Meuniers*.

Le Piverd est de peu d'usage en aliment, du moins chez nous où sa chair fibreuse, dure & coriace ne le fait pas rechercher; car, selon *Aldrovande*, on le vend à Bologne presque tout l'Hyver au marché, sur-tout en Automne, dans le temps qu'il est le plus gras.

Quant à son usage en Médecine; les Os de cet Oiseau desséchés & réduits en poudre sont diurétiques & recommandés contre le calcul & les graviers. La dose en est d'un demi-gros à un gros dans un verre de vin blanc; ce qu'on repète quelques jours de suite. On l'estime aussi propre pour les maladies des yeux: il aiguise la vûe, étant mangé en substance, ou pris en bouillon; autrement on l'applique sur les yeux, ou bien l'on y fait entrer de son sang tout chaud.

S T R U T H I O.

AUtruche; *Struthio*, Offic. Schrod. 323. Dal. Pharm. 424. Lemer. 842. Charlet. Exer. 79. *Struthio Africanus*, *Struthiocamelus*, *Struthecamelus* & *Struthius*, Belon des Ois. 232 *Struthocamelus*, Gesn. de Avib. 739. Jonst. de
X iv

488 QUATRIEME CLASSE,

Avib. 35. *Struthiocamelus*, Schwenckf.
Aviar. Siles. 350. *Aldrov. Ornith.* 1. 587.
Willughb. Ornith. 104. *Ray Synop.*
Method. Av. 36. *Struthio Maurus*, *Pæ-*
nus, *Libycus*, seu *grandis*; *Struthius*
Arabicus; *Afra Avis*; *Avis Libyca*,
 seu *Cervina*, Nonnull.

L'Autruche est le plus grand de tous les Oiseaux, si l'on en excepte peut-être le seul Casouar qui quoiqu'il lui cède en hauteur, lui est néanmoins presque égal en grosseur. Elle approche de la hauteur de deux aulnes quand elle dresse le col, & *Pline* dit qu'elle est même plus haute qu'un Cavalier monté sur son cheval; ce qui doit s'entendre à condition qu'elle dresse le col autant qu'il lui est possible. Elle à la tête petite, enfoncée ou platte, & comme le remarque fort bien *Aldrovande*, semblable à celle de l'Oye; le bec aussi aplati, & fort petit à proportion du corps, de figure triangulaire, de couleur de corne, noirâtre par le bout, dont la peau vers les narines finit en demi-cercle; la bouche si amplement fendue, que ses coins sont situés sous les yeux mêmes; les yeux grands; l'iris couleur de noisette; la tête & le col jusqu'à la poitrine presque nuds com-

me aussi les cuisses jusqu'aux genoux ; la tête & le col couverts d'une espèce de duvet ou de poils clairsemés au lieu de plumes ; le dessous des ailes & les pieds tout-à-fait nus ; le bas du col où commencent les plumes blanc ; les ailes petites & absolument inutiles pour voler , destinées par la Nature pour aider l'Oiseau qui veut courir quand elles sont étendues ; les plumes du dos très-noires dans le mâle , seulement brunes dans la femelle , enforte que par leur mollesse elles ressemblent à de la Laine ; les pennes des ailes de la même couleur , mais très-blanches à leur partie supérieure ; la queue ferrée , ronde , non étendue au large comme dans les autres Oiseaux , composée de pennes blanchâtres dans le mâle , brunâtres dans la femelle , blanches par les bouts , lesquelles sont fort recherchées pour les casques ; le col & les jambes très-longs ; point de doigt de derrière , ni de doigt intérieur à ceux de devant ; le doigt extérieur long de cinq pouces un quart , & l'autre de huit ; tout le pied depuis l'extrémité du talon , long d'onze pouces ; le plus long doigt couvert de vingt - quatre grandes écailles éparées ; muni d'un ongle grand , fort ,

noirâtre ; le doigt extérieur dépourvu d'ongle ; les doigts liés ensemble par une membrane épaisse & forte jusqu'à la première jointure. C'est le seul des Oiseaux qui ait deux paupières de chaque côté comme l'homme , suivant le témoignage de *Pline* : mais nous laissons à d'autres à examiner si cela est vrai.

L'Autruche dévore indifféremment du cuir , de l'herbe , du pain , du poil , & toute autre chose qu'on lui présente : cependant elle ne digère pas le fer & autres choses dures , mais elle les rend entières par l'anus : celle que nous avons vûe à Bruxelles vivoit pour l'ordinaire de pain mêlé de poil. L'Afrique produit cet Oiseau , & l'on en voit quelquefois une si grande quantité dans les déserts , qu'on croiroit appercevoir de loin comme une armée de Cavalerie. Il s'en trouve très-abondamment en Arabie , & même en Amérique , mais qui sont d'un Genre différent. L'Autruche pond des œufs énormes , gros comme la tête d'un Enfant plus ou moins , pesants jusqu'à quinze livres , munis d'une coque dure comme de la pierre , qui étant cachés dans le sable sont échauffés ou couvés uniquement

par la chaleur du Soleil , jusqu'à ce qu'enfin les petits en éclosent ; car les Naturalistes s'accordent à dire que la Mère abandonne ses œufs. Il est constant par le témoignage de *Pline* que les Anciens faisoient un grand usage des plumes d'Autruche pour orner leurs casques & leurs chapeaux , & cet usage subsiste encore aujourd'hui parmi nous. De plus , on a coûtume de faire avec ces mêmes plumes , non-seulement en Italie , mais aussi en Angleterre , des éventails dont les Dames de condition se servent pour se procurer en Eté un petit vent frais. (*Willughby.*)

L'Autruche , dit M. *Pluche* , est un des plus gros Oiseaux qu'il y ait au monde. On la trouve plus en Afrique que par-tout ailleurs. Elle a la tête autant & souvent plus élevée que celle d'un homme qui est à cheval. Sa tête & son bec tiennent de ceux du Canard , son cou de celui du Cygne , mais il est beaucoup plus long. Son corps a quelque chose du Chameau , ayant comme lui le cou fort long & le dos élevé. Les deux ailes de l'Autruche sont fortes , mais trop courtes pour l'élever de terre : elles lui servent seulement de voiles ou de rames pour fendre

492 QUATRIEME CLASSE,
ou pour pouffer l'air, ce qui donne
une grande vîtesse à sa course. Elle a
les jambes & les cuisses d'un Héron,
proportion gardée, & le pied appuyé
sur trois doigts d'une corne aiguë pour
mieux marcher. Ses œufs sont gros com-
me la tête d'un enfant. La coque en est
marbrée, lustrée, & parfaitement po-
lie. L'Autruche a coûtume de cacher
foiblement ses œufs dans le sable, &
laisse, dit-on, au Soleil le soin de les
faire éclore. Ces manières en apparence
indifférentes pour ses petits ne lui ont
pas fait une belle réputation. Dans tous
les pays où elle est connue, quand on
veut parler d'une Mère qui aime peu
ses enfans, on la compare à l'Autruche.
Quelques voyageurs ont tâché de la
disculper, & ont avancé qu'elle avoit
soin de laisser auprès de ses œufs quan-
tité de Vers, afin que les petits trou-
vassent leur nourriture au sortir de
l'écaille. Il y en a même qui ont pu-
blié qu'ils avoient remarqué dans l'Au-
truche un discernement admirable, qui
lui fait prendre soin d'échauffer ceux
de ses œufs qui doivent être féconds,
& négliger les autres pour servir de
nourriture à ses petits, quand ils vien-
nent à éclore : mais cela sent bien fa

fable , & il faut convenir que l'Autruche ne montre pas la prudence des autres Animaux. Elle laisse ses œufs dans le sable exposés à être écrasés sous les pieds des passans , ce qui n'est déjà pas une grande marque de précaution. Mais un autre trait qui a fait dire que la cervelle ne dominoit pas chez elle , c'est que quand elle est poursuivie par les Chasseurs , elle court se cacher la tête , & sur-tout les yeux , derrière un arbre. Tout son gros corps est à découvert : mais elle ne voit plus le Chasseur ; cela lui suffit ; elle croit n'avoir plus rien à craindre. C'est une vérité que les Autruches avalent de petits morceaux de fer , comme les autres Oiseaux avalent souvent de petits cailloux : mais elles ne les digèrent point. Si elles avalent du fer ou du cuivre , ce n'est pas pour en tirer quelque nourriture : c'est pour leur aider à briser & à broyer les viandes qui sont dans leur estomach , à modérer l'action d'une chaleur excessive , & à déboucher par son poids l'entrée & les passages des intestins. Avant que de quitter l'Autruche dont nous avons dit assez de mal , disons aussi le bien qu'on en peut dire. Elle nous donne de très-belles plumes , fort

494 QUATRIEME CLASSE,
larges & fort longues, les unes blan-
ches, les autres noires, mais qu'on
teint en toutes sortes de couleurs. On
en embellit l'impériale des lits, le coin
du dais des Grands-Seigneurs, & les
bonnets des enfans. Les Cavaliers en
parent leurs chapeaux. Les Dames An-
gloises en font faire des jolis éven-
tails. Les Acteurs de Tragédie en re-
haussent leur taille, & il faut convenir
qu'on ôteroit bien du grand à nos Héros
de théâtre, si on leur ôtoit les plumes
d'Autruche.

On ne sçauroit disconvenir qu'il n'y
ait beaucoup de vrai dans ce que M. *Plu-
che* dit aussi de l'Autruche : mais pour
ne rien laisser à désirer là-dessus, nous
allons copier la *Description Anatomique
de huit Autruches*, telle qu'elle se trouve
imprimée dans les *Mémoires de l'Ac-
adémie Royale des Sciences pour servir à
l'Histoire Naturelle des Animaux*.

Les huit Autruches dont nous fai-
sons la description, disent Messieurs les
Académiciens, étoient à peu près d'une
même grandeur. Il y en avoit cinq mâ-
les, & trois femelles. Elles avoient
sept pieds & demi de haut depuis le
dessus de la tête jusqu'à terre; depuis
le dos jusqu'au haut de la tête il y

avoit trois pieds , & autant depuis le ventre jusqu'à terre. Le corps , depuis l'estomac jusqu'au commencement de la queue , n'avoit que trois pieds : la queue étoit longue d'un pied. L'aîle , sans les plumes , avoit seulement un pied & demi ; étant étendue , & avec les plumes , trois pieds. Le plumage étoit aussi en quelque façon pareil ; car la plûpart avoient des plumes noires & des blanches , & quelques-unes de grises. *Scaliger* se moque avec raison de *Cardan* , qui a cru que les Autruches avoient des plumes rouges , bleues , & vertes ; n'ayant pas sçu que celles qui ont ces couleurs , sont teintes. Les plus grandes plumes sortoient des extrémités des aîles & de la queue. Les grandes étoient le plus souvent blanches ; & le rang d'après n'étoit composé que de noires. Il y en avoit de plus petites , les unes blanches , les autres noires , qui garnissoient le dos & le ventre. Les flancs n'avoient point de plume non plus que les cuisses & le dessous des aîles. Le bas du col jusqu'à la moitié étoit garni de plumes encore plus petites que celles du ventre & du dos , dont les unes étoient noires , & les autres blanches. Elles étoient grises en

l'un des mâles, & en l'une des femelles. Toutes ces plumes étoient d'une même espèce. Cela est particulier à l'Autruche ; car elle n'a pas des plumes de plusieurs sortes comme les autres Oiseaux, qui en ont les unes molles & comme lanugineuses pour leur servir de fourrute ; les autres dures & fermes pour voler ; les autres lanugineuses seulement à leur commencement, & plus fermes vers leur extrémité, qui est faite en forme d'écaille, afin qu'étant toutes arrangées les unes sur les autres, enforte que les unes couvrent par leur extrémité qui est plus ferme le duvet qui est à la racine des autres, elles puissent composer comme un vêtement fourré qui garantisse les Oiseaux des incommodités du vent & de l'eau. Or cela n'est point aux plumes des Autruches, qui sont toutes molles & esfilées comme le duvet, enforte qu'elles ne leur servent ni à voler, ni à les couvrir assez commodément pour les défendre des injures externes. On remarque encore une autre égalité dans les plumes des aîles de l'Autruche, qui leur est particulière ; car les grandes plumes des aîles des autres Oiseaux ont un côté plus large que l'autre ; mais celles de

l'Autruche ont le tuyau justement au milieu de la plume. Il y a sujet de croire que cette égalité est le fondement du Hieroglyphe des Egyptiens, qui representent la Justice par une plume d'Autruche. Dans l'énumération des merveilles de la Nature qui se lit dans le Livre de *Job*, celle de la structure des aîles des Oiseaux est une des plus considérables. Cette merveille est exprimée par la réflexion que Dieu fait faire à *Job* sur la différence qu'il y a entre les plumes de l'Autruche & celles des Hérons & des Faucons ; c'est-à-dire, des Oiseaux qui ont des plumes pour voler, & de ceux qui ne les ont pas pour cet usage ; car il n'y a rien en effet de plus admirable que cette structure des plumes destinées au vol, qui consiste principalement dans trois choses, sçavoir dans la tiffure des fils & des fibres dont les barbes des plumes sont composées, dans la figure de toute la plume, & dans le mouvement particulier de chaque plume.

Pour connoître & pour examiner ces particularités, il faut remarquer que presque toutes sortes de plumes sont composées de deux parties, sçavoir du tuyau dont la queue va toujours en

498 *QUATRIEME CLASSE,*
s'amenuisant jusqu'à l'extrémité de la plume ; & des barbes , qui sont attachées de côté & d'autre à la queue du tuyau , & qui font la largeur de la plume ; que les fils dont ces barbes sont composées , sont plats , & situés l'un contre l'autre par le plat , étant posés de chan , afin qu'ils puissent aisément se plier pour s'approcher l'un de l'autre , & qu'ayant moins de facilité à se plier de l'autre sens , ils donnent plus de fermeté à toute la plume ; que cette fermeté est encore fortifiée par la manière avec laquelle les fils dont ces barbes sont faites , s'enlacent les uns avec les autres ; cet enlacement ou tiffure étant faite par le moyen d'une infinité de fibres que les fils jettent chacun de chaque côté , pour s'accrocher les uns aux autres ; que ces fibres sont crochues de différente manière ; car celles qui sortent du fil , du côté qui regarde l'extrémité de la plume , sont plus longues , plus flexibles , & recourbées en dessous ; & celles qui sortent du côté qui regarde le commencement de la plume sont plus courtes , plus fermes , & recourbées en dessus. Car il faut concevoir que toutes ces fibres ayant ressort , celles qui sont plus longues , plus

flexibles , & recourbées en dessous , se plient en haut à la rencontre des autres fibres , lorsque deux fils sont poussés l'un contre l'autre ; & qu'ensuite lorsque ces longues fibres sont poussées assez avant sur les autres , leur partie crochue tombe dans la cavité que forme la partie crochue de ces autres fibres , ainsi que le battant d'un loquet attaché à une porte tombe quand on le pousse , & entre dans la cavité du mentonnet attaché au poteau , & s'y accrochant y attache la porte ; car c'est proprement de cette manière qu'un fil s'attache à l'autre. Cette admirable structure des plumes qu'il est aisé de voir avec le Microscope , réussit si bien pour les usages auxquels la Nature l'a destinée , que lorsqu'un fil a été séparé de l'autre par quelque violence externe , il est en état d'y être racroché avec une facilité incroyable. On peut dire que cela n'est pas inconnu aux Oiseaux qui s'occupent souvent à remettre en ordre avec leur bec les fils de ces barbes lorsqu'ils sont dérangés ; car cela suffit pour faire que des plumes qui sont si aisément comme déchirées , soient en un instant comme recousues & remises en leur premier état ; & cette disposition

leur est bien plus avantageuse que si elles étoient difficiles à déchirer, & qu'étant une fois déchirées elles ne fussent plus disposées comme elles sont à se recoudre d'elles-mêmes. Mais on peut encore dire que cette structure n'a pas été connue de ceux qui ont cru que les Oiseaux portent une espèce de colle à leur bec, par le moyen de laquelle ils rejoignent leurs plumes lorsqu'elles sont déchirées; car la colle ni la glu n'accomode point les ailes des Oiseaux, ou du moins elles seroient gâtées autrement qu'elles ne sont par la pluye & par les eaux où souvent elles sont plongées, si leurs fibres étoient jointes autrement que par cette admirable tiffure dont on peut aisément faire expérience, en séparant les fils des barbes des plumes, que l'on voit se racrocher d'eux-mêmes & sans colle, en les rapprochant seulement.

Il faut remarquer en second lieu que ces fils ne sont pas parfaitement droits, mais légèrement courbés, pour rendre toute la plume cave en dessous; ce qui sert à deux choses, sçavoir à rendre les barbes plus fortes, & moins capables d'être pliées en enhaut lorsque la plume frappe soudainement l'air; & à

faire que l'air enfermé dans cette cavité résiste davantage à l'aîle qui le bat en s'abaissant, & pour faire aussi qu'il résiste moins à la même aîle lorsqu'elle est relevée, à cause de la convexité de la plume sur laquelle l'air glisse plus aisément qu'il ne feroit si elle étoit platte; car il faut considérer que pour le vol deux choses sont nécessaires; la première est que l'air résiste beaucoup au battement de l'aîle, afin que l'Oiseau s'y appuie davantage; la seconde, que le même air résiste le moins qu'il est possible au rehaussement de l'aîle, tant afin que l'Oiseau ne défasse pas, en relevant l'aîle, ce qu'il a fait en l'abaissant; que pour rendre moindre l'effort qu'il fait en relevant l'aîle, & faire qu'il ne se lasse pas inutilement.

En troisième lieu il faut remarquer que pour ces mêmes raisons, sçavoir de faire que l'air résiste à l'aîle qui le frappe, & qu'il obéisse lorsqu'elle se relève, la Nature employe deux moyens: le premier est de faire que lorsque l'aîle se lève, elle devienne plus étroite que lorsqu'elle se rabat; ce qui se fait tantôt en ferrant les plumes, & les faisant couler l'une sous l'autre, en sorte que la moitié de l'une couvrant la moitié

502 *QUATRIEME CLASSE,*
de l'autre, chaque plume ne puisse frapper l'air que par sa moitié ; tantôt en les faisant sortir les unes de dessous les autres, enforte que chacune frappe l'air de toute sa largeur. Les Oiseaux qui ont les aîles longues & pointues, se servent de ce moyen. L'autre moyen est pour les Oiseaux qui ont les aîles moins longues ; car ils usent d'un artifice que les Rameurs imitent dans le manie- ment de leurs avirons, qui est de faire que l'eau soit frappée du plat de l'aviron lorsqu'ils le font aller en enbas, & qu'elle soit coupée par le tranchant du même aviron lorsqu'ils le ramènent en enhaut ; car la même chose arrive aux plumes de l'extrémité de l'aîle, qui frappent l'air de leur plat lorsque l'aîle s'abbaisse, & le coupent lorsqu'elle se hausse ; ce qui se fait par un mouve- ment pareil à celui des avirons que les Rameurs font un peu tourner lorsqu'ils les ramènent en enhaut ; car chacune des grandes plumes a ce mouvement à part, par lequel elle est un peu tour- née obliquement lorsque l'aîle est levée, & cette plume est remise en sa pre- mière situation lorsque l'aîle est abbais- sée. Cette action se remarque fort dis- tinctement lorsque les Oiseaux tiennent

quelque temps leurs aîles élevées par une extension pareille à celle que l'on fait en baillant ; cet état donnant plus de loisir de voir ce contournement des plumes , que lorsqu'ils battent des aîles pour voler ; car alors les aîles étant ainsi élevées , on voit que les grandes plumes qui sont les principaux organes du vol , sont toutes séparées les unes des autres à cause de leur obliquité qui semble ouvrir pour le passage de l'air autant de portes qu'il y a de plumes , qui se referment lorsque l'aîle venant à se baisser , toutes ces plumes reprennent leur première situation , & s'abbattent les unes sur les autres , pour faire de toute l'aîle une surface continue qui soit capable d'enfermer une grande quantité d'air.

En quatrième lieu , il faut remarquer que ce mouvement oblique de chaque plume n'est point à celles de la queue , laquelle a des usages différents de ceux des aîles. Il y en a deux principaux ; le premier est de servir de gouvernail , & d'entretenir dans tout l'Oiseau un mouvement droit lorsqu'elle est tenue droite , & de faire tourner le corps en enbas lorsqu'elle est tenue baissée , ou en enhaut lorsqu'elle est haussée. L'au-

tre usage est de servir à faire aller en avant lorsqu'elle est remuée soudainement par ces deux mouvemens successifs , qui produisent le même effet que la queue des Poissons.

Or toute cette mécanique manque aux plumes & aux ailes de l'Autruche ; car les fils des barbes qui sont aux deux côtés de la queue du tuyau des grandes plumes ne sont jamais collés les uns contre les autres , mais flottants & flexibles , n'étant point crochus , mais droits & égaux , sans avoir aucune des dispositions nécessaires à faciliter l'entrelacement qu'ils ont les uns avec les autres dans les plumes des autres Oiseaux. C'est pourquoi *Aristote* dit que les plumes des Autruches sont semblables aux poils des Animaux terrestres , c'est-à-dire qu'elles sont plus propres à couvrir leur corps qu'à voler. Ces plumes n'ont point aussi ce mouvement particulier qui les rend tantôt droites , tantôt obliques , parce que cela leur seroit inutile , les barbes n'étant point jointes ensemble pour faire la tiffure & la continuité que les autres plumes ont pour frapper tout l'air qui se rencontre sous l'aile ; enforte que l'on peut dire que les plumes des ailes de l'Autruche sont
plus

semblables aux banderolles des Navires qu'à leurs voiles, quoiqu'*Elien* dise que ces Animaux s'en servent comme de voiles, lorsque pour rendre leur course plus vite & plus légère, ils étendent ces plumes au vent afin qu'il les pousse; car les voiles ne servent pas aux Navires seulement comme un obstacle, qui résistant au vent par son seul volume, en soit simplement poussé ainsi que l'est le corps du Vaisseau: mais il les faut considérer comme un obstacle pourvu d'une figure commode, qui étant régie & gouvernée d'une certaine manière, peut tirer un plus grand avantage de l'agitation de l'air pour le mouvement du Vaisseau, qu'il ne feroit sans cette figure & sans ce gouvernement. Ainsi les plumes de l'Autruche ne lui sçauroient servir par leur figure ni par leur mouvement; car si elles leur aidoient à avancer en poussant leurs ailes en arrière, elles leur nuiroient d'autant en les retirant en avant; & il leur arriveroit un inconvenient auquel les ailes des Chauve-Souris, des Papillons & des Mouches seroient sujettes, si la Nature n'y avoit pourvu, en donnant aux ailes de ces Animaux le moyen de se resserrer de telle sorte lorsqu'elles se

haussent, qu'elles frappent une moindre quantité d'air que lorsqu'elles se rebaissent. Car ce retrecissement se fait aux Chauve-Souris par le moyen d'une suite d'os qu'elles ont dans leurs aîles, & qui sont comme les doigts de leurs mains, dont les entre deux sont garnis de peaux qu'elles resserrent & étendent alternativement suivant le besoin. Les aîles des Papillons & des Mouches sont la même action par le moyen de certaines fibres qui sont un effet pareil à celui des doigts de la Chauve-Souris : & c'est une chose étonnante que la vitesse & la force avec laquelle les aîles des Mouches se remuent, & comment elles sont capables de faire un aussi grand bruit qu'est celui, non-seulement du bourdonnement des Frêlons, mais même des petits Mouchérons tels que sont les Cousins, qui se fait entendre de loin, imitant le son d'une trompette.

Le mouvement des aîles des Autruches ne pouvoit tout au plus servir que de la même manière que celui de la queue des autres Oiseaux & de celles des Poissons, qui est un mouvement à la vérité propre à faire avancer; mais il est constant que les plumes de l'Aut-

truche ne peuvent faire cet effet , étant bouchonnées , éfilées , & flottantes comme elles sont , parce que pour faire qu'un tel mouvement ait quelque effet , il faut que l'organe ait un plan droit , égal & ferme , tel qu'il est dans un gouvernail , dans un aviron , dans l'aîle d'un moulin-à-vent , &c. Il y a apparence que l'Auteur du Livre de *Job* avoit fait réflexion sur toutes ces choses lorsqu'il décrit l'Autruche comme un Animal à qui Dieu a dénié l'adresse qu'il a donnée aux autres Oiseaux , & qu'il n'a point aussi pourvû d'organes commodes pour exercer l'admirable action du vol , n'ayant guères d'autre usage de ses aîles que de les élever pour recevoir l'impulsion du vent lorsqu'il est favorable à sa course. C'est pourquoi *Cardan* compare , ou plutôt oppose fort bien l'Autruche à l'Oiseau de Paradis que l'on a cru autrefois n'avoir point de pieds , parce que l'Oiseau de Paradis est un Oiseau qui , suivant l'opinion de *Cardan* , ne marche & ne descend jamais sur terre , de même que l'Autruche en est un qui ne vole & ne s'élève jamais dans l'air.

Outre les plumes que nous avons décrits , nous avons observé que le haut

du col & la tête étoient garnis d'un duvet fin, blanc, clair-femé, & luisant comme de la soye de Pourceau ; enforte qu'il sembloit tenir davantage du poil que de la plume. Ce duvet étoit amassé par petits bouquets, composés d'environ douze poils, qui n'avoient qu'une ligne de longueur, à la réserve du poil du milieu qui en avoit quatre : tous les poils d'un bouquet n'avoient tous ensemble qu'une racine qui étoit un petit tuyau de la grosseur de la plus petite épingle. Ce duvet étoit fort clair & fort rare au col, & encore davantage à la tête qui étoit absolument chauve par-dessus ; ce que *Pline* dit n'être naturel qu'à deux Oiseaux, sçavoir à l'Autruche & au Corbeau aquatique appelé pour cela *Phalacrocorax*. Au bout de chaque aîle il y avoit des espèces d'ergots faits à peu-près comme les aiguillons d'un Porc-Epic ; ils étoient longs d'un pouce, gros d'une ligne & demie par la base ; leur substance ressembloit à de la corne ; ils étoient creux, & dans la cavité il y avoit un cartilage revêtu de membranes & de ligamens, avec une grande quantité de vaisseaux qui fournissoient beaucoup de sang. *Aldrovande* confesse n'avoir pû rencontrer

ces aiguillon dans les Autruches : *Albert* dit qu'ils leur servent d'armes offensives : *Jonston* veut qu'elles en usent comme d'un éperon avec lequel elles s'excitent à la course. Il y en avoit deux à chaque aîle : le plus grand étoit à l'extrémité du dernier os de l'aîle ; l'autre étoit un demi-pied plus bas. Le col paroïssoit plus menu à proportion qu'il ne paroît aux autres Oiseaux, parce qu'il n'étoit pas garni de plumes, ainsi qu'il a été dit. La peau de ce col étoit de couleur de chair livide ; *Gyllius* le fait bleu. La tête paroïssoit aussi assez petite, par la même raison du manque de plume : *Albert* la trouve absolument petite. *Scaliger* a raison de reprendre *Cardan*, d'avoir dit que les Oiseaux ont ordinairement la tête petite, afin que sa pesanteur ne les empêche pas de voler, parce qu'il y en a beaucoup qui volent peu comme les Poulles qui ont la tête plus petite à proportion que les autres Oiseaux qui volent aisément : mais il y a apparence que *Cardan* trouvoit que son Theorème étoit confirmé par l'exemple de l'Autruche qui ne vole point, & dont la tête même sans plume est absolument plus grosse à proportion de son corps,

§10 QUATRIEME CLASSE,
qu'elle n'est aux autres Oiseaux. Le bec étoit court & pointu : il avoit deux pouces & demi de large en son commencement ; sa figure de même que celle du reste de la tête , n'approchoit en aucune façon de la figure que la tête & le bec d'une Oye ont ordinairement , ainsi que l'ont mal jugé ceux qui ont appelé l'Autruche *Chenocamelus* , c'est-à-dire , *Oye Chameau*.

La forme extérieure de l'œil approchoit assez de celle de l'œil de l'Homme , & étoit fort différente de la forme ordinaire de l'œil des Oiseaux qui ont l'ouverture de l'œil ronde , la paupière d'enhaut immobile & sans cils , & la ligne qui va d'un des coins de l'œil à l'autre , toujours oblique ; car nos Autruches avoient l'ouverture de l'œil ovale , une grande paupière enhaut qui s'abaissoit de même que celle d'enbas se haussait , ayant de grands cils qui , de même qu'à l'Homme , étoient beaucoup plus longs que ceux de la paupière inférieure , enfin la ligne qui alloit de l'un des angles à l'autre étant droite , selon la direction du bec. Il y avoit une troisième paupière en dedans , de même qu'à la plupart des Brutes : c'étoit une membrane fort mince , qui se cachoit

dans le grand angle vers le bec. *Aldrovande* croit que les Oiseaux ont cette troisième paupière pour suppléer au défaut de leur paupière supérieure qui est si courte, qu'elle ne peut s'abaisser pour couvrir l'œil, ainsi qu'elle fait à l'Homme. Mais il y a apparence que cette paupière interne a un autre usage dans les Oiseaux, puisqu'elle se trouve dans l'Autruche, dont la paupière supérieure est assez grande pour se pouvoir abaisser facilement; joint que la paupière inférieure se serre aux Oiseaux contre la supérieure, aussi exactement que la supérieure se joint en l'Homme avec l'inférieure. La langue étoit petite, adhérente de même qu'aux Poissons, composée de cartilages, de ligamens & de membranes entremêlées de fibres charnues. Elle étoit différente dans nos Sujets: aux uns elle étoit longue d'un pouce, fort épaisse au droit de l'ouverture du larynx; aux autres elle n'avoit pas demi-pouce de long, mais elle avoit plus d'un pouce vers sa base, étant un peu fourchue par le bout. Au-delà de la fente du palais vers le Pharynx, il y avoit deux grosses glandes qui fournissoient la salive.

Les cuisses étoient fort charnues &

312 QUATRIEME CLASSE,
fort grosses, & sans plumes, couvertes
d'une peau blanche un peu rougeâtre,
rayée par des rides élevées de la figure
d'un réseau, dont les mailles pour-
roient laisser entrer le bout du doigt.
A l'un des mâles, il y avoit de petites
plumes çà & là sur les cuisses, à peu-
près de même que *Gesner* l'a dépeint
dans sa figure. Quelques-uns n'avoient
ni les petites plumes, ni les rides. Les
jambes étoient couvertes pardevant de
grandes écailles en table. Le pied étoit
fendu, & composé seulement de deux
doigts fort grands qui étoient couverts
d'écailles comme la jambe. Ces doigts
étoient inégaux : le plus grand, qui
étoit en dedans, avoit sept pouces,
compris l'ongle, qui avoit neuf lignes
de long, & un peu moins de large,
étant en quelque façon semblable à l'on-
gle du gros Orteil de l'Homme. L'autre
doigt n'avoit que quatre pouces, & étoit
sans ongle. Ce petit doigt ne posoit à
terre que par le bout. Le grand étant
vû de profil, avoit à peu-près la figure
du pied d'un Homme quand il est chau-
fé : il étoit seulement un peu plus menu
& plus long. *Pline* dit que les pieds de
l'Aytruche sont semblables à ceux du
Cerf. *Diodore* Sicilien qui appelle les

Autruches des *Cerfs-Oiseaux*, se fonde sur cette fausse ressemblance. *Suidas* s'est encore trompé davantage quand il a dit que les pieds de l'Autruche ressembloient à ceux d'un Asne. Ceux qui ont nommé l'Autruche *Strutho-Camelus*, c'est-à-dire, *Cocq-Chameau* suivant *Scaliger*, & selon l'interprétation Chaldaïque de l'endroit de *Job* allegué ci-devant, n'ont pas si mal rencontré ; car la longueur des jambes de l'Autruche a quelque rapport avec celles du Cocq & du Chameau. De plus la manière dont le pied du Chameau est fendu, qui est différente de celle de tous les autres pieds fourchés, & son ongle qui est aussi d'une autre nature que celui du pied des Cerfs & des Chèvres, sont des particularités qui lui sont communes avec l'Autruche. Nos Autruches avoient encore comme le Chameau, une callosité au bas du sternon, sur laquelle elles s'appuyent comme le Chameau quand elles se couchent. Au près de l'anus, à l'un des cinq mâles, il y avoit de chaque côté trois trous d'une ligne & demie de diamètre, & de deux lignes de profondeur. Au haut de la poitrine sous la peau, il y avoit de la graisse de l'épaisseur de

deux doigts. Il y en avoit encore sur tout le devant du ventre qui étoit dure comme du suif : elle étoit épaisse de deux pouces & demi en quelques endroits. Cette graisse étoit enfermée entre deux membranes aussi fortes que le Péritoine. Ces membranes qui enfermoient ainsi ces graisses, étoient les aponevroses des muscles du bas-ventre, lesquels ne commençoient à être charnus que vers les flancs, tout le devant du ventre de la largeur d'un pied étant sans chair. Le sternon ne descendoit point jusqu'au bas du ventre, parce que les muscles qui remuent les ailes, & qui sont attachés au sternon, n'ont pas besoin d'être si grands qu'aux autres Oiseaux qui volent.

L'Œsophage étoit situé sur le corps des Vertèbres, étant attaché aux aponevroses des muscles du poumon, dont il fera parlé dans la suite. Ses tuniques étoient fort épaisses, particulièrement celle qui est charnue. Il s'élargissoit insensiblement, jusques à avoir six pouces de large en approchant du ventricule ou gésier ; enforte qu'il étoit difficile de marquer l'endroit de l'Orifice supérieur du ventricule : il sembloit que l'extrémité de l'Œsophage formoit

un jabot qui se confondoit avec un gésier, & que ces deux parties ensemble composoient un seul ventricule. Cette conformation, qui en général est fort différente de celle qui est ordinaire aux Oiseaux, où le jabot a accoutumé d'avoir un étranglement qui le sépare du gésier, étoit encore plus étrange, à cause de la situation qu'il avoit; car il étoit non-seulement dans la poitrine, mais même il étoit plus bas que le gésier, au-dessous duquel il descendoit, & vers lequel ensuite il remontoit, en sorte que l'entrée du gésier étoit par son fond; & ainsi l'Orifice que l'on appelle ordinairement supérieur, étoit effectivement l'inférieur.

Le gésier en quelques-uns de nos sujets, étoit séparé en dedans en deux cavités par une éminence formée par la chair musculuse, qui vers le milieu étoit plus épaisse qu'ailleurs de plus de deux pouces. Cette éminence étrecissoit la capacité interne au droit du milieu, & la séparoit en partie gauche dont la capacité étoit la moindre, & en partie droite où étoit l'Orifice inférieur appelé *Pylore*. La figure de ces deux cavités ne paroissoit point en dehors, la chair du gésier y étant égale.

Y vj

516 QUATRIEME CLASSE,
& le tout ensemble avoit la figure du
ventricule de l'Homme, faisant une
ovale qui avoit quinze pouces de long
sur huit de large. *Elien* semble donner
plusieurs ventricules à l'Autruche, ainsi
qu'aux Animaux qui ruminent, quand
il dit que cet Oiseau digère les pierres
dans le ventricule appellé *Echinos*, qui
est le second ventricule des Animaux
ruminans, que l'on nomme ainsi, à
cause que sa membrane intérieure est
remplie de rides herissées de pointes
comme le Hérifson, que les Grecs ap-
pellent *Echinos*: mais cette sorte de
ventricule n'a point été trouvée dans
nos Sujets. On peut seulement dire que
le ventricule de quelques-unes des
Autruches que nous avons dissequées,
est double, & non pas qu'elles ayent
deux ventricules, puisque l'une & l'au-
tre des parties de ce double ventricule
sont revêtues d'une même membrane,
& que cette membrane est différente
dans les différents ventricules des Ani-
maux qui ruminent. Car les membranes
du jabot étoient garnies de glandes
arrangées régulièrement, & formées
comme des bouts de petits tuyaux,
étant rondes, & percées par le milieu
à la partie qui regarde le dedans du

jabot , & inégales de l'autre côté , étant composées de plusieurs grains , à la manière des glandes qu'on appelle Conglomerées. Et elles étoient différentes en cela des glandes qui se trouvent aux jabots des Demoiselles de Numidie , des Oyes , des Canards , & de plusieurs autres Oiseaux , où ces glandes se voyent seulement percées comme à l'Autruche , mais elles sont simples , & du genre de celles qu'on appelle Conglobées. La membrane qui revêtoit le dedans du gesier , & qui en étoit aisément séparable , avoit une ligne & demie d'épaisseur en quelques-uns de nos sujets. Elle étoit composée de deux parties , sçavoir d'une tunique qui étoit immédiatement sur la chair du gesier , & d'un amas de petits corps glanduleux qui faisoient une espèce de velouté. Ces petits corps en la plupart des sujets , étoient si petits , qu'ils paroissent être plutôt des fibres que des glandes : en quelques-uns ils étoient de la grosseur d'une grosse épingle , & de la longueur de plus d'une ligne. Ils étoient joints & collés les uns aux autres , comme les fibres le sont dans le bois. Il y avoit beaucoup d'endroits où ces petits corps étoient séparés , &

faisoient plusieurs fentes comme des gerfures. Le ventricule du Cormoran étoit à peu-près de cette structure. Ces ventricules ont été trouvés toujours remplis de foin, d'herbes, d'orge, de fèves, d'os & de cailloux, dont il y en avoit de la grosseur d'un œuf de Poulle. Il y avoit aussi des doubles : on en a compté dans un jusqu'à soixante & dix. Ils étoient la plupart usés, & consumés presque des trois quarts, étant rayés, apparemment par leur frottement mutuel, & par celui des cailloux, & non par érosion causée par quelque humeur ou esprit acide, ainsi que l'on a reconnu ; parce que quelques uns de ces Doubles qui étoient tellement usés & luisants du côté de la bosse, qu'il n'y étoit rien resté de la figure de la monnoye : au lieu que le côté qui étoit cave, n'étoit point du tout endommagé, sa cavité l'ayant garanti du frottement des autres Doubles. Tout le reste qui étoit contenu dans le ventricule avec ces Doubles, tant les pierres, les os, que les légumes & le foin, étoit verdi. Nous avons trouvé la même chose dans le ventricule d'une Otarde, où il y avoit jusqu'à quatre-vingt-dix Doubles usés par le frottement : ils

avoient aussi donné une couleur verte à quantité de foin qui y étoit.

Cela fait juger qu'aux Oiseaux, & généralement dans tous les Animaux, la dissolution des alimens ne se fait pas seulement par les esprits subtils & pénétrants, mais aussi par l'action organique & mécanique du ventricule qui comprime & bat incessamment les choses qu'il contient; en sorte qu'en la plûpart des Animaux qui avalent une nourriture dure sans la macher, comme les Oiseaux qui vivent de grains, la Nature leur a fait le ventricule musculeux, & leur a donné l'instinct d'avalier des cailloux, par le moyen desquels ils puissent broyer dans leur ventricule ce que les autres brisent avec les dents. Enfin cette affectation que la plûpart des Oiseaux ont d'avalier des pierres, a un usage plus manifeste que n'en a celle que les Aigles & les Grues ont de mettre des pierres dans leurs nids. *Cardan* & la plûpart des autres Naturalistes, croient que le ventricule des Oiseaux, & principalement de l'Autruche, est charnu pour lui fournir davantage de chaleur: mais l'on sçait que la chair musculeuse & fibreuse agit plus par son mouvement que par son tempérament;

& qu'une des principales & plus importantes actions du cœur est celle de la contraction & de la dilatation, qui ne sert pas moins à la coction & à l'altération du sang qu'à sa distribution. Il y a apparence que ceux qui ont cru que les pierres & le fer dont les Autruches se remplissent, sont dissoutes dans leur ventricule par une vertu particulière que la Nature a donnée aux ventricules des différents Animaux, par laquelle les uns digèrent les poissons, les autres les os & les chairs crues, & que l'Autruche a été pourvue de celle de digérer les métaux & les pierres, n'avoient pas fait réflexion sur cette attrition des pièces de cuivre que nous avons observée, & encore moins sur la verdeur dont tout ce qui étoit contenu dans le ventricule étoit teint. Car si le ventricule de l'Autruche avoit une faculté particulière pour digérer les métaux, il les digérerait de la manière que les autres choses sont digérées, qui est d'être fondues & liquifiées, sans souffrir d'autre changement en leur couleur, que de devenir blanches; ce qui provient des petites bulles presque infinies que le bouillonnement de la fermentation y produit; car ce bouil-

lonnement donne une couleur blanche à tout ce qu'il agite, ainsi qu'il se voit dans l'écume de l'encre qui est blanche. On sçait aussi par expérience que les choses qui se dissolvent dans le ventricule, reçoivent une altération en leur substance, sans en souffrir en leur couleur, ainsi qu'il se remarque dans les Ecrevisses que l'on trouve à demi digérées dans le ventricule des Poissons, avec leur noirceur naturelle, & n'ayant point cette rougeur qu'elles acquièrent lorsque la chaleur du feu les cuit & les altère à sa manière, qui est différente de la chaleur des Animaux : de sorte que la verdeur qui arrive au cuivre dans le ventricule de l'Autruche, ne semble point pouvoir provenir d'un dissolvant particulier qu'il ait pour digérer les metaux ; mais il y a apparence que cette dissolution s'y fait de la même manière qu'elle auroit été faite hors de ce ventricule, si le cuivre avoit été broyé avec des herbes, ou quelque liqueur acide ou salée, de quelque nature qu'elle puisse être, & qui seroit bien différente de cet acide, ou de ce sel, enfin de ce dissolvant général, quel qu'il soit, de tout ce qui est capable de donner de la nourriture : de

forte qu'il est croyable que l'Autruche étant un Animal vorace qui a besoin d'avalier quelque chose de dur , qui lui serve , ainsi qu'il a été dit , à broyer sa nourriture , elle use mal de l'instinct que la Nature lui a donné pour cela , lorsqu'elle avale du fer , & principalement du cuivre , qui se change en poison dans son estomac , au lieu de se tourner en nourriture. Et en effet nous avons appris de ceux qui gouvernent ces Animaux dans la Menagerie de Versailles , que les Autruches qui avalent beaucoup de fer , ou de cuivre , meurent toutes bien-tôt après.

Les intestins ont été trouvés différents en longueur dans nos sujets , quoique les Animaux fussent à peu-près d'une même grandeur. En l'un ils avoient cinquante pieds , en l'autre quarante-deux , en l'autre trente-trois , en l'autre vingt-neuf. Les trois intestins grêles n'avoient guères plus de longueur que le Colon & le *Rectum* ensemble. Le *Cæcum* étoit double comme à la plûpart des autres Oiseaux : chacun avoit deux pieds de long , plus ou moins , à proportion de la longueur des autres intestins.

La surface externe du Colon & du

Cæcum étoit inégale par des bosses fort régulières , mais différentes dans chacun de ces intestins. Ces bosses étoient formées par des ligamens en manière de feuillets qui étoient en dedans , à peu près de même qu'ils se voyent au troisième & au quatrième ventricule des Animaux qui ruminent. Dans le Colon ces feuillets étoient situés transversalement , faisant chacun plus que le demi-cercle , & étant posés alternativement , de manière que les bouts de deux demi-cercles recevoient & enfermoient l'extrémité d'un autre demi-cercle , comme qui mettroit les bouts des dents de deux peignes les uns entre les autres. Ces demi-cercles étoient distants les uns des autres de demi-pouce , & n'avoient que trois lignes de large dans leur milieu , & alloient finissant en pointe. Tout le long de cet intestin , dans la partie postérieure , il y avoit un ligament de deux lignes de large , qui étant du tiers moins long que l'intestin , le racourcissoit , & faisoit que les ligamens intérieurs & demi-circulaires formoient les replis & les bosses qui paroissent encore plus marquées , lorsque l'intestin étant enflé , toute la membrane qui n'étoit point retenue & affermie

524 QUATRIEME CLASSE,
par les ligamens , étoit étendue par
l'impulsion du vent. Tous les vaisseaux
entroient à côté de ce ligament pour se
distribuer dans l'intestin , mais parti-
culièrement dans les feuillets. Cette
structure de feuillets situés transversale-
ment dans le Colon , a déjà été décrite
dans le Singe , où il est fait mention
de la découverte que nous avons faite
de pareils feuillets dans le *Jejunum* de
l'Homme ; mais nous avons réservé à
en donner la figure dans l'Autruche.

Le *Cæcum* étoit aussi garni de feuil-
lets par dedans , ou plutôt d'un seul
feuillelet qui tournoit en vis depuis un
bout jusqu'à l'autre , à peu-près de la
manière qui a été décrite dans le Re-
nard Marin , & comme il est aux Liè-
vres & aux Lapins. Ce feuillelet étoit
d'une même largeur , sçavoir de cinq
lignes par-tout : il alloit seulement
quelque peu en s'étrecissant vers l'extré-
mité de l'intestin , à proportion que
l'intestin s'étrecissoit , qui alloit en poin-
te , comme à la plupart des Animaux
à quatre pieds , & contre l'ordinaire
des Oiseaux , où cet intestin conserve
une même largeur dans toute sa lon-
gueur , qui même va quelquefois en
s'élargissant , ainsi que nous l'avons ob-

fervé dans la Peintade , où cet élargissement est plus considérable qu'en aucun autre Oiseau que nous ayons vû.

A l'extrémité du *Rectum* , il y avoit une grande vessie remplie d'urine jusqu'à la quantité de huit onces : elle pouvoit contenir les deux poings. Les membranes qui la composoit étoient pareilles à celles des intestins , mais elles étoient un peu plus épaisses. Dans un de nos sujets , qui étoit une femelle , cette vessie étoit parsemée en - dedans d'un grand nombre de vaisseaux , qui partoient comme d'un centre pour s'épandre dans toute sa capacité : ces vaisseaux n'étoient pas visibles dans les autres sujets. Au droit de ce centre étoit l'ouverture par laquelle le *Rectum* se vuidoit dans la vessie. C'étoit un trou fort étroit , au milieu d'une tumeur de la grosseur d'une noix , qui faisoit comme un cul de Poulle. Au bas de cette grande vessie , il y avoit encore deux trous , qui étoient les embouchures des uretères , qui se glissoient entre les deux tuniques de la vessie comme à celle des Animaux terrestres. Au-dessous de ces deux trous étoit une ouverture en ovale de dix lignes de longueur , qui avoit un rebord membraneux , par le

moyen duquel elle pouvoit être fermée, lorsqu'elle venoit à être comprimée par la pesanteur de l'urine ; car alors ce rebord membraneux se colloit sur une tuberosité ou corps rond , & de la grosseur presque du poing , d'une substance moyenne entre le cartilage & le ligament. Cette tuberosité étoit fendue par le milieu à la manière d'un Abricot , étant attachée en dedans aux os pubis.

Cette ouverture ovale donnoit entrée dans une seconde vessie ou poche plus petite que la première , & qui n'étoit point faite pour contenir les excréments , mais seulement pour leur donner passage , selon sa tunique comprimait & serroit plus ou moins la tuberosité qui la remplissoit , en faisant une action pareille à celle du rebord membraneux de l'ouverture ovale.

La verge dans la plupart de nos sujets étoit composée de deux substances , sçavoir de membranes blanches , épaissées , nerveuses , solides , & de ligamens blancs de même substance que les membranes , mais beaucoup plus durs & plus solides , n'y ayant dans les membranes ni dans les ligamens aucuns vaisseaux , ni aucune cavité : ils paroif-

foient seulement composés de fibres transversales fort ferrées. La membrane externe qui couvroit toute la verge étoit la plus épaisse : l'interne l'enveloppoit immédiatement chacun des deux ligamens, qui étoient séparés l'un de l'autre, & qui ne s'unissoient qu'à deux doigts près de l'extrémité. Il y en avoit un plus long que l'autre : le plus long avoit deux pouces. Ils avoient chacun quatre lignes de diamètre vers leur base, allant en pointe vers l'extrémité. L'origine de cette verge étoit à la tubérosité cartilagineuse qui étoit attachée à la partie interne de la jonction des os pubis dont il vient d'être parlé : delà elle se réfléchissoit tout court en dessous, entroit dans la petite poche, & sortoit par l'ouverture externe de cette petite poche, qui est l'*Anus*. Cette ouverture étoit bordée d'un repli en demi-cercle, qui embrassoit la verge à l'endroit où elle sortoit dehors. Au reste cette verge n'avoit ni gland, ni prépuce, ni conduit, ni cavité qui pût donner issue à aucune matière féminale. Dans l'un des sujets, outre les membranes & les ligamens qui composoient la verge des autres, il y avoit encore une troisième substance rouge spon-

528 QUATRIEME CLASSE,
gieuse, & assez approchante de celle
des ligamens cavernaux qui sont aux
Animaux terrestres. Elle étoit garnie
d'une grande quantité de vaisseaux. A
la femelle, au lieu de la verge, il n'y
avoit que la tuberosité cartilagineuse
qui emplissoit la seconde poche com-
me au mâle; & cette tuberosité sortoit
hors l'*Anus* de la grosseur d'une pe-
tite noix: elle avoit une petite appen-
dice de la longueur de trois lignes,
mince & recourbée. Il y a apparence
que c'est le Clitoris. Dans cette petite
& seconde poche, il y avoit à gauche
une ouverture qui pénétoit dans une
autre cavité, en manière de conduit
qui étoit l'*Oviductus*. Cette ouverture
n'avoit pas plus de quatre lignes de
diamètre: elle étoit plissée tout autour
à la manière de l'orifice externe des
femelles des Animaux à quatre pieds.
Les tuniques de ce conduit étoient fort
épaisses, & sa cavité fort large près de
l'entrée à l'un de nos sujets: à un autre
elle l'étoit moins; & à cinq pouces par
delà l'entrée elle s'étrecissoit pour for-
mer un autre petit conduit de la lon-
gueur de cinq lignes, dur & nerveux,
qui pouvoit passer pour l'orifice interne
de la matrice. Au-dessous de ce con-
duit

duit étroit, il y avoit un petit sac ou fosse, sans issue, dont la profondeur étoit égale à la longueur du conduit. Dans les sujets où ce conduit étroit ne s'est point trouvé, l'*Oviductus* alloit toujours s'étrecissant depuis la première entrée, à mesure qu'il approchoit de l'ovaire; enforte qu'à son extrémité il n'avoit que quatre lignes de large, au lieu de trois pouces & demi qu'il avoit en son milieu. En cette extrémité il formoit ce trou que l'on appelle l'entonnoir de l'*Oviductus*, & jettoit à droite & à gauche deux appendices membraneuses, qui avoient quelque rapport à celles qui sont à l'extrémité du *Tuba* des Animaux terrestres. Tout ce conduit, qui est proprement la Matrice ou la Portière des Oiseaux, étoit long de deux pieds & demi, & capable de recevoir le poing en sa partie la plus large. Il étoit charnu au commencement, & devenoit insensiblement membraneux vers sa fin. Après avoir monté, en se détournant à gauche vers le ventricule, il se recourboit vers l'épine du dos, en descendant. Une double membrane, en forme de ligament large, l'enfermoit: elle débordoit de la largeur de deux pouces de chaque côté. La

330 QUATRIEME CLASSE ,
partie postérieure de ce ligament étoit
attachée le long de l'épine , comme un
mésentère : l'antérieure étoit flottante.
l'une & l'autre étoit parsemée d'un grand
nombre de vaisseaux , qui étoient en
plus grande quantité sur le conduit de
l'*Oviductus* que dans le ligament. Ces
vaisseaux venoient de deux grands ra-
meaux qui entroient par l'extrémité de
l'*Oviductus* vers l'ovaire : l'un se traî-
noit au-dessus , l'autre au-dessous ; &
leurs branches avoient des anastomoses
les unes avec les autres , sçavoir celles
de la partie inférieure du ligament avec
celles de la partie supérieure. Tout le
conduit de l'*Oviductus* étoit composé
de trois membranes , à la réserve de
l'extrémité qui fait l'entonnoir , qui
paroissoit être d'une membrane simple.
L'intérieure de ces membranes étoit fort
ridée , ou plutôt comme feuilletée , à
la manière du troisième & du quatrième
ventricule des Animaux qui ruminent.
Ces feuillettes qui emplissoient toute la
cavité , étoient selon sa longueur , &
une tunique fort déliée les attachoit
ensemble. La seconde membrane qui
étoit celle du milieu , étoit charnue.
La troisième qui étoit mince & polie ,
n'étoit rien autre chose que la double

membrane dont le ligament large étoit composé, qui se séparoit en deux pour embrasser le conduit de l'*Oviductus*. On a remarqué quatre muscles, qui appartiennent à l'anus & à la verge : il y en avoit deux de chaque côté. Les deux premiers prenoient leur origine de la partie interne de l'os sacrum, & descendant le long de la poche du *Rectum* par l'espace de deux pouces, ils perçoient près de son extrémité ; & passant sous le sphincter de l'anus, venoient s'insérer à la base de la verge aux mâles, & à celle du clitoris aux femelles. Les deux autres partoient vers le bas des reins de la partie interne de l'os des iles & descendant à côté des uretères & perçant aussi le *Rectum* s'attachoient aux côtés de la verge & du clitoris.

L'ovaire étoit placé à la partie supérieure des reins contre la veine cave & contre l'aorte, étant fortement attaché aux troncs de ces vaisseaux. Sa substance étoit membraneuse, parsemée de toute sorte de vaisseaux, & garnie de plusieurs œufs revêtus de leur calice comme aux Poulles. Ces œufs étoient de différente grosseur, sçavoir depuis la grosseur d'un pois jusqu'à la grosseur d'une noix. La membrane qui en-

Z ij

532 *QUATRIEME CLASSE*,
ferme chaque œuf, & que l'on appelle
le calice, avoit comme une queue,
par laquelle ces œufs sont ordinaire-
ment tous attachés ensemble, & com-
posent ce que l'on appelle l'ovaire. Cette
membrane étoit plus épaisse, plus les
œufs étoient petits : elle avoit une
grande quantité de vaisseaux, & étoit
attachée à l'œuf qu'elle enfermoit, par
une infinité de fibres, étant ouverte
vers l'endroit opposé à la queue, com-
me est le calice d'un gland, lorsque
le gland est rond & petit, & qu'il est
presque tout couvert de son calice.
L'œuf ayant été séparé du calice, n'étoit
qu'une tunique fort délicate, qui con-
tenoit seulement le jaune de l'œuf en
ceux qui n'étoient pas plus gros qu'une
noix : mais dans l'un de nos sujets où
il s'en est trouvé de la grosseur des deux
poings, cette tunique étoit remplie
d'une humeur semblable à de l'eau trou-
ble, sans qu'il y eût de jaune. Il y a
lieu de croire que la chaleur naturelle
affoiblie dans cet Animal, par la con-
trariété de l'air de notre climat, avoit
laissé corrompre ces œufs.

Une des Autruches qui sont dans le
Parc de Versailles ayant fait plusieurs
œufs, on nous en a apporté quelques-

uns, sur lesquels on a fait des observations & des expériences. Car comme ces Oiseaux ne couvent point leurs œufs, mais qu'ils les exposent seulement aux rayons du Soleil & à la chaleur du sable, se contentant de les garantir de l'eau de la pluie, en les posant sur de petits monceaux de sable; nous avons voulu essayer si par la chaleur, tant du Soleil que du feu, & du fumier, nous pourrions du moins leur procurer quelque alteration, qui parût être une disposition à la génération. Pour cela on en a tenu un pendant cinq semaines au Soleil, à demi-enseveli dans du sable, sur une couche de fumier élevée à trois pieds de terre, le couvrant d'une cloche de verre pendant le mauvais temps. On en a mis un autre dans un Athanor à feu lent, le tenant aussi, par un pareil espace de temps, dans du sable, & bien couvert. On a observé plusieurs choses; sçavoir, que les œufs sont diminués de leur poids jusqu'à la neuvième partie; que le jaune & le blanc de celui qui avoit été échauffé au feu, se sont quelque peu épaisés, sans avoir aucune mauvaise odeur; que celui qui avoit été mis au Soleil ne s'est point épaisé,

mais a contracté une fort mauvaise odeur ; & que dans l'un ni dans l'autre de ces œufs il ne s'est trouvé aucune apparence de disposition à la génération. Au-dessus de l'ovaire on découvroit deux corps glanduleux attachés à l'aorte & à la veine-cave, dont la substance étoit semblable à celle des testicules des mâles, ayant en leur superficie un grand nombre de vaisseaux. Leur couleur d'ailleurs étoit d'un rouge vif. Chacun de ces corps avoit un pouce & demi de long sur quatre lignes de diamètre.

Aux mâles les testicules ont été trouvés de grandeur & de figure différente dans les différents Sujets. A l'un ils étoient petits, ayant seulement quinze lignes de long sur cinq de diamètre. A un autre ils étoient longs & étroits ayant un pouce & demi de long sur quatre lignes seulement de diamètre. A un autre ils avoient jusqu'à quatre pouces de long sur un pouce & demi de diamètre par le milieu. Ces derniers avoient la figure d'un œuf de Poulle un peu allongé, étant plus gros par un bout que par l'autre. En tous les sujets ils étoient couverts d'une membrane nerveuse parsemée d'une si grande quan-

tité de vaisseaux, qu'elle paroïssoit rouge. Il se trouva en l'un des sujets que le testicule en avoit comme un autre petit, qui lui étoit attaché au côté. Ce petit avoit environ le quart du grand, & n'étoit rien autre chose que l'épididyme séparé du testicule, qui lui étoit attaché en deux endroits; sçavoir, par une branche du vaisseau spermatique préparant, qui sortant du milieu du testicule entroit dans le milieu de l'épididyme; & par le déferant, qui sortant par le bas de l'Épididyme se rejoignoit au bas du testicule. Les vaisseaux préparans sortoient proche des émulgens, & se joignoient un peu plus bas aux testicules qui étoient posés sur les reins, un peu plus à gauche qu'à droite. Avant que de s'attacher au testicule, ils se divisoient chacun en trois rameaux, qui se joignant les uns aux autres, & ensuite se séparant, continuoient ainsi à se communiquer le long du testicule, auquel ils inféroient des rameaux d'espace en espace. En cet endroit ils étoient fort enveloppés de membranes & de graisses: mais nonobstant ces empêchemens, on ne laissa pas d'en voir assez distinctement la structure & les communications; parce qu'ayant fait bouillir un

testicule, & toute la graisse étant fondue, les vaisseaux parurent à découvert, & firent connoître qu'après s'être rassemblés ils se séparoient pour se rejoindre encore. Le déferant descendant le long de l'épine jusqu'à la seconde vessie, s'y attachoit, après s'être dilaté, & changé en une membrane. Ce conduit, selon l'ordinaire, étoit solide, & sans cavité à son commencement, & sur la fin il s'élargissoit, & devenoit membraneux.

Le Foye étoit rouge, de substance dure & ferme. Par sa figure il ressembloit à celui de l'Homme, étant partagé en deux grands Lobes. Le gauche étoit fendu en deux autres petits. Il y en avoit encore un autre petit au milieu, & au bas de deux grands, qui ne s'est trouvé qu'en l'un des Sujets. Il n'y avoit point de vésicule du fiel, mais seulement un canal hepaticque qui naissoit du milieu de la partie cave du foye, & s'alloit insérer au pylore. Ce canal étoit formé par l'assemblage de trois gros rameaux, qui se distribuoient dans toute la substance du foye. A l'extrémité de l'un de ces rameaux, tout proche son insertion au canal, il y avoit une dilatation de la grosseur d'une

grosse aveline, qui ne paroïssoit point, parce qu'elle étoit recouverte par le parenchyme du foye. La veine porte étoit double, ayant deux troncs séparés, & chacun leurs racines particulières. Le premier, qui étoit le plus gros, étoit attaché au lobe droit, à la place où la vésicule est ordinairement aux Oiseaux. Le second, plus petit, sortoit du bas du lobe gauche. La veine cave étoit attachée le long du grand diaphragme droit, à côté de l'aorte. Le pancréas avoit dix pouces de long, & un pouce de large : il étoit placé entre le premier repli que les intestins font en forme d'une longue sinuosité, ainsi qu'à la plûpart des autres Oiseaux. Il étoit d'une véritable couleur de chair. Les glandes dont il étoit composé, étoient séparées tout-à-fait les unes des autres, & jointes seulement par de membranes. Le canal pancréatique s'inséroit à la partie supérieure du *Jejunum*. Il sortoit du milieu du pancréas, où aboutissoient les deux branches qu'il jettoit dans chaque moitié du pancréas, l'une vers le haut, & l'autre vers le bas. Il est à remarquer que dans la plûpart des Oiseaux, les canaux pancréatiques s'insèrent proche les cholidoques, mais

dans nos Autruches l'insertion du pancréatique étoit éloignée de celle de l'hépatique de plus de trois pouces. La ratte étoit attachée au ventricule par une forte membrane, qui conduisoit & enfermoit les vaisseaux spléniques. Sa forme étoit cylindrique, ayant deux pouces & demi de long, & huit lignes de diamètre; étant néanmoins un peu plus menue par le bas que par le haut. Son parenchyme étoit solide, & semblable à celui des reins des quadrupèdes. Les reins avoient huit pouces de long, & deux de large. Ils étoient dans la plupart de nos sujets différents des Reins des autres Oiseaux, n'étant pas recoupés en plusieurs lobes, mais ayant une continuité assez égale. Toute leur substance, qui étoit mollasse, paroissoit d'ailleurs très-inégale, comme étant composée d'une grande quantité de glandes. Ils avoient une membrane fort déliée, qui les couvroit immédiatement, laquelle étoit recouverte d'une autre plus forte & plus épaisse, qui tenoit lieu de la membrane adipeuse. La couleur de ces glandes étoit d'un rouge brun fort vif. On a trouvé dans quelques-uns des sujets que les reins étoient recoupés en trois à l'ordinaire, la par-

tie supérieure & l'inférieure étant plus larges que celle du milieu. L'uretère n'étoit pas comme aux autres Oiseaux couché sur les reins de haut en bas, mais il étoit enfermé dans leur substance, où il étoit un peu plus large qu'en dehors, comme pour former un bassinnet, qui étoit de la longueur du rein. On voyoit dans ce bassinnet plusieurs trous, qui étoient les embouchures des branches ou canaux que le bassinnet envoie dans toute la substance du rein. Il n'y avoit aucune apparence de mammelons.

Les anneaux qui composoient l'aspre artère, étoient entiers, mais un peu comprimés, ce qui leur donnoit une figure ovale. Le larynx étoit composé d'un cricoïde & d'un Aryténôïde. Le cricoïde étoit semblable à celui de l'Homme, & l'aryténôïde étoit fait de deux cartilages plats & larges, articulés avec le cricoïde par le moyen de leurs muscles. Ils laissoient entr'eux une ouverture de six lignes de large, qui faisoit la glotte. Ces deux cartilages étoient recouverts d'un muscle, qui sert apparemment à fermer l'ouverture de la glotte, en les approchant l'un de l'autre.

Le diaphragme n'étoit point unique , comme aux Animaux terrestres , où il ne fait qu'une cloison , qui sépare les parties contenues dans la poitrine d'avec celles du bas-ventre , mais il y avoit plusieurs diaphragmes , qui faisoient beaucoup plus de séparations , en divisant la cavité de toute cette partie du corps que l'on appelle le tronc , en six autres cavités , par le moyen de cinq cloisons , que l'on peut prendre pour autant de diaphragmes. Il y avoit quatre de ces diaphragmes ou cloisons , dont la situation étoit droite de haut en bas , & un cinquième situé en travers. Des quatre droits , il y en avoit deux petits & deux grands. Les petits couvroient les poumons , qui étoient attachés aux côtés , & les séparoit des quatre vessies supérieures du poumon. Les grands diaphragmes qui couvroient ces vessies de même que les petits couvroient les poumons , laissoient un grand espace au milieu , où le cœur & le foye étoient enfermés ensemble. Le cinquième diaphragme , qui étoit situé en travers , allant du milieu d'un des grands diaphragmes au milieu de l'autre , séparoit le cœur & le foye d'avec le gésier , les intestins , &

les autres parties du bas-ventre , dans lequel les deux vessies inférieures du poumon étoient aussi enfermées : de sorte que les six cavités étoient , une grande du bas-ventre ; une autre grande du milieu de la poitrine située au-dessus de la première ; deux moyennes à côté de la seconde , qui contenoient les quatre vessies supérieures ; & deux petites encore à côté des moyennes , où le poumon droit & le poumon gauche étoient enfermés. Chaque petit diaphragme , que nous appellons le muscle du poumon , parce qu'il étoit charnu , & qu'il couvroit le poumon , avoit son origine fort charnue , qui étoit divisée en six têtes attachées vers l'extrémité des grandes côtes , proche l'angle qu'elles font avec d'autres petites côtes qui les attachent au sternon , au lieu des cartilages qui les y attachent dans les Animaux terrestres. Ces six têtes produisoient toutes ensemble un large tendon , ou aponevrose , couchée sur le poumon , & qui s'alloit joindre avec l'aponevrose de l'autre muscle opposé , sur les vertèbres du dos , auxquelles elle étoit aussi fortement attachée. La direction des fibres de ce muscle étoit oblique , tirant un peu vers le bas ,

542 *QUATRIEME CLASSE,*
enforte que son action est d'étrecir la
poitrine, en serrant les côtes, & les
tirant en enbas. Chaque grand dia-
phragme, qui n'étoit qu'une membrane
sans chair musculeuse, & par consé-
quent sans action, sans mouvement
propre, & ne servant que de cloison,
nous a semblé mériter mieux le nom
de diaphragme, que les deux petits
qui étoient musculeux, & même que
le diaphragme des Animaux terrestres,
qui sert à autre chose qu'à séparer le
ventre supérieur de l'inférieur, étant
principalement employé par son mou-
vement à la respiration que l'on appelle
libre, de même que les muscles de la
poitrine sont pour la respiration que
l'on appelle violente & forcée, qui se
fait par la dilatation & par la constrict-
tion de la poitrine. Chacun de ces
diaphragmes étoit attaché par enhaut,
& en devant le long de chaque côté
du sternon, qui étoit fort large à nos
Autruches, ainsi qu'il l'est ordinaire-
ment aux Oiseaux. Par derrière il tenoit
à l'aponevrose du muscle du poumon,
& par le moyen de cette aponevrose
aux vertèbres du dos: par enbas il s'at-
tachoit aux muscles transverses du bas-
ventre. Le diaphragme transversal étoit

situé un peu plus bas que le bas du sternon. Il partoit du milieu d'un des grands diaphragmes, & s'attachant en devant aux muscles transverses du bas-ventre, & par derrière aux aponevroses des muscles du poumon, il s'alloit attacher à l'autre grand diaphragme. Il étoit en dessous garni de graisse de l'épaisseur d'un doigt.

Le poumon, qui étoit enfermé entre les côtes & les petits diaphragmes que nous appellons les muscles du poumon, étoit composé de deux chairs rouges & spongieuses, ainsi qu'aux autres Oiseaux. Elles avoient chacune dix pouces de long sur trois & demi de large, étant épaisses d'un pouce & demi. Chacune des deux branches de l'aspre artère, en entrant dans le poumon, se divisoit en plusieurs rameaux, qui se distribuoient dans tout son parenchyme, comme aux Animaux terrestres, à la réserve que tous ces rameaux étoient membraneux simplement, sans avoir de cartilages. L'air passant dans ces rameaux, se couloit jusqu'à la surface externe du parenchyme percé d'une infinité de petits trous, qui se voyoient au travers d'une tunique fort mince, dont tout le poumon étoit revêtu, pour

344 *QUATRIEME CLASSE;*
enfermer l'air, & le laisser seulement
fortir par cinq trous, chacun de quatre
lignes de diamètre, & disposés selon
la longueur du poumon, les uns de-
vers l'épine, les autres devers le ster-
non. Ceux de ces trous qui étoient vers
le sternon, perçant la partie charnue
du muscle du poumon, pour pénétrer
dans les vessies, étoient obliques; &
il sembloit que cela fût ainsi, pour
faire que l'air pût être retenu volonta-
irement dans ces vessies par l'action du
muscle, qui peut, en se resserrant,
étrecir ce trou, pour des usages que
l'on peut conjecturer, ainsi qu'il sera
expliqué dans la suite. Les quatre ves-
sies qui étoient de chaque côté au haut
de la poitrine, étoient enfermées, ainsi
qu'il a été dit, entre le diaphragme &
le muscle des poumons dont ils étoient
recouverts. La tunique de chaque ves-
sie étoit collée par les côtés du dia-
phragme & au muscle du poumon. Par
dessus & par dessous elle étoit jointe
aux tuniques des vessies voisines entre
lesquelles elle étoit. La cinquième ves-
sie, qui étoit beaucoup plus grande
que les autres, n'étoit point enfermée
entre le diaphragme & le muscle du
poumon, mais entre les deux diaphra-

gmes avec les intestins & les autres parties du bas-ventre ; & elles ne touchoient au muscle du poumon que par l'endroit où il étoit percé , pour donner passage à l'air qu'elle reçoit du poumon. Nous avons trouvé dans des Aigles , & dans quelques autres Oiseaux , ces vessies attachées par le bas à une membrane chargée de beaucoup de graisse qui enfermoit comme dans un sac le ventricule & les intestins , & que nous avons prise pour un épiploon. Le détail de cette structure ne sçauroit être si bien observé dans les autres Oiseaux , à cause de la délicatesse des tuniques dont ces vessies sont composées , qui dans l'Autruche sont de l'épaisseur des vessies de pourceau ; & nous avons même trouvé celles du bas-ventre dans l'un de nos Sujets quatre fois plus épaisses , étant scirrheuses : mais dans la plûpart des autres Oiseaux il est presque impossible de ne les pas percer en faisant la dissection ; & elles ne peuvent être bien vûes qu'en les tenant enflées , & soufflant dans l'aspre artère. La connoissance de ce détail a donné sujet à la compagnie de faire plusieurs réflexions sur la matière de la respiration en général , & sur celle qui est particulière

aux Oiseaux , pour tâcher de parvenir à la connoissance des usages que doivent avoir ces organes si différents dans les uns & dans les autres de ces Animaux.

On a considéré que la respiration ne sert pas seulement au rafraîchissement du cœur & à la voix , mais qu'elle est même utile à la coction & à la distribution de la nourriture , par l'agitation continuelle & par la constriction du thorax , qui pressant les poumons remplis d'air , & rendus par son moyen semblables à des oreillers mollets , fait qu'ils expriment doucement , non seulement le sang contenu dans leurs vaisseaux , & le poussent dans le cœur ; mais compriment aussi les autres vaisseaux enfermés dans la poitrine , pour favoriser la distribution du sang , ainsi qu'il paroît dans les actions violentes , où la rétention de la respiration est nécessaire ; car on voit qu'elle fait monter le sang au visage. Mais la manière dont la respiration s'accomplit par l'inspiration & par l'expiration , démontre clairement la vérité de cet usage dans les Animaux terrestres ; car l'inspiration se fait lorsque la poitrine est élargie par le changement de la situation des

côtes & du sternon, qui rend sa capacité plus ample, & par l'extension du diaphragme, qui devient plat : & l'expiration se fait par une situation contraire des os de la poitrine, qui rend sa capacité plus étroite, & par la relaxation du diaphragme, qui diminue aussi cette capacité, parce qu'elle le fait remonter en enhaut, & occuper une partie de la poitrine. Or cette relaxation, qui est une chose passive, n'est pas suffisante pour le puissant effort que l'expiration demande, parce que l'air enfermé & comprimé par l'action que les muscles de la poitrine font en l'expiration, seroit capable de repousser le diaphragme en enbas, s'il n'étoit poussé en enhaut par quelque puissance qui agit fortement dans l'expiration. Cette puissance est double ; l'une est celle du Mediastin, qui après avoir été tiré & étendu dans l'inspiration, lorsque le centre du diaphragme descend enbas, retire ensuite en enhaut le même centre, comme fait un ressort, qui après avoir été contraint, retourne à son premier état, par une action que *Galien* appelle naturelle, & qui n'est pas volontaire comme celle des muscles ; en sorte qu'il lui attribue la rétraction

§48 QUATRIÈME CLASSE,

involontaire qui arrive aux parties par les muscles dont les antagonistes ont été coupés. L'autre puissance qui fait monter le diaphragme, est celle des muscles du bas-ventre, qui peuvent passer pour les antagonistes du diaphragme, lorsqu'ils compriment tout ce qui est contenu sous le diaphragme; car par cette action, faisant remonter le foye, le ventricule, & les autres parties du bas-ventre; ils poussent le milieu du diaphragme en enhaut, qui ensuite descend, lorsque par son action propre, qui est l'exension, il reprend la figure droite & platte que la contraction de ses fibres lui donne. Cette compression des muscles du bas-ventre sur les viscères est si puissante, que l'on a quelquefois vû le ventricule avoir été poussé dans la capacité du thorax, lorsque le diaphragme avoit reçu une grande blessure, ainsi que le témoignent *Paré*, *Sennert*, & *Hildanus*. Par ces actions de la compression des muscles sur les viscères, qui les fait monter, & de celle du diaphragme qui les fait ensuite descendre, & par la continuité de ces mouvemens alternatifs, on peut dire que la respiration est à l'égard des humeurs contenues dans le

bas-ventre, ce que la pulsation du cœur est à l'égard du sang contenu dans ses ventricules ; c'est-à-dire que cette compression & cette agitation sert non-seulement à la distribution du chyle, de même que celle du cœur sert à pousser le sang dans les artères, mais qu'elle est une des principales causes de la génération du même chyle, par la section, l'atténuation & le mélange des parties de la nourriture que cette agitation continuelle est capable de produire.

Ces actions, qui sont essentiellement nécessaires pour la vie, & qui se doivent accomplir dans les Oiseaux comme dans les Animaux terrestres, y sont aussi faites par la respiration, quoiqu'avec des organes différents ; car quoique le diaphragme de ceux d'entre les Oiseaux qui l'ont musculeux, ou du moins le muscle du poumon dans l'Austruche, ait quelque tension & quelque relaxation, par le moyen de laquelle le poumon & ses vessies sont comprimées, il n'a point ce mouvement qu'il a dans les Animaux terrestres, par lequel les viscères sont poussés tantôt en haut, tantôt en bas ; & les muscles du bas-ventre, à cause de leur petitesse,

ne peuvent pas aussi les comprimer que foiblement, parce que presque tout le bas-ventre est couvert par le sternon, dont la grandeur a dû être énorme, comme elle est, pour donner origine aux grands muscles qui tirent l'aile en enbas; la force de ces muscles n'étant pas capable de suffire à la puissante action du vol, s'ils étoient moindres: de sorte que cette foiblesse des muscles du bas-ventre & du diaphragme, a dû être suppléée dans les Oiseaux par les vessies du poumon, qui s'emplissent, & se vident alternativement dans leur respiration, & la manière dont elles agissent est telle. Lorsque le thorax est dilaté par l'action des muscles de la poitrine, l'air entre dans le poumon, & en même temps du poumon dans les vessies; mais il faut entendre qu'il n'entre que dans celles qui sont enfermées dans la poitrine, parce qu'il n'y a rien qui puisse, en dilatant les vessies contenues dans le bas ventre, donner occasion à l'air d'y entrer; car au contraire, c'est alors qu'elles s'affaissent, & que l'air qu'elles contiennent rentre dans le poumon. Mais lorsqu'ensuite le thorax est comprimé & rétréci, l'air est fermé dans les vessies de la poitrine

en étant exprimé, une partie sort par le larynx; l'autre entre dans les vessies du bas-ventre, & les enfle au même temps que celles d'enhaut se désemplifient; & ensuite lorsque les vessies d'enhaut sont remplies par la dilatation du thorax, elles reçoivent non-seulement l'air du dehors par le larynx, mais aussi celui des vessies du bas-ventre, qui sont comprimées au même temps que celles d'enhaut sont dilatées; & cela leur arrive, tant parce que leurs tuniques retournent en leur premier état par la force du ressort, que parce que les viscères qui ont été forcés & comprimés par la dilatation des vessies, les poussent à leur tour, aidés par les muscles du bas-ventre quoique petits. Ce qui fait une réciprocation & une vicissitude d'impulsions qui supplée à l'action puissante que les grands muscles du bas-ventre produisent dans les Animaux terrestres. Cette action des vessies qui servent à la respiration des Oiseaux, se voit manifestement lorsqu'on les dissèque vivants. Nous en avons fait l'expérience dans de grands Oiseaux, comme des Oyes & des Cocqs-d'Inde, à qui ayant ouvert le bas-ventre, sans avoir blessé les vessies qui y sont, on a re-

marqué que lorsque le thorax étoit déprimé dans l'expiration, les vessies d'enbas s'enflaient, & que lorsqu'il se dilatoit pour l'inspiration, elles s'affaïssoient. Cette manière particulière que les Oiseaux ont en leur respiration, peut être expliquée par les soufflets des forges, qui semblent avoir été faits à l'imitation des organes de la respiration des Oiseaux; car ces soufflets ont une double capacité pour recevoir l'air. La première est celle de dessous, qui reçoit l'air lorsque le soufflet est ouvert, & cette capacité représente les vessies d'enhaut enfermées dans la poitrine. La seconde capacité est celle de dessus, qui représente les vessies du bas-ventre; car lorsque la capacité inférieure est retrécie par la compression du soufflet, l'air qu'elle a reçu entre par un trou dont elle est percée, & passe dans la capacité supérieure; en sorte que l'air poussé avec force élargit cette capacité, en faisant soulever le volet de dessus; ce trou étant dans le volet du milieu, qui est comme un diaphragme entre les deux capacités qui composent le soufflet, lesquelles sont différentes de celles des vessies du poumon des Oiseaux, en ce que leur situation

tion

tion est différente ; la capacité des vésicules qui reçoivent premièrement l'air , étant en la partie supérieure aux Oiseaux , & en l'inférieure aux soufflets des forges. La compagnie a fait encore sur plusieurs autres Oiseaux des remarques qui concernent la respiration de ce genre d'Animaux , que l'on trouvera dans leurs Descriptions.

Le cœur étoit presque rond , ayant six pouces de la base à la poitrine sur cinq de large. Les Oiseaux l'ont ordinairement plus long à proportion. Les oreilles en étoient petites , & les ventricules grands. L'ouverture de la veine cave étoit large , sans aucunes valvules : il y avoit seulement comme un sac , dont le côté , qui étoit mitoyen entre sa cavité & l'embouchure de la veine cave , servoit de valvule , qui pouvoit être appelée Sigmoides charnue. Cette structure est ordinaire au cœur des Oiseaux. Les autres valvules étoient aux autres vaisseaux du cœur à l'ordinaire. L'aorte descendoit le long du côté droit comme aux autres Oiseaux , étant enfermée dans une capsule formée par l'aponévrose du muscle du poumon. Le crâne étoit fort tendre : on y a trouvé une fracture à l'un des sujets. Les Natura-

554 *QUATRIÈME CLASSE*,
listes ont remarqué que quand l'Au-
truche craint quelque danger, elle croit
être en sûreté, quand elle a mis sa tête
à couvert. Le cerveau avec le cervelet
n'avoit que deux pouces & demi de
long sur vingt lignes de large. La dure
Mère ne séparoit point le grand cer-
veau en deux par cette large production
que l'on appelle la faux : mais on voyoit
seulement dans la substance du cerveau
une petite raye peu enfoncée, sur la-
quelle la dure Mère un peu épaissie,
& faisant comme une couture, étoit
appliquée. Le sinus longitudinal alloit
à l'ordinaire du devant de la tête au
derrière, pour se terminer à la rencon-
tre des sinus lateraux, qui étoient pla-
cés à l'endroit où la dure mère sépare
le cerveau du cervelet. Ces deux sinus
sortoient du crâne par des trous parti-
culiers de l'occiput, pour se décharger
dans les jugulaires internes. Le quatriè-
me sinus, qui étoit situé beaucoup plus
en arrière que dans les Animaux ter-
restres, descendoit obliquement en bas,
& se partageant en deux branches, en-
troit dans les ventricules du cerveau.
La dure mère étant levée, on voyoit
la glande pinéale posée sur l'endroit où
le cervelet se joint au cerveau : elle

étoit de la grosseur d'un petit pois. Plusieurs rameaux du lacin choroïde l'enveloppoient. La Pie mère étoit parsemée d'un grand nombre de vaisseaux. La surface du cerveau qu'elle couvroit, n'étoit point divisée en plusieurs sinuosités & circonvolutions, mais unie & égale, ainsi qu'elle est ordinairement aux Oiseaux. Toute la partie antérieure du grand cerveau étoit divisée en deux autres parties, qui n'étoient jointes ensemble que par de petites fibres très-déliées. La séparation de ces deux parties, qui dans les Animaux terrestres ne va que jusqu'au corps calleux, étoit absolument de tout le cerveau, qui s'unissoit seulement par la partie postérieure, proche du cervelet. Cette séparation du cerveau en deux parties se trouve à la plûpart des Oiseaux; & elle n'est pas ignorée par les Charlatans, qui font valoir leur Baume, en guérissant des Poulets, après leur avoir traversé la tête avec un couteau qu'ils passent aisément entre ces deux parties du cerveau, sans les blesser. Dans chacune de ces deux parties il y avoit une cavité ou ventricule, qui étoit recouvert par une substance blanche, moëlleuse, & d'une demi-ligne d'épaisseur, qui s'éten-

A a ij

556 *QUATRIEME CLASSE,*
doit aussi sur l'endroit par lequel ces
deux parties sont jointes ensemble, &
où les deux ventricules antérieurs s'af-
sembloient en un troisième. Dans ce
troisième il y avoit une fente qui abou-
tilloit à l'entonnoir & à la glande pi-
tuitaire qui bouchoit exactement le bout
de l'entonnoir, étant située à l'ordina-
re sur la selle de l'os sphénoïde. A la
partie postérieure des deux ventricules
antérieurs, on voyoit le lacis choroïde
formé par une branche de la carotide,
& une branche du quatrième sinus.
Presque toute la substance du cerveau
étoit d'une couleur cendrée, & sem-
blable à la partie corticale du cerveau
de l'Homme, en sorte qu'à proportion
de celle qui est moëlleuse, elle étoit
dix fois plus grosse & plus épaisse. Les
dix paires de nerfs prenoient leur ori-
gine, & sortoient hors du crâne de la
même manière que dans les Animaux
terrestres. La moëlle de l'épine, qui
prenoit son origine de l'endroit où les
deux parties du cerveau antérieur se
joignent ensemble & avec le cervelet,
avoit à ses côtés deux éminences ron-
des, de la grosseur d'une petite noix.
Elles avoient chacune une cavité consi-
dérable, & formoient comme deux ven-

tricules, qui s'ouvroient dans le conduit inférieur, qui passe sous ce qu'on appelle le Pont de *Silvius*, & par où les sérosités du cervelet se déchargent dans l'entonnoir. Dans le cervelet la partie corticale & la moëlleuse étoient disposées de la même manière qu'elles se voyent dans les Animaux terrestres; ces différentes parties paroissant par le dehors être arrangées par lames jointes les unes aux autres, & distinguées par des lignes parallèles. Il y avoit deux apophyses vermiformes comme dans l'Homme. Il y avoit aussi un ventricule de la figure d'une plume à écrire, comme dans la plupart des Animaux terrestres. Le cervelet par le dedans étoit composé à l'ordinaire d'une substance blanche, en forme de branches d'arbre, & d'une autre substance rougeâtre & livide.

La figure de l'œil, de même qu'aux autres Oiseaux & aux Poissons, étoit composée de deux demi-globes, dont le plus grand formé par la sclerotique avoit sa partie plate en devant; l'autre beaucoup plus petit étoit posé sur le plat de la sclerotique. Ce petit demi-globe étoit la cornée, qui avoit tout autour un cercle relevé, faisant comme

A a iij

une bordure. Le nerf-optique n'entroit pas par le milieu, mais un peu à côté vers l'angle, que la convexité de la sclerotique fait avec la partie platte. Le crystallin n'avoit point de noyau, mais sa substance étoit uniforme : il étoit plus convexe en dedans qu'en dehors. La choroïde étoit entièrement noire, sans avoir dans le fond cette membrane diversément colorée, & comme dorée que nous appellons le Tapis. Le nerf-optique ayant percé la sclerotique & la choroïde, se dilatoit, & formoit comme un entonnoir d'une substance semblable à la sienne. Cet entonnoir n'est pas ordinairement rond aux Oiseaux, où nous avons presque toujours trouvé l'extrémité du nerf-optique aplatie & comprimée au dedans de l'œil. De cet entonnoir sortoit une membrane plissée, faisant comme une bourse qui aboutissoit en pointe vers le bord du crystallin le plus prochain de l'entrée du nerf-optique. Cette bourse, qui étoit large de six lignes par le bas, à la sortie du nerf-optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit attachée par sa pointe au bord du crystallin, par le moyen de la membrane qui le couvroit du côté de l'humeur vitrée, & qui couvroit

aussi toute la bourse qui étoit noire , mais d'un autre noir que n'est celui de la choroïde , qui paroît comme enduite d'une couleur détremée , qui s'attache aux doigts ; car c'étoit une membrane pénétrée de sa couleur , & dont la surface étoit solide. La glande lachrymale supérieure , qui est ordinairement cachée au dedans de l'angle extérieur de l'orbite , étoit placée dans une cavité enfoncée dans la portion du coronal qui va faire la partie supérieure de l'orbite : elle avoit huit lignes de long sur quatre de large ; ses tuyaux étoient disposés à l'ordinaire.

Le Mémoire que nous venons de transcrire , nous a paru si intéressant pour les vrais Amateurs de l'Anatomie , que nous n'avons pas cru en devoir rien retrancher ; & nous aimons à nous persuader que , quelque long qu'il soit , ils ne le trouveront pas trop diffus.

Sans être Naturaliste , dit M. *De Réaumur* dans son nouvel *Art de faire éclore & d'élever en toute saison des Oiseaux domestiques de toutes espèces , soit par le moyen de la chaleur du fumier , soit par le moyen de celle du feu ordinaire , on aimeroit assurément à voir naître chez nous de ces Oiseaux dont les plumes*

A a iv

560 QUATRIEME CLASSE,
fournissent une parure à nos Militaires ;
& sont employées à beaucoup d'autres
ornemens ; de ces Oiseaux aussi remar-
quables par leur grandeur énorme que
les Colibris le sont par leur prodigieuse
petitesse , qui sont parmi les autres Oi-
seaux ce que l'Eléphant est parmi les
Quadrupèdes , & la Baleine parmi les
Poissons. Qui ne verroit pas avec plaisir
sortir de son œuf un Oiseau aussi gros
qu'en sort l'Autruche ? On nous a rap-
porté bien des faits étranges sur la ma-
nière dont leurs œufs sont couvés , qui ,
s'ils ne sont pas tous faux , le sont pour
la plûpart , puisqu'il y en a de directe-
ment opposés les uns aux autres. Beau-
coup de Voyageurs prétendent que la
fémelle se contente d'enterrer ses œufs
dans le sable , après quoi elle les aban-
donne , & s'en repose , pour faire éclore
les petits , sur la chaleur du Soleil. Quel-
ques-uns au contraire veulent que le
mâle & la fémelle couvent souvent en-
semble , & que les œufs ne soient ja-
mais abandonnés , au moins par l'un
& par l'autre à la fois ; mais ce n'est
que des yeux qu'ils les font couvrir ; la
direction de leurs regards est si impor-
tante , que si elle cessoit un instant ,
les œufs seroient perdus , ils se cor-

romproient aussi-tôt. Entre ceux qui veulent que les Autruches abandonnent leurs œufs, il y en a qui leur ôtent toute mémoire pour ceux-ci, & qui leur en font couvrir, à la manière ordinaire, d'autres qu'elles rencontrent dans leur chemin, & qu'elles n'ont pas pondus : quelques-uns au contraire leur donnent une mémoire qui les ramène à leurs œufs, lorsque les petits sont prêts à naître ; de dix œufs plus ou moins dont la couvée est composée, ils lui en font casser quatre ; elle les sacrifie au salut des petits qui doivent naître des autres œufs, ils leur fourniront une nourriture sans laquelle ils périroient par la faim : dans les œufs cassés se produisent des Vers dont les petites Autruches nouvellement nées se nourrissent jusqu'à ce qu'elles soient en état d'aller chercher des alimens au loin. On ne croira pas que ces faits & quelques autres de même nature qui leur pourroient être ajoutés, ayent été vérifiés par de bons Observateurs. Ceux qui ont prétendu que les Autruches ne couvoient point, ont pourtant cru en trouver une bonne raison dans la pesanteur considérable de leur corps ; ils ont jugé & dit qu'elles écraseroient les

Aa v.

œufs sur lesquels leur corps seroit posé : ils en eussent pensé autrement , s'ils eussent fait assez d'attention à l'épaisseur & à la solidité de la coque , qui sont telles qu'elles permettent qu'on en fasse des vases , dont on se sert comme nous nous servons de ceux de Porcelaine. On doit être plus disposé à s'en rapporter à M. *Kolbe* qu'à une foule d'Auteurs trop amateurs du merveilleux , & qui n'ont pas vû par eux-mêmes ; il fait tout simplement couver les Autruches de la manière dont couvent les Poules & les Oiseaux de tant d'autres espèces , il n'est pas du nombre de ces Voyageurs qui nous donnent des Mémoires sur des pays qu'ils n'ont fait que parcourir ; il a résidé pendant neuf à dix ans au Cap de Bonne-Espérance , & uniquement pour y faire des observations. Il assure qu'il a eu occasion d'observer , même très-souvent , que l'Autruche mâle & la femelle se chargent alternativement du soin de couvrir les œufs qui sont posés sur le sable ; il ajoûte que les petits ne sçauroient marcher que quelques jours après celui où ils sont nés , & que jusqu'à ce qu'ils soient en état d'aller chercher de la nourriture , le Père & la Mère

leur apportent de l'herbe. Peut-être néanmoins que le récit des Voyageurs, qui se sont contentés de dire que les œufs des Autruches sont couvés par le Soleil, peut se concilier avec ce que M. Kolbe atteste comme témoin oculaire. Il y a des pays dans l'Afrique bien plus chauds que les environs du Cap de Bonne - Espérance : dans ces pays brûlés par l'excessive ardeur du Soleil, les œufs déposés sur le sable n'ont pas besoin d'être échauffés par la Mère pendant le jour ; ils exigent plutôt qu'elle les dérobe à l'action d'une chaleur qui seroit capable de les cuire, ce qu'elle peut faire en les enterrant dans le sable ; si elle les couvroit alors de son corps, ce seroit pour les rafraîchir, ou pour les empêcher d'avoir trop chaud. Les Autruches paroissent donc très-dispensées dans de tels pays de se tenir sur leurs œufs pendant le jour ; mais il y a des nuits dans ces mêmes pays où la chaleur du jour est insupportable, qui seroient trop froides pour les œufs, & pendant lesquelles les Autruches doivent être obligées de rester sur leurs œufs. Ce ne sont là que des conjectures : nous pouvons nous promettre de les voir bien-tôt vérifiées ou détruites par un

A a vj,

564 QUATRIEME CLASSE ;
des plus passionnés Amateurs de l'Histoire Naturelle ; M. *Adamson*, qui dans un âge où il est presque permis de se livrer aux plaisirs frivoles , n'est sensible qu'à celui d'observer & d'étudier les Animaux & les Plantes , est parti depuis cinq mois pour le Sénégal avec le désir le plus vif de nous bien instruire de l'Histoire des Autruches ; il me doit envoyer de leurs œufs avec toutes les précautions capables de les faire arriver propres à être couvés. Or , M. *Adamson* n'a pas tardé à remplir des engagements que j'avois pris pour lui à son insçu avec le Public : peu de mois après que cet Ouvrage eut paru au jour pour la première fois , je reçus une de ses Lettres datée du Sénégal du 15. Août 1749 ; il y raconte les expéditions courageuses que l'Histoire Naturelle lui avoit fait entreprendre. Ce n'est pas ici le lieu de rendre compte des faits curieux qu'elles lui ont appris ; mais ce l'est de dire qu'il m'y a marqué qu'il étoit très-certain que les Autruches couvoient leurs œufs au Sénégal , mais seulement pendant la nuit. Ce que nous avons simplement conjecturé devoir être , peut donc à présent être regardé comme un fait qui justifie les Autruches de l'in-

différence pour leurs œufs dont on les avoit accusées, & qui est à l'honneur de ces Oiseaux, à qui on avoit reproché une sorte d'imbécilité : au lieu que les autres se tiennent continuellement sur leurs œufs, les Autruches ne couvent les leurs que dans les temps où ils demandent à être couvés.

Selon les observations de *Belon*, comme les Autruches vivent dans les campagnes d'Afrique, nous n'en verrions aucune en nos contrées, si ce n'étoit qu'on leur fait passer la mer. Les Paysans des régions de Libye & d'Afrique sçachant y avoir du profit prennent les Sauvages en diverses manières, & après les avoir apprivoisées ils les vendent aux Marchands qui les chargent sur les navires pour nous les apporter en Europe : autrement s'ils les tuent, & qu'ils ne les puissent livrer en vie, ils leur en livrent au moins la peau avec toutes les plumes ; car ils les écorchent aussitôt, & envoient les peaux aux Marchands des villes voisines. Quand on les chasse, elles ont l'industrie de jeter des pierres avec les pieds en fuyant contre ceux qui les pourchassent. Si l'Autruche est assaillie de quelque petite bête pour laquelle

elle ne veuille pas s'enfuir, elle se défend à coups de pieds, tellement qu'il arrive que quand un homme s'enfuit devant elle, elle a la force de le ruer par terre. L'Autruche fait son nid en terre, & il n'y a point d'Oiseau qui ponde tant d'œufs qu'elle; ils sont si gros, qu'ils pourroient contenir une pinte de liqueur, ayant la coque si dure qu'on s'en peut servir pour faire des vaisseaux à boire: une grande partie des œufs que nous voyons pendus dans les Eglises sont des œufs de Crocodile; & toutefois nous pensons que ce soient des œufs d'Autruche.

Elien dit aussi que l'Autruche pond jusqu'à quatre-vingts œufs d'une seule couvée, & si gros que plusieurs personnes peuvent se rassasier d'un seul de ses œufs: mais il est visible qu'il y a là beaucoup d'exagération. L'Autruche ne boit jamais, suivant le rapport des Arabes. Elle a l'air stupide; elle dévore indistinctement tout ce qu'elle rencontre: mais elle n'est pas sourde, comme on l'a prétendu. Nous ne croyons pas non plus qu'elle s'accouple à reculons comme fait le C'ameau. *Aldrovande* après avoir remarqué que c'est le plus grand de tous les Oiseaux, ajoute qu'il

Y a trois Animaux qui de très-petits deviennent très-grands ; sçavoir , le Crocodile entre les Amphibies , l'Autruche entre les Oiseaux , & l'Eléphant entre les Quadrupèdes. *Laurent Valle* fait dire à *Hérodote* qu'en Afrique , du côté de l'Orient il se trouve des Autruches souterrains ; ce qui a donné la torture à bien des gens : mais c'est la faute du Traducteur qui n'a pas compris qu'*Hérodote* appelle l'Autruche *Strouthos Catagaios* , non pas parce qu'elle habite sous terre , mais parce qu'elle ne s'élève point de terre , & qu'elle ne sçauroit voler en l'air comme font les autres Oiseaux. *Gesner* à qui nous devons cette Remarque , nous apprend encore que quand *Horace* parle de l'Oiseau d'Afrique comme d'un Oiseau exquis , il n'entend point parler de l'Autruche , mais de la Poule de Guinée ou de Numidie que nous nommons *Pintade*.

L'Autruche , autrement dite *Cerf-Oiseau* , s'appelle en Grec *Strouthocamelos* ; en Italien *Struzzo* ou *Struzzolo* ; en Espagnol *Avestruz* ; en Allemand *Straus* ; en Flamand *Struis* ; en Polonois *Strus* ; en Anglois *Ostriche*. Or le mot François *Austruche* ou *Autruche* vient comme ceux des autres Langues

368 QUATRIEME CLASSE,
de l'Europe, du Grec *Strouthocamélos* ;
ou du Latin *Struthocamelus* , ou plutôt
si l'on en croit *Nicot* , de *Struchoca-*
melus.

L'Autruche n'est point d'usage en aliment , du moins dans ce pays-ci ; car au rapport de *Belon* , les Payfans de la Libye en mangent comme nous mangeons nos Oyes & nos Canards : mais ceux qui ont accoutumé de manger de la chair d'Autruche , disent qu'elle est excrémenteuse & mal-aisée à digérer : delà vient qu'on a nommé certains Peuples d'Arabie *Strouthophagues* ou mangeurs d'Autruches. *Héliogabale* , ce monstre en prodigalité , donna un jour un grand repas où il fit servir les têtes de six cens Autruches pour en manger les cervelles. Les œufs d'Autruche passent pour avoir un assez bon goût , & pour être fort nourrissants : cependant *Galien* dit que les œufs de Poule & de Faisan sont les plus excellents , & que les œufs d'Oye & d'Autruches sont les pires de tous.

Quant aux usages de cet Oiseau en Médecine , on en employe la graisse , les œufs , & la tunique interne de l'estomac. La graisse est émolliente & résolutive ; elle fortifie les parties nerveu-

ses ; elle ramollit les tumeurs de la Ratte ; & employée en liniment sur la région des reins , elle calme les douleurs néphrétiques. Les œufs d'Autruche ont la même vertu que ceux de Poule ; on en fait dessécher les coquilles , & après les avoir porphyrisées on les donne à la dose d'un demi-gros pour pousser les urines , & chasser les graviers des reins & de la vessie. Tout ce que nous avons dit ci-dessus sur les coquilles d'œufs de Poule , peut s'appliquer à celles-ci : c'est pourquoi nous ne le répéterons pas. Pour ce qui est de la membrane intérieure de l'estomac , elle est estimée propre pour fortifier l'estomac ; il faut la dessécher , la réduire en poudre , & en prendre un gros le matin à jeun infusé pendant quelques heures dans un verre de vin rouge : mais nous ne croyons pas ce remède d'une grande efficacité.

T U R D U S.

NOus connoissons quatre espèces de Grive qui sont plus ou moins communes en France ; sçavoir , 1°. la grosse Grive de Guy , autrement dite

§70 QUATRIEME CLASSE,

Siferre, *Jocasse*, *Fraye* ou *Tourdelle* ;
 2°. la petite Grive de Guy dont il sera
 parlé dans cet Article ; 3°. La Grive de
 Genévrier que *Belon* appelle *Litorne* ,
 ou *Oiseau de Nerte* , dite vulgairement
Chacha ; 4°. La Grive rouge que quel-
 ques-uns nomment *Roselle*. Or il n'y a
 que les deux premières de permanen-
 tes , car les deux autres sont passagères ,
 & ne font point leur nid chez nous.

Petite Grive de Guy , Grive de Vigne
 commune , ou *Mauvis* ; *Turdus* , *Offic.*
Dal. Pharm. 427. *Lemer.* 895. *Char-*
let. Exer. 89. *Turdus viscivorus minor* ,
Belon des Ois. 326. *Turdus minor alter* ,
Gesn. de Avib. 690. *Turdus musicus* ,
Schwenckf. Aviar. Siles. 361. *Turdus*
simpliciter dictus , *Aldrov. Ornith.* 2.
 600. *Jonst. de Avib.* 73. *Turdus vulga-*
ris , *Merr. Pin.* 176. *Turdus simpliciter*
dictus , *sive viscivorus minor* , *Willughb.*
Ornith. 138. *Ray Synop. Method.*
Av. 64. *Turdus alis subtus ferrugineis* ,
linea supra oculos albicante , *Linn. Faun.*
Suec. 189. *Turdus minimus nostras Fris-*
chii , *Klein. Prodr. Hist. Av.* 66. *Palara*
fortè , *seu Drosta* , *Autor. Philom. Tur-*
dus vinearum ; *Turdus domesticus* , *seu*
Turdula domestica , *Nonnull.*

Elle est nommée Grive de Guy , non

pas parce qu'elle mange des bayes de Guy, mais parce qu'elle ressemble à la grosse Grive de Guy; elle est plus petite que la Litorne, & n'est guères plus grande que la Roselle; elle pèse trois onces. Elle a depuis le commencement du bec jusqu'au bout de la queue ou des pieds neuf pouces de longueur; le bec long d'un pouce, brun; la langue qui paroît fendue en deux à quiconque la regarde attentivement; la bouche jaune en dedans; l'iris des yeux couleur de noisette; les couleurs & les taches de la poitrine & du ventre semblables à celles de la grosse Grive de Guy, car les taches en sont brunes; la poitrine jaunâtre; le ventre blanc; le dessus du corps brun par-tout, ou plutôt olivâtre, avec un mélange de roux ou de jaunâtre aux aîles; les petites plumes qui recouvrent les aîles en dessous, d'un roux-jaunâtre; les plumes inférieures en recouvrement, jaunâtres par les bouts; les petites plumes de dessous la queue, blanchâtres; dix-huit grandes pennes à chaque aîle; la queue longue de trois pouces un quart, composée de douze pennes; les jambes & les pieds d'un brun pâle; la plante des pieds jaunâtre; la dernière jointure du doigt

extérieur attachée au doigt du milieu ; une vésicule du fiel ; l'estomac moins musculeux que dans les autres Oiseaux du même Genre. Elle se distingue difficilement de la Roselle par son port extérieur, sinon que les taches sont en plus grand nombre & plus grandes à la poitrine & au ventre. *Aldrovande* dit que c'est le propre de cette espèce d'être tachée autour des yeux. Elle se nourrit d'Insectes plutôt que de bayes : de plus, elle mange des Limaçons, qu'il faut peut-être aussi ranger parmi les Insectes. Le Sexe ne se distingue point par les couleurs. Elle demeure pendant toute l'année chez nous en Angleterre, & y fait son nid ; elle le construit de mousse & de paille en dehors, & l'enduit de boue en dedans ; elle pond sur la boue toute nue cinq ou six œufs pour une seule couvée, lesquels sont d'une couleur bleue-verdâtre, pectés de taches noires clairsemées. Elle chante admirablement au printemps, étant perchée sur les arbres ; elle est solitaire, ainsi que la grosse Grive de Guy. Mais elle fait son nid plutôt dans les hayes que sur des arbres élevés. Elle est aussi stupide, & se laisse prendre facilement. C'est le plus délicat des Oiseaux de ce Genre. (*Willughby.*)

Selon *Schwenckfeld* , notre Grive commune est de la grandeur d'un Etourneau. Elle reste toute l'année en Silésie , & y fait son nid dans les forêts sur les branches des arbrisseaux en Avril & May ; elle pond quatre œufs pour l'ordinaire. Elle cherche sa vie avec les autres Grives , & se nourrit comme elles , outre qu'elle mange des vermisses & des scarabées. C'est un Oiseau qui chante musicalement au printemps , & dont la voix est fort variée : aussi-bien des gens le nourrissent-ils en cage avec du pain , de la viande , & de la farine d'orge détremée dans du lait. En automne ces Grives viennent même de pays plus éloignés par une providence particulière du Créateur ; car souvent on en prend une si grande quantité par les montagnes & les forêts de Silésie , que non-seulement elles suffisent pour nourrir les habitans dans le temps présent , mais encore qu'elles se gardent dans le vinaigre à demi rôties pour l'Été suivant sans se gâter. Or on les prend avec des collets de crins de cheval blancs ou noirs qui les étranglent , en y pendant pour amorce des bayes de sorbier sauvage.

Nous avons d'abord pensé que *Belon*

574 QUATRIEME CLASSE,
ne distinguoit pas assez précifément nos quatre espèces de Grive ; & cela parce qu'il appelle *Mauvis* , non la Grive commune dont nous parlons , mais l'espèce que nous avons nommée *Roselle*. Cette petite Grive , dit-il , est celle que nous voyons communément voler à grandes troupes , & qui est la plus commune en nos plaines de France. Le *Mauvis* est nommé en notre pays du Mans un *Touret* , diction correspondante au nom diminutif d'un *Tours*. Le *Mauvis* seroit semblable à la petite Grive de Guy , si ce n'étoit qu'il est plus mince & plus jaunâtre sur l'orangé par le dessous , & principalement aux plis des ailes , ayant aussi des taches orangés en chaque côté du col. Il est blanc dessous le ventre comme la Litorne , au contraire des deux Grives qui l'ont marqué. Les *Mauvis* ont accoutumé de se repaître de raisins , & de faire grand dégât aux vignes , comme aussi font les Etourneaux : c'est pourquoi l'on en prend beaucoup en vendanges de diverses manières , & principalement avec un instrument qu'ils nomment *Bret*. On fait cela en manière de pipée ; car sans huette , c'est-à-dire *Ulula* , on n'y fait pas grand'chose. On en prend aussi aux

gluaux , au grand chaud de l'Été , faisant une loge le long d'une mare en une plaine , pas trop loin des eaux. On les prend aussi à la volée , comme en plusieurs autres manières que nous ne mettrons pas en ce lieu à cause de la briéveté.

Il est clair par ce passage que *Belon* a fort bien connu nos quatre espèces de Grive : mais il nous reste un scrupule ; c'est de lui entendre dire qu'on prend des Mauvis aux gluaux par le grand chaud de l'Été , tandis que nous sçavons que la Roselle ou le Mauvis de *Belon* ne reste point ici l'Été ; car il est constant que cette dernière espèce qu'il nomme aussi *Trasle* ou *Touret* , ne nous vient jamais qu'en Automne dans le temps des vendanges , ainsi que la Litorne : encore y a-t-il de certaines années où l'on n'en voit presque point. On croit que ces Grives passagères vont faire leur nid en Bohême , en Hongrie , & dans les pays du Nord. *Frisch* semble avoir confondu la Grive de vigne commune qui est notre véritable Mauvis avec la Roselle ou le Mauvis de *Belon* : le même Auteur soupçonne qu'il se peut faire des Grives métives ou bâtardes par le mélange d'une espèce avec une

autre. Ce mélange ne nous paroît pas impossible ; mais peut-être qu'il n'est jamais arrivé depuis que le monde est monde. Sur la fin d'Avril & dans tout le mois de Mai notre Mauvis chante à gorge déployée avec le Merle , principalement par un temps pluvieux , dans les bois taillis où ils aiment l'un & l'autre à faire leur nid : quelquefois cette Grive recommence à chanter en Juillet en Août , même plus tard , parce qu'elle fait jusqu'à trois pontes ; & nous nous souvenons d'avoir trouvé dans le commencement du mois de Septembre un nid de Mauvis dont les petits n'étoient pas encore éclos. C'est ainsi qu'on trouve quelquefois dans l'arrière saison des nichées de Merle , de Moineau , de Verdier jaune , de Gobe-mouche , & de quelques autres Oiseaux. En général les Grives sont fort gourmandes ; elles aiment passionnément le raisin , & elles s'en remplissent extraordinairement : aussi est-ce dans le temps des vendanges qu'elles s'engraissent le plus. On s'est imaginé que les Grives étoient sourdes ; & delà vient , selon *Jonston* , qu'on a dit proverbialement *sourd comme une Grive* : mais c'est une erreur. Il seroit plus raisonnable de dire
comme

comme l'on fait dans certaines Provinces de France, *saoul comme une Grive*. On peut voir, si l'on veut, dans *Varron*, *Pallade* & *Columelle*, la façon d'engraisser les Grives dans des volières faites exprès. *Olaiis Magnus* dit que dans les régions septentrionales il naît des Grives blanches. *Aldrovande* en dépeint une qui avoit le dessus de la tête blanc; & *Schwenckfeld* fait mention d'une Grive qui portoit une crête blanche à peu-près comme un Cochevis, & un collier blanc comme un Merle à collier.

La petite Grive, autrement dite *Gri-vette*, *Grive de vigne commune*, *petit Tourd*, *Mauvis* ou *Mauviette*, se nomme en Italien *Malviccio* ou *Malvizzo*; en Allemand *Drossel*; en Anglois *Mavis*, *Thrush* ou *Throstle*; en Suédois *Klera* ou *Klaedra*. *Ménage* cherchant l'étymologie du mot François *Grive*, dit qu'il peut-être que ce mot ait été fait par Onomatopée du chant de cet Oiseau, lequel, selon *Aristote*, a un chant aigu & clair: & en effet ces mots *tri, tri*, ou *gri, gri*, ne représentent pas mal le cri que font les Grives. Mais j'aime mieux, ajoute-t-il, le tirer du plumage grivelé de l'Oiseau. Quant au

578 QUATRIEME CLASSE,
nom de *Mauvis* ou *Mauviette*, il lui
a été donné, si l'on en doit croire
M. *Lemery*, à cause qu'elle mange des
semences de Mauve : mais cette étymo-
logie n'est pas fondée. *Jean Bruyerinus*
dans son *Traité des Alimens*, croit que
la grosse Grive de Guy a été appelée
en François *Mauvis*, comme qui diroit
Malviscus : mais il se trompe ; car c'est
à la Grive de vigne qu'appartient le
nom de *Mauvis*. Or *Mauvis*, au rap-
port de Ménage, vient de l'Italien
Malvigio, lequel peut avoir été fait de
Malus, à cause du mal que font les
Mauvis en mangeant les raisins. *Mau-
viette* est un diminutif de *Mauvis*, &
nous ne sçavons pas pourquoi les Pari-
siens ont donné ce nom à l'Alouette
commune.

La Grive de vigne contient beaucoup
de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau
est servi sur les tables les plus délicates
à cause de son bon goût ; & les An-
ciens l'estimoient si fort, que *Martial*
ne fait point de difficulté de donner à
la Grive le premier rang parmi les Oi-
seaux, ainsi qu'au Lièvre parmi les
Quadrupèdes. Les Grives doivent être
choisies tendres, jeunes, grasses, bien
nourries, & qui aient été prises par un

temps froid ; car elles sont alors plus délicates , & d'un goût plus exquis : elles excitent l'appétit ; elles fortifient l'estomac , produisent un bon suc , & sont faciles à digérer ; ce qui les rend très-salutaires aux convalescens. On ne s'apperçoit point qu'elles produisent de mauvais effets que lorsqu'on en mange trop. Quelques Auteurs recommandent d'en rejeter l'estomac ou le gésier avant que de les manger , parce que la sémence de Jusquiame que ces Oiseaux aiment beaucoup & dont ils se remplissent quelquefois , peut rendre cette partie de leur corps très-malsaine & capable de produire de mauvais effets , comme il est arrivé quelquefois. C'est une précaution qui ne coûte rien à prendre , & qu'on ne doit pas négliger.

Quant aux usages de la Grive en Médecine , on la regarde comme convenable dans l'Épilepsie , étant mangée de quelque façon que ce soit , & l'on se fonde sur ce que ces Oiseaux se nourrissent principalement de Guy de chêne , qui étant un très-bon remède anti-épileptique , leur communique sa vertu.

VANELLUS.

VAnneau ; *Vanellus*, Offic. Dal. Pharm. 417. Lemer. 902. Charlet. Exer. 113. Merr. Pin. 182. Gefn. de Avib. 692. Schwenckf. Aviar. Siles. 365. *Capella & Parcus*, Belon des Oif. 210. *Capella*, seu *Vanellus*, Aldrov. Ornith. 3. 523. *Vanellus*, sive *Capella*, Jonst. de Avib. 113. *Capella*, sive *Vanellus*, Willughb. Ornith. 228. Raij. Synop. Method. Av. 110. Alb. Ornith. 70. *Tringa crista dependente, pectore nigro*, Linn. Faun. Suec. 148. *Gavia vulgaris*, Klein. Prodr. Hist. Av. 19. *Parra Plinii* ; *Pavo Sylvestris* ; *Kyvitta Germanorum* ; *Capra*, seu *Capella cœlestis*, Quorumd.

Cet Oiseau est très - connu & très - commun par-tout, il est de la grandeur d'un Pigeon domestique ; il pèse huit onces. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des pieds treize pouces & demi de long, & trente & un pouces de large ; le sommet de la tête au-dessus de la crête, d'une couleur noire luisante ; une crête qui lui naît au derrière de la tête, composée de vingt

plumes dont les trois ou quatre antérieures qui sont plus longues que les autres, approchent de quatre pouces de longueur; les mâchoires blanches, avec une ligne noirâtre tirée sous les yeux par les oreilles, la gorge toute noire depuis le bec jusqu'au commencement de la poitrine, dont le noir représente un demi-collier, ou une demi-lune terminée comme en deux cornes aux côtés du col; le ventre & la poitrine blancs; les plumes inférieures qui recouvrent les ailes, blanches pareillement; une très-belle couleur sous la queue, d'un bai-brun clair; les plumes de la queue en recouvrement bai-brun; & celles qui suivent immédiatement brunes avec un certain éclat; le milieu du dos & les plus longues plumes qui naissent des épaules, d'un beau verd luisant, ornées d'une tâche purpurine de chaque côté le long des ailes; les extrémités des pointes au milieu de ces plus longues plumes, un peu blanchâtres; le col grisâtre, mêlé de roux proche de la crête, avec de petites lignes noirâtres; les trois ou quatre premières pennes des ailes, noires, à bouts blanchâtres; les suivantes jusqu'à la onzième, noires; depuis la onzième, les postérieures à

fonds plus blancs que les antérieures : or cette couleur ne paroît point sur le dessus de l'aîle ; mais elle est cachée par les plumes qui la recouvrent ; les plus proches du corps depuis la vingt & unième , verdâtres ; les plus petites en recouvrement , brillantes de couleurs différemment mêlées , purpurine , bleue , verte ; la dernière plume de la queue de chaque côté blanche , excepté une tache noire au bord extérieur ; les pointes de toutes les autres , blanches ; au-dessous des pointes la moitié supérieure noire , & l'inférieure blanche ; le bec noir , dur , rondelet , long d'un pouce ; la mâchoire supérieure un peu plus avancée ; la langue entière , mais ses côtés réfléchis en haut forment un canal au milieu ; les narines oblongues , munies d'un osselet flexible ; les oreilles qui paroissent situées plus bas que dans les autres Oiseaux ; l'iris des yeux couleur de noisette ; les pieds longs , rougeâtres ou bruns ; le doigt de derrière petit ; dans ceux de devant , l'extérieur attaché à celui du milieu au commencement de l'écartement ; le foye ample , divisé en deux lobes , avec une vésicule du fiel qui y est pendue ; l'estomac fourni de muscles plus petits que

celui des Oiseaux qui mangent du grain ,
& d'où nous avons tiré des scarabées
semblables à ceux des Vers de farine.
Il est incommodé par des poux comme
le Coq de Bruyère. La femelle est un
peu plus petite que le mâle qui vient
d'être décrit ; elle a la gorge toute blan-
che jusqu'au collier ; & la couleur que
nous avons dit être d'un bai-brun sous
le croupion , plus claire ; en outre , la
dernière plume de la queue toute blan-
che sans tâche brune. Les couleurs va-
rient aussi quelque peu dans les mâles ,
& ne répondent pas en tout à la des-
cription. Le Vanneau pond quatre ou
cinq œufs à chaque couvée , d'un jaune
sale , pîctés par-tout de tâches assez
grandes , noires , fréquentes. Il fait son
nid par terre au milieu des champs &
à découvert , caché néanmoins au moyen
de quelques brins de paille qu'il met
sous ses œufs. Si-tôt que les petits sont
éclos , ils sont couverts d'un duvet
épais , ils abandonnent le nid , & sui-
vent leur Mère çà & là. On dit que le
Vanneau crie d'autant plus fort qu'on
est plus éloigné de son nid , & qu'il
voltige tout alentour en poussant une
voix plaintive , pour faire croire que
son nid est dans cet endroit-là , & em-

mener la personne loin de son véritable lieu. (*Willughby.*)

Le Vanneau, dit *Belon*, est connu en tous lieux. *Gaza* l'appelle *Capella*, parce qu'en criant il semble bêler comme une Chèvre qui dit *Aix, Aix*. Les Italiens le nomment *Paonchello*, c'est-à-dire, *Paonneau*; mais les François au lieu de Paonneau disent Vanneau; aussi fuit-il le Paon en plusieurs marques. Il a une huppe qui est un peu dissemblable; car sa crête est faite de cinq ou six plumes noires fort déliées & languettes, dont les deux de devant qui ont cinq ou six doigts de longueur surpassent les autres. L'autre marque en quoi il est semblable au Paon, est qu'il a le col ainsi grêle là où il se termine à la tête; & la troisième est qu'il a aussi les plumes de couleur changeante. Le Vanneau se nourrit de Mouches qu'il prend en volant à la manière des Hirondelles, de *Hæmatopus* & *Crex*: mais cela n'est pas ordinaire, mais seulement quelquefois en Eté; car il souffle en terre à la mode des Pluviers, & en fait sortir les Vers pour les manger. Il vole seul en temps d'Eté; & toutefois il est en si grande compagnie l'Hyver, qu'il ressemble à une grande nuée:

alors s'ils descendent enbas sur une prairie, il faut qu'elle soit large & spacieuse. Plusieurs le nomment diversément; les uns *Dixhuit*, parce qu'il semble crier *Dixhuit*, & les autres *Papechieu*. Il vole légèrement, & quelquefois fait grand bruit de ses ailes en volant: & comme il est réputé délicieux, il est quelquefois autant vendu qu'un Chapon; & toutefois il n'est guères plus grand que le Pluvier. Il est fort bien couvert de bonnes plumes qui sont toutes noires à la racine, là où elles touchent le corps. Mais la couleur en est bien autre par le dehors; car qui le met à la renverse en lui étendant les ailes, lui trouve une bonne partie des plumes de l'aile & celles de dessous le ventre & les cuisses toutes blanches comme neige. Le dessous des ailes est tout noir, & le dessous de la queue de fort belle couleur comme tannée. Il a les jambes assez languettes, & les cuisses dégagées au-dessus des genoux dont la couleur est rousse. Les racines des plumes de sa huppe sont justement sur le sommet de la tête, & non pas sur le front comme à l'Alouette; ce qui fait paroître que le Vanneau a le col si grêle, c'est qu'il a peu de plumes à

586 QUATRIEME CLASSE ,
l'entour du col , & que les plumes de
sa tête sont beaucoup avancées par der-
rière. Ses ailes sont fort grandes pour
un si petit corps. Des Oiseaux qui ont
huppe , nous ne connoissons que le
Vanneau , le Bihoreau , la Huppe , le
Paon & l'Alouette , quelquefois l'Ai-
grette & le Héron : c'est pourquoi nous
estimons qu'il fut anciennement nommé
Parcus en Latin. Il y a plusieurs Oiseaux
qui portent des plumes ressemblantes à
des huppées , comme le Bièvre , le Péli-
can , & quelques Plongeurs : mais ce
ne sont pas de vraies huppées. Les Oi-
seaux dont on n'a pas accoutumé d'ôter
ni les trippes ni le jabot pour les faire
cuire , sont estimés de bon goût , com-
me aussi le Vanneau. C'est à bon droit
qu'on le met en valeur de haut prix ;
car il est de petite taille si rebondie &
grasse , qu'il semble être tout farci de
graisse. Il se nourrit de toutes sortes
d'Animaux qu'il trouve sur les bleds ,
& même mange les petits Limas , les
Escarbots , les Sauterelles & Chenilles.
Il avale aussi les petits cailloux blancs ,
comme font indifféremment toutes es-
pèces d'Oiseaux. Il n'y a pas grande
distinction du mâle à la femelle ; mais
ils sont d'une même couleur. Son foye

est grand, partagé en deux parties, l'une de çà, l'autre delà. Il nous semble qu'il n'a point de fiel. Ses parties intérieures sont fort tendres, comme aussi toute sa chair. On trouve qu'il a aussi deux longs boyaux qui partent du gras boyau, comme en ont les autres Oiseaux.

Cette description du Vanneau nous a paru faite de main de Maître : aussi *Aldrovande* observe-t-il à cette occasion qu'il n'a rien trouvé à ajouter aux Descriptions de *Gesner* & de *Belon*. Il y a des Auteurs qui ont avancé que quand le Vanneau voit de loin quelqu'un approcher de son nid, il en sort aussi tôt pour aller au-devant de lui en criant, & qu'ainsi il est assez sot pour faire connoître à l'homme son nid par ses cris, tandis qu'il voudroit l'en éloigner. Mais ce n'est pas la femelle qui quitte son nid ; c'est le mâle qui faisant sentinelle aux environs va se présenter hardiment au-devant des passans comme s'il vouloit se jeter sur eux, & continue de les poursuivre à grands cris jusqu'à ce qu'ils se soient assez éloignés de son nid pour ne plus rien craindre de leur part. Au Printemps & en Été ces Oiseaux vont deux à deux ; en Automne & en Hyver ils volent ensemble par

Bb vj,

588 QUATRIEME CLASSE,
milliers, & les Oiseleurs qui sçavent
les attirer par des Appellans, ou par le
moyen de quelques Vanneaux empail-
lés comme s'ils étoient vivants, en pren-
nent quelquefois des soixante & plus
d'un seul coup de filet. Le Vanneau est
sans contredit un des plus beaux Oiseaux
que nous connoissons. Il a les yeux ex-
trêmement grands pour sa taille, de
même que les Pluviers. Il crie sur-tout
la nuit comme la plûpart des Oiseaux
aquatiques, ou qui se plaisent à habiter
le long des étangs & dans les lieux ma-
récageux. Il court assez vite, & avec
beaucoup de grace. Il a une contenance
hardie; il s'apprivoise aisément. Les
Anglois, selon *Turner*, en nourrissent
dans leurs jardins pour dépeupler les
Vers de terre & les Chénilles; les Fran-
çois en font de même. Il ne craint point
les Chats, ou du moins sitôt qu'il en
apperçoit un, il jette des cris aigus &
perçants qui les font fuir. Les œufs du
Vanneau sont marbrés, plus gros que
des œufs de Pigeon; il n'en fait que
quatre pour l'ordinaire à chaque ponte.
En Sologne les gens de la campagne en
font des omelettes qu'ils trouvent ex-
cellentes. Nous sçavons aussi qu'en Hol-
lande où ces Oiseaux abondent, on fait

grand cas des œufs de Vanneau pour la délicatesse ; enforte que dans la premiere une couple de ces œufs s'y vend quelquefois une pistole.

Le Vanneau , autrement dit *Vannet* ou *Vanereau* , selon *Vannelle* , ailleurs *Jacobin* , se nomme en Grec *Ayx* ou *Taós agrios* ; en Italien *Vanello* ou *Pavoncello* ; en Allemand *Kyvitt* ou *Feld-Pfau* ; en Anglois *Tewit* , *Lapwing* ou *Bastard Plover* ; en Suédois *Wipa* ou *Kowipa*. Or ces diverses dénominations lui viennent de son cri , de son plumage ou de sa ressemblance avec le Paon , ou bien de son vol ; car , selon *Schwenckfeld* , on l'appelle *Vanellus* , parce que cet Oiseau en volant fait avec ses ailes un bruit approchant de celui que feroit un Van.

Le Vanneau contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Cet Oiseau est d'usage en aliment , & assez estimé ; il excite l'appétit , & se digère facilement : mais il fournit une nourriture peu solide ; ce qui fait que son usage ne convient pas aux personnes accoutumées à un grand exercice de corps. On doit le choisir jeune , tendre , gras & bien nourri : il convient en tout temps , & à toute sorte d'âge & de tempérament.

590 QUATRIEME CLASSE;

Quant à ses usages en Médecine, le Vanneau est estimé propre pour purifier le sang, pour pousser par les urines, pour fortifier le cerveau, & contre l'épilepsie. On le mange, soit rôti, soit bouilli; ou bien on le fait dessécher après l'avoir plumé & vuïdé; & l'ayant réduit en poudre, on en donne à la dose d'un demi-gros à un gros dans quelque Eau Céphalique; ce qui se continue pendant quelque temps.

U P U P A.

HUppe ou Putput; *Upupa*, Offic. Schrod. 324. Dal. Pharm. 424. Lemer. 927. Belon des Ois. 193. Gesn. de Avib. 703. Aldrov. Ornith. 2. 704. Schwenckf. Aviar. Siles. 368. Jonst. de Avib. 85. Charlet. Exer. 98. Alb. Ornith. 39. Linn. Faun. Suec. 85. *Upupa Aldrovandi & Gesneri*, Willughb. Ornith. 100. Raij Synop. Method. Av. 48. *Upupa simpliciter*, Klein. Prodr. Hist. Av. 110. *Gallus*, sive *Avis Paradisi*; *Gallus silvestris*; *Gallus lutosus*; *Gallus stercoris*; *Gallinaceus stercorarius*; *Arguata stercoraria*; *Cucupha*, Nonnull. Cet Oiseau pèse trois onces. Il a des

puis le bout du bec jusqu'au bout de la queue douze pouces un quart de long, & dix-neuf pouces de large les ailes déployées; le bec long de deux pouces & demi, noir, pointu, un peu vouté; la langue petite, comme le remarque fort bien *Aldrovande*, cachée profondément, triangulaire, large au commencement, aiguë à son extrémité, en un mot faite comme un triangle équilatéral parfait; la figure du corps approchante de celle d'un Pluvier; la tête ornée d'une très-belle crête, haute de deux pouces, composée d'un double rang de petites plumes, qui s'étend depuis le bec jusqu'à l'extrémité du derrière de la tête, & qu'il peut redresser ou abaisser à son gré: or, cette crête est composée de vingt-quatre à vingt-six plumes plus longues les unes que les autres, dont les extrémités sont noirâtres, puis blanchâtres, le reste étant châtain tirant sur le jaune; le col de couleur rousâtre pâle; la poitrine blanche, bariolée de rayes noires qui vont de haut en bas: les petits devenus grandelets n'avoient aucune tâche à la poitrine, mais seulement aux côtés; la queue longue de quatre pouces un quart, (de six pou-

592 QUATRIEME CLASSE,
ces, selon *Aldrovande*) composée seulement de dix plumes, noire, mais ornée dans son milieu d'une marque large ressemblante à un Croissant, dont le sommet regarde les racines des plumes, & les cornes leurs extrémités; enfin plus longue que les aîles pliées; dix-huit grandes plumes à chaque aîle, dont les dix premières sont noires, avec une tâche transversale blanche qui est large de plus d'un demi-pouce à la seconde, à la troisième, à la quatrième, à la cinquième, à la sixième & à la septième, mais plus étroite aux autres, tandis qu'il y a aux sept suivantes quatre ou cinq rayes transversales blanches, & que les bords des dernières sont un peu roussâtres; le croupion blanc; les plumes des épaules qui s'étendent le long du dos, bigarrées par de petites tâches blanches & noires, de même que les aîles; l'iris des yeux couleur de noisette; la paupière inférieure plus grande que la supérieure; les jambes courtes; le doigt extérieur du pied joint à celui du milieu sans l'aide d'aucune membrane; point d'appendices cœcales. Son âpre-artère, suivant la description d'*Aldrovande*, au commencement de la bifurcation par

laquelle elle va aboutir aux poumons , montre en dehors comme deux embouchures qui font l'office du larynx , recouvertes d'une pellicule très-mince ; & , suivant notre propre observation , les anneaux cartilagineux de la trachée ne font que le demi-cercle après la bifurcation , comme dans les Hérons. Nous lui avons trouvé des Scarabées dans le ventricule ; ce qui prouve manifestement qu'il se nourrit d'Insectes : mais nous ne sçavons pas s'il mange aussi des raisins ou d'autres bayes , comme quelques Auteurs anciens l'ont avancé. *Aldrovande* dit avoir appris que la huppe se nourrit entr'autres choses de Fourmis. Cet Oiseau a du rapport avec les Pics par le nombre des plumes de la queue , par le manque d'appendices intestinales , & par les tâches transversales des aîles. Nous l'avons observé fréquemment aux environs de Cologne , & ailleurs dans la haute Allemagne , où il est appelé *Widehuppe*. Il se pose la plûpart du temps à terre , & quelquefois sur les Saules. *Turner* dit qu'il ne se trouve nulle part dans toute la Grande-Bretagne : mais il s'est trompé ; car nous sçavons par le rapport de témoins dignes de foi qu'on en voit

quelquefois, quoique rarement, dans le Northumberland & dans le Surrey. *Aristote* atteste que la Huppe fait son nid principalement d'excrémens humains, dont elle l'enduit tout autour en guise de boue. Le nom qu'elle porte dans les deux langues Grecque & Latine, lui a été donné à raison de sa voix. Au reste, dit *Turner*, presque tous les gens de Lettres de la Grande-Bretagne appellent Huppe l'Oiseau que les Barbares nomment *Vannellus* ou *Vanneau* à cause du bruit de ses ailes, & que les Anglois appellent eux-mêmes en leur langue *Lapwing*. Cette vieille erreur règne encore aujourd'hui dans nos Ecoles. On dit que la femelle est toujours plus grande que le mâle. (*Willughby.*)

Nous ne voyons, dit *Belon*, la Huppe qu'en Eté; car sitôt qu'elle a fait ses petits, elle s'en va trouver un autre pays plus chaud que le nôtre, & s'y tient durant l'Hyver. Nous lui donnons ce nom à cause de sa crête; mais les Grecs l'ont nommé *Epops* à cause de son cri. Nous la nommons une *Puput*; car outre qu'elle fait son nid d'ordure, elle dit aussi *Puput* en chantant. Elle ne vaut rien à manger, & il n'y a per-

fonne en aucun pays qui en veuille tâter, quoique l'expérience montre que bien lardée & rôtie elle n'a point été trouvée moins délicate qu'un Merle. Avec toute sa plume elle ressemble à un Pigeon; mais sa chair ne paroît guères plus grosse qu'un Etourneau. Elle ne nous paroît pas fort sauvage: ainsi quand on la trouve le long des grands chemins, elle ne s'effarouche pas beaucoup à la vûe des hommes. Etant donc bien garnie de plumes, elle vole légèrement en battant l'air de ses aîles à la manière des Vanneaux. Elle a les pieds assez grands, mais les jambes courtes. Sa crête est plus étrange que de nulle autre Huppe; car étant composée d'une vingtaine de longues plumes rougeâtres toutes disposées par ordre, arrangées deux à deux, noires à l'extrémité, elle les élève & abbat ainsi qu'elle veut. La Huppe ayant le bec long, a une langue fort petite. Elle se nourrit de Vers & de toutes sortes de petits bagages de bois. Son nid est fait en quelque creux d'arbre où elle ne porte rien pour être plus mollement; mais il lui suffit de mettre ses œufs sur le bois pourri, ou bien, comme dit *Aristote*, elle porte en son nid les excréments de l'homme.

Elle pousse une voix enrôlée qu'on entend de bien loin ; & il n'est point étonnant si elle n'a point la voix bien distincte , vû qu'elle est presque sans langue : il seroit impossible avec une langue si courte , qu'elle pût mieux exprimer son chant ; car ce qu'on entend est quelque ton qui n'est guères varié. La diligence & curiosité d'*Aristophane* nous avertit de faire diligence en nos Ouvrages , car cet Auteur suivant le son qu'elle fait , l'a ainsi imité : *Epopoe , popopo , popoe , Io , io , ito , ito , ito , ito*. Il sera dit que les Anciens ont mis en leurs fables , que *Tereus* fut converti en Huppe.

Nous trouvons toujours *Belon* admirable dans ses descriptions ; & c'est ce qui nous a portés à copier ses propres paroles autant qu'il nous a été possible , afin de ne rien perdre de leur naïveté. Mais quand *Belon* ne s'accorde pas avec *Willughby* dont l'exactitude nous est très-connue , nous ne balançons pas à nous en tenir à ce dernier. *Schwenckfeld* est encore un Auteur estimable , quoiqu'il copie la plûpart du temps *Gesner* sans le nommer. Voici comme il s'exprime au sujet de la Huppe : la Huppe est un Oiseau très-sale , & d'une

complexion mélancolique ; elle cherche les lieux déserts & inaccessibles des bois ; elle est triste & lugubre comme le sont les Oiseaux nocturnes qui se plaisent dans les ténèbres. Sa voix n'est pas différente de celle du Coucou. Elle fait son nid de fiente humaine dans des creux d'arbres , & elle l'enduit de ces excréments pour en éloigner les hommes par leur puanteur. C'est ce que j'ai moi-même éprouvé étant encore enfant ; car ayant un jour trouvé son nid dans un vieux chêne creux , & voulant en tirer les petits , je me souillai les mains d'ordures & de puanteur. Elle pond pour l'ordinaire quatre œufs à chaque couvée ; elle cherche des Vermisseaux dans les fumiers ; elle se nourrit aussi des Scarabées , des Chenilles & d'autres Vermines. En Hyver elle dort dans les creux des arbres , d'où elle sort vers l'Equinoxe du Printemps ; elle change de couleur , & même d'espèce , tant l'Été que l'Hyver. Sa chair est dure , & ne vaut rien à manger. On dit que les petits rechauffent sous leurs ailes leurs Père & Mère devenus vieux , & qu'ils leur soufflent sur les yeux jusqu'à ce qu'ils recouvrent la vûe.

Ces observations de *Schwenkfeld* ne

398 QUATRIEME CLASSE,
font rien moins que sûres. *Frisch* dit
qu'on pourroit bien mettre la Huppe
dans le Genre des Beccasses à cause de
la longueur de son bec, & la nommer
Beccasse d'arbre; qu'elle cherche tout
l'Eté des Insectes dans toutes sortes
d'excrémens d'homme & de bête; que
c'est delà, & principalement des ex-
crémens humains, qu'elle porte en Al-
lemand le nom de *Coq merdeux* ou
puant; que comme elle fait son nid
dans des arbres creux de même que
les Pics, elle peut aussi s'attacher à
l'écorce des arbres, & courir tout au-
tour; qu'elle cherche les fourmillières
pour en tirer les œufs avec son long
bec; qu'elle aime les lieux solitaires,
ce qui fait qu'on ne trouve pas souvent
son nid; & qu'enfin quand on l'a trou-
vé, personne n'oseroit en approcher à
cause de sa mauvaise odeur & du dé-
goût qu'on a pour ses petits.

Aldrovande, curieux de sçavoir par
quel moyen la Huppe peut élever &
abbaisser sa crête à son gré, a trouvé
un Muscle qui lui a paru unique, cu-
rané & fibreux en manière de Pannicule
charnu, naissant de la base du crâne,
plus charnu dans son principe à la par-
tie inférieure vers le front, plus mem-

braneux à la partie supérieure vers le sommet de la tête, dans lequel les plumes de la crête sont implantées assez profondément : quand on tiroit ce muscle vers le sommet de la tête, il redressoit la crête ; & quand on la tiroit du côté opposé, c'est-à-dire, vers le bec, il l'abbaissoit.

Gesner dit avoir ouï dire que la Huppe pond presque toujours trois œufs. *Aldrovande* en dit autant, ainsi que *Jonston* qui ajoûte que ses œufs sont semblables à des œufs de Perdrix, mais plus petits, plus durs, plus vilains de figure, & plus forts à l'odorat. *Elie* avance que la Putput sçait au moyen d'une herbe déboucher son trou lorsqu'il a été bouché de boue par malice ou autrement, comme fait le Piverd. Il seroit superflu d'avertir que ceci est hazardé. La Huppe doit être regardée comme un des plus beaux Oiseaux qu'il y ait en Europe ; elle s'apprivoise facilement ; elle mange volontiers de la viande coupée par filamens ; elle se plaît à fouiller les Vers dans du fumier, ou dans du son où on les a mis exprès. On peut la laisser courir en liberté dans une chambre ; elle est alors plus leste, plus gaye, & plus propre. Elle marche

600 QUATRIEME CLASSE,
assez difficilement & de mauvaise grace,
parce qu'elle a les jambes trop courtes :
au contraire elle vole assez bien, quoi-
qu'un peu lentement & bas ; & com-
me elle a les ailes grandes, elle paroît
en volant beaucoup plus grande qu'elle
n'est en effet. Quand elle est privée,
c'est un plaisir de voir comme elle se
couche en étendant ses ailes devant le
feu, & comme elle fait jouer sa belle
crête ; car elle aime à se chauffer, &
est fort sensible au froid. En Automne
vers le temps des vendanges, elle de-
vient extrêmement grasse à la campa-
gne, & d'un si bon goût qu'il y a des
Chasseurs qui l'estiment au-dessus d'une
Caille, pourvu qu'on ait l'attention de
lui couper la tête lorsqu'elle vient d'être
tuée & qu'elle est encore toute chaude ;
car autrement sa chair, à ce qu'ils pré-
tendent, sentiroit trop le musc. *Aldro-
vande* observe aussi qu'en Italie il a
souvent vû des Huppes qui étoient ex-
posées en vente au marché, & que bien
des gens en achetoient comme faisant
cas de cet Oiseau. Ceux qui ont avancé
que la femelle étoit toujours plus grande
que le mâle, comme dans la plûpart
des Oiseaux de proie tant diurnes que
nocturnes, n'ont pas consulté l'expé-
rience.

Olaus Magnus dit que la Huppe a guerre avec l'Hirondelle, le Piverd & le Choucas, & qu'elle fait son nid dans les levées le long des marais : mais nous n'avons jamais rien observé de semblable : & quant à ce qu'il ajoûte que la Huppe annonce la pluye par son gemissement comme fait le Piverd, & qu'étant apprivoisée elle donne la chasse aux Mouches, ainsi qu'aux Souris dont elle purge la maison, nous ne sçaurions le nier ; ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons trouvé dans un nid de Putput plusieurs têtes de Mulet, dont les Chats s'emparèrent sitôt qu'ils les eurent senties. *M. Zinanni* ne fait aucune mention du nid, ni des œufs de cet Oiseau. Le torrent de l'opinion commune veut que la Huppe fasse son nid d'excrémens humains : d'autres disent qu'assez souvent elle le fait de fiente de Loup, de Renard, ou de Chien, quelquefois aussi de celle de Cheval ou de Mulet : mais de plusieurs nids que nous avons eu occasion d'examiner, il ne s'en est trouvé aucun qui contînt a moindre fiente. Il est vrai que l'Oiseau semble affecter de pondre & de couvrir au milieu d'un tas d'ordures ; car le nid, les œufs, la Mère & les

petits puent horriblement : mais malgré cette puanteur nous n'y avons apperçu que quelques Infectes tels que des Vers semblables à des Vers de farine, des Cloportes, des Perce-Oreilles, & quelques petits Scarabées. A proprement parler, la Huppe ne fait point de nid ; elle se contente de déposer ses œufs au creux d'un arbre sur du bois pourri ou vermoulu. M. *Linnaeus* dit qu'elle ne pond que deux œufs cendrés pour une couvée : mais elle a coûtume d'en pondre au moins quatre ; ses œufs sont oblongs, & fort menus à proportion de sa grandeur.

La Huppe, autrement dite *Putput* ; *Puput*, *Pupu*, *Pepeu* ou *Pipu*, jadis *Pupe* selon *Calepu*, en Languedoc *Lupage* ou *Lupoge*, se nomme en Grec *Epop* ; en Italien *Bubbola*, *Gallo di Paradiso* ou *Galletto di Maggio* ; en Espagnol *Abubilla* ; en Portugais *Popa* ; en Allemand *Wiede-Hopffe* ; en Flamand *Hoppe* ; en Anglois *Hoop* ou *Hoopof* ; en Suédois *Haerfogel* ou *Popp*. Or, *Ménage* prétend qu'il est hors de doute que le mot de *Huppe* signifiant une touffe de plumes sur la tête a été dit à cause de l'Oiseau appellé *Huppe* qui a sur la tête cette touffe de plumes,

& que *Belon* s'est tout-à-fait trompé en disant que l'Oiseau avoit pris son nom de sa huppe. Il paroît en effet certain que la plupart des noms qui lui ont été donnés dans les différentes langues de l'Europe se sont formés par onomatopée, ou à raison de son cri ordinaire.

Les Auteurs ne donnent à la Huppe qu'une seule propriété notable qui est d'être bonne contre la colique. On la mange pour cela en substance, ou bien l'on en fait des bouillons qui sont très-recommandés dans cette maladie. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie 2e.*, *Année IX*, page 354, une Observation du Docteur *Paullini* qui rapporte qu'un homme de la campagne attaqué depuis quelque temps de violentes coliques, sans avoir pû trouver de soulagement dans différents remèdes dont il avoit fait usage, se guérit avec le bouillon suivant. Il prit une Huppe, & après l'avoir vidée, il lui farcit le corps de bayes de Genièvre & de sémences de Fenouil; il la fit cuire ensuite dans assez d'eau pour en tirer deux bouillons qu'il prit à quelque distance l'un de l'autre, & qui lui calmèrent ses douleurs d'entrailles. Le Docteur *Paullini* termine son récit par la

604 QUATRIÈME CLASSE,
réflexion toute naturelle qu'il n'y a rien
dans la Nature de si abject, ni de si
vil, dont les hommes ne puissent tirer
quelque utilité, & qui ne porte l'em-
preinte de la bonté de Dieu; en quoi
nous devons bien le remercier d'avoir
prodigué ses dons, & étendu ses bien-
faits en notre faveur jusques dans les
choses qui nous paroissent les plus mé-
prisables.

*Fin de la quatrième Classe des Oiseaux
& du Tome III.*

APPROBATION.

J'ai lû par Ordre de Monseigneur le
Chancelier, *la Suite de la Matière Mé-
dicale de M. Geoffroi, contenant le Règne
Animal*, je n'y ai rien trouvé que de
très-digne de l'Impression. A Paris, ce
9 Octobre 1755.

LORRY.

*Le Privilege se trouvera à la fin de tout
l'Ouvrage.*



